

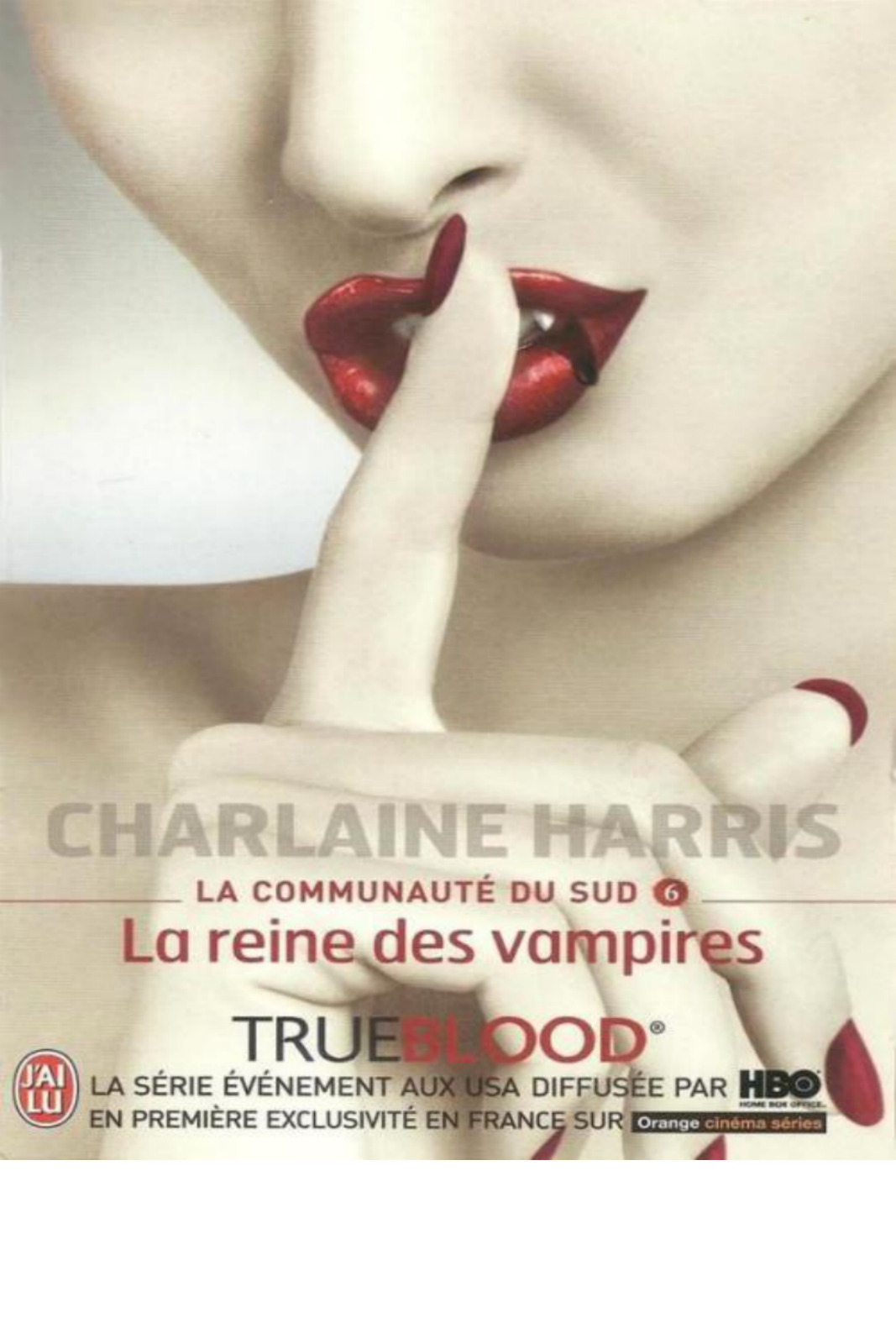


La reine des vampires

Harris, Charlaine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



CHARLAINE HARRIS

LA COMMUNAUTÉ DU SUD 6

La reine des vampires

TRUEBLOOD®

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT AUX USA DIFFUSÉE PAR **HBO**
EN PREMIÈRE EXCLUSIVITÉ EN FRANCE SUR **Orange cinéma séries**



HOME BOX OFFICE

CHARLAINE HARRIS

____LA COMMUNAUTE DU SUD 6____

La reine des vampires

Traduit de l'américain
Par Frédérique Le Boucher



J'étais dans les bras du plus bel homme que j'aie jamais vu (de l'un des plus beaux, en tout cas). Et il n'avait d'yeux que pour moi.

— Pense à... Brad Pitt, lui ai-je soufflé.

Toujours pas la moindre lueur d'intérêt dans les troublantes prunelles sombres de Claude.

Bon, d'accord. Mauvaise pioche...

À quoi ressemblait le dernier amant de Claude, déjà, le videur de cette boîte de strip-tease ?

— Pense à Charles Bronson. Ou à... euh... Edward James Olmos !

Ma suggestion a été récompensée : entre les longs cils noirs, le regard s'est fait torride.

En un clin d'œil, on aurait pu croire que, relevant brusquement ma jupe (froufroulante, la jupe) et déchirant mon corsage (profondément échancré, le corsage), Claude allait me violer sur place. Malheureusement pour moi (et pour toutes les autres femmes de Louisiane), Claude ne mangeait pas de ce pain-là. Les « blondes à forte poitrine » n'étaient pas vraiment son type. Une brute épaisse aux allures de truand, avec un air mauvais et peut-être l'ombre d'une barbe de trois jours pour creuser les maxillaires, voilà ce qui l'émoustillait.

— Maria-Star, viens donc repousser cette mèche.

Alfred Cumberland, un Noir trapu à la moustache et aux cheveux grisonnants, donnait ses directives sans décoller l'œil de l'objectif. Maria-Star Cooper, obtempérant aussitôt, est passée devant l'appareil pour replacer une mèche rebelle échappée de ma longue chevelure blonde. J'étais renversée sur le bras droit de Claude, ma main gauche (invisible pour le photographe) désespérément cramponnée dans le dos de sa redingote noire, ma main droite délicatement posée sur son épaule gauche. De sa propre main gauche, il m'empoignait la taille. La pose était censée représenter le moment crucial où il me couchait à terre pour abuser de moi. Du moins, j' imagine.

Sous sa redingote, Claude portait une sorte de culotte de golf noire avec des bas blancs et une chemise vaporeuse à volants. J'arborais, quant à moi, une longue robe bleue que faisaient gonfler trois tonnes de jupons. Comme je l'ai déjà précisé, le haut montrait plus qu'il ne cachait, d'autant que les manches découvraient également mes épaules. Je n'étais pas mécontente que la température du studio soit plutôt supérieure à la moyenne. Le gros spot ne chauffait pas autant que je l'aurais cru.

Al Cumberland nous mitraillait, tandis que Claude me tenait sous le feu de son regard de braise. Je faisais de mon mieux pour manifester la même ardeur. Ces dernières semaines, ma vie privée avait pris des allures de traversée du désert, et je ne demandais pas mieux que de m'enflammer.

Maria-Star se tenait au garde-à-vous, avec sa grosse mallette de maquillage, ses peignes et ses brosses, prête à intervenir pour une retouche de dernière minute. À ma grande surprise, en arrivant au studio, j'avais immédiatement reconnu la jeune et jolie assistante du photographe, avec ses cheveux noirs bouclés et sa peau mate couleur de pain brûlé. Je n'avais pas revu Maria-Star depuis l'élection du chef de meute de Shreveport, quelques semaines auparavant. Je n'avais pas vraiment pris le temps de l'observer, sur le moment, la lutte sanguinaire à laquelle s'étaient livrés les deux concurrents ayant été, pour moi, une épouvantable expérience. Mais, à présent, j'avais tout loisir de constater qu'elle s'était complètement remise de son accident (elle s'était fait renverser par une voiture au mois de janvier). Les lous-garous guérissent vite.

Maria-Star m'avait, elle aussi, reconnue et, à mon grand soulagement, m'avait rendu mon sourire. Ma position vis-à-vis de la meute de Shreveport se trouvait être pour le moins délicate. Sans vraiment le vouloir, j'avais, en quelque sorte, lié mon sort au perdant de l'élection susnommée. Le fils de ce candidat malheureux, Léonard Herveaux, que je considérais comme un ami et peut-être même un peu plus, estimait que je l'avais laissé tomber pendant la compétition. Le nouveau chef de meute, Patrick Furnan, savait que j'avais des liens avec la famille Herveaux. J'avais donc été agréablement surprise quand Maria-Star s'était mise à bavarder gaiement avec moi, pendant qu'elle m'aidait à m'habiller et me coiffait. Elle m'avait aussi tartiné la figure de plus de maquillage que je n'en avais jamais mis de toute ma vie, mais, lorsque j'avais pu admirer le résultat dans la glace, je n'avais eu que des compliments à lui faire : j'étais superbe. Je ne ressemblais pas du tout à Sookie Stackhouse, mais j'étais superbe.

Si Claude n'avait pas été homo, il aurait pu être impressionné, lui aussi. Claude est le frère d'une de mes amies, Claudine. Il gagne sa vie en se déshabillant devant ces dames au *Hooligans*, une boîte dont il

est désormais le propriétaire. Claude est tout simplement à tomber : un mètre quatre-vingts, de grands yeux de velours, un nez aquilin, une bouche sensuelle aux lèvres pleines et des cheveux ondulés d'un noir de jais qu'il garde longs pour cacher ses oreilles. Il s'est pourtant fait opérer pour les arrondir comme celles des humains, les siennes étant naturellement pointues. Quand on est au parfum, question Cess (CS pour Créatures Surnaturelles), on remarque inmanquablement le coup de bistouri, et on sait tout de suite que Claude en est une. Et ne croyez pas que je fasse allusion à son homosexualité, non. Quand je dis que Claude en est une, j'entends une fée. Oui, une fée, littéralement (dans la version masculine du genre, du moins).

— Maintenant, envoie la soufflerie !

Suivant les instructions d'Al, Maria-Star a mis un gros ventilateur en marche, et on s'est subitement retrouvés en pleine tempête. Mes cheveux claquaient au vent comme une oriflamme d'or, alors que le catogan de Claude ne bougeait pas d'un poil. Après quelques clichés pour immortaliser la scène, Maria-Star lui a détaché les cheveux. Elle les a ramenés sur le côté pour que, en s'envolant, ils forment comme un fond noir sur lequel viendrait se découper son profil parfait.

— Magnifique ! s'est exclamé Al.

Et il a recommencé à nous mitrailler. Maria-Star a déplacé le ventilateur deux ou trois fois, les rafales suivant le mouvement. Al m'a finalement annoncé que je pouvais me redresser. Je ne me suis pas fait prier.

— J'espère que ça ne vous a pas fait trop mal au bras, ai-je dit à mon partenaire, qui avait recouvré son calme et son air détaché.

— Non, pas de problème. Vous auriez pas du jus de fruits, par hasard ? a-t-il ajouté en se tournant vers Maria-Star.

Claude et les bonnes manières, ça fait deux.

La jolie lycanthrope lui a désigné un petit réfrigérateur dans le coin du studio.

— Il y a des gobelets sur le dessus, lui a-t-elle indiqué.

Elle l'a suivi des yeux, puis a poussé un gros soupir – les femmes font souvent ça après avoir parlé à Claude.

Après s'être assurée que son patron trifouillait toujours son matériel, Maria-Star m'a adressé un grand sourire. Le fait qu'elle soit un loup-garou m'empêchait de lire clairement dans ses pensées, mais j'ai tout de même découvert qu'elle avait quelque chose à me dire... et qu'elle ne savait pas trop comment j'allais le prendre.

Ça n'a rien de drôle d'être télépathe, croyez-moi. Le fait de savoir ce que les autres pensent de vous modifie forcément le regard que vous portez sur vous-même.

— Ça n'a pas été facile pour Lèn depuis la mort de son père.

Maria-Star avait parlé à voix basse. Mais Claude était trop occupé à s'admirer dans la glace pour faire attention à nous, et Al Cumberland, qu'on venait d'appeler sur son portable, s'esquiva dans son bureau pour discuter plus tranquillement.

— Je n'en doute pas.

Jackson Herveaux ayant été tué par son rival, il était logique que l'humeur de son fils ne soit pas au beau fixe.

— J'ai envoyé un don à la SPA. Je savais qu'ils en informeraient Lèn et Janice.

Janice était la sœur cadette de Lèn, autant dire qu'elle ne pouvait pas être une lycanthrope. Je me demandais comment Lèn avait bien pu lui expliquer la mort de leur père.

Pour tout remerciement, j'avais reçu une carte standard, de celles que vous fournissent systématiquement les pompes funèbres. Pas de petit mot personnel. Pas même une signature.

— Eh bien...

Quoi qu'elle ait voulu me dire, elle semblait incapable de cracher le morceau. J'ai toutefois réussi à m'en faire une petite idée. Ça m'a poignardée. Là, en plein cœur. J'ai cependant pris sur moi pour refouler la douleur. Je me suis emparée d'un book censé donner un aperçu du travail d'Alfred et j'ai commencé à le feuilleter. Mais j'ai à peine jeté un coup d'œil aux photos de mariage, de bar-mitsva, de première communion, de noces d'or... avant de le reposer. J'essayais d'avoir l'air décontracté, mais je ne crois pas que ça ait vraiment marché.

Répondant au large sourire de Maria-Star, je lui ai lancé :

— Lèn et moi n'avons jamais été un vrai couple, vous savez.

J'avais peut-être éprouvé du désir pour lui, nourri certaines espérances à son sujet, mais rien ne s'était concrétisé. Ça n'avait jamais été le bon moment.

Les yeux de Maria-Star, d'un brun nettement plus clair que ceux de Claude, se sont écarquillés de stupeur. À moins que ce ne soit de la peur ?

— J'avais entendu parler de vos... pouvoirs, a-t-elle soufflé, mais j'avais du mal à y croire.

— Je comprends. Eh bien, je suis contente que vous sortiez avec Lèn. Et je ne vois pas ce que je pourrais y trouver à redire. Si j'ai pu avoir des raisons de le faire par le passé, je n'en ai plus maintenant.

C'était sorti en vrac, un peu emberlificoté, mais je crois que Maria-Star a compris où je voulais en venir. Je ne cherchais qu'à sauver la face, en fait.

N'ayant pas eu de nouvelles de Lèn au cours des semaines qui avaient suivi le décès de son père, j'avais compris que ses sentiments pour moi, quels qu'ils aient pu être, avaient été étouffés dans l'œuf. Ça

m'avait fait un coup. Pas fatal, mais un coup tout de même. C'est vrai, quoi. Je l'aimais bien, moi, ce mec ! Drôlement bien, même, et ça ne fait jamais plaisir de découvrir qu'on a été remplacé aussi facilement. Après tout, avant le décès de son père, Lèn m'avait tout de même proposé de vivre avec lui. Et voilà que maintenant, il sortait avec ce loup-garou en jupons !

— J'espère que vous serez très heureuse.

Sans mot dire, elle m'a alors tendu un autre album, estampillé «ultra confidentiel », celui-là. Quand je l'ai ouvert, j'ai compris que les confidences en question étaient réservées aux Cess. J'avais sous les yeux des photos de cérémonies qu'aucun humain ne verrait jamais : un couple de vampires en habit posant devant une monumentale croix égyptienne, symbole de vie éternelle ; un jeune homme en train de se changer en ours, probablement pour la première fois ; une meute de lycanthropes au grand complet, tous sous leur forme animale... Al Cumberland, le photographe de l'étrange. Pas étonnant que Claude l'ait choisi pour faire ses photos (photos qui lui permettraient de poser bientôt pour la couverture de romans sentimentaux, puis pour celle des magazines, espérait-il).

— Série suivante ! a claironné Al en sortant de son bureau d'un air affairé et en refermant son portable d'un claquement sec. On vient juste de décrocher un double mariage, Maria. Dans le coin où habite Mlle Stackhouse, justement.

Je me suis interrogée : avait-il été engagé par des humains ou pour immortaliser un événement moins... conventionnel ? Mais ça n'aurait pas été très poli de ma part de poser la question.

Claude et moi nous sommes de nouveau rapprochés (difficile de faire plus proches). Sur les recommandations d'Al, j'ai relevé ma jupe. Je doutais fort que les femmes, à l'époque où elles portaient mon costume, se soient épilé les jambes, encore moins qu'elles les aient exposées au soleil. Or, j'avais les jambes bronzées et aussi lisses qu'une peau de bébé. Oh ! Et puis, qu'est-ce que ça pouvait bien faire, après tout ? Les hommes ne se baladaient probablement pas la chemise ouverte non plus.

— Levez la jambe comme si vous alliez la lui passer autour des reins, m'a ordonné Al. Maintenant, Claude, à toi de jouer. C'est ton heure de gloire. Tu dois avoir l'air du type qui s'apprête à passer à l'action d'une seconde à l'autre. Il faut que, rien qu'en te regardant, les lectrices salivent.

Claude voulait se constituer un book pour se présenter au concours de Monsieur Romantique, organisé chaque année par le magazine *Romantic Times*.

Quand il avait parlé de ses projets à Al (ils s'étaient rencontrés à une soirée quelconque, d'après ce que j'avais cru comprendre), Al

avait conseillé à Claude de faire quelques photos avec le genre de femme qui apparaissait souvent sur les couvertures des romans sentimentaux. Il lui avait également dit que son type de beau ténébreux serait davantage mis en valeur par une blonde aux yeux bleus.

Apparemment, j'étais la seule blonde dans l'entourage de Claude qui ait accepté de l'aider gratuitement. Bien sûr, il connaissait des strip-teaseuses qui auraient posé avec lui sans hésiter, mais pas sans se faire payer. Avec son tact habituel, Claude s'était empressé de m'apporter ces précisions sur le chemin du studio. Il aurait pu garder ça pour lui et me laisser croire que je faisais une bonne action en aidant le frère de ma copine. Mais, pour ne pas changer, il n'avait pas pu s'empêcher de me mettre dans la confidence. Typique.

— OK. Maintenant, Claude, on enlève la chemise !

Rien de nouveau pour Claude, de ce côté-là. Il avait l'habitude qu'on lui demande de se déshabiller. Totalement imberbe, il était doté d'une large carrure et d'une impressionnante musculature. Autant dire que, torse nu, il était plutôt à son avantage. Ça m'a pourtant laissée de marbre.

— On retrousse sa jupe et on lève la jambe ! m'a répété Al.

J'ai dû me rappeler que c'était pour la bonne cause – après tout, ce n'était qu'un job comme les autres. Al et Maria-Star étaient assurément professionnels et entretenaient avec leurs modèles des relations qui n'avaient rien de personnel. Quant à Claude, difficile de faire plus froid. Mais je n'étais pas habituée à relever ma jupe devant tout le monde. Je trouvais que ça requérait un minimum d'intimité, au contraire. Bien que j'aie souvent porté un short et que montrer mes jambes ne m'ait jamais fait rougir jusqu'alors, bizarrement, le fait de soulever cette longue jupe devant témoins me semblait nettement plus gênant, plus... scabreux. Mais j'ai serré les dents et tiré sur ce fichu paquet de tissu en le coinçant au fur et à mesure dans la ceinture pour qu'il reste bien en place.

— Il faut que vous ayez l'air d'aimer ça, mademoiselle Stackhouse, m'a sermonnée Al.

Il s'était penché sur le côté, délaissant son objectif pour me regarder. Vu son froncement de sourcils, il n'était pas vraiment satisfait.

J'ai essayé de ne pas trop bouder. J'avais dit à Claude que je lui rendrais service et, quand on rend service, on doit faire preuve d'un minimum de bonne volonté. J'ai levé la jambe jusqu'à ce que ma cuisse soit parallèle au plancher et j'ai pointé mon pied nu vers le sol dans ce que j'espérais être une pose élégante. Puis j'ai posé les mains sur les épaules de Claude et levé les yeux vers lui. J'ai pu constater qu'il avait la peau douce et chaude. Bon. Rien d'érotique là-dedans.

Pas de quoi grimper aux rideaux, en tout cas.

— Vous avez l'air de vous ennuyer à cent sous de l'heure, mademoiselle Stackhouse, a grommelé Al. Vous êtes censée avoir envie de lui sauter dessus. Maria, rends-la plus... plus.

Maria-Star a bondi pour tirer sur mes manches. Elle y a mis un peu trop d'entrain : si le corsage n'avait pas été aussi moulant, je me serais retrouvée torse nu moi aussi.

Le problème, c'était que, si beau qu'il soit, Claude aurait pu se balader devant moi à poil toute la journée, ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid. Il n'en serait pas moins demeuré un mufle avec un caractère de cochon. Même s'il avait été hétéro, il n'aurait pas été à mon goût (pour peu que j'aie eu le temps de discuter dix minutes avec lui avant, du moins).

Comme Claude lui-même, quelques instants auparavant, j'ai été obligée de me rabattre sur mes fantasmes.

J'ai pensé à Bill. Bill le Vampire, mon premier, à tous les niveaux : premier amour, premier amant. Mais au lieu d'un accès de lubricité, c'est une bouffée de colère qui m'a saisie. Bill sortait avec une autre, et ça durait depuis des semaines.

Bon. Et si je pensais à Éric, le supérieur de Bill ? Eric le Viking avait partagé mon lit quelques jours, en janvier. Non, non, non. Mon signal d'alarme se déclenchait dès que j'allais rôder de ce côté-là. Éric connaissait un secret que j'aurais bien voulu enterrer – et jusqu'à la fin de mes jours, de préférence –, même si, comme il avait fait une crise d'amnésie quand il avait séjourné chez moi, il ignorait qu'il avait ce souvenir-là en mémoire, quelque part.

D'autres visages me sont venus à l'esprit : celui de mon boss, Sam Merlotte, le propriétaire de *Chez Merlotte*. *Non, ne t'aventure pas par là non plus. Imaginer ton boss au saut du lit n'est vraiment pas une bonne idée. Vilaine fille !* Bien. Léonard Herveaux, alors ? *Tss, tss, pas question !* D'autant que je me trouvais justement en compagnie de sa nouvelle petite amie... *Bon, te voilà à court de munitions.* Dans le domaine du réel, du moins. Il ne me restait plus qu'à m'en remettre à un de mes vieux fantasmes virtuels favoris.

Mais les stars de cinéma avaient quelque peu perdu de leur attrait, depuis que Bill avait franchi la porte de *Chez Merlotte* pour la première fois, me faisant entrer de plain-pied dans le monde des créatures de la nuit. Si curieux que cela puisse paraître, la dernière expérience un tant soit peu érotique que j'avais eue concernait une histoire de jambe. Mon mollet saignait, et on me l'avait... léché. Un peu perturbant. Je me suis remémoré le crâne rasé de Quinn qui montait et descendait tandis qu'il nettoyait ma plaie de cette façon très... intime ; ses longs doigts qui m'empoignaient la cuisse...

— Ça ira, a commenté Alfred en recommençant à nous

mitrailler.

Quand il a senti que je commençais à trembler, Claude m'a attrapé la jambe. Oh, il se contentait de me soutenir. Ça m'aidait certes à garder la pose, mais ça n'avait franchement rien de troublant.

— Bon. Et maintenant, au lit ! a annoncé Al, juste au moment où je me disais que je ne pouvais plus tenir.

— Non !

Claude et moi avions protesté en chœur.

— Mais ça fait partie du contrat, s'est étonné Al. Vous n'aurez pas besoin de vous déshabiller, vous savez. Je ne fais pas ce genre de photo, ma femme me tuerait. Vous vous étendez sur le lit tels que vous êtes. Claude se mettra simplement en appui sur un coude pour vous regarder, mademoiselle Stackhouse.

Je lui ai opposé un refus net et catégorique.

— Vous n'avez qu'à le prendre tout seul dans l'eau, lui ai-je suggéré. Ce sera beaucoup mieux.

Il y avait une mare factice dans un coin, et des clichés de Claude, apparemment nu, le torse ruisselant, ne pourraient que séduire ces dames.

— Qu'est-ce que vous en dites, Claude ?

Quand on faisait vibrer la corde du narcissisme, on était sûr de tomber juste, avec Claude.

— Je pense que ce serait cool, Al, a répondu l'intéressé, en s'efforçant manifestement de ne pas montrer à quel point cette idée l'emballait.

Je me suis donc dirigée vers la cabine pour me changer. J'avais hâte de me débarrasser de ce fichu costume pour retrouver mon bon vieux jean. J'ai cherché une pendule du coin de l'œil. Je prenais mon service à 17h30, et je devais passer chez moi enfiler mon uniforme de serveuse avant d'aller *Chez Merlotte*.

— Merci, Sookie ! m'a lancé Claude.

— De rien, Claude. Et bonne chance pour vos contrats de mannequin.

Mais, trop occupé à s'admirer dans la glace, il ne m'écoutait déjà plus. Maria-Star m'a raccompagnée à la porte du studio.

— Au revoir, Sookie. Ça m'a fait plaisir de vous revoir.

— À moi aussi, ai-je poliment menti.

Même à travers le brouillard rouge qui voilait les pensées des lycanthropes, je devinais que Maria-Star ne comprenait pas comment je pouvais renoncer à un type comme Lèn. Après tout, il était beau, dans son style (tendance loup-garou, quand même), il était d'agréable compagnie, et c'était un hétérosexuel au sang chaud. Sans compter qu'il possédait, désormais, sa propre entreprise. C'était un homme riche qui ne devait rien à personne.

Une question m'est brusquement venue à l'esprit. Je n'ai pas réfléchi avant de parler.

— Et Debbie Pelt, on la recherche toujours ?

Autant triturer une dent cariée ! Debbie avait été la petite amie de Lèn durant pas mal de temps – et une vraie garce, de mon point de vue.

— Oui, mais pas les mêmes gens.

Le visage de Maria-Star s'était assombri. Elle n'aimait pas plus que moi penser à Debbie. Sûrement pas pour les mêmes raisons, cependant.

— Les détectives que les Pelt avaient engagés ont lâché l'affaire. Ils ont prétendu que ce serait les voler que de persévérer. C'est ce que j'ai entendu dire, en tout cas. La police n'a pas exactement présenté les choses comme ça, mais elle s'est bel et bien retrouvée dans une impasse, elle aussi. Je n'ai rencontré les Pelt qu'une seule fois, quand ils sont venus à Shreveport, juste après la disparition de Debbie. Plutôt sauvages, les parents.

Venant d'un loup-garou, ça donnait à réfléchir.

— Mais la pire, c'est Sandra, leur seconde fille. Elle adorait Debbie, et c'est pour elle que les Pelt consultent ailleurs, d'autres gens, des gens bizarres. Personnellement, je pense que Debbie a été enlevée. À moins qu'elle ne se soit suicidée. Peut-être que, quand Lèn l'a répudiée, elle a complètement perdu la tête...

— Peut-être...

Mon murmure manquait singulièrement de conviction.

— Il est beaucoup mieux sans elle, en tout cas, et j'espère bien qu'on ne la retrouvera pas.

Je partageais tout à fait cette opinion, mais, contrairement à Maria-Star, je savais très exactement ce qui était arrivé à Debbie. C'était même ce qui nous avait éloignés, Lèn et moi.

— J'espère qu'il ne la reverra jamais, a-t-elle ajouté, un air plutôt féroce sur son joli visage rembruni.

Lèn fréquentait peut-être Maria-Star, mais il ne lui avait pas tout dit. Il savait pertinemment qu'il ne reverrait jamais Debbie. Et c'était ma faute, vu ?

Je l'avais tuée. D'un coup de fusil.

J'avais plus ou moins réussi à faire la paix avec moi-même à ce sujet, mais la violence brute de cet acte barbare me revenait régulièrement en pleine figure. On ne peut pas tuer quelqu'un et continuer comme si de rien n'était. Votre vie en est changée. A tout jamais.

Deux prêtres sont entrés dans le bar.

Parfaite introduction pour une blague, du style « Deux prêtres

entrent dans un bar avec un kangourou » ou « Deux prêtres entrent dans un bar. Il y a un rabbin (ou une blonde) assis au comptoir... » Bon.

Ceux-là n'avaient pas de kangourou avec eux, et il n'y avait pas de rabbin au bar. Ni de blonde non plus, d'ailleurs. J'avais déjà vu plein de blondes, un kangourou (dans un zoo), mais jamais de rabbin. J'avais cependant vu ces deux prêtres-là plusieurs fois. Ils se donnaient régulièrement rendez-vous *Chez Merlotte* pour déjeuner.

Le père Dan Riordan, le teint frais et les joues roses (il était rasé de près), était le curé catholique qui venait célébrer la messe dominicale dans la petite église de Bon Temps. Le père Kempton Littrell, blême et barbu, était le prêtre anglican qui officiait une fois tous les quinze jours dans la minuscule chapelle anglicane de Clarice.

— Bonsoir, Sookie, m'a lancé le père Riordan.

Il était irlandais. Pas juste d'origine irlandaise, non : un vrai Irlandais. J'adorais l'écouter parler. Il portait de grosses lunettes à verres épais et à monture noire. Il devait avoir la quarantaine.

— Bonsoir, mon père. Et bonsoir à vous aussi, père Littrell. Qu'est-ce que je vous sers ?

— Je voudrais un whisky-glace. Et vous, Kempton ?

— Oh, je prendrai juste une bière. Et des nuggets, s'il vous plaît.

Le prêtre anglican portait des lunettes à monture dorée. Il était plus jeune que le père Riordan et avait son ministère à cœur.

— Pas de problème.

Je leur ai souri. Je savais, pour l'avoir lu dans leurs pensées, que ces hommes étaient profondément bons et je m'en réjouissais. C'est toujours un peu décevant de constater, en découvrant ce qu'un homme d'Église a dans la tête, que non seulement la plupart ne sont pas meilleurs que vous, mais qu'ils ne font même pas l'effort de l'être.

Comme la nuit était tombée, je n'ai pas vraiment été surprise de voir Bill Compton franchir la porte. Je n'aurais pas pu en dire autant des deux prêtres. Les différentes Églises d'Amérique n'avaient pas encore résolu le problème des vampires depuis que ceux-ci avaient fait leur *coming out*. L'Église catholique était, pour l'heure, réunie en concile afin de décider si elle allait leur jeter l'anathème, et donc faire des vampires des damnés aux yeux de tous les catholiques, ou les accepter en son sein en tant que convertis en puissance. L'Église anglicane avait voté contre l'ordination de prêtres vampires, bien qu'elle leur ait accordé le droit de communier (une part notable des fidèles avaient cependant affirmé qu'il faudrait d'abord leur passer sur le corps. Malheureusement pour eux, ils ignoraient, dans leur grande majorité, que cette expression risquait d'être prise au pied de la lettre...).

Les deux prêtres ont vu d'un mauvais œil que Bill me fasse la bise avant d'aller s'asseoir à sa table préférée. Pour sa part, Bill, sans leur accorder un regard, s'est plongé dans la lecture de son journal. Il avait toujours l'air très sérieux, dans ces moments-là, comme s'il étudiait les pages économiques ou s'informait des dernières nouvelles sur la guerre en Irak. Mais je savais qu'il commençait par le courrier du cœur, avant de passer aux dessins humoristiques – quoiqu'il ait un peu de mal à comprendre les blagues, la plupart du temps.

Bill était seul, pour une fois. Changement appréciable. D'ordinaire, il venait avec la charmante Shela Pumphrey. Je la détestais. Bill ayant été mon premier amour et mon premier amant, j'avais du mal à faire une croix sur lui. Peut-être qu'il ne le désirait pas vraiment non plus. Il semblait bel et bien traîner Shela *Chez Merlotte* à chacun de leurs rendez-vous. Je me disais qu'il me la collait sous le nez pour m'énerver. Drôle de comportement pour quelqu'un qui n'en a plus rien à faire, non ?

Sans qu'il ait à me le demander, je lui ai apporté sa boisson favorite : PurSang groupe O. J'ai posé la bouteille devant lui, sur une petite serviette, puis je me suis retournée, prête à partir. C'est alors qu'une main glacée s'est refermée sur mon bras. Ça me faisait toujours de l'effet quand Bill me touchait. Peut-être que ça me ferait toujours cet effet-là. Bill ne m'avait jamais caché que je l'excitais – et il était normal que je me sente flattée, après le désert qu'avait été ma vie sentimentale et sexuelle. Quand j'avais su que Bill me trouvait séduisante, j'avais commencé à redresser la tête. D'autres s'étaient mis à me regarder aussi, comme si j'étais subitement devenue plus intéressante. Maintenant, je savais pourquoi les gens pensaient si souvent au sexe. Bill avait fait mon éducation sur le sujet. Une éducation... très poussée.

— Reste deux minutes.

J'ai baissé les yeux et rencontré les siens, des yeux noirs que le contraste avec son teint blafard faisait paraître encore plus sombres. Il avait également les cheveux noirs, des cheveux lisses et soyeux. Il était mince, mais doté d'une large carrure et de bras puissamment musclés.

— Qu'est-ce que tu deviens ? m'a-t-il alors demandé.

— Ça va, ai-je répondu en m'efforçant de dissimuler mon étonnement.

Bill n'était pas vraiment du genre à faire la conversation. Même quand on était ensemble, il ne s'était jamais montré très loquace.

Je lui ai retourné la politesse.

— Et pour toi, ça se passe bien ?

— Oui. Quand envisages-tu de te rendre à La Nouvelle-Orléans pour récupérer ton héritage ?

Alors là, ça m'a sciée (pas étonnant, vu que je ne peux pas lire

dans les pensées des vampires. C'est bien pour cela que je les aime tant, d'ailleurs. C'est merveilleux d'être avec quelqu'un qui demeure un mystère pour moi). Ma cousine avait été assassinée, près de deux mois et demi auparavant, à La Nouvelle-Orléans, et Bill se trouvait avec moi quand l'émissaire de la reine de Louisiane était venu m'en avertir et... me livrer le meurtrier pour que je puisse le juger.

— Je pense que j'irai vider l'appartement de Hadley le mois prochain. Il faut que j'en parle avec Sam pour lui demander des jours.

— Je suis navré que tu aies perdu ta cousine. J'espère que ça n'a pas été trop pénible ?

Je n'avais pas revu Hadley depuis des années. En tout cas, pas après qu'elle était devenue vampire. Mais comme je n'avais pratiquement plus de parents en ce bas monde, la seule idée d'en perdre un me faisait horreur.

— Pas trop.

— Tu ne sais pas quand tu serais susceptible d'aller à La Nouvelle-Orléans ?

— Je n'ai encore rien décidé. Tu te souviens de l'avocat de Hadley, maître Cataliades ? Il m'a dit qu'il m'avertirait dès que le testament serait homologué. Il m'a promis de garder l'appartement intact. Et quand le conseiller de la reine dit que l'endroit sera intact, on imagine que personne n'aura touché à rien. Ça ne m'a pas franchement passionnée, cette histoire, pour ne rien te cacher.

— Il se pourrait que je vienne avec toi, quand tu iras à La Nouvelle-Orléans. Si ça ne t'ennuie pas de m'avoir pour compagnon de voyage, bien entendu.

— Hou la ! me suis-je exclamée, avec juste une petite pointe de sarcasme, peut-être. Est-ce que Shela ne va pas trouver ça louche ? A moins que tu n'aies l'intention de l'emmener aussi...

Le voyage promettait d'être joyeux !

— Non.

Il s'était refermé comme une huître. Je savais d'expérience que ce n'était pas la peine d'espérer lui soutirer quoi que ce soit, quand il pinçait les lèvres comme ça.

— Je te tiendrai au courant, ai-je affirmé en essayant de deviner où il voulait en venir.

Bien que, pour moi, nos rencontres ne se fassent jamais sans douleur, j'avais aveuglément confiance en lui. Bill ne me ferait jamais de mal. Il ne laisserait jamais personne m'en faire non plus. Mais il y a mal et mal...

— Sookie ?

Je me suis empressée de répondre à l'appel du père Littrell. J'ai juste eu le temps de jeter un dernier coup d'œil en arrière et de surprendre le sourire de Bill, un petit sourire de mec drôlement

content de lui. Je ne savais pas trop quoi en déduire, mais ça m'a fait plaisir de le voir sourire. Peut-être qu'il espérait recoller les morceaux ?

— Nous nous demandions si nous ne devions pas intervenir, m'a aussitôt informée le père Littrell.

Je l'ai regardé sans comprendre.

— Nous étions un peu inquiets de te voir frayer avec ce vampire. Votre conversation se prolongeait de façon alarmante et semblait si animée... a enchaîné le père Riordan. Ce suppôt de Satan n'essayait pas de t'ensorceler, j'espère ?

Son accent irlandais n'avait plus rien de charmant, tout à coup.

— Vous voulez rire, j'imagine ? ai-je rétorqué. Vous savez pertinemment qu'on est sortis ensemble, Bill et moi. Quant aux suppôts de Satan, vous ne devez pas y connaître grand-chose pour vous figurer que Bill en est un.

J'avais vu des créatures bien plus diaboliques que Bill, dans notre brave petite ville de Bon Temps, et je peux vous garantir que certaines d'entre elles étaient aussi humaines que moi (si tant est qu'on me considère comme une humaine, évidemment).

J'ai enfoncé le clou.

— Je sais ce que je fais, père Riordan, et je comprends sans aucun doute les vampires beaucoup mieux que vous ne les comprendrez jamais. Père Littrell, vous voulez de la moutarde ou du ketchup avec vos *nuggets* ?

Le père Littrell a opté pour la moutarde (d'une voix un peu absente, j'ai trouvé), et je me suis éloignée en essayant de ne plus penser à l'incident.

Avant de s'en aller, le père Riordan est venu me trouver pour « me parler deux minutes ».

— Sookie, je sais que je ne suis pas précisément en odeur de sainteté auprès de toi en ce moment, mais je dois te demander quelque chose. Il ne s'agit pas de moi, mais de personnes dont je me fais l'intermédiaire. Si, par ma conduite, j'ai pu t'offenser, je te prie de l'oublier et de prêter à la requête de ces braves gens autant d'attention que tu aurais pu lui en prêter auparavant.

J'ai soupiré. Le père Riordan n'était peut-être pas meilleur que les autres, mais, lui au moins, il s'efforçait de l'être. J'ai hoché la tête à contrecœur.

— Tu es une bonne fille, a-t-il commenté, avant d'embrayer : Une famille de Jackson m'a contacté...

Tous mes signaux d'alarme se sont déclenchés. Debbie Pelt était de Jackson.

— ... Les Pelt. Je sais que tu as déjà entendu parler d'eux. Ils sont toujours à la recherche de leur fille, qui a disparu en janvier

dernier. Debbie, de son nom de baptême. Ils m'ont appelé parce que leur confesseur me connaît et sait que j'officie dans la paroisse de Bon Temps. Les Pelt aimeraient venir te voir, Sookie. Ils souhaitent s'entretenir avec tous ceux qui ont vu leur fille la nuit de sa disparition, et ils craignent que tu ne les reçoives pas s'ils se présentent chez toi sans prévenir. Ils ont peur que tu ne sois fâchée parce que les détectives privés qu'ils avaient engagés t'ont interrogée, ainsi que ces messieurs de la police, et que tu pourrais t'indigner d'une telle ténacité.

— Je ne veux pas les voir, lui ai-je répondu sans hésiter. Mon père, j'ai déjà dit tout ce que je savais (c'était la stricte vérité. Sauf que ce n'était pas à la police ni aux Pelt que je l'avais dit) et je ne veux plus entendre parler de Debbie Pelt (on ne peut plus vrai). Transmettez-leur qu'avec tout le respect que je leur dois, je n'ai plus rien à leur dire.

— Je le ferai. Mais je dois bien avouer que tu me déçois, Sookie.

— Eh bien, si, par-dessus le marché, je perds votre estime, ce n'est vraiment pas ma journée !

Il est parti sans ajouter un mot – ce qui était exactement ce que j'avais espéré.

Le lendemain soir, il s'est encore passé un truc bizarre. On allait fermer, et les clients consommaient leur dernier verre. Sam nous faisait justement signe, à Arlène, Danielle et moi, de le leur annoncer quand quelqu'un que j'avais bien cru ne jamais revoir de ma vie s'est encadré dans la porte.

Je l'ai remarqué par son crâne rasé, alors qu'il s'était immobilisé sur le seuil pour chercher une table du regard, a furtivement accroché la lumière tamisée du bar. Très grand, très carré, il avait le teint mat, un nez arrogant, des lèvres pleines et des dents d'un blanc éclatant. Ce soir-là, il portait une veste sport couleur bronze, sur une chemise et un jean noirs.

— Quinn, a soufflé Sam.

Le shaker s'était immobilisé dans les airs à mi-parcours (Sam préparait un cocktail).

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— Je ne savais pas que tu le connaissais, ai-je dit.

Je me suis sentie rougir en me rappelant que j'avais justement pensé à l'intéressé la veille. C'était lui qui avait nettoyé ma plaie à la jambe avec sa langue. Une expérience... intéressante.

— Tout le monde connaît Quinn, chez les changelings, m'a répondu Sam, impassible. Mais toi qui n'es pas des nôtres, je suis étonné que tu l'aies déjà rencontré.

Contrairement à Quinn, Sam n'impressionne pas par sa taille. Mais il ne faut pas s'y fier. Les changelings sont costauds, en général, et Sam ne fait pas exception à la règle. Il faut le voir décharger les caisses, les jours de livraison. Et puis, il a de beaux cheveux blond cuivré qui lui font comme une auréole : une vraie tête d'angelot.

— J'ai rencontré Quinn à l'élection du chef de meute de Shreveport. Il était le... maître de cérémonie, disons.

Bien sûr, Sam et moi avons déjà discuté de la lutte pour le titre de chef de meute. Shreveport n'est pas très loin de Bon Temps, et quand on est un changeling, on s'intéresse de près à ce que font les

lycanthropes.

Un vrai changeling, comme Sam, peut se transformer en tout ce qu'il veut, bien qu'il ait toujours un animal fétiche. Pourtant, tous ceux qui ont la capacité de passer de la forme humaine à la forme animale se font appeler « changelings », alors que la plupart ne peuvent se transformer qu'en un animal. On les appelle alors du nom de l'animal dont ils prennent la forme : tigre-garou (comme Quinn), ours-garou, panthère-garou, etc. Les loups-garous, autrement dit les lycanthropes, font également partie des changelings, mais ils s'estiment supérieurs aux autres : plus forts, plus cultivés. Vous me suivez ?

Il faut dire que les loups-garous sont les plus nombreux, parmi les changelings – quoique, par rapport à la population totale des vampires, ils puissent être pratiquement considérés comme quantité négligeable. Il y a plusieurs raisons à cela : le taux de natalité, chez les loups-garous, est très bas, alors que la mortalité infantile est supérieure à celle généralement observée chez les humains. En outre, seul le premier-né d'un couple de lycanthropes pure souche hérite du patrimoine génétique de ses parents et se transforme en vrai loup-garou. Et encore ! Ça ne se produit pas avant la puberté (comme si l'adolescence n'était pas un âge déjà assez ingrat comme ça !).

Les changelings cultivent le secret par nature. C'est une habitude dont ils ont du mal à se défaire, même en présence d'humains plutôt sympathiques et pas très catholiques, comme moi. Il est vrai aussi que les changelings n'ont pas encore fait leur *coming out*, contrairement aux vampires, qui ont décidé de dévoiler leur existence aux yeux du monde.

Même Sam me cache encore des choses, plein de choses, et je le compte pourtant parmi mes amis. Il se change en colley et vient souvent me rendre visite sous cette forme (parfois, je le laisse dormir sur le tapis du salon).

Quant à Quinn, je ne le connaissais que sous son apparence humaine.

Je n'avais pas parlé de Quinn à Sam, quand je lui avais raconté le combat entre Jackson Herveaux et Patrick Furnan pour le titre de chef de meute. D'où son froncement de sourcils réprobateur. Ça ne lui plaisait pas que j'aie gardé ça pour moi. Je ne l'avais pourtant pas fait exprès. Je me suis retournée vers Quinn. Il avait levé la tête, les narines légèrement dilatées. Quelle piste avait-il flairée ? Qui traquait-il ?

En le voyant se diriger sans hésitation vers mon secteur, alors qu'une dizaine de tables libres lui tendaient les bras dans celui d'Arlène, j'ai compris : la proie qu'il traquait, c'était moi.

Bien, bien, bien...

J'ai jeté un coup d'œil à mon boss pour voir sa réaction (Sam avait ma confiance pleine et entière depuis maintenant cinq ans. Il ne l'avait jamais trahie).

Il a hoché la tête, mais il n'avait pas l'air content.

— Va voir ce qu'il veut, a-t-il grommelé, si bas que ça tenait presque du grondement.

Je me suis donc dirigée vers Quinn, mais plus je me rapprochais de lui, plus je me sentais nerveuse. Qu'est-ce qui me prenait de me mettre dans des états pareils ?

— Bonsoir, Qu... monsieur Quinn. Qu'est-ce que je peux vous servir ? J'ai bien peur qu'on ne soit sur le point de fermer, mais j'ai encore le temps de vous apporter un verre.

Il a alors fermé les yeux et pris une profonde inspiration, comme s'il me humait.

— Je vous reconnaîtrais dans le noir complet, m'a-t-il dit en souriant.

C'était un sourire franc, un beau sourire.

J'ai préféré regarder ailleurs, réprimant le rictus coincé qui me montait aux lèvres. À croire que je faisais ma timide. De mieux en mieux !

— J' imagine que je dois vous remercier, ai-je dit prudemment. C'est un compliment ?

— En tout cas, c'était l'idée. Qui est le chien derrière le bar qui me balance un « bas les pattes » du regard ?

Il avait dit « le chien » comme j'aurais dit « le petit brun au fond ». Ça n'avait rien de péjoratif dans son esprit.

— C'est mon patron, Sam Merlotte.

— Il s'intéresse à vous ?

— J'espère bien. Ça fait cinq ans que je travaille pour lui.

— Mmm... Et si je prenais une petite bière ?

— Pas de problème. Laquelle ?

— Bud.

— Tout de suite.

Je me suis retournée pour me diriger vers le comptoir. Je savais qu'il me regardait parce que je sentais son regard. Il ne m'a pas quittée des yeux une seconde. Et, quoique ses pensées soient aussi bien gardées que celles de n'importe quel changeling, je savais qu'il m'admirait.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

Sam était presque... hérissé. S'il avait été sous sa forme animale, ses poils se seraient dressés le long de son échine.

— Une Bud.

Sam m'a lancé un coup d'œil assassin.

— Ce n'est pas ce que je veux dire et tu le sais très bien.

J'ai haussé les épaules. Je n'avais pas la moindre idée de ce que cherchait Quinn.

Sam a posé la bière demandée sur le comptoir, à un millimètre de mes doigts, si brutalement que ça m'a fait sursauter. J'ai rivé sur lui un regard glacial, assez longtemps pour bien lui faire comprendre que son attitude me déplaisait souverainement, puis je suis allée servir mon retardataire.

Quinn m'a payé le prix de sa consommation, plus un généreux pourboire (pas excessif non plus, ce qui m'aurait donné l'impression de me faire acheter) que j'ai glissé dans ma poche. Puis j'ai recommencé à faire le tour de mes tables.

— Vous venez rendre visite à quelqu'un dans le coin ? lui ai-je demandé en passant devant lui, après avoir débarrassé la table voisine.

La plupart des clients réglaient leur note et quittaient le bar. Il y avait bien un endroit où on pouvait prendre un dernier verre après l'heure légale – un endroit dont Sam prétendait d'ailleurs ignorer l'existence –, mais c'était en pleine cambrousse et les habitués de *Chez Merlotte* allaient, en grande majorité, se coucher. Si on pouvait dire d'un troquet qu'il était familial, c'était le cas de *Chez Merlotte*.

— Oui, à toi.

Il ne me laissait pas beaucoup de portes de sortie, là. Et son tutoiement me remettait très vivement en mémoire le petit intermède troublant de notre première rencontre. On s'était tutoyés, après...

J'ai continué mon chemin comme si de rien n'était, mais j'ai failli laisser tomber un verre quand j'ai déchargé mon plateau.

Dès que j'ai pu me rapprocher de Quinn, je lui ai demandé :

— C'est pour affaires ou c'est personnel ?

— Les deux.

La partie «pour affaires» m'a un peu refroidie. Mais ça m'a incitée à plus de vigilance, et ce n'était pas plus mal. Vous avez intérêt à avoir toute votre tête, quand vous parlez business avec les Cess. Elles ont des motivations et des désirs que les gens ordinaires ne peuvent même pas imaginer. Je suis bien placée pour le savoir puisque, toute ma vie, j'ai été l'involontaire dépositaire de toutes ces motivations et de tous ces désirs «normaux», justement.

Lorsque la salle a été déserte (en dehors des serveuses et du patron), Quinn s'est levé et s'est tourné vers moi, comme s'il attendait quelque chose. Je me suis dirigée vers lui avec un sourire radieux (je souris toujours comme ça quand je suis nerveuse). Ça ne m'a pas déplu de constater que Quinn était presque aussi tendu que moi. Je le percevais aux ondes qu'il émettait.

— Je vais te retrouver chez toi, si ça ne te dérange pas, m'a-t-il annoncé en baissant les yeux vers moi, l'air soudain sérieux. Si ça te

pose un problème, on peut se voir ailleurs. Mais il faut que je te parle ce soir. A moins que tu ne sois trop fatiguée ?

La demande avait été poliment formulée. Arlène et Danielle faisaient de gros efforts pour ne pas suivre la scène. Autrement dit, elles essayaient de nous regarder seulement quand Quinn ne pouvait pas les voir. Sam, lui, nous tournait carrément le dos et farfouillait derrière le bar, ignorant délibérément la présence d'un autre changeling dans la salle. Ça en devenait franchement gênant.

J'ai rapidement réfléchi à la proposition de Quinn. S'il venait chez moi, je serais à sa merci. J'habite une maison isolée et n'ai pour unique voisin que mon ex, Bill. Et encore, il vit de l'autre côté du cimetière. Pourtant, si j'étais sortie avec Quinn, j'aurais trouvé tout naturel qu'il me raccompagne chez moi. D'après le peu que je pouvais lire dans ses pensées, il n'avait aucune mauvaise intention à mon égard.

— D'accord.

Il s'est tout de suite détendu et m'a de nouveau gratifiée d'un de ses sourires étincelants. J'ai récupéré son verre vide et soudain réalisé que trois paires d'yeux me fixaient d'un air réprobateur. Sam parce qu'il faisait la tête, Arlène et Danielle parce qu'elles ne parvenaient pas à comprendre comment on pouvait me préférer à elles. Pourtant, face à Quinn, elles n'en auraient sans doute pas mené large... Il se dégageait de lui un truc bizarre, comme une odeur inconnue qui vous alerte, une odeur que même le plus bouché des humains aurait sentie.

— J'en ai pour une minute, lui ai-je lancé.

— Prends ton temps.

J'ai garni les derniers ravers de porcelaine blanche, qui ornaient chaque table, des petits sachets de sucre et d'édulcorant réglementaires et vérifié que salières et poivrières étaient dûment remplies. Puis je me suis hâtée de récupérer mon sac dans le bureau de Sam et me suis éclipsée.

Dans le parking, j'ai vu démarrer derrière moi un superbe pick-up vert foncé à double cabine et benne couverte. À la lumière des lampadaires, avec ses pneus d'un noir luisant et ses enjoliveurs rutilants, la bête semblait sortir de chez le concessionnaire. J'aurais parié qu'elle possédait toutes les dernières options possibles et imaginables. La grande classe ! Mon frère aurait bavé devant et, pourtant, il avait fait peindre des flammes turquoise et rose vif sur les flancs de son propre pick-up. C'est dire.

J'ai pris vers le sud par Hummingbird Road et tourné à gauche pour emprunter mon allée. Après l'avoir suivie à travers une forêt de près d'un hectare, j'ai atteint la clairière où se dresse ma vieille maison. J'avais allumé les lumières extérieures avant de partir, et le

poteau électrique faisait office de lampadaire, avec son système de sécurité qui s'allumait automatiquement. Autant dire que la clairière était bien éclairée. Je me suis garée derrière la maison, et Quinn s'est arrêté à côté de moi.

Il est descendu de son pick-up et a jeté un regard circulaire. La lampe du poteau électrique éclairait une petite cour propre. L'allée était en excellent état, et j'avais récemment repeint la cabane à outils du fond. Bien sûr, il y avait la bouteille de gaz qu'aucun effort de jardinage n'aurait pu camoufler. Mais ma grand-mère avait planté plein de fleurs, en plus des parterres et des massifs qui s'étaient multipliés au cours des cent cinquante années pendant lesquelles ma famille avait habité ici. Je vivais dans cette maison depuis l'âge de dix ans, et je l'adorais.

Elle n'avait pourtant rien d'un palace. Après tout, ce n'était qu'une simple ferme qu'on avait agrandie et transformée au fil des ans. Pour les gros travaux de réparation qui dépassaient mes compétences, mon frère m'aidait parfois. Il n'avait pas vraiment apprécié que notre grand-mère me lègue la maison et le terrain. Mais il avait emménagé dans la maison de nos parents à sa majorité, et je ne lui avais jamais demandé de me payer sa part sur la propriété. Le testament de Granny m'avait semblé juste. Il avait simplement fallu un peu de temps à Jason pour comprendre que, pour elle, c'était la meilleure chose à faire.

On s'était un peu rapprochés, ces derniers mois.

J'ai ouvert la porte de derrière et précédé Quinn dans la cuisine. Il a regardé autour de lui avec curiosité, pendant que je suspendais ma veste au dossier d'une des chaises rangées autour de la table. C'était là que je prenais mes repas, en général.

— Oh ! Mais c'est en chantier, a-t-il murmuré.

Les placards étaient encore par terre, en pièces détachées. Quand ils seraient montés, il ne resterait plus qu'à refaire les peintures et à installer les plans de travail. Après, je pourrais enfin respirer.

— Ma cuisine a brûlé il y a quelques semaines, lui ai-je expliqué. L'entrepreneur a eu une annulation de dernière minute et m'a fait tout ça en un temps record. Malheureusement, les placards ont été livrés en retard : quand ils sont arrivés, il avait déjà mis son équipe sur un autre chantier. Mais, comme ils ont terminé là-bas, j'imagine qu'ils finiront par revenir. Un jour...

En attendant, je pouvais tout au moins jouir du plaisir de me retrouver dans ma maison. Sam m'avait gentiment proposé un des meublés qu'il louait en ville (à un prix défiant toute concurrence), et j'avais drôlement apprécié les sols bien nivelés, la plomberie et la robinetterie neuves, sans compter la présence parfois bien utile des voisins. Mais, quoi qu'on en dise, on se sent quand même mieux chez

soi.

La nouvelle gazinière avait été installée. Je pouvais donc cuisiner. Et j'avais posé une planche de contre-plaqué sur le dessus des placards pour m'en faire un plan de travail. Le nouveau réfrigérateur, d'un blanc immaculé, ronronnait en sourdine dans son coin. Cette impression de neuf me surprenait chaque fois que je franchissais la porte de derrière (neuve elle aussi, plus solide et plus sûre avec son judas et son verrou), après avoir traversé la véranda, désormais plus large, couverte et fermée.

— C'est à partir de là que commence la maison d'origine, ai-je indiqué à mon visiteur, en franchissant la porte qui donnait dans le couloir.

Seules quelques lames de plancher avaient dû être remplacées, dans le reste de la maison. Mais tout avait été lessivé et repeint. Non seulement murs et plafonds étaient noirs de fumée, mais il avait fallu chasser l'odeur de brûlé. J'avais changé certains rideaux, jeté quelques tapis et passé des heures à nettoyer.

— Du beau boulot, a commenté Quinn en examinant la façon dont les deux parties de la maison avaient été réunies.

Ravie, je l'ai invité à me suivre dans le salon. J'avais plaisir à faire visiter la maison, maintenant que tout, du tissu des fauteuils au verre du moindre cadre, était d'une propreté irréprochable.

Dieu bénisse mon assureur et l'argent que j'avais gagné en cachant Éric chez moi ! Les travaux avaient fait un sacré trou dans mes économies, mais j'avais eu la chance d'en avoir quand j'en avais eu besoin et je pouvais en remercier le Ciel.

Il y avait du bois dans la cheminée, mais il faisait tout simplement trop chaud pour allumer un feu. Quinn a pris place dans un des fauteuils, et je me suis assise en face de lui.

— Je peux te servir quelque chose ? Une bière, un café, un thé glacé ? lui ai-je demandé, jouant les parfaites hôtesse.

— Non, merci.

Il m'a adressé un sourire. Et ce n'était pas un sourire de politesse.

— J'avais envie de te revoir depuis le jour où je t'ai rencontrée à Shreveport, m'a-t-il alors lancé.

J'ai dû prendre sur moi pour ne pas baisser les yeux. Les siens étaient toujours de ce même mauve insensé.

— Rude journée pour les Herveaux, ai-je soupiré.

— Oui. Tu as fréquenté Lèn pendant un moment, non ? s'est-il enquis d'un ton parfaitement neutre.

J'ai songé à deux ou trois réponses possibles. J'ai opté pour :

— Je ne l'ai pas revu depuis l'élection.

Son sourire s'est élargi.

— Tu ne sors pas avec lui, alors ?

J'ai secoué la tête.

— Donc, tu es libre ?

— Oui.

— Je ne marcherai sur les pieds de personne ?

J'ai essayé de sourire, mais le résultat n'a pas été très concluant.

— Je n'ai pas dit ça...

Il y avait effectivement des pieds, et ces pieds-là n'allaient pas sauter de joie. Mais ils n'avaient aucun droit de se mettre en travers de ma route.

— Je pense que je saurai tenir quelques ex grincheux à distance. Alors, tu veux bien sortir avec moi ?

Je l'ai regardé une ou deux secondes, le temps d'une petite incursion dans son esprit. Dans le flou de ses pensées, je n'ai perçu ni mensonge déguisé ni désir égoïste de profiter de moi, juste une attente pleine d'espoir. Quant à mes réserves personnelles, à peine ai-je eu le temps de les identifier qu'elles s'évaporaient.

— Oui. Oui, je veux bien.

En voyant son magnifique sourire d'un blanc étincelant, je n'ai pas pu m'empêcher de lui sourire à mon tour. Et je n'ai pas eu à me forcer, cette fois.

— Bon. Nous avons réglé la partie agréable. Maintenant, venons-en à la partie business, qui n'a aucun lien avec la précédente.

— Bien, ai-je acquiescé en remisant mon sourire au placard.

J'espérais avoir de prochaines occasions de le ressortir, mais les affaires dont Quinn voulait me parler avaient forcément un rapport avec les Cess, et quand on s'aventure dans ce monde-là, on a intérêt à regarder où on va : finie la tranquillité d'esprit.

— Tu as entendu parler du sommet régional ?

L'assemblée des vampires : les rois et reines d'un certain nombre d'États mitoyens devaient se réunir pour débattre de... eh bien, d'histoires de vampires.

— Éric m'en a touché un mot.

— Il t'a déjà engagée pour intervenir là-bas ?

— Il m'a laissé entendre qu'il aurait besoin de moi.

— La reine de Louisiane a découvert que j'étais dans les parages et m'a demandé de solliciter tes services. Sa demande prévaut sur celle d'Éric, j'imagine.

— Il faudra que tu voies ça directement avec lui.

— Je crois que c'est toi qui vas devoir le lui annoncer. Pour Éric, les désirs de la reine sont des ordres.

J'ai senti que je changeais de tête. Je n'avais aucune envie d'annoncer à Éric, shérif de la cinquième zone de Louisiane, quoi que

ce soit. Les sentiments qu'Éric éprouvait à mon égard n'étaient pas très clairs. Il ne savait pas trop où il en était, en ce qui me concernait. Et s'il y a une chose que les vampires détestent, c'est bien de ne pas savoir où ils en sont. Le shérif de la cinquième zone avait fait une crise d'amnésie à la suite d'un sort qu'une sorcière lui avait jeté, laquelle amnésie correspondait précisément aux quelques jours durant lesquels je l'avais hébergé. Éric aimait contrôler les choses (et les gens, accessoirement), et cette perte de mémoire l'avait rendu fou. Il avait donc saisi la première occasion qui s'était présentée pour me contraindre à lui révéler ce qui s'était passé, profitant d'un service que j'avais été obligée de lui demander pour exiger, en échange, le récit détaillé de ce qu'il avait fait pendant qu'il séjournait sous mon toit.

J'avais peut-être poussé la franchise un peu loin. Non qu'Éric ait été surpris d'apprendre qu'on avait couché ensemble, mais il avait été stupéfait quand je lui avais annoncé qu'il m'avait proposé d'abandonner ses affaires et sa position – si chèrement acquise – à la tête des vampires de sa zone pour venir vivre avec moi.

Si vous connaissiez Éric comme moi, vous sauriez que cette idée lui était absolument intolérable.

Depuis, il ne me parlait plus. Il se contentait de me regarder fixement quand on se rencontrait, comme s'il essayait de retrouver ses propres souvenirs de cette période pour me prouver par $a + b$ que je m'étais trompée. Ça m'attristait que notre relation passée – pas ce bonheur secret qu'on avait connu pendant les quelques jours de son amnésie, mais cette complicité jubilatoire entre un homme et une femme que tout sépare, mais qui ont le même sens de l'humour –, que cette relation, donc, n'existe plus.

Je savais que c'était à moi de lui dire que sa reine l'avait doublé, mais je n'en avais vraiment aucune envie.

— Le sourire s'est envolé, a commenté Quinn.

Il avait l'air sérieux, lui aussi.

— Eh bien, Éric est un...

Je ne savais pas trop comment finir ma phrase.

— Éric est un mec compliqué.

Si c'était pour bredouiller ça, j'aurais mieux fait de me taire.

— Qu'est-ce qu'on va faire pour notre première sortie ? a alors lancé Quinn, qui se révélait doué pour détourner la conversation.

— On pourrait aller au ciné, ai-je aussitôt embrayé.

— Et après, on pourrait dîner à Shreveport. *Chez Ralph et Kacoo*, par exemple.

— Il paraît que leur étouffée d'écrevisses est excellente, ai-je renchéri, soucieuse d'entretenir la conversation.

— Et qui n'aime pas l'étouffée d'écrevisses ? On pourrait aussi se faire un bowling.

Mon grand-oncle avait été champion de bowling. Je revoyais encore les chaussures spéciales qu'il enfilait comme si j'y étais. J'ai tressailli.

— Je ne sais pas jouer.

— On pourrait assister à un match de hockey.

— Ça serait sympa.

— On pourrait aussi faire la cuisine ici, tous les deux, et regarder un DVD sur ton canapé.

— Je préfère garder ça pour une autre fois.

Ça me semblait un peu trop intime, pour un premier rendez-vous. Non que j'aie tant d'expérience que ça en la matière, mais je sais que la proximité d'une chambre n'est jamais une bonne idée, à moins d'être sûr de ne pas le regretter, si, de fil en aiguille, on se retrouve entraîné dans cette direction au cours de la soirée.

— On pourrait aller voir *Les Producteurs*. Ils vont reprendre la pièce au théâtre de Shreveport.

— Ah, oui ?

Cette fois, j'étais emballée. Le théâtre de Shreveport, récemment restauré, accueillait des compagnies en tournée, tant pour des pièces de théâtre que pour des ballets. Je n'étais jamais allée au théâtre. Ça devait coûter une fortune, non ? Enfin, Quinn ne me l'aurait certainement pas proposé s'il n'avait pas eu les moyens de payer les places.

— Vraiment, on pourrait ? ai-je tout de même insisté.

Il a hoché la tête.

— Je ferai les réservations pour ce week-end. Tu es de service ?

— J'ai ma soirée vendredi, ai-je répondu avec enthousiasme.
Et... euh... je serais ravie de participer, pour la place...

— C'est moi qui t'ai invitée : c'est moi qui régale.

Son ton était sans réplique. D'après ce que je pouvais lire dans ses pensées, il était même surpris par ma proposition. Il trouvait ça... attendrissant. Mmm... je n'aimais pas ça.

— Bon. Alors, c'est décidé. Dès que je rentrerai, je ferai les réservations en ligne, a-t-il décrété. Je sais qu'il reste de bonnes places parce que j'ai déjà regardé, avant de venir.

J'ai immédiatement commencé à me demander ce que j'allais bien pouvoir porter, forcément. Mais j'ai remis ça à plus tard.

— Quinn, tu ne m'as jamais dit où tu vivais exactement...

— J'ai une maison à la sortie de Memphis.

— Oh !

Ça faisait un peu loin pour entretenir une relation amoureuse, non ?

— J'ai des parts dans une société qui s'appelle Spécial Events. Nous sommes une sorte de ramification secrète de Extreme(ly Élégant)

Events. J'imagine que tu as déjà vu le logo : E (E) E ? s'est-il enquis en dessinant les parenthèses avec les doigts.

J'ai hoché la tête. E (E) E organisait des événements très haut de gamme à l'échelle nationale.

— On est quatre associés à travailler pour Spécial Events et on a chacun quelques employés à plein ou à mi-temps sous nos ordres. Comme on voyage beaucoup, on a des pied-à-terre un peu partout dans le pays. Certains se limitent à de simples chambres chez des amis ou des collègues, d'autres sont de vrais appartements. Celui que j'occupe, quand je travaille dans ce secteur, se trouve à Shreveport : une maison d'hôtes sur la propriété d'un changeling.

En moins de deux minutes, j'avais appris plein de choses sur lui.

— Alors, comme ça, tu organises des événements pour les Cess... Voilà donc pourquoi c'était toi le maître de cérémonie lors de l'élection du chef de meute...

Un tel travail n'avait pas été sans risques et avait requis tout un tas de matériel très spécial : un job d'expert.

— Que fais-tu d'autre ? lui ai-je demandé. Les compétitions comme celle-là doivent être très épisodiques. Quels autres genres d'événements peux-tu mettre en scène ?

— Habituellement, je gère tout le Sud-Est, de la Géorgie jusqu'au Texas, a-t-il répondu en se penchant en avant, les mains sur les genoux. Du Tennessee, au nord, à la Floride, au sud. Dans tous ces États, quand on doit organiser un combat de chefs de meute, un rite d'ascension pour un chaman ou une sorcière ou une union matrimoniale hiérarchique entre vampires, et qu'on veut faire ça bien, c'est à moi qu'on s'adresse.

J'ai repensé aux photos insensées dans le book très spécial d'Alfred Cumberland.

— Et ça suffit à t'occuper à plein temps ?

— Oh, oui ! Évidemment, certaines de ces manifestations sont saisonnières. Les vampires se marient en hiver, par exemple, pour profiter des nuits les plus longues de l'année. J'ai fait un mariage hiérarchique à La Nouvelle-Orléans, en janvier dernier. Et puis, certains événements sont liés au calendrier wiccan ou à l'âge de la puberté...

— Et tu as trois associés qui font ça à plein temps aussi ? Je suis désolée, je te cuisine un peu, mais c'est une façon si intéressante de gagner sa vie.

— Ravi que tu voies les choses comme ça. C'est un job qui demande aussi d'être doué pour les relations publiques, de faire preuve de diplomatie, d'être rigoureux et d'avoir le sens du détail.

— Il faut être drôlement solide, avoir des nerfs d'acier...

J'avais lâché ça dans un murmure. Je pensais à haute voix.

Un petit sourire est venu se dessiner lentement sur ses lèvres sensuelles.

— Aucun problème à ce niveau-là.

Effectivement, il ne semblait vraiment pas que ce soit un problème pour Quinn.

— Et il faut savoir jauger les gens auxquels on a affaire pour pouvoir orienter les clients dans la bonne direction et leur donner entière satisfaction, a-t-il ajouté.

— Tu n'aurais pas des histoires rigolotes à me raconter ? À moins que tu ne sois tenu par le secret professionnel ?

— Nos clients signent un contrat, mais aucun d'eux n'a jamais exigé de clause de confidentialité. De toute façon, quand on bosse pour Spécial Events, on a rarement l'occasion de raconter ce qu'on fait. La plupart de nos clients menant encore une existence souterraine, je ne vois pas à qui on pourrait en parler. C'est même plutôt un soulagement de pouvoir le faire aussi ouvertement. En général, je suis obligé de dire à la fille que je fréquente que je suis consultant en je ne sais quoi, ou un bobard de ce genre.

— Pour moi aussi, c'est un soulagement de ne pas devoir faire constamment attention à ce que je dis, de peur de vendre la mèche.

— Une chance qu'on se soit trouvés, alors ? a-t-il lancé avec un nouveau sourire éclatant. Mais je ferais peut-être mieux de te laisser te reposer. Tu sors du boulot, après tout.

Il s'est levé et, après avoir déplié ses deux mètres de splendeur virile, s'est étiré – un geste impressionnant chez quelqu'un d'aussi musclé. Il n'était pas impossible non plus qu'il sache pertinemment qu'il était à son avantage quand il s'étirait. J'ai baissé la tête pour cacher mon sourire. Ça m'amusait plutôt qu'il essaie de m'impressionner. Et ça ne me déplaisait pas du tout, bien au contraire.

Il m'a tendu la main et, d'un simple geste, m'a relevée. Je sentais toute son attention focalisée sur moi.

Sa main était chaude et ferme. Il aurait pu me briser les os rien qu'en serrant les doigts.

J'imagine qu'une femme ordinaire ne se fait pas ce genre de réflexion – elle ne se demande pas en combien de temps son petit ami pourrait la tuer. Mais je ne serai jamais une femme ordinaire. Je m'en suis rendu compte dès que j'ai été en âge de comprendre que tous les enfants ne savaient pas immédiatement ce que les membres de leur famille pensaient d'eux. Toutes les petites filles ne savaient pas quand leurs maîtresses les aimaient, quand elles les détestaient ou quand elles les comparaient à leur frère (Jason était déjà un vrai charmeur à l'époque). Toutes les petites filles n'avaient pas un grand-oncle bizarre qui essayait de les peloter dans les coins à chaque réunion de famille.

J'ai donc laissé Quinn me tenir la main. J'ai plongé les yeux dans l'incroyable mauve de ses prunelles et je me suis accordé une minute de bonheur, le laissant m'envelopper de son regard débordant d'admiration. C'était comme plonger dans un bain de reconnaissance.

Lorsqu'il m'a souhaité une bonne nuit, ses lèvres ont effleuré ma joue, et j'ai souri.

J'aime qu'un homme sache quand il faut prendre son temps... et quand il faut accélérer les choses.

3

Le lendemain soir, j'ai reçu un coup de fil *Chez Merlotte*. Sauf cas d'urgence, Sam n'aime pas qu'on se fasse appeler au bar. Il a raison, évidemment. Ça ne se fait pas, pas au boulot. Mais, étant donné que, de toutes les serveuses, je suis celle qui reçoit le moins d'appels (je pourrais les compter sur les doigts d'une seule main), j'ai essayé de ne pas trop culpabiliser en faisant signe à mon patron que j'allais prendre l'appel dans son bureau.

— Allô ?

— Sookie, m'a répondu une voix familière.

— Oh ! Pam ! Salut !

Pam était le bras droit d'Éric. Elle était également sa « filleule », dans le sens où c'était lui qui l'avait vampirisée.

— Le boss veut te voir, m'a-t-elle annoncé. Je t'appelle de son bureau.

Situé à l'arrière du *Croquemitaine* – son club –, le bureau d'Éric était parfaitement insonorisé. J'entendais à peine DCD, la station de radio des vampires qui passait *After Midnight*, dans la version de Clapton.

— Voyez-vous ça ! Monsieur est trop accaparé par ses éminentes fonctions pour passer ses coups de fil lui-même, peut-être ?

— Oui.

Sacrée Pam ! Tout au pied de la lettre et toujours au premier degré.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je ne fais que suivre ses instructions. Il me dit d'appeler la télépathe, je t'appelle. Tu es convoquée.

— Pam, j'ai besoin d'un peu plus de détails. Je n'ai pas nécessairement envie de voir Éric, figure-toi.

— Tu te montres récalcitrante ?

Oh oh ! Je n'avais pas encore eu ce « mot du jour » dans mon calendrier.

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

Il vaut toujours mieux avouer son ignorance plutôt que d'essayer de finasser et de prendre le risque de se tromper.

Pam a soupiré – un gros soupir sonore et douloureux.

— Tu veux jouer les fortes têtes, on dirait, a-t-elle commenté avec un accent anglais soudain très prononcé. On se demande bien pourquoi. Éric se comporte très correctement avec toi.

Elle semblait avoir du mal à le croire.

— Je n'ai pas l'intention de sacrifier mon travail, ni mon temps libre pour me taper la route jusqu'à Shreveport parce que Éric entend que je lui obéisse au doigt et à l'œil, ai-je protesté. Il n'a qu'à ramener sa fraise ici, s'il a quelque chose à me dire. Son Altesse peut aussi tendre la main pour décrocher son téléphone.

Non mais !

— Si Éric avait voulu décrocher son téléphone, il l'aurait fait. Sois ici vendredi avant 20 heures. Voilà ce que je dois te dire.

— Désolée, mais ce sera sans moi.

Silence pesant.

— Tu ne viendras pas ?

— Je ne peux pas, j'ai un rendez-vous, ai-je rétorqué – avec une certaine jubilation, je l'avoue.

Il y a eu un autre silence, puis Pam s'est mise à glousser.

— Ah ! Celle-là, c'est la meilleure ! s'est-elle exclamée, oubliant son snobisme britannique pour revenir à une décontraction tout américaine. Oh ! Je crois que je vais adorer lui répéter ça.

J'ai commencé à me sentir moins à l'aise, tout à coup.

— Euh... Pam... ai-je bredouillé, me demandant si je ne devais pas faire machine arrière. Écoute, je...

— Oh ! Non, non ! a-t-elle immédiatement coupé.

Elle était quasiment pliée de rire, ce qui ne lui ressemblait absolument pas.

— Dis-lui que je le remercie pour le calendrier.

Ne reculant devant aucun moyen pour gagner de l'argent, Éric avait eu l'idée de faire fabriquer un calendrier cent pour cent vampiresque qu'il comptait mettre en vente à la boutique cadeaux du *Croquemitaine*. Il avait lui-même posé pour Monsieur Janvier. Il se tenait devant un lit, avec une longue robe d'intérieur en fourrure blanche, sur un fond gris clair pailleté de gros cristaux de glace étincelants. Mais il ne portait pas la robe d'intérieur. Oh, non ! Il ne portait même rien du tout. Un genou sur le bord du lit défait, il regardait fixement l'objectif, avec un air qui était une véritable incitation à la débauche (Claude aurait pu en prendre de la graine). Sa longue crinière blonde se déployait sur ses épaules et, de la main droite, il empoignait la robe jetée sur le lit, de telle sorte que la fourrure blanche vienne juste cacher son... hum ! service trois pièces.

Il s'était mis légèrement de profil, afin qu'on puisse admirer la courbe parfaite de son fessier, et une délicate ligne de duvet sombre partait de son nombril, pointant vers le bas.

Bizarrement, je n'étais jamais allée au-delà du mois de janvier...

— Oh ! Il en sera informé, m'a-t-elle assuré. D'après lui, ça n'aurait pas plu, si j'avais posé dans le calendrier pour femmes... Par conséquent, je suis dans celui pour hommes. Veux-tu que je t'envoie un tirage aussi ?

— Alors ça, ça m'épate ! Que tu aies accepté de poser, je veux dire.

J'avais du mal à imaginer Pam participant à un projet expressément conçu pour répondre aux attentes des humains. Pam, se soumettre aux goûts de la «vermine» ? Impensable !

— Éric me demande de poser, je pose, a-t-elle répliqué, comme si ça allait de soi.

Quoique, étant son «parrain», Éric ait une formidable emprise sur elle, je dois bien reconnaître que je ne l'avais jamais entendu demander à Pam de faire quoi que ce soit contre son gré. Soit il la connaissait bien (et pour cause), soit Pam était prête à faire pratiquement n'importe quoi.

— Je tiens un fouet sur la photo, a-t-elle précisé. Le photographe a dit que ça se vendrait comme des petits pains.

Pam avait l'esprit large en matière de sexe.

J'ai eu le temps de me faire une idée assez précise de ce que devait donner le cliché avant de répondre :

— Je n'en doute pas, Pam, mais je préfère faire l'impasse.

— Nous toucherons tous un pourcentage, tous ceux qui ont accepté de poser.

— Mais le pourcentage d'Éric sera plus gros que celui des autres...

— Forcément, c'est lui le shérif.

Évidemment.

— Je vois. Bon, au revoir, Pam.

Je m'apprêtais déjà à raccrocher.

— Attends. Qu'est-ce que je dis à Éric, alors ?

— La vérité.

— Tu sais qu'il sera furieux.

Ça n'avait pas du tout l'air de l'effrayer. À vrai dire, à en juger par sa voix, elle semblait plutôt jubiler.

— Eh bien, c'est son problème, ai-je rétorqué, avant de raccrocher pour de bon.

Un peu puéril, peut-être. En outre, un Éric furieux serait très probablement *mon* problème à très brève échéance.

J'avais la désagréable impression que je venais de me mettre

Éric à dos. J'avais été amenée à rencontrer le shérif de la cinquième zone, pour la première fois, quand je sortais avec Bill. Éric voulait que j'utilise mes pouvoirs de télépathe pour lui. Il n'avait eu qu'à me menacer de faire souffrir Bill pour que je m'exécute. Quand Bill et moi avions rompu, Éric s'était retrouvé sans moyen de pression... jusqu'à ce que je sois obligée de lui demander un service. Je lui avais alors fourni la plus puissante arme contre moi dont il puisse rêver : le secret de la mort de Debbie Pelt. Il savait que je l'avais tuée. Peu importait qu'il ait, lui, caché le corps et la bagnole de cette garce (d'autant qu'il ne se souvenait plus où), une telle accusation aurait largement suffi à flanquer ma vie en l'air, même si on ne trouvait jamais aucune preuve contre moi. Même si j'avais le cran de tout nier en bloc.

Tout en m'acquittant de la tâche pour laquelle j'étais payée – avec la conscience professionnelle qui me caractérise –, je me suis plus d'une fois demandé si Éric irait vraiment jusque-là. Ça me travaillait. Mais s'il me dénonçait à la police, il serait bien forcé d'admettre qu'il avait lui-même joué un rôle dans l'affaire, non ?

Je me dirigeais vers le comptoir quand l'inspecteur Andy Bellefleur m'a arrêtée au passage. Je connais Andy et sa sœur Portia depuis toujours. Bien qu'ils aient quelques années de plus que moi, on a fréquenté les mêmes écoles, grandi dans le même patelin et, tout comme moi, ils ont été élevés par leur grand-mère. Entre l'inspecteur et moi, ça n'a pas toujours été le grand amour : on a eu des hauts et des bas, disons.

Depuis quelques mois, Andy sortait avec une jeune institutrice, Halleigh Robinson, qui avait été ma voisine quand j'habitais le meublé de Sam.

Ce soir-là, Andy avait un secret à me confier et une faveur à me demander.

— Écoute, elle va commander le poulet-frites, m'a-t-il annoncé.

J'ai jeté un coup d'œil vers leur table pour réassurer que Halleigh ne pouvait pas nous entendre. Elle nous tournait le dos. Parfait.

— Quand tu lui serviras ses frites, poursuivit-il, arrange-toi pour qu'elle trouve ça caché dedans.

Il m'a fourré une petite boîte de velours noir dans la main. Il y avait un billet de dix dollars avec.

— Bien sûr, Andy. Pas de problème.

— Merci, Sookie.

Pour une fois, il m'a souri. Un sourire tout simple, naturel et... terriblement angoissé.

Andy avait vu juste : Halleigh a bien pris le poulet-frites.

— Tu me mettras une « grande frites » sur celui-là, ai-je lancé au nouveau cuistot en passant la commande en cuisine.

Je voulais un bon camouflage. Planté devant le gril, le nouveau cuistot en question s'est retourné et m'a lancé un regard noir. On avait eu toute une série de cuisiniers, *Chez Merlotte* : des femmes, des hommes, de tous les âges, de toutes les couleurs et de toutes les orientations sexuelles. On avait même eu un vampire, une fois. Celui du moment se trouvait être une Noire d'un certain âge nommée Callie Collins et dotée d'un bel embonpoint. En fait, elle était si replète que je me demandais comment elle faisait pour rester des heures debout devant ses fourneaux.

— Une grande frites ? a-t-elle braillé. Sûrement pas. Les gens ont une grande frites quand ils paient pour, pas quand c'est des amis à toi.

— Ils ont payé le supplément, ai-je menti pour éviter une explication à travers le passe-plat, d'autant que les clients les plus proches auraient pu entendre.

Je préférais encore prélever un dollar sur mes pourboires pour le mettre dans la caisse. Quels qu'aient été nos différends, je ne voulais que du bien à Andy et à sa jeune institutrice. Quiconque s'apprêtait à devenir la petite-fille par alliance de Caroline Bellefleur forçait le respect... et méritait bien son petit moment fleur bleue.

— Et un poulet-frites, un !

Je me suis précipitée pour récupérer ma commande. Glisser la petite boîte sous les frites n'a pas été aussi simple que je l'avais imaginé. L'opération exigeait quelques manœuvres discrètes. Andy avait-il bien réalisé que le beau velours noir allait devenir tout poisseux de graisse et de sel ? Oh ! Après tout, ce n'était pas mon idée. Si c'était sa façon à lui de jouer les romantiques...

Mon plateau bien en équilibre sur la main droite, je me suis dirigée vers sa table avec impatience (j'avais hâte de voir la réaction de Halleigh) – une impatience si manifeste qu'Andy a dû m'inciter, d'un froncement de sourcils, à recouvrer un visage plus impassible avant de les servir. Il avait déjà une bière devant lui, et Halleigh un verre de vin blanc. Halleigh ne buvait pas beaucoup, comme il sied à une parfaite petite institutrice.

À peine leurs plats posés sur la table, je fis demi-tour, oubliant même de leur demander s'ils avaient besoin d'autre chose, comme toute bonne serveuse qui se respecte. Mais je n'aurais pas pu faire comme si de rien n'était. C'était tout simplement au-dessus de mes forces. Je n'ai d'ailleurs pas résisté à la tentation de les observer d'aussi près que possible, en essayant quand même de ne pas trop me faire remarquer. Andy était sur des charbons ardents, et je pouvais lire dans ses pensées à livre ouvert. Il avait le cerveau en ébullition. Il n'était vraiment pas sûr que Halleigh allait accepter et il passait en revue toutes les objections qu'elle pouvait soulever : le fait qu'il ait dix

ans de plus qu'elle, les dangers auxquels l'exposait sa profession...

Je l'ai tout de suite senti, quand elle a découvert la boîte. Bon, d'accord, peut-être que ce n'était pas très sympa de ma part d'écouter aux portes, mentalement parlant, surtout à un moment aussi intime et aussi important pour les intéressés, mais, pour ne rien vous cacher, je ne me suis même pas posé la question, sur le coup. Quoique, d'ordinaire, je me protège plutôt des émissions parasites, j'ai quand même l'habitude d'aller faire un petit tour dans la tête des gens, si je tombe sur quelque chose d'intéressant. Je suis aussi habituée à considérer mes pouvoirs plus comme un handicap que comme une bénédiction. J'imagine donc que, d'une certaine façon, je me sens en droit d'en tirer le peu de distraction qu'ils peuvent m'apporter chaque fois que l'occasion se présente.

J'étais en train de débarrasser la table voisine et je leur tournais le dos. J'étais donc assez près pour les entendre.

Halleigh est restée figée un bon moment.

— Il y a une boîte dans mes frites, a-t-elle finalement soufflé.

Elle avait baissé la voix, de peur d'alerter Sam. Elle n'aurait surtout pas voulu faire de scandale.

— Je sais, a posément répondu Andy. C'est un cadeau.

Elle a tout de suite compris. Dans sa tête, tout s'est brusquement accéléré. Ses pensées se bousculaient.

— Oh, Andy ! a-t-elle lâché dans un murmure.

Elle devait avoir ouvert la boîte. Il m'a fallu faire un gros effort pour ne pas me retourner et regarder avec elle ce qu'il y avait dedans.

— Elle te plaît ?

— Oh, oui ! Elle est magnifique.

— Tu la porteras ?

Long silence. Tout était si embrouillé dans son esprit ! Pendant qu'une moitié criait : « Youpi ! », l'autre nageait en eaux troubles.

— Oui... à une condition, a-t-elle finalement déclaré, avec une lenteur que le pauvre Andy a dû trouver accablante.

J'ai immédiatement perçu sa réaction. Il était sous le choc. Je ne sais pas à quoi il s'attendait, mais certainement pas à ça.

— Mais encore ?

À présent, il ressemblait nettement plus à un flic qu'à un amoureux transi.

— Il faudra que nous ayons notre propre maison.

— Quoi ?

Andy était abasourdi.

— J'ai toujours eu l'impression que tu entendais continuer à vivre dans ta maison de famille, avec ta grand-mère et ta sœur, même une fois marié. C'est une superbe propriété, et ta grand-mère et Portia sont des femmes admirables...

Quel tact ! Bravo, Halleigh !

— Mais je préférerais avoir ma propre maison : un vrai chez-moi, a-t-elle ajouté d'une voix toute douce, me laissant pratiquement béate d'admiration.

Ensuite, j'ai vraiment été obligée de me remuer : j'avais des clients à servir. Pourtant, tandis que je remplissais alternativement les verres, le lave-vaisselle et la caisse enregistreuse, j'ai continué à m'extasier mentalement devant Halleigh : quel courage il lui avait fallu pour faire preuve d'une telle détermination ! Je n'en revenais toujours pas. La propriété des Bellefleur était quand même la plus belle de tout Bon Temps. J'en connaissais plus d'une qui aurait bien donné un, voire deux doigts pour y habiter, surtout depuis que la demeure ancestrale avait été largement restaurée grâce à un fort opportun apport d'argent frais, don d'un mystérieux étranger. En réalité, cet étranger n'était autre que Bill, lequel avait un jour découvert que les trois Bellefleur étaient ses derniers descendants. Se doutant qu'ils n'accepteraient pas d'argent de la part d'un vampire, il avait inventé cette histoire d'héritage d'un mystérieux parent éloigné. Caroline Bellefleur avait sauté sur l'occasion pour retaper la majestueuse demeure décrépite, s'empressant de dépenser cette manne providentielle avec autant de délectation qu'Andy en mettait à avaler un cheeseburger.

Ce dernier m'a d'ailleurs interceptée quelques minutes plus tard, au moment où j'allais servir Sid Matt Lancaster. Le vieil avocat allait devoir attendre un peu plus longtemps son hamburger et ses frites.

— Sookie, il faut que je sache, a dit Andy en m'attrapant par le bras.

Il avait parlé tout bas, mais il n'y en avait pas moins une terrible urgence dans sa voix.

— Que tu saches quoi, Andy ?

Sa fièvre m'alarmait. Il était tellement tendu !

— Est-ce qu'elle m'aime ?

Dans son esprit, sa démarche frisait l'humiliation. Qu'il en soit arrivé à me demander ça ! Andy était fier. Et c'était aussi pour ça qu'il voulait être rassuré. Il avait besoin d'une garantie, de la certitude que Halleigh ne courait ni après son nom ni après ses biens. En tout cas, pour la maison, il était déjà fixé. Halleigh n'en voulait pas, et il emménagerait dans quelque petit pavillon avec elle... si elle l'aimait vraiment.

Personne ne m'avait jamais demandé un truc pareil. Toute ma vie, je n'avais désiré qu'une seule chose : que les gens me croient, qu'ils aient confiance en moi, qu'ils comprennent ce dont j'étais capable. Et voilà que maintenant, après toutes ces années, je

découvrais que, finalement, je n'aimais pas du tout être prise au sérieux. Mais Andy attendait toujours que je lui réponde. Je ne pouvais tout de même pas refuser. Et puis, je savais qu'il ne renoncerait pas : c'était l'un des hommes les plus tenaces que j'aie jamais rencontrés.

— Elle t'aime autant que tu l'aimes.

Il m'a lâché le bras, et j'ai poursuivi mon chemin vers la table de Sid Matt Lancaster. Quand j'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule, Andy me regardait toujours fixement.

Médite un peu ça, Andy Bellefleur ! Voilà ce que j'ai pensé à ce moment-là. Après tout, il ne fallait pas qu'il pose la question, s'il ne voulait pas connaître la réponse.

Quelque chose rôdait autour de chez moi, dans les bois.

Dès mon retour à la maison, je m'étais préparée pour aller au lit. C'est l'un de mes moments préférés de la journée : quand j'enfile ma chemise de nuit. Elle est assez chaude pour que je n'aie pas besoin de robe de chambre. Je me baladais donc avec mon vieux tee-shirt XXL bleu qui m'arrive aux genoux. Je pensais justement à refermer la fenêtre de la cuisine. On n'était quand même qu'en mars, et il commençait à faire frais. Tout en faisant la vaisselle, j'écoutais grenouilles et insectes chanter en chœur dans la nuit. Mais soudain, tout ce joyeux tapage s'était tu, comme étouffé.

Je me suis figée, les mains plongées dans l'eau savonneuse. J'ai eu beau scruter l'obscurité, je n'ai rien vu de bizarre. Brusquement, j'ai réalisé que je faisais une cible idéale, plantée ainsi devant la fenêtre ouverte. La cour était éclairée par le poteau électrique, mais au-delà du rideau d'arbres noirs qui encerclaient la clairière, les bois n'étaient qu'une masse ténébreuse, immobile et silencieuse.

Il y avait une présence dehors. J'ai fermé les yeux et « déplié mes antennes » pour essayer de capter une activité cérébrale quelconque. J'en ai effectivement perçu une. Mais le signal n'était pas assez clair pour que je puisse l'identifier.

J'ai envisagé de téléphoner à Bill, mais je l'avais déjà appelé quand je me sentais en danger, par le passé, et je ne voulais pas que ça devienne une habitude. Hé ! Peut-être que mon rôdeur nocturne n'était autre que Bill lui-même, justement ? Il se baladait parfois dans les bois, la nuit, et il lui arrivait de venir s'assurer que tout allait bien pour moi, de temps à autre. J'ai lancé au téléphone accroché au mur un regard de candidate au régime reluquant une religieuse au chocolat. J'avais un nouveau téléphone sans fil. Je pouvais le prendre, me retrancher dans ma chambre et appeler Bill en un clin d'œil, puisque j'avais enregistré son numéro dans mon répertoire...

Mais s'il était chez lui, il se précipiterait aussitôt chez moi. Il

percevrait ce coup de fil comme l'appel à l'aide d'une pauvre Sookie désespérée – « Oh ! Bill, je t'en prie, sauve-moi ! Si un vampire grand et fort comme toi ne vient pas à mon secours, je suis perdue ! »

Finalement, j'ai bien été obligée d'admettre que ce qui rôdait dans les bois n'était pas Bill et que je le savais parfaitement, pour la bonne raison que j'avais capté une signature mentale. S'il s'était agi d'un vampire, je n'aurais rien perçu du tout. Par deux fois seulement, il m'était arrivé d'attraper au vol une furtive étincelle psychique provenant du cerveau d'un vampire, et ça m'avait fait l'effet d'une décharge électrique.

Et juste à côté de ce fichu téléphone se trouvait la porte de derrière... qui n'était pas verrouillée.

A la seconde où je m'en suis rendu compte, plus rien au monde n'aurait pu me retenir devant mon évier. Je me suis ruée sur la véranda pour actionner le loquet de la porte vitrée, avant de retourner d'un bond dans la cuisine pour fermer à clé la grosse porte en bois sur laquelle j'avais fait mettre, en plus du verrou, une chaîne de sécurité.

Je me suis adossée à l'épais battant après l'avoir dûment verrouillé. Je savais mieux que quiconque à quel point portes et serrures étaient inutiles. Pour un vampire, aucune barrière physique n'existait (pour peu qu'on l'ait autorisé à entrer au préalable). Pour un loup-garou, les portes représentaient quand même un obstacle, mais pas très longtemps : avec leur force incroyable, les lycanthropes pouvaient aller où bon leur semblait. Il en était plus ou moins de même pour les autres changelings.

Pourquoi ne laissais-je donc pas ma maison grande ouverte, puisqu'on pouvait entrer chez moi comme dans un moulin ?

Mais je me sentais quand même drôlement mieux maintenant que deux portes verrouillées se dressaient entre moi et ce qui se trouvait dans les bois. Je savais que la porte d'entrée était fermée à clé et verrouillée parce que je ne l'avais pas ouverte depuis des jours – je ne reçois pas souvent de visites, et j'ai l'habitude d'entrer et de sortir par la porte de derrière.

Je suis retournée à pas de loup vers la fenêtre, que j'ai fermée. J'ai tiré les rideaux aussi. J'avais désormais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour assurer ma sécurité. Je me suis donc remise à faire la vaisselle. J'ai mouillé le devant de mon tee-shirt parce que j'ai dû m'appuyer contre le bord de l'évier pour empêcher mes jambes de trembler. Mais je me suis forcée à continuer jusqu'à ce que toute la vaisselle soit dans l'égouttoir et que l'évier soit vide et propre.

Ensuite, j'ai de nouveau tendu l'oreille. Un même silence pesant régnait dans les bois alentour. Mais j'ai eu beau mobiliser tous mes sens (sixième compris), me concentrer au maximum, aucun signal, si ténu soit-il, n'est venu m'alerter. L'empreinte mentale que j'avais

perçue avait disparu.

Je suis restée assise dans la cuisine un moment, toujours aux aguets. Puis je me suis obligée à reprendre mon petit train-train quotidien. Quand je suis allée me brosser les dents, mon cœur s'était remis à battre normalement, et lorsque je me suis couchée, j'étais presque parvenue à me persuader qu'il ne s'était rien passé.

J'avais éteint ma lampe de chevet depuis peu quand grenouilles et insectes ont repris leur concert. Bercée par leur chant, j'ai fini par m'endormir.

Quand je me suis levée, le lendemain matin, j'ai appelé mon frère sur son portable. Il m'a suffi d'un coup de pouce pour composer son numéro préenregistré. Je n'avais pas passé la meilleure nuit de ma vie, mais j'avais réussi à dormir un peu. C'était déjà ça. Jason a décroché dès la deuxième sonnerie. Il avait l'air préoccupé.

— Allô ?

— Salut, frangin ! Ça roule ?

— Écoute, faut que je te parle. Là, je peux pas. Je serai chez toi d'ici deux heures.

Et il a raccroché sans dire au revoir. Rien qu'à sa voix, on le sentait drôlement inquiet. Génial ! Comme si ma vie n'était pas déjà assez compliquée !

J'ai jeté un coup d'œil à la pendule. En deux heures, j'avais largement le temps de me préparer et de filer en ville faire quelques courses. Jason arriverait vers midi et, tel que je le connaissais, il compterait sur moi pour lui offrir le déjeuner. Je me suis fait une queue-de-cheval que j'ai ramenée sur le dessus en coinçant le bout avec un deuxième tour d'élastique. J'avais un petit éventail qui se balançait au-dessus de la tête. Marrante, cette coiffure express, non ? Enfin, pas mal... pas mal du tout, même. Vaniteuse, moi ? Jamais !

Dehors, l'air était vif et frais. C'était un de ces matins de mars prometteurs : un bel après-midi en perspective. Le ciel était si limpide et le soleil si radieux que ça m'a remonté le moral. J'ai conduit jusqu'à Bon Temps avec la fenêtre ouverte, en chantant à tue-tête tout ce qui passait à la radio. J'aurais même accompagné Marilyn Manson par un temps pareil.

Dans sa série «tubes de toujours», le DJ a balancé *Love me tender*, d'Elvis. Du coup, je me suis demandé où était passé Bubba (le vampire qu'on ne connaissait plus désormais que sous le nom de Bubba, du moins). Ça faisait près d'un mois que je ne l'avais pas vu. Peut-être que les vampires de Louisiane lui avaient déniché une nouvelle cachette. Ou peut-être qu'il était parti se balader. Ça le

prenait, de temps en temps. Et c'est comme ça qu'on se retrouvait avec des articles pleine page sur certaines apparitions encore inexplicables, dans la presse à scandale (vous savez, ces journaux empilés près de la caisse, chez l'épicière).

Et voilà qu'au beau milieu de cet instant de grâce, alors même que j'étais tout heureuse, gaie comme un pinson, j'ai eu une de ces idées qui vous passent par la tête au moment où vous vous y attendez le moins. *Ce serait super si Eric était assis, là, à côté de moi. Il serait si beau, avec ses longs cheveux blonds flottant au vent. Et il saurait si bien savourer ce bonheur fugace...* Enfin, avant de griller sur place – on était quand même en plein jour – et de se changer en tas de cendres...

En fait, j'avais pensé à Éric parce que, une superbe journée comme celle-là, on a envie de la partager avec quelqu'un, une personne à laquelle on tient, celle avec laquelle on se sent le mieux. C'est-à-dire, pour moi, l'Éric que j'avais connu quand il était amnésique. Un Éric que des siècles de manœuvres politiciennes à la sauce vampire n'avaient pas endurci, un Éric qui n'éprouvait aucun mépris pour les humains et leurs petits problèmes mesquins, un Éric qui n'était pas à la tête d'un empire financier, et donc responsable de la vie et du gagne-pain de tant d'employés, aussi bien vampires qu'humains. En clair, Éric tel qu'il ne serait jamais plus.

J'ai poussé un profond soupir. La chanson que je fredonnais s'est éteinte au bord de mes lèvres, comme étouffée par le nœud qui me serrait soudain la gorge. Puis je me suis secouée. *À quoi bon pleurnicher sur le passé, gourde que tu es ? Tu es jeune, en bonne santé, il fait beau, et tu as un vrai rencard vendredi soir.* N'était-ce d'ailleurs pas l'occasion de m'offrir quelque chose ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Au lieu de me rendre directement à la supérette, je suis allée chez Tara's Togs, la boutique de prêt-à-porter de luxe que tient mon amie Nikkie Thornton.

Ça faisait un moment que je n'avais pas vu Nikkie. Elle était partie en vacances chez une tante au Texas et, depuis qu'elle était rentrée, elle faisait de longues journées de travail au magasin. C'était du moins ce qu'elle m'avait dit quand je l'avais appelée pour la remercier au sujet de la voiture. Lorsque ma cuisine avait brûlé, ma voiture avait cramé avec, et Nikkie m'avait prêté son ancienne voiture, une Malibu d'à peine deux ans. Elle en avait une neuve (peu importe de quelle façon elle se l'était procurée) et ne s'était pas résolue à vendre l'ancienne.

À ma grande surprise, environ un mois plus tôt, Nikkie m'avait envoyé la carte grise et l'acte de vente avec une lettre m'annonçant que, désormais, la Malibu m'appartenait. Je lui avais téléphoné pour protester, mais elle n'avait rien voulu savoir. Je n'avais finalement eu d'autre solution que d'accepter ce stupéfiant cadeau.

Nikkie entendait par là s'acquitter de la dette qu'elle estimait avoir envers moi parce que je l'avais tirée d'un très, très mauvais pas – mauvais pas dont je l'avais sortie grâce à Éric, ce qui expliquait que j'aie à mon tour contracté une dette envers lui. Non que ça m'ait posé un problème : Nikkie était mon amie d'enfance, elle était maintenant en sécurité (si elle était assez maligne pour se tenir à l'écart du monde des vampires et des Cess) et, à mes yeux, c'était tout ce qui comptait.

Certes, je lui étais très reconnaissante et j'étais ravie d'avoir la voiture la plus neuve que j'aie jamais eue, mais j'aurais nettement préféré pouvoir toujours compter sur son indéfectible amitié. Ces derniers temps, elle s'était éloignée (je lui rappelais de trop sinistres souvenirs, je suppose) et, peu à peu, un voile était tombé entre nous. Mais, aujourd'hui, je me sentais d'humeur à le déchirer. Peut-être Nikkie avait-elle eu le temps de digérer ses mésaventures...

La boutique de Nikkie se trouvait dans un petit centre commercial au sud de Bon Temps. Il n'y avait qu'un seul véhicule garé devant. Quand j'ai franchi le seuil, Nikkie était occupée à servir Portia Bellefleur, la sœur d'Andy. En attendant, je me suis donc mise à parcourir le rayon des trente-huit, puis des quarante. Portia était assise derrière le comptoir d'Isabelle Mariage : largement de quoi piquer ma curiosité. Nikkie est la représentante locale de la marque Isabelle Mariage, une société d'envergure nationale qui publie un catalogue de référence sur tout ce qui a trait, de près ou de loin, au mariage. On y trouve des robes de demoiselle d'honneur dont chacune est déclinée en une vingtaine de coloris. Quant aux robes de mariée d'Isabelle, il en existe vingt-cinq modèles. La société propose aussi des cartons d'invitation pour enterrement de vie de jeune fille, des faire-part, de la décoration, des jarretières, des bouquets de demoiselles d'honneur... Bref, aucun article de l'attirail matrimonial, si futile soit-il, ne manque au catalogue. Cependant, Isabelle Mariage s'adresse plutôt aux classes moyennes. Or, Portia était sans conteste ce qu'on appelle « une femme de la haute ».

Ayant presque toujours vécu avec sa grand-mère et son frère dans la propriété des Bellefleur sur Magnolia Creek Road, Portia avait grandi dans une sorte de splendeur décadente. Maintenant que l'ancienne demeure avait été retapée, sa grand-mère recevait beaucoup plus et, chaque fois que j'avais croisé Portia en ville, elle m'avait paru nettement plus épanouie. Elle ne venait pas beaucoup Chez Merlotte, mais quand c'était le cas, elle se montrait plus disponible, plus ouverte aux autres. Il lui arrivait même de sourire – ce qui n'était pas du luxe : à tout juste trente ans, Portia n'avait pour tout attrait que son épaisse chevelure brune bien lisse et bien brillante.

Portia pensait « mariage », et Nikkie pensait « pognon ».

— Il faut que j'en reparle avec Halleigh, mais je pense que nous aurons besoin de quatre cents faire-part, disait Portia.

J'ai bien cru que ma mâchoire allait se décrocher.

— Aucun problème, Portia. Si cela ne vous ennuie pas de payer le supplément pour commande express, nous pourrons les avoir sous dix jours.

— Oh, parfait ! s'est exclamée Portia, manifestement ravie. Bien sûr, Halleigh et moi porterons des robes différentes, mais nous avons pensé que, pour les demoiselles d'honneur, nous pourrions choisir la même. Qu'en dites-vous ?

Quant à moi, j'étais morte de curiosité. Portia allait donc se marier, elle aussi ? Avec ce grand échalas de comptable qu'elle fréquentait, ce type de Clarice ? Nikkie m'a aperçue de l'autre côté du portant (ma tête dépassait). Elle a profité de ce que Portia était plongée dans le catalogue pour me faire un clin d'œil. Elle était super contente d'avoir une aussi riche cliente, ça se voyait, et nos relations étaient de nouveau au beau fixe. Ouf !

— Je pense que ce serait vraiment très original d'avoir le même modèle dans des couleurs différentes – des couleurs assorties, naturellement, a déclaré Nikkie. Combien de demoiselles d'honneur y aura-t-il ?

— Cinq chacune, a répondu Portia, toute son attention focalisée sur la page ouverte devant elle. Pourrais-je emporter un exemplaire du catalogue à la maison pour que Halleigh et moi le regardions ensemble ce soir ?

— Je n'en ai que deux, dont un pour la boutique. Vous savez, c'est aussi comme ça qu'Isabelle Mariage fait des bénéfices : en vendant ce satané catalogue à prix d'or, a expliqué Nikkie avec son plus charmant sourire. Je vous le laisse si vous me jurez solennellement que vous me le rapporterez demain.

Portia a juré en levant la main droite comme au tribunal, avant de caler le volumineux catalogue sous son bras. Elle portait une de ses tenues d'avocate : tailleur à jupe droite dans un genre de tweed marronasse, chemisier de soie beige, collants beiges, chaussures à talons plats de la même teinte et sac à main coordonné. Hyper sexy !

Portia était exaltée et, bombardé d'images de bonheur idyllique, son cerveau faisait des bonds de cabri. Elle savait qu'elle aurait l'air un peu vieille pour une mariée, surtout à côté de Halleigh. Mais, bon sang ! Elle allait enfin se faire passer la bague au doigt ! Elle aussi aurait droit aux réjouissances, aux cadeaux, à l'attention générale et à la belle robe, sans même parler de la reconnaissance que lui apporterait son statut de femme mariée. Enfin, elle aurait un mari à elle ! Elle a levé les yeux et m'a surpris en train de l'espionner pardessus le portant des pantalons. Son bonheur était tel qu'il

englobait la terre entière, y compris moi.

— Bonjour, Sookie ! s'est-elle écriée. Andy m'a dit que votre aide lui avait été précieuse pour faire sa petite surprise à Halleigh. J'apprécie. Si, si, vraiment.

— Ça m'a amusée, lui ai-je confié en lui adressant ma propre version d'un sourire avenant. Alors, c'est vrai ? Les félicitations sont à l'ordre du jour pour vous aussi ?

Elle s'est rengorgée.

— Eh bien, oui, je vais me marier. Et nous avons décidé de faire une double cérémonie avec Andy et Halleigh. La réception aura lieu à la maison.

Évidemment. À quoi bon avoir une baraque pareille si on ne peut pas y donner une réception ?

— Ça va être un sacré boulot d'organiser un tel mariage pour... Pour quand, au fait ?

J'essayais de prendre un ton compatissant et réellement intéressé.

— Pour avril. Ne m'en parlez pas ! s'est exclamée Portia. Grand-mère est déjà à moitié folle. Elle a fait le tour de tous les traiteurs de sa connaissance, en espérant en réserver un pour le deuxième week-end d'avril. Mais elle a dû finalement se rabattre sur Extreme(ly Élégant) Events parce qu'ils avaient justement une annulation à cette date : encore une chance. Et le P-D.G de Sculptured Forest doit venir la voir cet après-midi.

Sculptured Forest était la première entreprise de paysagistes et de jardiniers professionnels de la région (si l'on en croyait leurs omniprésentes publicités, du moins). Sculptured Forest et Extreme(ly Élégant) Events pour la même cérémonie ? Ce double mariage s'annonçait vraiment comme l'événement mondain de l'année à Bon Temps !

— Nous envisageons un mariage en extérieur, avec des tentes dressées dans le parc, derrière la maison, m'a-t-elle précisé. En cas de pluie, nous serons forcés de nous replier sur l'église pour la cérémonie et sur la salle des fêtes pour la réception. Mais nous croisons les doigts.

— Formidable !

Qu'est-ce que vous vouliez que je dise d'autre ?

— Mais comment allez-vous trouver le temps de travailler, avec tous ces préparatifs ?

— Oh ! Je ne me fais pas de souci. Je m'en sortirai.

Mais pourquoi cette précipitation, au fait ? Pourquoi les futurs mariés ne patientaient-ils pas jusqu'à l'été, quand Halleigh serait en vacances ? Pourquoi ne pas attendre que Portia puisse libérer assez de temps dans son planning pour organiser un mariage en grande pompe,

dans les règles de l'art, avec lune de miel dans la foulée ?

A moins que...

Oh oh ! Peut-être Portia était-elle enceinte... En tout cas, si c'était le cas, elle n'y pensait pas. Et je voyais mal comment elle aurait pu faire autrement. Franchement, moi, si jamais je découvrais que j'attendais un bébé, je serais tellement contente ! Enfin, encore faudrait-il que le père m'aime et qu'il soit prêt à m'épouser, parce que je ne me sentais pas de taille à élever un gamin toute seule. Ma grand-mère se retournerait dans sa tombe si jamais je me retrouvais mère célibataire. L'évolution des mentalités sur le sujet lui était complètement passée au-dessus de la tête, et sans même la décoiffer !

— Donc, si vous pouviez réserver le deuxième samedi d'avril...

Avec toutes ces idées qui me trottaient dans la tête, il m'a fallu un petit moment pour réagir. Portia m'a adressé un grand sourire (enfin, aussi grand que pouvait l'être un sourire de Portia Bellefleur).

Je lui ai promis d'être là, en essayant de pas trop me prendre les pieds dans le tapis, tant j'étais sidérée. La fièvre nuptiale devait lui monter à la tête, ma parole ! Qui pourrait bien vouloir de ma présence à ces noces ? On n'était pas franchement copains, les Bellefleur et moi.

— Nous avons demandé à Sam de s'occuper du bar à la réception, a-t-elle enchaîné.

Ah ! Les choses rentraient dans l'ordre : elle voulait que je vienne pour aider Sam.

— Un samedi après-midi ?

Sam acceptait parfois des engagements à l'extérieur, mais le samedi était notre plus grosse journée *Chez Merlotte*.

— Non, le soir.

— Ah ! Je vois.

J'avais dit ça sans arrière-pensée, mais elle a dû y voir un sous-entendu parce qu'elle a soudain piqué un fard, avant d'ajouter, comme si j'avais sollicité des explications :

— Glen souhaite inviter certains de ses clients. Or... ils ne peuvent pas venir avant la tombée de la nuit.

Glen Vicks ! C'était ça, le nom du comptable. Ouf ! J'étais soulagée de l'avoir retrouvé. Et puis, brusquement, tout s'est éclairci. Voilà donc pourquoi Portia était si mal à l'aise : elle voulait me faire comprendre que les clients de Glen étaient des vampires. Tiens, tiens, tiens...

Je lui ai adressé mon plus beau sourire.

— Je suis sûre que ce sera un très beau mariage, et je ne raterais ça pour rien au monde... d'autant que vous avez l'extrême gentillesse de m'inviter.

J'avais délibérément feint le quiproquo, et comme je m'y attendais, Portia s'est empourprée de plus belle. C'est alors que, une

pensée en entraînant une autre, un truc m'est venu à l'esprit.

— Portia...

Je parlais lentement, pour être bien sûre qu'elle m'accorderait toute son attention.

— ... vous devriez inviter Bill Compton.

Portia détestait Bill. Enfin, elle détestait tous les vampires, en général, mais Bill en particulier. D'autant plus que, pour mener à bien une de ses petites enquêtes personnelles, elle était brièvement sortie avec lui. Ce n'était que plus tard que Bill s'était découvert une lointaine parenté avec elle : Portia était son arrière-arrière-arrière-petite-fille ou quelque chose comme ça.

Bien qu'il ne se soit fait aucune illusion quant au prétendu intérêt que Portia lui portait, Bill était entré dans son jeu. À l'époque, il cherchait juste à savoir où elle voulait en venir. Il s'était alors aperçu qu'il lui suffisait d'approcher Portia pour lui filer la chair de poule. Pourtant, quand il avait découvert que les Bellefleur étaient ses seuls descendants, il leur avait anonymement fait don d'un sacré paquet de pognon.

Je lisais clairement dans les pensées de Portia. Elle se disait que je faisais exprès de lui remémorer ses quelques rendez-vous avec Bill, or elle n'avait aucune envie qu'on les lui rappelle.

— Pourquoi cette suggestion ? m'a-t-elle cependant demandé d'une voix glaciale.

Vu la colère qu'elle réprimait, je l'admirais de ne pas m'avoir tout bonnement tourné le dos pour sortir de la boutique en claquant la porte. Pendant ce temps, Nikkie s'affairait derrière le comptoir d'Isabelle Mariage. Je savais qu'elle nous écoutait, évidemment.

— Laissez tomber, lui ai-je répondu à contrecœur. Après tout, c'est votre mariage : vous invitez qui vous voulez.

À la façon dont elle me dévisageait, on aurait pu penser qu'elle ne m'avait encore jamais vue.

— Vous le fréquentez toujours ? a-t-elle murmuré.

— Non. Il sort avec Shela Pumphrey.

J'avais veillé à garder un ton neutre et une voix égale.

Portia m'a jeté un regard indéchiffrable, avant de quitter la boutique sans ajouter un mot.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

Portia n'avait pas encore rejoint sa voiture sur le parking que, déjà, Nikkie me tombait dessus. Comme je ne pouvais rien lui dire, j'ai préféré changer de sujet. Il me suffisait de faire vibrer la corde commerciale de ma grande copine.

— C'est super que tu aies décroché cette affaire. Je suis vraiment contente pour toi.

— Merci. Si elle n'avait pas été prise de court, tu peux être sûre

que Portia Bellefleur n'aurait jamais passé commande chez Isabelle Mariage, a-t-elle reconnu. Elle aurait encore préféré faire des milliers d'allers-retours à Shreveport et tout commander là-bas. Halleigh ne fait que suivre le mouvement, la pauvre. Elle doit venir cet après-midi. Je vais lui montrer les mêmes choses qu'à Portia, et elle devra faire avec. Mais, pour moi, c'est tout bénéfice. Et elles font la totale, pour la simple et bonne raison qu'Isabelle peut tout leur livrer en temps et en heure : les faire-part, les cartes de remerciement, les robes, les jarrettières, les bouquets des demoiselles d'honneur... Elles prennent tout ici. Soit dans mon stock, soit dans le catalogue d'Isabelle. Même la grand-mère de Portia et la mère de Halleigh s'habilleront chez moi.

Elle m'a alors jeté un coup d'œil professionnel, me reluquant de haut en bas.

— Qu'est-ce qui t'amène, au fait ?

— J'ai besoin d'une tenue pour aller voir une pièce de théâtre à Shreveport. J'ai un rendez-vous, lui ai-je expliqué en coulant vers elle un regard complice. Et je dois passer à la supérette et être rentrée à la maison à midi pour préparer le déjeuner. Jason vient manger avec moi. Alors, tu as quelque chose à me montrer ?

Le regard souriant de ma bonne copine s'est brusquement fait prédateur.

— J'ai précisément ce qu'il te faut...

J'étais contente que Jason soit un peu en retard. Quand il est arrivé, je venais de faire frire le bacon et j'étais en train de mettre les steaks hachés dans la poêle pour les hamburgers. J'avais déjà ouvert le sachet de petits pains et j'en avais fait glisser deux dans son assiette ; j'avais posé le paquet de chips sur la table et lui avais servi un verre de thé glacé que j'avais placé devant son assiette.

Il est entré sans frapper, comme d'habitude. Il n'avait pas tant changé que ça, depuis qu'il était devenu un homme-panthère (en apparence, du moins). C'était toujours un beau blond, un mec attirant dans tous les sens du terme : non seulement il était agréable à regarder, mais c'était le genre de type qui devenait systématiquement le centre de l'attention dès qu'il entrait dans une pièce. Et il avait toujours eu tendance à en abuser – son petit côté canaille. Pourtant, depuis sa métamorphose, son comportement semblait s'être amélioré. Je n'avais toujours pas compris pourquoi, d'ailleurs. Peut-être que sa transformation mensuelle en fauve venait combler en lui un manque profond dont il n'avait même jamais eu conscience jusqu'alors. Allez savoir !

Comme il avait été mordu, qu'il n'était pas né comme ça, il ne se métamorphosait pas complètement. Il devenait une sorte de croisement entre les formes animale et humaine. Au début, ça l'avait déçu.

Mais il s'en était remis. Depuis plusieurs mois déjà, il fréquentait une vraie panthère-garou. Crystal vivait dans un minuscule hameau en pleine cambrousse (et, croyez-moi, quand on vit à Bon Temps, en Louisiane du Nord, et qu'on dit « en pleine cambrousse », c'est que c'est vraiment la cambrousse).

On a fait une rapide prière et on a commencé à manger. Mais Jason ne s'est pas jeté sur son déjeuner avec sa voracité habituelle. Son hamburger n'étant pas en cause (le mien n'avait pas mauvais goût, en tout cas), j'en ai déduit que quelque chose le travaillait. Je ne pouvais pas savoir quoi : depuis que mon frère n'était plus tout à fait un humain comme les autres, j'avais beaucoup plus de mal à lire dans

ses pensées.

Pour tout vous avouer, c'était plutôt un soulagement.

Après avoir avalé deux bouchées, mon frère a reposé son hamburger et s'est agité sur sa chaise : il se préparait à vider son sac.

— J'ai un truc à te dire, m'a-t-il annoncé. Crystal ne veut pas que j'en parle, mais je me fais vraiment de la bile pour elle. Hier, elle... elle a fait une fausse couche.

— Je suis désolée, ai-je murmuré. Comment va-t-elle ?

Son déjeuner complètement oublié, Jason m'a lancé un regard sombre.

— Elle refuse d'aller chez le docteur.

Je l'ai regardé sans comprendre.

— Mais il faut qu'elle y aille ! me suis-je exclamée (la voix de la raison). Elle a besoin d'un curetage.

Je ne parlais pas d'expérience, mais mon amie et collègue Arlène avait subi un curetage après sa fausse couche et elle m'en avait souvent parlé. Très, très souvent. D'où mes précisions :

— Ils introduisent un truc à l'intérieur et ils grat...

— Hé ! Passe-moi les détails, d'accord ? s'est-il écrié, manifestement mal à l'aise. Tout ce que je sais, c'est que Crystal ne veut pas entendre parler d'hôpital. Elle a été obligée d'y aller quand elle s'est fait attaquer par ce sanglier, tout comme Calvin a été obligé d'y aller lorsqu'il s'est fait tirer dessus. Mais ils se sont remis si vite que ça a commencé à jaser chez les toubibs, d'après ce qu'on lui a dit. Du coup, maintenant, elle ne veut plus y mettre les pieds. Elle est chez moi, mais elle... elle ne va pas bien, Sook. Elle va même de plus en plus mal.

— Aïe ! Mais qu'est-ce qu'elle a exactement ?

— Elle perd beaucoup de sang, beaucoup trop, et...

Il a avalé sa salive.

— ... elle tient plus sur ses jambes. On ne peut plus la mettre debout. Alors, marcher, c'est même pas la peine !

— Tu as appelé Calvin ?

L'oncle de Crystal, Calvin Norris, est à la tête de la petite communauté de panthères-garous installée à Hotshot.

— Elle refuse que je le dise à Calvin. Elle a peur qu'il ne me fasse la peau parce que c'est ma faute. Elle ne voulait pas que je t'en parle non plus, mais faut bien que je trouve de l'aide quelque part !

Le seul problème, c'était que je n'avais jamais eu d'enfant, moi. Je n'avais même jamais été enceinte. Et puis, je n'étais pas un changeling. Bien qu'elle ait perdu sa mère, Crystal ne manquait pas de femmes dans son entourage, à Hotshot. J'étais sûre que n'importe laquelle en saurait plus long que moi sur le sujet. C'est ce que j'ai dit à Jason.

— Je ne veux pas qu'elle reste assise trop longtemps. Alors, hors de question de la trimballer jusqu'à Hotshot. Surtout dans mon pick-up !

Pendant un quart de seconde, j'ai cru qu'il s'inquiétait surtout pour les sièges de son beau camion.

Je m'apprêtais à lui sauter à la gorge quand il a ajouté :

— Les amortisseurs sont morts : avec les cahots, sur cette mauvaise route, j'ai peur que ça ne fasse qu'aggraver les choses.

Eh bien, alors, pourquoi ne pas faire venir les proches de Crystal ici ? Je savais pourtant, avant même d'ouvrir la bouche, que Jason trouverait une raison de rejeter ma proposition. Il avait déjà une idée derrière la tête, je le sentais.

— D'accord. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Tu ne m'as pas dit que, la fois où tu avais été blessée, les vamps avaient appelé un docteur un peu spécial pour ton dos ?

Je n'aimais pas repenser à cette nuit-là. J'avais encore, entre les omoplates, de belles cicatrices en guise de souvenir. Le poison que m'avait inoculé la ménade avec ses griffes avait failli me tuer.

— Si... Le docteur Ludwig.

Ce brave docteur Ludwig, qui soignait tout ce que ce monde comptait de créatures étranges et hors norme, était elle-même un être hors du commun. Elle était d'une taille inférieure à la moyenne (très, très inférieure), et on ne pouvait guère qualifier ses traits de réguliers. Ça m'aurait beaucoup étonnée qu'elle soit humaine. Je l'avais revue à l'élection du chef de meute. Chaque fois, nos rencontres s'étaient passées à Shreveport. Il y avait donc de fortes chances que ce brave docteur vive là-bas.

Comme je ne voulais négliger aucune possibilité, pas même la plus improbable, je suis allée chercher mon annuaire dans le tiroir, sous le téléphone mural. Il y avait un docteur Amy Ludwig à Shreveport. Amy ? J'ai réprimé un fou rire.

Je n'étais pas très rassurée à l'idée de contacter directement le docteur Ludwig, mais, vu la façon dont Jason se rongait les sangs, je n'allais tout de même pas faire des histoires pour un malheureux coup de fil.

Il y a eu quatre sonneries, puis le répondeur s'est déclenché. Une voix enregistrée a débité :

— Vous êtes bien chez le docteur Amy Ludwig. Le docteur Ludwig ne prend pas de nouveaux patients, avec couverture sociale ou non. Le docteur Ludwig ne veut pas d'échantillons de produits pharmaceutiques et n'a besoin d'aucune police d'assurance de quelque nature que ce soit. Elle n'est pas intéressée par les investissements financiers et ne subventionne aucune association caritative qu'elle n'ait préalablement sélectionnée.

Il y a eu un long silence, pendant lequel la plupart des gens devaient raccrocher, je suppose. Puis, au bout d'un moment, j'ai entendu un déclic sur la ligne.

— Allô ? a grommelé une voix rauque.

— Docteur Ludwig ?

— Oui ? J'ai dit que je n'acceptais pas de nouveaux patients ! Trop de travail.

Elle semblait à la fois impatiente et sur la défensive.

— Je suis Sookie Stackhouse. Vous êtes le médecin qui m'a soignée dans le bureau d'Éric au *Croquemitaine* ?

— Et vous la jeune femme qui avait été empoisonnée par une ménade ?

— Oui. On s'est revues il y a quelques semaines, vous vous souvenez ?

— Où donc ?

J'étais persuadée qu'elle le savait pertinemment, mais elle voulait obtenir une autre preuve de mon identité.

— Un immeuble vide dans une zone industrielle.

— Et qui menait la danse là-bas ?

— Un grand type rasé du nom de Quinn.

— Bon, d'accord, a-t-elle soupiré. Qu'est-ce que vous voulez ? Je suis très occupée.

— J'ai une patiente pour vous. Il faut que vous veniez la voir. Je vous en prie.

— Amenez-la-moi.

— Son état est trop préoccupant pour qu'on puisse la transporter.

Je l'ai entendue marmonner en sourdine.

— Peuh ! a-t-elle raillé. Bon, très bien, mademoiselle Stackhouse. Dites-moi de quoi il s'agit.

Je lui ai exposé le problème du mieux que j'ai pu. Jason faisait les cent pas dans la cuisine. Il était trop nerveux pour rester assis.

— Les idiots ! Les inconscients ! s'est-elle écriée. Expliquez-moi comment je peux me rendre chez vous. Ensuite, vous n'aurez qu'à m'accompagner chez cette fille.

J'ai jeté un rapide coup d'œil à la pendule et calculé le temps qu'il lui faudrait pour venir de Shreveport.

— Il se pourrait que je sois obligée de partir travailler avant. Mon frère vous attendra ici.

— Est-il responsable ?

J'ignorais ce qu'elle cherchait à savoir : si mon frère était quelqu'un de responsable (c'est-à-dire capable de prendre les choses en main et donc, accessoirement, de lui payer ses honoraires) ou si elle parlait de la grossesse de Crystal. Vu que, dans un cas comme

dans l'autre, la réponse était identique, je lui ai assuré que Jason était à cent pour cent responsable.

— Elle arrive, ai-je annoncé à Jason en raccrochant, après avoir dûment indiqué la route au médecin. Je ne sais pas combien elle va prendre, mais je lui ai dit que tu réglerais la note.

— Bien sûr. Comment je vais faire pour la reconnaître ?

— Tu ne pourras pas te tromper. Elle a dit qu'elle se ferait conduire. J'aurais dû m'en douter : elle ne serait pas assez grande pour voir ce qui se passe au-dessus du volant.

J'ai fait la vaisselle pendant que Jason tournait en rond. Il avait appelé Crystal pour savoir comment elle allait et semblait satisfait. Finalement, je lui ai demandé d'aller me débarrasser de tous les vieux nids de guêpes dans la cabane à outils. Comme il semblait incapable de rester tranquille, autant qu'il se rende utile.

Tout en mettant une machine à tourner, avant d'aller enfiler mon uniforme de serveuse (pantalon noir, sweat-shirt blanc à encolure bateau avec *Chez Merlotte* brodé côté cœur et Reebok noires), j'ai réfléchi à la situation. Ce n'était vraiment pas la joie. Je n'aimais pas Crystal, ce qui ne m'empêchait pas de me faire du souci pour elle. J'étais désolée qu'elle ait perdu son bébé parce que c'est toujours un drame. Mais j'étais contente pour Jason. Ça ne m'aurait pas plu que mon frère se marie avec cette fille, et j'étais pratiquement certaine qu'il l'aurait épousée, si elle avait mené sa grossesse à terme. J'ai cherché quelque chose qui me remonterait le moral et j'ai ouvert mon armoire pour regarder ma nouvelle tenue, celle que j'avais achetée chez Nikkie pour mon rendez-vous avec Quinn. Mais même ça, ça n'a pas marché.

Finalement, j'ai fait ce que j'avais prévu de faire avant d'apprendre la mauvaise nouvelle : j'ai pris un bouquin et je me suis installée dans un fauteuil sur la véranda, devant la maison. Il faisait un soleil radieux, les jonquilles venaient d'éclore, et j'avais un rendez-vous le vendredi. Et j'avais déjà fait ma BA du jour en appelant le docteur Ludwig. Mes crampes d'estomac se sont un peu calmées.

De temps à autre, des bruits me provenaient de la cour, de l'autre côté de la maison : Jason avait trouvé de quoi s'occuper, apparemment. Peut-être arrachait-il les mauvaises herbes des parterres. Cette simple idée a suffi à me requinquer. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je ne partage pas le goût de ma grand-mère pour le jardinage. J'admire le résultat, mais, contrairement à elle, je ne prends aucun plaisir à faire le nécessaire pour l'obtenir.

J'avais déjà consulté ma montre une bonne dizaine de fois quand j'ai vu avec soulagement une longue Cadillac blanche se garer dans l'allée devant la maison. J'ai aperçu une forme ratatinée sur le siège passager. La portière du conducteur s'est ouverte, et une femme

rousse (couleur qui semblait naturelle, contrairement à celle, flamboyante, de mon amie Arlène) est descendue de voiture. J'étais rassurée de voir un visage connu. Certes, Amanda et moi avions eu quelques différends, mais nous nous étions quittées en bons termes.

— Hé ! Sookie ! s'est écriée la lycanthrope. Quand le docteur m'a annoncé où on allait, j'ai été bien contente de pouvoir lui dire que je connaissais déjà la route.

— Vous n'êtes pas son chauffeur habituel ? Au fait, bravo pour votre nouvelle coupe.

— Oh ! Merci.

Amanda avait les cheveux un peu en pétard, dans un style garçon manqué qui, bizarrement, lui allait plutôt bien. Je dis « bizarrement » parce qu'elle était dotée de formes généreuses résolument féminines.

— Je ne m'y suis pas encore faite, m'a-t-elle avoué en passant la main sur sa nuque. En fait, d'habitude, c'est mon fils aîné qui conduit le docteur Ludwig, mais il est en cours, aujourd'hui. C'est votre belle-sœur qui a des ennuis de santé ?

— La fiancée de mon frère, ai-je précisé en m'efforçant de faire bonne figure. Crystal, une panthère-garou.

Amanda a presque eu l'air impressionnée. Les lycanthropes n'éprouvent, le plus souvent, que du mépris pour les autres changelings, mais une panthère, apparemment, ça forçait quand même le respect.

— J'ai entendu parler d'une communauté de panthères dans le coin, mais je n'en ai jamais rencontré.

— Je dois partir travailler. Mon frère vous conduira jusque chez lui.

— Vous n'êtes pas très proche de la fiancée de votre frère, à ce que je vois.

Ça m'a fait un choc. Amanda insinuait manifestement que je me moquais de la santé de Crystal. Aurais-je dû me précipiter à son chevet en laissant Jason chez moi pour guider le docteur ? Les quelques instants de paix que je m'étais accordés après le déjeuner m'ont soudain paru d'un monstrueux égoïsme. Comment avais-je pu faire preuve d'une telle insensibilité, d'une telle indifférence envers Crystal ? Mais ce n'était pas le moment de me vautrer dans la culpabilité.

— Pour être honnête, nous ne sommes pas très proches, en effet, ai-je avoué. J'aurais pu aller la voir, mais ma présence ne l'aurait sans doute pas réconfortée, vu qu'elle n'a pas plus d'amitié pour moi que je n'en ai pour elle.

Amanda a haussé les épaules.

— Bon. Et il est où, votre frère ?

À mon grand soulagement, Jason est justement apparu à ce moment-là.

— Ah, génial ! s'est-il exclamé. Vous êtes le docteur ?

— Non, lui a répondu Amanda. Le docteur est dans la voiture. Je ne suis que son chauffeur du jour.

— D'accord. Suivez-moi, je vais vous guider. Je viens d'avoir Crystal au téléphone, et ça ne s'améliore pas.

Nouvelle vague de remords. Je me suis efforcée de les chasser.

— Appelle-moi au bar pour me dire comment elle va, d'accord ? ai-je demandé à mon frère. Je peux passer après le boulot et rester la nuit chez toi, si tu as besoin de moi.

— Merci, sœurlette.

Il m'a serrée un peu brusquement dans ses bras. Il a eu l'air bizarre après ça.

— Euh... je suis content de ne pas avoir gardé ça pour moi, comme Crystal me le demandait, a-t-il soupiré avec un soulagement manifeste. Elle disait que tu n'accepterais pas de l'aider.

— Je préférerais penser que je ne suis pas cruelle au point de refuser mon aide à quelqu'un qui en a besoin, que j'aie ou non des atomes crochus avec la personne en question.

Dépitée, j'ai regardé les deux véhicules si dissemblables remonter l'allée en direction de Hummingbird Road. Quand j'ai fermé la maison et pris ma propre voiture, inutile de vous dire que je n'étais pas très gaie.

Un malheur ne venant jamais seul, quand j'ai franchi la porte de service de *Chez Merlotte*, cet après-midi-là, Sam m'a appelée dans son bureau. Je suis allée le voir, sachant, à l'avance, que plusieurs personnes m'attendaient. J'ai alors découvert avec consternation que le père Riordan m'avait tendu un piège.

Sam était mécontent, mais il s'efforçait de faire bonne figure. Ce qui m'a un peu plus surprise, c'est de constater que le père Riordan n'était pas ravi non plus de se retrouver en pareille compagnie. Comme je le craignais, il était flanqué des parents Pelt, mais ceux-ci avaient une jeune fille d'environ seize ans accrochée à leurs basques : probablement Sandra, la sœur de Debbie.

Les trois Pelt me dévisageaient avec insistance. Les parents étaient tous les deux grands et élancés. Lui portait des lunettes, perdait ses cheveux et avait des oreilles en feuilles de chou. Elle était séduisante, quoiqu'un peu trop maquillée. Son tailleur-pantalon était un Donna Karan, son sac arborait le logo d'une grande marque française, et elle était perchée sur des hauts talons. La tenue de Sandra Pelt était plus décontractée : jean et tee-shirt moulait étroitement son corps filiforme.

J'étais si furieuse qu'ils aient osé s'immiscer dans ma vie de

force que j'ai à peine entendu le père Riordan faire les présentations. Je lui avais pourtant bien dit que je ne voulais pas les voir. Et voilà qu'ils débarquaient d'autorité ! Et à mon boulot, par-dessus le marché ! Les parents me regardaient avec des yeux de rapaces. Maria-Star les avait qualifiés de « sauvages ». Personnellement, ils m'ont surtout paru désespérés.

Pour Sandra, c'était une tout autre histoire. Étant la cadette des deux filles, elle n'était pas (ne pouvait pas être) un changeling, comme sa sœur ou ses parents. Puis quelque chose que j'ai capté dans son esprit m'a fait hésiter. Elle n'était pas non plus une humaine standard... Ça alors ! Sandra était bel et bien un changeling, en définitive. On m'avait parlé de la préférence marquée des Pelt pour leur seconde fille. À présent, je comprenais pourquoi. Sandra Pelt était peut-être encore mineure, mais elle était déjà impressionnante. Et pour cause : c'était une lycanthrope pure souche.

Pourtant, c'était impossible. À moins que...

OK. Debbie Pelt, qui se changeait en renarde, avait été adoptée. Pas étonnant, vu que les lycanthropes, d'après ce qu'on m'avait expliqué, étaient sujets aux problèmes de fertilité. J'imagine que les Pelt avaient renoncé à l'idée d'engendrer un enfant, mais pas à celle d'en avoir un pour autant. Ils avaient donc adopté une petite fille qui, bien qu'elle ne soit pas de la même espèce qu'eux, n'en était pas moins un changeling. Cela avait dû leur sembler préférable à un bébé humain, même si ce n'était qu'une renarde. Quelques années plus tard, ils avaient tout simplement adopté un second bébé : un lycanthrope, cette fois.

— Sookie...

Le père Riordan se jetait à l'eau. Tout charmant que soit son accent irlandais, sa voix n'en laissait pas moins transparaître une réticence manifeste.

— Barbara et Gordon sont venus frapper à ma porte aujourd'hui, a-t-il enchaîné, comme à regret. Quand je leur ai donné ta réponse, à savoir que tu avais déjà dit tout ce que tu avais à dire au sujet de la disparition de Debbie, ils n'ont pas cru bon de s'en contenter. Ils ont insisté pour que je les accompagne ici.

Ma colère à l'égard du prêtre est redescendue d'un cran. Mais une autre émotion est aussitôt venue la remplacer : cette confrontation me rendait si nerveuse que j'ai senti un sourire irrépressible me monter aux lèvres. Je rayonnais littéralement, rayonnement qui n'a fait que s'accroître en percevant les ondes négatives qui m'ont aussitôt submergée, expression de la vive réprobation de mes interlocuteurs devant ma réaction.

— Je suis désolée de ce qui vous arrive, leur ai-je assuré. Je suis désolée que vous en soyez réduits à vous demander ce qu'est

devenue votre fille. Mais je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus.

J'ai vu une larme couler sur la joue de Barbara Pelt, et j'ai ouvert mon sac pour en sortir un mouchoir en papier que je lui ai tendu.

— Elle était persuadée que vous tentiez de lui voler Léonard, m'a-t-elle dit en se tamponnant le visage.

Je sais qu'on n'est pas censés dire du mal des morts, mais, dans le cas de Debbie Pelt, je ne voyais pas comment faire autrement.

— Madame Pelt, je vais être franche... Debbie était fiancée à quelqu'un d'autre, au moment de sa disparition. Un dénommé Clausen, si mes souvenirs sont exacts...

Barbara a hoché la tête de mauvaise grâce.

— Ces fiançailles laissaient à Lèn toute liberté de fréquenter qui il voulait, ai-je poursuivi. Et nous avons effectivement passé quelques soirées ensemble. Mais cela fait des semaines que nous ne nous sommes pas revus, et il sort avec quelqu'un d'autre, maintenant. Il faut donc croire que Debbie s'était trompée.

Sandra Pelt s'est mordu la lèvre. Longiligne, le teint clair et les cheveux châtain foncé, elle était à peine maquillée. Son atout majeur était sans doute ses dents, qu'elle avait parfaites et d'une blancheur étincelante. Ses boucles d'oreilles auraient pu servir de perchoirs à une perruche : difficile de faire plus grand, comme modèle.

Sa colère était évidente. Ce qu'elle entendait ne lui plaisait pas, mais alors, pas du tout. C'était une adolescente, et elle était sujette à de violentes émotions. Je me suis remémoré à quoi ressemblait ma vie, quand j'avais son âge, et elle m'a fait pitié.

— Puisque vous les connaissiez tous les deux, a prudemment repris Barbara Pelt, vous deviez savoir que cette relation passionnelle qui les unissait était très forte, quoi que Debbie fasse.

— Oh ! Ça, c'est vrai ! me suis-je exclamée, avec un peu trop d'enthousiasme peut-être pour demeurer dans les limites du respect dû à des parents éplorés.

S'il y en avait un auquel j'avais rendu un fier service en tuant Debbie Pelt, c'était bien Léonard Herveaux. Sans moi, Lèn et cette garce auraient continué à se déchirer pendant des années, pour ne pas dire jusqu'à la fin de leurs jours.

Sam s'est retourné parce que le téléphone sonnait, mais j'ai eu le temps de surprendre son petit sourire en coin.

— Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser qu'il y a quelque chose, même un détail infime, que vous devez connaître et qui nous aiderait à découvrir ce qui est arrivé à notre fille. Si... si elle a connu une fin tragique, nous voulons que son meurtrier soit traîné en justice.

J'ai regardé les Pelt sans rien dire pendant un long moment. En fond sonore, j'entendais la voix de Sam qui réagissait avec stupeur à ce qu'on venait de lui apprendre à l'autre bout du fil.

— Monsieur et madame Pelt, Sandra, j'ai parlé à la police lorsque Debbie a disparu, ai-je rétorqué. J'ai dit ce que je savais aux détectives privés que vous avez engagés quand ils ont débarqué ici, à mon boulot, tout comme vous venez de le faire. Je les ai accueillis chez moi. J'ai répondu à toutes leurs questions...

Bon. Peut-être pas avec toute l'honnêteté requise... D'accord, d'accord, j'étais en train de leur monter un gros bateau. Mais je faisais ce que je pouvais.

— Je compatis sincèrement à votre peine. Et je comprends que vous vouliez découvrir ce qui est arrivé à Debbie.

J'ai respiré un bon coup, avant d'enchaîner :

— Mais il faut bien que ça finisse un jour. Maintenant, ça suffit. Je ne peux rien vous dire de plus que ce que je vous ai déjà dit.

Sam m'a alors discrètement contournée pour retourner dans le bar à toute allure, sans souffler mot à quiconque de ce qui se passait. Le père Riordan l'a regardé sortir, éberlué. J'avais plus que jamais hâte de voir partir les Pelt. Il était arrivé quelque chose, j'en étais sûre.

— Je comprends, a répondu Gordon Pelt.

C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche. Il ne semblait pas très fier d'être là, ni de faire ce qu'il faisait.

— Je me rends parfaitement compte que nous ne nous y sommes pas pris de la meilleure manière qui soit, a-t-il admis. Mais je suis persuadé que vous nous excuserez quand vous songerez à ce que nous avons enduré.

— Oh ! Mais bien sûr !

Si ce n'était pas tout à fait vrai, ce n'était pas tout à fait faux non plus. J'ai fermé mon sac et je l'ai glissé dans le tiroir du bureau de Sam, là où toutes les serveuses rangeaient le leur, et je me suis précipitée vers le bar.

J'ai été immédiatement submergée par la tension qui régnait dans la salle. Il y avait définitivement quelque chose qui n'allait pas. Presque tous les clients émettaient des signaux d'excitation mêlée d'anxiété, à la limite de la panique.

— Des ennuis ? ai-je demandé à Sam en me glissant derrière le comptoir.

— C'était l'école, au téléphone. Le fils de Holly a disparu.

J'ai senti un frisson glacé remonter dans mon dos.

— Comment ça ?

— C'est la mère de Danielle qui vient chercher Cody à l'école, en même temps que la gamine de Danielle, Ashley.

Danielle Gray et Holly Cleary étaient les meilleures amies du monde depuis le lycée, et l'échec de leurs mariages respectifs les avait encore rapprochées. Elles aimaient faire équipe *Chez Merlotte* et s'arrangeaient pour avoir les mêmes horaires. Mary Jane Jasper, la mère de Danielle, avait été une véritable bouée de sauvetage pour sa fille et, de temps à autre, sa générosité allait jusqu'à inclure Holly. Ashley devait avoir huit ans, et le fils de Danielle, Mark Robert, environ quatre. Le fils unique de Holly, Cody, en avait six. Il était au CP.

— L'école a laissé quelqu'un d'autre emmener Cody ? me suis-je exclamée, incrédule.

Il m'avait pourtant semblé entendre quelque part que les enseignants se montraient particulièrement vigilants à cause des parents qui venaient chercher leurs gosses alors qu'ils n'avaient pas le droit de garde ou un truc comme ça.

— Personne ne sait ce qui est arrivé au pauvre petit bonhomme. L'institutrice de service, Halleigh Robinson, était dehors, en train de surveiller la sortie. Elle a dit que Cody s'était soudain souvenu qu'il avait oublié un dessin pour sa mère sur son bureau et qu'il était retourné dans l'école en courant le récupérer. Elle ne se rappelle pas l'avoir vu ressortir, mais elle n'a pas pu le retrouver quand elle est allée à l'intérieur le chercher.

— Mme Jasper est donc restée là, à attendre Cody ?

— Oui, elle était la dernière, assise dans sa voiture avec ses petits-enfants.

— C'est drôlement flippant. Je suppose que David ne sait rien ?

David, l'ex de Holly, s'était remarié et vivait à Springhill. Pendant que je me faisais ces réflexions, j'ai senti les Pelt partir : un souci de moins.

— Apparemment non. Holly l'a appelé à son boulot. Il n'en avait pas bougé de tout l'après-midi : ça ne peut pas être lui. Il a téléphoné à sa deuxième femme. Elle venait juste d'aller chercher ses propres gosses à l'école de Springhill. La police locale est quand même allée vérifier chez eux, par sécurité. David doit déjà être en chemin.

Holly était assise à une table. Ses yeux étaient secs, mais elle avait le regard de quelqu'un qui a vu l'enfer. Danielle était accroupie à ses pieds. Elle lui tenait la main et lui parlait à voix basse. Alcee Beck, un des inspecteurs du coin, lui faisait face. Un bloc-notes et un stylo étaient posés devant lui. Il parlait au téléphone.

— Ils ont fouillé l'école ?

— Oui. Andy est sur place, ainsi que Kevin et Kenya.

Kevin et Kenya portaient, eux aussi, l'uniforme des agents de la police locale.

— Et Bud Dearborn est pendu à son portable pour lancer une

alerte enlèvement.

J'ai eu une petite pensée pour la pauvre Halleigh. J'imaginai ce qu'elle devait ressentir, en ce moment. Elle n'avait que vingt et un ans, et c'était son premier poste. Elle n'y était pour rien, bien sûr (que je sache, du moins), mais quand un gosse disparaît, tout le monde se sent coupable.

J'ai essayé de réfléchir à la façon dont je pouvais me rendre utile. C'était l'occasion ou jamais de mettre ma petite « anomalie » au service d'une grande cause. Pendant des années, j'avais gardé le silence sur tout un tas de trucs. De toute façon, les gens ne voulaient pas savoir, pas plus qu'ils n'avaient envie de côtoyer quelqu'un qui pouvait faire ce que je faisais. Je m'en étais tirée en me taisant – question de survie. Il était plus facile pour ceux qui m'entouraient d'oublier mes talents un peu particuliers ou de ne pas y croire quand je n'agitais pas la preuve de leur existence sous leur nez.

Est-ce que vous aimeriez, vous, avoir dans vos relations quelqu'un qui sait que vous trompez votre mari ou votre femme, et avec qui ? Si vous étiez un homme, voudriez-vous avoir dans votre entourage une femme qui sait que vous brûlez secrètement de porter de la lingerie fine ? Accepteriez-vous de sortir avec une fille qui sait tout ce que vous pensez de tout le monde et qui connaît tous vos vices cachés, même les plus intimes ?

Mais la vie d'un gosse était en jeu : comment rester sans réagir ?

J'ai coulé un regard vers Sam, qui m'a dévisagée gravement.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ce que je peux. Mais, si je veux faire quelque chose, c'est maintenant.

Il a hoché la tête.

— Vas-y.

Il y avait foule à l'école, forcément. Une trentaine d'adultes se tenaient sur le trottoir, tandis que Bud Dearborn, le shérif, et Andy discutaient sur la pelouse devant le bâtiment, un petit édifice de plain-pied en brique rouge. Une autre construction, plus petite, se dressait derrière la première, dans la cour de récréation. On s'y rendait par une allée couverte. Par mauvais temps, c'était là qu'on envoyait les enfants faire la gymnastique. J'étais bien placée pour le savoir : j'avais moi-même été scolarisée à l'école primaire Betty Ford – qui sortait pratiquement de terre, à l'époque.

Il y avait, bien sûr, deux mâts devant l'établissement scolaire : un pour le drapeau américain et un pour le drapeau de Louisiane. J'aimais bien passer devant, en voiture, quand ils claquaient au vent par un jour comme celui-ci. Mais les drapeaux étaient en berne, aujourd'hui, et seules les cordes claquaient contre les mâts. Les inévitables papiers de bonbon et autres boules de papier froissé venaient rompre l'uniformité verte du gazon. La femme de service, Madelyn Folley (depuis toujours appelée « Maddy la Folle »), était assise sur une chaise en plastique, juste devant l'entrée, son chariot à côté d'elle. Maddy La Folle entretenait l'école depuis des lustres. Elle était un peu lente, mentalement parlant, mais c'était une travailleuse infatigable. Elle n'avait pas beaucoup changé par rapport à l'époque où je fréquentais moi-même l'école : c'était une grande bonne femme solidement charpentée, un peu flasque, un peu pâle, avec une longue tignasse décolorée en blond platine. Elle fumait une cigarette. La directrice, Mme Garfield, bataillait depuis des années contre elle pour qu'elle perde cette mauvaise habitude – bataille que Maddy La Folle avait toujours remportée. Épouse d'un pasteur méthodiste, Mme Garfield arborait un tailleur strict couleur moutarde, des collants couleur chair basiques et des chaussures noires à talons plats. Elle était tout aussi tendue que Maddy et beaucoup moins douée pour le cacher.

Je me suis frayé un chemin à travers le petit attroupement, sans

trop savoir encore comment j'allais m'y prendre pour faire ce que j'avais à faire.

C'est Andy qui m'a vue le premier. Il a alerté Bud Dearborn d'une tape sur l'épaule. Son portable collé à l'oreille, Bud s'est tourné vers moi. Je l'ai salué d'un hochement de tête. Si le shérif Dearborn avait été un ami de mon père, il n'était assurément pas le mien. Pour le shérif, il y avait deux sortes de gens : ceux qui enfrenaient la loi et qu'on pouvait mettre en prison, et ceux qui ne l'enfrenaient pas et qu'on ne pouvait pas arrêter, la majorité de ces derniers ne s'étant tout simplement pas encore fait prendre. Voilà comment Bud Dearborn voyait les choses. Quant à moi, j'étais quelque part entre les deux : il était persuadé que j'étais coupable de quelque chose, mais il ne savait toujours pas de quoi.

Andy ne m'aimait pas beaucoup non plus. En revanche, mon don, lui, il y croyait. D'un imperceptible mouvement de tête, il m'a indiqué la gauche du bâtiment. J'étais trop loin pour voir l'expression de Bud Dearborn, mais la soudaine crispation de ses épaules, la façon dont il se penchait légèrement en avant... tout dans sa posture disait assez qu'il était furieux contre son inspecteur.

Je me suis faufilée entre les curieux pour rejoindre l'arrière de l'école. La cour, qui devait bien faire la moitié d'un terrain de foot, était entièrement clôturée de grillage, et la barrière qui permettait d'y accéder de l'extérieur était habituellement fermée par une chaîne pourvue d'un cadenas. Elle avait été ouverte, sans doute pour faciliter les recherches. J'ai aperçu Kevin Prior penché au-dessus du caniveau, juste de l'autre côté de la rue – Kevin est un jeune policier, sec comme un coup de trique, qui décroche chaque année la coupe du quatre mille mètres, à la fête de l'Azalée. L'herbe du fossé était haute, et le bas de son pantalon noir couvert de poussière jaune. Sa coéquipière, Kenya, aussi plantureuse qu'il était mince, se trouvait de l'autre côté du pâté de maisons, et je voyais sa tête osciller alternativement de droite à gauche tandis qu'elle scrutait cours et jardins du voisinage.

L'école était située au centre d'une zone résidentielle, le genre de quartier où on trouve des paniers de basket et des bicyclettes, des chiens qui aboient et des allées égayées par des marelles tracées à la craie.

Ce jour-là, tout était recouvert de poudre jaune. C'était l'arrivée en force du pollen. Le ventre des chats était poudré de jaune, de même que les pattes des chiens. La moitié des gens auxquels vous parliez avaient les yeux rouges et une réserve de mouchoirs en papier à portée de la main.

La porte de service s'est ouverte, et Andy est apparu, le visage dur et fermé. Il semblait avoir pris dix ans d'un coup.

— Comment va Halleigh ? lui ai-je demandé en le rejoignant.

— Elle est encore à l'intérieur, à pleurer toutes les larmes de son corps. Il faut qu'on retrouve ce gamin.

— Qu'est-ce que Bud a dit ?

— Vaut mieux pas que tu le saches. Si tu peux faire quoi que ce soit pour nous, on est preneur. On a besoin d'aide, Sookie, et toutes les bonnes volontés sont les bienvenues.

— Tu prends des risques, Andy.

— Toi aussi.

— Où sont les gens qui se trouvaient dans l'école quand Cody est rentré en courant ?

— Ils sont tous à l'intérieur, sauf la directrice et la femme de ménage.

— Je les ai vues dehors.

— Je vais les faire entrer. Toutes les instits sont réunies dans le réfectoire. Il y a justement une petite scène au fond. Va t'asseoir derrière le rideau et essaie de voir si tu peux apprendre quelque chose.

— D'accord.

Je n'avais pas de meilleure idée à proposer, de toute façon.

Sans un mot de plus, Andy a tourné les talons pour aller chercher la directrice et la femme de service.

Je suis rentrée dans le bâtiment et j'ai emprunté le couloir des CM1 – CM2. Des dessins colorés décoraient les murs devant chaque salle de classe. J'ai regardé les scènes naïves de pique-nique et de pêche avec leurs petits personnages stylisés et j'ai senti les larmes me monter aux yeux. Pour la première fois de ma vie, je regrettais d'être seulement télépathe et pas médium. J'aurais alors pu avoir la vision de ce qui était arrivé à Cody, au lieu de devoir attendre que quelqu'un veuille bien y penser.

À mesure que je me rapprochais de la cafétéria, les odeurs de l'école m'assaillaient, me submergeant d'un flot de souvenirs – de mauvais souvenirs, pour la plupart, à quelques rares exceptions près. À l'époque de l'école primaire, j'étais beaucoup trop jeune pour pouvoir contrôler mes pouvoirs télépathiques et je n'avais aucune idée de ce qui n'allait pas chez moi. Mes parents m'avaient envoyée passer toute une batterie de tests psychologiques pour le savoir, ce qui n'avait fait que me singulariser davantage et m'isoler encore plus de mes petits camarades. Heureusement, la majorité de mes enseignants s'étaient montrés compréhensifs. Ils savaient que je faisais de mon mieux pour apprendre, que, pour une raison ou une autre, j'étais constamment distraite, mais que je n'y étais pour rien. Ces odeurs de craie, de gouache, de colle, de détergent, de livres faisaient tout remonter à la surface.

Je me souvenais de chaque couloir, du moindre recoin. C'est

donc sans hésitation que je me suis faufilée par une porte qui permettait d'accéder directement à l'arrière de la petite scène qui se trouvait au fond du réfectoire. Si ma mémoire était bonne, on appelait en fait cette pièce «la salle polyvalente ». On pouvait isoler la partie réservée au service par des portes coulissantes et déménager les tables pliantes. Pour l'heure, ces dernières étaient bien alignées, mais tous ceux qui y avaient pris place étaient des adultes, à l'exception de quelques enfants d'institutrices qui se trouvaient dans la classe de leur mère quand on avait donné l'alerte.

Je me suis assise sur une mini chaise en plastique placée là, derrière le rideau, à gauche de la scène, et j'ai fermé les yeux pour mieux me concentrer. Je n'ai pas tardé à perdre toute conscience de mon corps, me coupant délibérément de mes sensations pour laisser mon esprit errer en paix.

C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma faute ! Comment ai-je bien pu faire pour ne pas me rendre compte qu'il n'était pas revenu ? À moins qu'il ne soit passé sous mon nez sans que je le voie ? Aurait-il pu monter dans une voiture sans que je le remarque ?

Pauvre Halleigh ! Son innocence ne faisant aucun doute, j'ai repris mes investigations.

Ô mon Dieu ! Si c'était mon fils qui avait disparu... Oh ! Merci, mon Dieu, de ne pas m'avoir pris mon trésor adoré !...

... rentrer à la maison manger des cookies...

Impossible de passer prendre de la viande hachée au magasin... Peut-être que je pourrais appeler Ralph pour qu'il aille faire un saut au Sonic... Oui, mais on a déjà donné dans le fast-food, hier soir : pas très équilibré...

Avec une mère serveuse, pas étonnant ! Elle doit en connaître, des détraqués ! Je parie que c'est l'un d'entre eux...

Et ça continuait comme ça, encore et encore, une litanie de réflexions sans intérêt. Quand ils n'étaient pas terrifiés, les gosses pensaient bonbons et télévision. Quant aux adultes, pour la plupart, ils se faisaient du souci pour leur progéniture et s'interrogeaient sur les conséquences qu'aurait la disparition de Cody sur leurs propres enfants.

— Le shérif Dearborn sera là dans une minute, a annoncé Andy Bellefleur. Nous vous répartirons alors en deux groupes...

Les institutrices se sont un peu détendues. C'étaient là des instructions familières, de celles qu'elles donnaient souvent elles-mêmes.

— Nous vous interrogerons l'un après l'autre. Ensuite, vous pourrez partir. Je sais que vous êtes tous très inquiets. Nous avons déjà des agents qui inspectent la zone, mais peut-être pourrez-vous nous donner certaines informations qui nous aideront à retrouver

Cody.

C'est à ce moment-là que Mme Garfield est entrée. Son anxiété était telle qu'elle la précédait comme un gros nuage noir tout gonflé de pluie. Maddy La Folle la suivait de près. J'entendais les roues de son chariot chargé de produits d'entretien avec lequel elle trimballait sa grande poubelle garnie d'un sac en plastique bleu. Toutes les odeurs qui l'entouraient m'étaient familières. Évidemment, comme elle se mettait au travail dès la fin des cours, elle avait dû se trouver dans une des salles de classe au moment du drame et n'avait probablement rien vu. Quant à Mme Garfield, elle était sans doute enfermée dans son bureau. De mon temps, le directeur, M. Heffernan, faisait le pied de grue devant la porte, avec l'institutrice de service, jusqu'à ce que tous les enfants soient partis, pour que les parents aient une chance de pouvoir lui parler s'ils avaient des questions à lui poser au sujet des brillants résultats de leurs enfants... ou, le plus souvent, de leurs résultats catastrophiques.

Je n'avais pas besoin d'écarter le rideau pour les suivre à la trace. Mme Garfield était une telle boule de nerfs qu'elle envoyait des ondes de tension à plusieurs mètres à la ronde. L'atmosphère en était saturée, comme un ciel d'orage d'électricité. Quant à Maddy, avec les odeurs de ses produits d'entretien et le couinement des roues de son chariot, il aurait été difficile de la rater. Elle était malheureuse, elle aussi et, surtout, elle voulait reprendre son train-train habituel. Maddy Folley était peut-être d'une intelligence limitée, mais elle adorait son travail pour la bonne et simple raison qu'elle le faisait bien.

J'en ai appris des choses, derrière mon rideau ! J'ai appris que l'une des institutrices était lesbienne, bien qu'elle soit mariée et mère de trois enfants. J'ai appris qu'une autre enseignante était enceinte, mais qu'elle n'en avait encore parlé à personne. J'ai appris que la plupart des femmes présentes subissaient le stress des multiples obligations qu'elles avaient envers leur famille, leur travail, leur paroisse. L'institutrice de Cody était très affectée parce qu'elle aimait bien le petit garçon, même si elle trouvait sa mère un peu louche. Elle n'en pensait pas moins que Holly faisait le maximum pour son gosse, ce qui compensait l'horreur que lui inspiraient ses tenues gothiques.

Mais rien de tout ça ne pouvait m'aider à découvrir ce qu'il était advenu de Cody. Jusqu'à ce que je m'aventure dans l'esprit de Maddy La Folle...

Quand Kenya est arrivée derrière moi, j'étais prostrée sur ma chaise, la main sur la bouche pour étouffer mes sanglots. J'aurais été incapable d'aller chercher Andy ou qui que ce soit d'autre. Je savais où était le gamin.

— Andy m'a envoyée voir ce que vous avez découvert, a-t-elle murmuré.

Elle détestait la mission qu'on venait de lui confier et, bien qu'elle m'ait toujours eue à la bonne, elle ne croyait pas une seule seconde que je puisse aider la police. Elle estimait qu'Andy était complètement fou de mettre sa carrière en péril en requérant ma collaboration. Me cacher derrière un rideau ! Quel idiot !

Puis, soudain, j'ai senti autre chose, quelque chose d'à peine imperceptible tant le signal était faible.

Je me suis relevée d'un bond et j'ai attrapé Kenya par l'épaule.

— Regardez dans la poubelle, celle du chariot, vite !

J'avais parlé à voix basse, mais d'un ton suffisamment pressant (du moins, je l'espérais) pour la faire réagir.

— Il est dans la poubelle ! Il est encore en vie ! ai-je insisté.

Kenya n'était pas du style à surgir de derrière le rideau comme un diable de sa boîte pour sauter de l'estrade et se précipiter sur le chariot de la femme de service. Elle m'a d'abord regardée droit dans les yeux. Un regard noir, dur, implacable. Puis je suis passée de l'autre côté du rideau tandis qu'elle descendait le petit escalier qui permettait d'accéder à la scène et se dirigeait vers l'endroit où Maddy La Folle était assise et tambourinait des doigts sur ses cuisses. Maddy avait envie d'une cigarette. Quand elle s'est aperçue que Kenya venait vers elle, une vague alarme s'est déclenchée dans son esprit embrumé. Et lorsqu'elle a réalisé que Kenya touchait la poubelle, elle s'est redressée et s'est mise à crier :

— J'avais pas ! J'avais pas !

Tout le monde s'est retourné. Sur chacun des visages se peignait la même expression horrifiée. Andy s'est approché à grands pas, les traits crispés. Penchée au-dessus de la poubelle, Kenya fourrageait à l'intérieur, projetant une averse de mouchoirs usagés par-dessus son épaule. Elle s'est soudain figée, puis elle a plongé en avant, si brusquement que j'ai bien cru qu'elle allait tomber dedans.

— Il est vivant ! a-t-elle lancé à Andy. Appelez une ambulance !

— Elle passait la serpillière quand il est revenu en courant chercher son dessin.

Andy, Kevin, Kenya et moi avons le réfectoire pour nous seuls, maintenant.

— Je ne sais pas si tu as entendu tout ça, a poursuivi Andy. Il y avait tellement de bruit ici.

J'ai hoché la tête. J'avais lu dans les pensées de Maddy pendant qu'elle parlait. Toutes ces années à faire ce boulot et jamais de problème avec un élève ; aucun, du moins, que quelques mots bien sentis de sa part n'aient rapidement résolu. Et puis, aujourd'hui, il avait fallu que Cody arrive en courant dans la classe, du pollen plein les chaussures et ses ourlets de pantalon, suivant à la trace Maddy et

sa serpillière. Elle l'avait aussitôt grondé. Il avait eu tellement peur qu'il avait pilé. Son pied avait glissé sur le sol mouillé, il avait basculé, et elle avait vu son crâne rebondir sur le lino.

Croyant l'avoir tué, elle s'était empressée de dissimuler le corps. Elle n'était pas allée chercher loin : la première cachette venue avait été la bonne. Elle avait compris qu'elle perdrait son job, si le gamin était mort, et sur le coup, elle n'avait pensé qu'à étouffer l'affaire. Elle n'avait même pas songé à échafauder un plan. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui allait se passer ensuite. Elle n'avait pas réfléchi à la façon dont elle pourrait se débarrasser du cadavre et n'avait pas imaginé à quel point elle serait malheureuse d'avoir fait une chose pareille, à quel point elle se sentirait coupable.

Pour passer mon intervention sous silence – c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, la police et moi étions parfaitement d'accord là-dessus –, Andy avait suggéré à Kenya de broder un peu. Elle était censée avoir brusquement réalisé que le seul endroit de l'école qu'elle n'avait pas vérifié était précisément la poubelle de Maddy Folley.

— C'est exactement ce que je me suis dit, a affirmé Kenya. Que je devrais la fouiller ou, du moins, y jeter un œil pour voir si un éventuel ravisseur n'avait pas balancé quelque chose dedans.

Le visage rond de Kenya demeurait impénétrable. Kevin l'a regardée en fronçant les sourcils. Il avait bien senti qu'elle ne disait pas toute la vérité. Il ne fallait pas prendre Kevin pour un imbécile, surtout quand il s'agissait de Kenya.

Quant à Andy, ses pensées étaient claires comme de l'eau de roche.

Ma réaction ne s'est pas fait attendre.

— Ne me demande plus jamais de faire ça, Andy Bellefleur.

Il a hoché la tête. Il mentait. Il voyait déjà s'ouvrir devant lui un brillant avenir, toute une série d'affaires résolues, de malfaiteurs sous les verrous... Comme Bon Temps serait propre quand je lui aurais désigné tous les criminels et qu'il aurait trouvé le moyen de les faire inculper !

— Je ne le ferai pas, lui ai-je dit. Je ne vais pas passer mon temps à t'aider. C'est toi, l'inspecteur. C'est à toi de trouver des preuves et de suivre la voie légale pour envoyer tes suspects devant un tribunal. Si tu te sers de moi tout le temps, tu finiras par devenir un vrai tire-au-flanc et tu te retrouveras avec une sale réputation sur le dos.

Je plaidais avec l'énergie du désespoir. Autant se battre contre un moulin à vent. Je ne pensais pas que mes arguments auraient le moindre effet.

— Sookie n'est pas une baguette magique, a renchéri Kevin.

Kenya a eu l'air surprise, et Andy carrément abasourdi. Pour

lui, ça tenait quasiment du sacrilège. Kevin n'était qu'un agent de police de base, alors que lui, Andy, était inspecteur. Et puis, Kevin était un type paisible qui écoutait ses collègues et ne se hasardait que rarement à faire un commentaire de son cru. Tout le monde savait qu'il était sous la coupe de sa mère et qu'à force de lui obéir, il avait oublié qu'on pouvait aussi émettre des opinions personnelles.

— Vous ne pouvez pas vous contenter de l'agiter pour obtenir la bonne réponse, poursuivait le fils soumis. C'est à vous de la trouver tout seul. Et puis, vous n'avez pas le droit de bouleverser la vie de Sookie juste pour pouvoir faire votre boulot correctement.

— C'est vrai, a maugréé Andy d'un ton peu convaincu. Mais j'aurais cru qu'une honnête citoyenne comme elle rêverait de voir sa ville débarrassée à jamais des voleurs, des violeurs et des assassins.

— Et ceux qui trompent leur femme ou qui prennent deux journaux au lieu d'un dans le distributeur, est-ce que je dois les dénoncer aussi ? Et qu'est-ce que je dois faire pour les gosses qui trichent aux examens ?

— Tu sais très bien ce que je veux dire, Sookie.

Andy était blême, à présent, et manifestement furieux.

— Oui, je sais où tu veux en venir. Laisse tomber, Andy. Je t'ai aidé à sauver la vie de ce même. Ne m'oblige pas à me demander si je ne devrais pas le regretter.

Et, sur ces bonnes paroles, je suis partie. J'ai conduit très prudemment pour retourner au bar. J'avais été submergée par un tel déferlement d'angoisse et de tension, à l'école, que j'en tremblais encore.

En arrivant *Chez Merlotte*, j'ai découvert que Holly et Danielle étaient parties. Holly s'était rendue à l'hôpital auprès de son fils, et Danielle l'y avait conduite parce que sa grande copine était trop bouleversée.

— Les flics l'y auraient bien emmenée, m'a expliqué Sam. Mais je sais que Holly n'a que Danielle et je me suis dit que je pouvais tout aussi bien laisser Danielle y aller aussi.

— Ben voyons ! Comme ça, je me retrouve toute seule pour faire le service, ai-je répliqué d'un ton acerbe.

Ah ! J'avais drôlement bien fait de l'aider, Holly !

Sam m'a souri et, sur le coup, je n'ai pas pu m'empêcher de lui sourire aussi.

— J'ai appelé Tanya Grissom. Elle avait dit qu'elle accepterait de nous donner un coup de main, juste histoire de boucher les trous.

Tanya Grissom venait d'emménager à Bon Temps et s'était aussitôt présentée au bar pour proposer ses services. Elle avait suivi une formation de serveuse, avait-elle prétendu. Elle avait déjà réussi à se faire deux cents dollars de pourboires en une nuit, avait-elle ajouté.

Ce n'était pas près de lui arriver à Bon Temps, et je ne m'étais pas gênée pour le lui dire.

— Tu as d'abord passé un coup de fil à Arlène et à Charlsie, j'espère ?

Je me suis aussitôt mordu la lèvre : j'avais outrepassé mes prérogatives. Je n'étais qu'une simple serveuse, pas la gérante, et Sam était le patron, ici. Ce n'était pas à moi de lui rappeler qu'il devait d'abord contacter les filles qui avaient le plus d'ancienneté dans la boîte, avant d'appeler la nouvelle (celle-ci était indubitablement un changeling, et je craignais que Sam ne fasse du favoritisme).

Mais Sam n'a pas semblé se vexer.

— Oui, je les ai appelées en premier, m'a-t-il répondu, le plus naturellement du monde. Arlène avait un rencard et Charlsie gardait sa petite-fille. D'ailleurs, elle essaie depuis un bon moment de me faire comprendre qu'elle ne va plus travailler encore bien longtemps. Je crois qu'elle va jouer les baby-sitters à plein temps quand sa belle-fille retournera travailler.

— Oh ! ai-je soufflé, un peu décontenancée. Il allait falloir que je m'habitue à bosser avec la nouvelle recrue, apparemment. Bon, c'est vrai que les serveuses, ça va, ça vient, et j'en avais vu passer plus d'une *Chez Merlotte*, en cinq ans de bons et loyaux services. Le bar était ouvert jusqu'à minuit, en semaine, et jusqu'à 1 heure le week-end. Sam avait essayé un temps d'ouvrir le dimanche, mais ça n'avait pas marché. On était donc fermés le dimanche, à moins que le bar ne soit loué pour une réception en journée ou pour une soirée privée.

Sam avait instauré un système de roulement pour que chaque serveuse puisse faire le service de nuit, celui qui rapportait le plus. Certains jours, je travaillais donc de 11 heures à 17 h 30 (quelquefois jusqu'à 18 h 30, s'il y avait beaucoup de monde), et d'autres jours, je travaillais de 17 h 30 jusqu'à la fermeture. Sam avait fait des essais, jonglant avec les jours et les heures de service, jusqu'à ce qu'on tombe tous d'accord sur le planning qui fonctionnait le mieux. Il attendait de nous un minimum de souplesse et, en retour, il nous laissait volontiers partir pour les enterrements, les mariages et autres événements majeurs du même genre.

J'avais fait deux ou trois autres places avant de commencer à bosser pour Sam, et il était, de loin, le patron le plus cool que j'aie eu. Au fil du temps, il était d'ailleurs devenu plus qu'un simple employeur pour moi : c'était désormais un ami. Quand j'avais découvert qu'il était un changeling, ça ne m'avait pas gênée plus que ça.

— Je suis sûre que Tanya sera très bien.

Mon ton manquait de conviction, même à mes propres oreilles. C'est alors que, cédant à une brusque impulsion – un effet secondaire des émotions fortes qui m'avaient submergée ce jour-là, j'imagine –, je

lui ai sauté au cou. Un mélange de savon, de shampoing et un subtil parfum d'après-rasage m'a chatouillé les narines, avec, en arrière-plan, de légers effluves de vin et de bière : l'odeur de Sam. Je l'ai respirée à pleins poumons, comme un asphyxié assoiffé d'oxygène.

D'abord surpris, Sam m'a rendu mon étreinte et, pendant une seconde, la chaleur de ses bras m'a presque enivrée. Puis on s'est séparés, parce que, après tout, on était au boulot, et il y avait quand même quelques clients ici et là. Tanya est arrivée à cet instant. Ce n'était donc pas plus mal qu'on ait écourté les embrassades. Je n'aurais pas voulu qu'elle prenne ça pour une habitude de la maison.

Tout était petit, chez Tanya : le nez, la bouche, la taille, mais elle était bien faite, elle n'avait pas trente ans et, avec ses cheveux courts lisses et brillants, d'un beau brun chaud qui rappelait ses yeux noisette, c'était un joli brin de fille. Je n'avais absolument aucune raison de ne pas la trouver sympathique. Pourtant, je n'étais pas contente de la voir – et je n'en étais pas très fière. J'aurais dû au moins lui laisser une chance de révéler sa véritable personnalité.

Je la découvrirais tôt ou tard, de toute façon. On ne peut pas toujours cacher qui on est réellement. Pas à moi, en tout cas (quand on est un humain standard, du moins). J'essaie de ne pas « écouter aux portes », mais je ne peux pas non plus bloquer toutes les pensées de ceux qui m'entourent. Quand j'étais sortie avec lui, Bill m'avait bien aidée à ce niveau-là. Avec lui, j'avais appris à m'isoler, mentalement, du monde extérieur. Après ça, la vie avait été plus simple, plus agréable, moins stressante.

Tanya était souriante, je ne pouvais pas lui enlever ça. Elle a souri à Sam, elle m'a souri et elle a souri aux clients. Et ce n'était pas un sourire nerveux, comme le mien, ce rictus crispé qui disait : « Dans ma tête, ça fait un boucan de tous les diables, mais j'essaie d'avoir l'air normale, vue de l'extérieur. » Le sourire de Tanya, c'était plutôt le genre : « Je suis super mignonne, j'ai une super pêche et je vais me faire bien voir de tout le monde. » Avant d'attraper un plateau pour se mettre au boulot, elle a posé tout un tas de questions pertinentes : elle avait de l'expérience, c'était clair.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'a demandé Sam.

— Rien... C'est juste que...

— Elle a l'air d'une gentille fille. Tu crois qu'il y a quelque chose qui cloche chez elle ?

— Pas que je sache.

J'avais voulu la jouer tonique et enthousiaste, mais je savais que j'avais ce satané sourire nerveux aux lèvres.

— Regarde, Jane Bodehouse veut commander un autre verre, ai-je enchaîné. On va encore être obligés d'appeler son fils.

Tanya s'est retournée vers moi juste à ce moment-là, comme si

elle avait senti mes yeux dans son dos. Son sourire s'était évanoui, laissant place à une telle assurance que j'ai immédiatement revu mon estimation à la hausse : cette fille n'était pas une mauviette. En cas de grabuge, on pourrait compter sur elle. On est restées plantées comme ça près d'une minute, à se jauger de loin, puis elle m'a lancé un sourire radieux, avant de continuer son chemin pour demander au client attablé à côté s'il désirait une autre bière.

Une idée m'est soudain venue à l'esprit : Tanya avait-elle des vues sur Sam ? Je n'ai pas aimé ce que j'ai ressenti à ce moment-là. Puis j'ai estimé que la journée avait déjà été assez épuisante comme ça, sans que j'aie besoin de me créer des problèmes supplémentaires. Sans compter que Jason n'avait toujours pas appelé.

En rentrant du boulot, j'avais plein de trucs qui me trottaient dans la tête : le père Riordan, les Pelt, Cody, la fausse couche de Crystal...

J'ai emprunté mon allée gravillonnée à travers bois et, quand je suis arrivée dans la clairière et que je me suis garée derrière la maison, j'ai de nouveau été frappée par son isolement. Trois semaines de vie citadine avaient suffi à m'en faire prendre pleinement conscience, et bien que je fusse ravie d'être rentrée dans ma vieille baraque, ce n'était plus pareil – plus comme avant l'incendie, je veux dire.

Vivre dans cet endroit isolé ne m'avait jamais beaucoup inquiétée, jusqu'à ces derniers mois, au cours desquels ma propre vulnérabilité m'était revenue en pleine figure. Je l'avais échappé belle à plusieurs reprises et, par deux fois, j'avais trouvé des intrus qui m'attendaient chez moi, en rentrant. Du coup, j'avais fait installer de solides serrures et des verrous sur toutes les issues, des judas sur la porte d'entrée et sur la porte de derrière, et je gardais le fusil de mon frère à portée de la main (il avait fini par me le donner, son fameux Benelli. Fallait-il qu'il ait peur pour sa petite sœur !).

Il y avait de gros spots aux quatre coins de la maison, mais je n'aimais pas les laisser allumés toute la nuit. J'envisageais sérieusement d'acquérir une de ces lampes à détecteur de mouvement. L'inconvénient, c'était que, comme je vivais dans une grande clairière au beau milieu des bois, des bestioles traversaient régulièrement ma cour la nuit. La lumière se déclencherait au moindre opossum qui viendrait se balader sur ma pelouse. Autant brancher un stroboscope !

En outre, le genre de truc que je craignais n'allait pas se laisser intimider par une malheureuse lampe. J'aurais juste le temps de mieux le voir avant de me faire bouffer. Qui plus est, je n'avais pas de voisins qu'une lumière s'allumant au beau milieu de la nuit aurait pu effrayer ou alerter.

Évidemment, après de telles cogitations, j'étais un peu tendue

quand je suis descendue de voiture. J'avais aperçu un pick-up devant chez moi, en arrivant. Je me suis donc empressée d'ouvrir la porte de derrière et j'ai traversé la maison pour aller déverrouiller la porte d'entrée. J'avais le funeste pressentiment que j'allais avoir droit à une scène.

Calvin Norris, chef de la petite communauté des panthères-garous de Hotshot, est sorti de son véhicule et a monté les marches de ma véranda. Jeune quadragénaire barbu, Calvin était un homme sérieux qui portait de lourdes responsabilités sur ses solides épaules. De toute évidence, il venait directement du boulot : il arborait encore la chemise bleue et le jean qui composaient l'uniforme commun à tous les chefs d'équipe de Norcross, la scierie de Bon Temps.

— Bonsoir, Sookie, a-t-il dit en hochant la tête.

— Entrez, je vous en prie, lui ai-je aimablement répondu, quoique sans grand enthousiasme.

Cependant, Calvin s'était toujours montré extrêmement poli avec moi, et il m'avait aidée à délivrer mon frère, quelques mois auparavant, quand Jason avait été retenu en otage. Je me devais d'être polie avec lui, pour le moins.

— Ma nièce m'a appelé quand l'alerte était passée, a-t-il déclaré avec gravité, en prenant place sur le canapé, comme je venais de l'y inviter d'un geste de la main. Je crois que vous lui avez sauvé la vie.

— Je suis très contente que Crystal aille mieux. Mais je n'ai fait que passer un coup de fil.

En m'asseyant dans mon fauteuil favori, je me suis aperçue que je m'avachissais complètement (la fatigue) et je me suis obligée à me redresser.

— Le docteur Ludwig a donc réussi à arrêter l'hémorragie ?

C'était plus une déduction de ma part qu'une question.

Calvin a acquiescé en silence. Puis il m'a regardée longtemps, une lueur solennelle dans ses étranges yeux dorés.

— Elle va s'en remettre. Nos femmes font souvent des fausses couches. C'est pourquoi j'espérais... enfin...

J'ai réprimé une grimace. Les espoirs anéantis de Calvin me pesaient. Il aurait voulu des enfants de moi. Je ne sais vraiment pas pourquoi je me sentais coupable. Parce qu'il semblait si déçu, sans doute. Mais ce n'était quand même pas ma faute si cette perspective ne me réjouissait pas plus que ça !

— Je suppose que Jason et Crystal vont bientôt officialiser les choses, a déclaré Calvin. Je dois bien avouer que je ne raffole pas de votre frère, m'a-t-il confié. Mais bon, ce n'est pas moi qui l'épouse.

Ah ! Je ne m'attendais pas à celle-là. C'était une idée de Jason, de Calvin ou de Crystal ? Jason n'avait assurément pas de projets de mariage en tête, le matin même. À moins qu'il n'ait omis de m'en

parler, sous le coup de la panique ? Il était tellement inquiet pour sa belle que ça ne m'aurait pas étonnée.

— Eh bien, pour être tout à fait honnête, je ne raffole pas de Crystal non plus. Mais bon, ce n'est pas moi qui l'épouse.

J'ai respiré un grand coup, avant d'ajouter :

— Je les aiderai de mon mieux, s'ils se décident à... à faire ça. Comme vous le savez, Jason est pratiquement la seule famille qui me reste.

— Sookie...

Sa voix semblait nettement plus incertaine, tout à coup.

— J'aimerais vous parler... d'un tout autre sujet...

Et zut ! Quoi que je fasse, je n'allais pas y couper.

Il a retenu son souffle, puis il a repris, comme s'il se jetait à l'eau :

— Je sais qu'on vous a dit quelque chose, lorsque vous êtes venue chez moi, quelque chose qui vous a éloignée de moi. Je voudrais que vous me disiez ce que c'est. On ne peut pas réparer quand on ne sait pas ce qui est cassé.

J'ai attendu une seconde avant de répondre, le temps de choisir mes mots avec soin.

— Calvin, je sais que Terry est votre fille.

Quand j'étais allée le voir chez lui, à sa sortie de l'hôpital (il s'était fait tirer dessus), j'avais rencontré Terry et sa mère, Maryelizabeth. Même si, de toute évidence, elles ne vivaient pas chez Calvin, il était également évident qu'elles considéraient cet endroit comme une annexe de leur propre maison. Et puis, Terry m'avait posé cette petite question anodine : « Vous allez épouser mon père ? »

— Je vous l'aurais dit moi-même si vous me l'aviez demandé.

— Vous avez d'autres enfants ?

— Oui. Trois autres.

— De mères différentes ?

— De trois mères différentes.

J'avais vu juste.

— Et pourquoi ça ?

Je voulais être sûre d'avoir bien compris.

— Mais parce que je suis un pur-sang ! m'a-t-il rétorqué, manifestement surpris, comme si ça tombait sous le sens. Puisque seul le premier enfant d'un couple PurSang devient une panthère à part entière, nous sommes bien obligés de multiplier les partenaires.

Heureusement que je n'avais jamais sérieusement envisagé de me marier avec Calvin ! Si tel avait été le cas, rien que d'entendre ça, je crois bien que j'aurais rendu mon déjeuner.

— Ce n'est donc pas simplement le premier enfant de la femme changeling qui devient un changeling à cent pour cent... C'est son

premier enfant avec un partenaire précis.

— Exactement, a-t-il confirmé, de plus en plus étonné que je ne sois pas au courant, semblait-il. C'est le premier enfant d'un couple de changelings pure souche qui compte. Donc, pour éviter que notre population ne décline, un homme de sang pur, comme moi, doit s'accoupler avec autant de femmes pur-sang que possible. C'est la seule façon de garantir la survie de la meute.

— Je vois...

J'ai préféré attendre un peu avant de poursuivre, le temps de me reprendre.

— Et vous avez vraiment cru que j'accepterais sans discuter que vous alliez... féconder d'autres femmes, si nous étions mariés ?

— Non, je n'aurais quand même pas espéré ça d'une personne extérieure à la communauté, a-t-il reconnu de ce même ton détaché, comme s'il discutait du prix de l'essence. De toute façon, je pense qu'il est temps pour moi de me fixer. J'ai accompli mon devoir de chef de meute.

J'ai dû me retenir pour ne pas lever les yeux au ciel. Venant de qui que ce soit d'autre, ça m'aurait fait doucement rigoler. Mais Calvin était un honnête homme : il ne méritait pas une telle réaction.

— Maintenant, je veux une compagne pour la vie. Et puis, ce serait bon pour la meute que je fasse entrer un peu de sang neuf dans la communauté. Vous avez pu vous-même constater que nous ne nous sommes que trop longtemps reproduits entre nous. Mes yeux peuvent difficilement passer pour ceux d'un homme normal, et Crystal met des heures à se transformer. Nous devons apporter quelque chose de nouveau dans notre pool génétique, comme disent les scientifiques. Si j'avais un enfant avec vous, ce bébé ne deviendrait jamais un changeling à part entière, c'est vrai, mais il ou elle pourrait faire souche dans la communauté, apporter un sang neuf et des facultés nouvelles.

— Pourquoi moi ?

Ma question a presque semblé l'intimider.

— Je vous aime bien, Sookie. Et puis, vous êtes drôlement jolie, a-t-il ajouté avec un sourire, une expression pleine de charme mais plutôt rare chez lui. Ça fait des années que je vous observe au bar. Vous êtes gentille avec tout le monde, vous êtes une fille travailleuse et vous n'avez personne pour prendre soin de vous comme vous le méritez. Et puis, vous êtes au courant, pour nous : vous ne seriez pas choquée.

— Est-ce que les autres changelings adoptent aussi cette stratégie ? Pas seulement les panthères, je veux dire ?

J'avais parlé si bas que j'avais eu du mal à m'entendre moi-même. Je me suis mise à fixer mes mains posées sur mes genoux et j'ai

retenu ma respiration. Je n'avais qu'une seule chose en tête : les yeux verts de Lèn.

— Si la meute est, à plus ou moins long terme, menacée d'extinction, il est de leur devoir de se soumettre à cette obligation.

Son débit s'était ralenti, comme s'il était sur la défensive.

— À quoi pensez-vous, Sookie ?

— Quand je suis allée à cette compétition pour l'élection du chef de meute de Shreveport, le vainqueur, Patrick Furnan, a... il a eu un rapport sexuel avec une jeune lycanthrope, sous les yeux de sa femme. J'ai commencé à me poser des questions.

— Est-ce que j'ai une chance avec vous ? m'a-t-il soudain demandé.

Je ne pouvais pas le blâmer de chercher à préserver sa race et son mode de vie. Si les moyens qu'il avait trouvés pour y parvenir ne me plaisaient pas, c'était mon problème.

— Je vous mentirais si je vous disais que vous ne m'avez jamais intéressée, lui ai-je prudemment répondu. Mais je suis tout simplement trop humaine pour supporter l'idée d'être entourée de tous les enfants que mon mari a eus avec d'autres. Ça me mettrait constamment hors de moi de savoir que mon mari a couché avec pratiquement toutes les femmes que je saluerais tous les jours.

Tiens ! À bien y réfléchir, Jason allait être comme un coq en pâte à Hotshot. Je me suis tue un moment, puis, comme Calvin ne disait rien, j'ai ajouté :

— J'espère que mon frère sera bien accueilli parmi vous, en dépit de ma réponse.

— Je ne sais pas s'il comprend vraiment notre façon de vivre, a-t-il répondu, l'air hésitant. Mais Crystal a déjà fait une première fausse couche, avec un pur-sang. Je me dis qu'elle ferait peut-être mieux de ne plus essayer d'avoir une panthère. Elle ne pourra peut-être pas donner d'enfant à votre frère. Vous sentez-vous obligée de le lui dire ?

— Ce n'est pas à moi d'apprendre ce genre de chose à Jason... C'est à Crystal de le faire.

En partant, Calvin m'a serré la main d'une manière très protocolaire. J'ai supposé que c'était sa façon à lui de me signifier qu'à partir de maintenant, il cessait de me faire la cour. Je n'avais jamais été très attirée par Calvin Norris et je n'avais jamais sérieusement envisagé d'accepter son offre. Mais il aurait été malhonnête de ma part de ne pas reconnaître que j'avais quand même caressé des rêves de mari fiable avec un bon job et de l'argent de côté, un mari qui rentrait directement à la maison après son travail et réparait les trucs cassés pendant ses jours de congé. Il y avait des hommes comme ça : des hommes qui ne changeaient pas de forme, des hommes qui

restaient humains vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Je le savais pour l'avoir lu dans les pensées d'un tas de clients au bar.

En fait, ce qui m'avait le plus frappée dans les explications de Calvin, c'était, j'en ai peur, ce que ça pouvait me révéler sur Lèn.

Lèn avait su gagner mon affection et éveiller mon désir. Quand je pensais à lui, j'en venais à me demander comment ce serait d'être mariée à un type comme lui, et à me le demander d'une façon très concrète, très personnelle, contrairement aux calculs abstraits d'assurance-maladie que la proposition de Calvin m'avait inspirés. Après avoir été forcée de tuer son ex-fiancée, j'avais bien dû tirer un trait sur les secrets espoirs que Lèn avait fait naître en moi. Pourtant, quelque chose en moi s'était accroché à cette idée, quelque chose que je m'étais caché, quelque chose que j'avais gardé enfoui sans le savoir, même après avoir découvert que Lèn sortait avec Maria-Star. Encore aujourd'hui, j'avais fermement nié devant les Pelt qu'il y ait eu quoi que ce soit de sérieux entre Lèn et moi. Mais au plus profond de moi, dans les brumes de mon inconscient, j'avais continué à espérer.

Je me suis levée lentement, avec l'impression d'avoir soudain vingt ans de plus, et je me suis dirigée vers la cuisine pour aller chercher quelque chose dans le réfrigérateur. Je n'avais pas faim. « Oui, mais tu sais que tu vas manger n'importe quoi après, si tu ne te prépares pas quelque chose de sain maintenant », me suis-je sermonnée. Mais je ne me suis jamais fait à dîner, ce soir-là. Au lieu de ça, je me suis laissée glisser contre la porte du réfrigérateur et j'ai pleuré.

Le lendemain était un vendredi. Non seulement c'était ma seule journée de congé de la semaine, mais j'avais un rendez-vous galant. Autant dire que c'était jour de fête. Et je n'avais pas l'intention de le gâcher en me morfondant. Bien qu'il fasse encore un peu frais pour pratiquer une telle activité (si tant est qu'on puisse parler d'activité, en l'occurrence), j'ai décidé de m'adonner à mon passe-temps favori : j'ai enfilé mon bikini, je me suis enduite de crème des pieds à la tête, j'ai pris un bouquin, ma radio, un chapeau et je suis allée m'allonger sur le transat réglable que j'avais acheté pendant les soldes de fin d'été, dans le jardin, devant la maison (là où il y avait le moins d'arbres et d'arbustes en fleurs susceptibles d'attirer les bestioles qui piquent). J'ai lu, chanté les chansons qui passaient à la radio et je me suis verni les ongles des mains et des orteils. Au début, j'ai bien eu la chair de poule, mais comme il n'y avait pas de vent, je me suis vite réchauffée.

Je n'ai pas eu de visite, je ne pouvais pas entendre le téléphone et, le soleil étant levé, les vampires étaient couchés : j'ai passé un moment de pur bonheur, seule avec moi-même. Vers 13 heures, j'ai eu envie d'aller en ville faire des courses et m'acheter un nouveau soutien-gorge. Je me suis arrêtée à la boîte aux lettres, au bout de l'allée, pour voir si le facteur était déjà passé. Bingo ! Ma facture pour le câble et ma facture d'électricité étaient arrivées : plutôt déprimant. Mais sous une pub pour des soldes se cachait une invitation pour l'enterrement de vie de jeune fille de Halleigh (une petite fête organisée à l'initiative de trois de ses collègues, qui avaient joint une liste de cadeaux : ménagère et articles de cuisine). Ça alors ! J'étais étonnée, mais contente aussi. C'est vrai que j'avais été la voisine de Halleigh pendant quelques semaines, quand je m'étais installée dans l'un des meublés que possédait Sam, le temps que les travaux soient finis chez moi, après l'incendie. On s'était vues au moins une fois par jour, durant cette période. Ce n'était donc pas si inimaginable qu'elle ait pensé à m'inviter. Et puis, peut-être qu'elle avait été soulagée que

Cody ait été si rapidement retrouvé.

Je ne recevais pas souvent d'invitation. C'était donc une agréable surprise. Il ne me restait plus qu'à acheter un cadeau à Halleigh. Ça tombait bien : j'allais justement au supermarché de Clarice.

Après mûre réflexion, je lui ai pris un grand plat à gratin Corning Ware. Ça peut toujours servir. J'ai aussi acheté du jus de fruits, du fromage, du bacon, du papier cadeau et un super joli soutien-gorge bleu avec slip assorti.

Une fois rentrée et après avoir rangé mes courses, j'ai enveloppé mon cadeau dans un beau papier argenté et j'ai collé un gros nœud blanc dessus. J'ai noté l'heure de la fête à la bonne date, sur mon calendrier, et j'ai placé l'invitation sur le dessus de la boîte. Mission accomplie.

Puisque j'étais pleine de bonnes intentions, j'en ai profité pour nettoyer l'extérieur et l'intérieur du réfrigérateur, après le déjeuner. Et pendant que j'y étais, j'ai mis un tas de linge à tourner dans la machine à laver. Ensuite, comme Quinn devait passer me chercher, j'ai fait le tour de la maison pour m'assurer que tout était en ordre. Sans même me donner le temps de réfléchir à ce que je faisais, j'ai changé mes draps et nettoyé ma salle de bains. Non que j'aie d'idée derrière la tête, mais il vaut mieux parer à toute éventualité, non ? Et puis, ça me faisait du bien de savoir que tout était propre et impeccablement rangé. J'ai changé gants et serviettes dans le cabinet de toilette du couloir et dans ma salle de bains, épousseté vite fait bien fait le salon, ma chambre et fait un rapide circuit avec l'aspirateur. Avant de passer sous la douche, j'ai même balayé les deux vérandas, tout en sachant pertinemment qu'elles seraient recouvertes de poussière jaune avant même que je sois rentrée.

J'ai laissé mes cheveux sécher au soleil – et probablement attraper tout le pollen qui passait, pendant qu'ils y étaient –, puis je me suis maquillée avec soin : un peu de fard à paupières, beaucoup de mascara, un nuage de poudre et une touche de rouge à lèvres. J'ai ensuite enfilé mes sous-vêtements tout neufs : à nouveau petit ami, nouvelle lingerie. Me gainer de dentelle bleu nuit m'a donné l'impression d'être différente, spéciale. Je me suis regardée dans le miroir en pied pour voir le résultat : top ! J'ai levé les deux pouces dans la glace en signe d'approbation (si on ne s'encourage pas de temps en temps, qui le fera à notre place, hein ?).

L'ensemble que j'avais acheté chez Nikkie était coupé dans un tissu bleu roi au superbe tombé. J'ai remonté la fermeture Éclair du pantalon et passé le haut. C'était une sorte de cache-cœur sans manches noué sur le côté. J'ai essayé différentes profondeurs de décolleté jusqu'à ce que je trouve la juste mesure entre ce qu'il fallait

dévoiler et ce qu'il fallait cacher : la fragile limite entre le sexy et le vulgaire.

J'ai sorti de l'armoire mon étole noire – celle que Lèn m'avait offerte pour remplacer le châle en soie que Debbie Pelt avait délibérément brûlé. J'en aurais besoin en fin de soirée. J'ai glissé mes pieds aux orteils vernis dans mes sandales noires, puis j'ai fait quelques essais de bijoux, pour finalement me rabattre sur une simple chaîne en or qui avait appartenu à ma grand-mère et de petites boucles d'oreilles assorties.

Ah ! On frappait à ma porte. J'ai jeté un coup d'œil à la pendule, un peu étonnée que Quinn ait un quart d'heure d'avance. Et puis, je n'avais pas entendu son pick-up arriver. Je suis allée ouvrir et me suis retrouvée nez à nez avec... Eric.

Ne jamais ouvrir sans vérifier. Ne jamais s'imaginer que l'on sait qui est derrière la porte. Non, mais quelle gourde ! C'était bien la peine d'avoir fait poser un judas ! Comme il n'y avait aucune voiture à l'horizon, j'en ai déduit qu'Eric avait emprunté la voie des airs. Aurait-il été pressé, par hasard ?

— Puis-je entrer ? m'a-t-il poliment demandé.

Il m'a reluquée de haut en bas, puis, après avoir admiré le panorama, a fini par se rendre compte qu'il ne lui était pas destiné. Ça ne lui a pas plu.

— Tu attends de la visite, je présume ?

— Il se trouve que oui. Et pour ne rien te cacher, je préférerais que tu restes de ce côté de ma porte, ai-je répondu en reculant à distance respectueuse.

— Tu as dit à Pam que tu ne voulais pas venir à Shreveport. Je me suis donc déplacé pour voir pourquoi tu refusais de te rendre à ma convocation.

Il avait soudain un accent à couper au couteau. Bizarre, d'habitude, il s'entendait à peine... Pour être furieux, il était furieux !

— Je n'avais pas le temps. Je sors, ce soir.

— C'est ce que je vois, a-t-il constaté. Et avec qui ?

— Crois-tu vraiment que ce soient tes affaires, Éric ? lui ai-je rétorqué en le défiant du regard.

— Évidemment !

Ça m'a un peu décontenancée, sur le coup.

— Et pour quelle raison, si je peux me permettre ?

— Tu devrais être à moi : j'ai couché avec toi, je t'ai témoigné de l'affection, je t'ai... aidée financièrement...

— Tu m'as payé ce que tu me devais, pour services rendus, ai-je répliqué. Et puis, tu as peut-être couché avec moi, mais pas récemment, et tu n'as pas vraiment manifesté le désir de renouveler l'expérience. Quant à me témoigner de l'affection, tu as une drôle de

façon de t'y prendre. Je n'ai jamais entendu dire que la plus parfaite indifférence, en dehors de quelques ordres transmis par des larbins, était une façon de manifester son affection.

D'accord, ce n'était pas très clair, mais je savais qu'il me comprendrait.

— Tu traites Pam de « larkin » ?

J'ai cru surprendre l'ombre d'un sourire sur ses lèvres. Puis la colère a repris le dessus. Je m'en suis rendu compte à son accent encore plus marqué.

— Je n'ai pas à être pendu à tes basques pour te prouver mon affection. Je suis le shérif. Tu... tu es ma propriété.

J'en suis restée bouche bée. Je sais que je devais avoir l'air ridicule, la bouche ouverte comme un four, mais c'était plus fort que moi.

— Ta... ta propriété ? ai-je répété, hors de moi. Ça me ferait mal ! Personne ne me dit ce que je dois faire !

— Tu es obligée de venir avec moi à la conférence régionale, a insisté Eric, les lèvres pincées, le regard brûlant de colère. C'est la raison pour laquelle je t'avais convoquée à Shreveport : pour parler horaires, organisation du voyage, etc.

— Je ne suis obligée d'aller nulle part avec toi. Tu t'es fait doubler, mon pote.

— Mon pote ? Mon pote ? a-t-il hurlé.

Ça aurait sans doute dégénéré, si Quinn n'était pas arrivé à ce moment-là. Il avait échangé son pick-up contre une Lincoln Continental, et je reconnais que j'ai éprouvé une jouissance mesquine de snobinarde à la simple idée de monter dedans. J'avais un peu choisi ma tenue en ayant à l'esprit que j'aurais à grimper dans un pick-up, mais ça ne suffisait pas à me gâcher le plaisir que j'aurais à me glisser dans cette voiture de luxe. Quinn a traversé la pelouse et gravi les marches de la véranda à une vitesse incroyable. Il ne semblait pas se presser, et pourtant, tout à coup, il était là. Et je lui souriais, et il était magnifique. Il portait un costume anthracite, une chemise parme et une cravate associant les deux couleurs dans des motifs cachemire. Un anneau d'or ornait son oreille droite.

Éric montrait les crocs.

— Bonsoir, Éric, a dit calmement Quinn, d'une voix de basse dont les vibrations se sont répercutées le long de mon échine. Sookie, tu es belle à croquer.

Il m'a souri, et les vibrations en question se sont propagées dans une tout autre région de mon anatomie.

— Toi aussi, tu es très beau, lui ai-je répondu, en m'efforçant de ne pas sourire aux anges, comme une demeurée.

Ça ne se fait pas de baver devant tout le monde.

— Qu'as-tu dit à Sookie, Quinn ? a demandé Éric.

Les deux hommes se fusillaient du regard. Je ne pensais pas être à l'origine de cette mutuelle animosité. Je n'étais probablement qu'un symptôme, pas la cause du mal. Oui, il y avait anguille sous roche.

— J'ai dit à Sookie que la reine sollicitait sa présence à la conférence, à ses côtés, et qu'une convocation de la reine prenait le pas sur la tienne, a répondu Quinn, sans l'ombre d'une hésitation.

— Depuis quand la reine confie-t-elle ses messages à un changeling ? a craché Éric avec dédain.

— Depuis que ce changeling s'est acquitté dignement d'une tâche pour elle, dans le cadre de ses activités professionnelles, a rétorqué Quinn sans se démonter. Maître Cataliades a suggéré à Sa Majesté que je pourrais utiliser à son profit mes talents de diplomate, et mes associés n'ont été que trop heureux de m'accorder le temps nécessaire pour accomplir toute mission qu'elle voudrait bien me confier.

Je n'étais pas certaine d'avoir tout suivi, mais j'avais compris l'essentiel.

Éric était fou de rage. En fait, il était si furieux que ses yeux lançaient pratiquement des éclairs.

— Cette femme a été mienne et restera mienne, a-t-il affirmé, avec une telle assurance que j'ai failli aller vérifier que je n'avais pas de marque au fer rouge sur les fesses.

Quinn s'est tourné vers moi.

— Tu es à lui, oui ou non ?

— Non.

— Bon, alors allons-y. Le spectacle nous attend.

Il ne semblait ni effrayé, ni même un tant soit peu inquiet. Je me suis demandé s'il jouait la comédie ou non. Dans un cas comme dans l'autre, c'était plutôt impressionnant.

Il fallait que je passe devant Éric pour aller jusqu'à la voiture. Je n'ai pas pu m'empêcher de lever les yeux vers lui à ce moment-là. Il ne fait pas bon se trouver à proximité d'Éric quand il est hors de lui, et je préférerais me tenir sur mes gardes. Éric se fait rarement doubler dans des affaires importantes, et ma convocation par la reine de Louisiane – sa reine – était une affaire importante. Le fait que je sorte avec Quinn lui restait en travers de la gorge, aussi. Eh bien, il allait pourtant devoir l'avalier, que ça lui plaise ou non.

Je me suis bientôt retrouvée assise dans la Lincoln. Quinn a effectué une habile manœuvre pour faire demi-tour. J'ai recommencé à respirer, lentement, prudemment. Ça m'a pris quelques minutes pour recouvrer mon calme. Peu à peu, mes mains se sont décrispées. Je me suis alors rendu compte qu'un silence pesant avait envahi la voiture.

Je me suis secouée.

— Est-ce que tu vas souvent au théâtre, quand tu voyages pour ton travail ? ai-je lancé sur le ton d'une conversation mondaine.

Ça l'a fait rire. Un bon gros éclat de rire, profond et chaleureux, qui a chassé toute la tension d'un coup.

— Oui, je vais au cinéma, au théâtre, et j'assiste à tous les événements sportifs qui se présentent. Je ne suis pas un fan de télévision. J'aime sortir de ma chambre d'hôtel ou de mon appartement et regarder les choses arriver ou faire en sorte qu'elles se produisent. Bien, de préférence : c'est mon métier.

— Et tu dances ?

Il m'a lancé un bref coup d'œil en coin.

— Oui.

— J'aime beaucoup danser, lui ai-je confié, un grand sourire aux lèvres.

Et j'étais même plutôt bonne à ce petit jeu-là, bien que je n'aie pas souvent l'occasion de le pratiquer.

— Je chante comme une casserole, lui ai-je avoué. Mais j'adore danser.

— Voilà qui semble prometteur...

Je me suis dit qu'il faudrait d'abord voir comment se déroulait la soirée avant de prévoir de nous retrouver sur une piste de danse. Mais on savait, désormais, qu'on avait au moins un point commun. C'était déjà ça.

— J'aime bien le cinéma, ai-je enchaîné, mais je crois n'avoir jamais assisté à un événement sportif, en dehors des matchs des équipes du lycée. Mais, ceux-là, j'y vais. Football, basket, base-ball... Je n'en rate pas un.

— Tu faisais du sport à l'école ?

Je lui ai répondu que j'avais pratiqué le base-ball féminin, et il m'a dit qu'il avait fait du basket. Pas vraiment étonnant, vu sa taille.

C'était facile de discuter avec lui. Et puis, il m'écoutait, quand je parlais. En outre, il conduisait bien. En tout cas, il n'insultait pas les autres conducteurs, comme mon frère. Jason avait une légère tendance à perdre patience lorsqu'il était au volant.

Pourtant, j'attendais le revers de la médaille, la révélation fatidique... Mais si, vous savez bien ce que je veux dire : le moment où votre rencard vous avoue subitement un truc que vous ne pouvez tout bonnement pas digérer. Il se révèle être un odieux raciste ou un homophobe indécrottable ; il reconnaît qu'il ne pourrait jamais épouser une blonde (ou une fille qui ne soit pas baptiste, ou qui ne vienne pas du Sud, ou qui ne coure pas le marathon, ou ce que vous voudrez) ; il mentionne, par inadvertance, les enfants qu'il a eus avec ses trois premières femmes ; il vous avoue un goût immodéré pour les

fessées ou vous raconte ses frasques de jeunesse, quand il s'amusait à gonfler les grenouilles à coups de pompe à vélo ou à torturer les chats. Après ça, même si vous passez une soirée formidable, vous savez que vous allez droit dans le mur. Quant à moi, je n'avais même pas besoin que le type me déballe ses points noirs : je pouvais les lire directement dans ses pensées.

Quinn a fait le tour de la Lincoln pour venir m'ouvrir la portière. Il s'était garé en face du théâtre, sur le parking, de l'autre côté de la rue. Il m'a pris la main pour traverser. J'ai adoré.

Il y avait foule au théâtre, et tout le monde semblait regarder Quinn. Forcément, un type au crâne rasé de près de deux mètres, ça attire l'attention. Quant à moi, j'essayais de ne pas trop penser à sa main dans la mienne, une très grande main, très chaude, très douce...

— Tous ces gens n'ont d'yeux que pour toi, m'a-t-il glissé à l'oreille, en sortant les billets de sa poche.

J'ai dû pincer les lèvres pour ne pas rigoler.

— Oh ! Je ne crois pas, non.

— Qu'est-ce qu'ils regarderaient comme ça, sinon ?

Ça m'a sciée.

— Toi.

Il a éclaté de rire, ce même rire grave qui me faisait vibrer, là, à l'intérieur, tout au fond.

On avait de bonnes places, juste au milieu. Quinn remplissait son siège, pas de doute là-dessus, et je me suis demandé si les gens pourraient voir quelque chose derrière lui. J'ai jeté un coup d'œil au programme. Je ne connaissais aucun des acteurs, mais j'ai décrété que je m'en fichais. Quand j'ai relevé les yeux, Quinn me regardait. Je me suis sentie rougir. J'avais plié mon étole pour la poser sur mes genoux et j'ai eu brusquement envie de resserrer mon cache-cœur pour cacher tout ce que mon décolleté pouvait montrer.

— J'admire, m'a-t-il chuchoté en souriant.

J'ai baissé la tête, ravie, mais un peu gênée quand même.

Beaucoup de gens ont vu *Les Producteurs* : je n'ai pas besoin de raconter l'histoire. Disons que ça parle de gens crédules et d'adorables voyous et que c'est très drôle. Je me suis follement amusée. C'était formidable de voir des comédiens d'un tel niveau jouer juste devant moi. Quinn a beaucoup ri aussi. Après l'entracte, il m'a de nouveau pris la main. Mes doigts se sont refermés tout naturellement sur les siens, et ce contact rapproché ne m'a pas le moins du monde embarrassée.

Je n'ai pas vu passer la deuxième partie : tout à coup, la pièce était finie. Bien que le théâtre ne soit pas près de se vider, on s'est levés en même temps que les autres spectateurs. Quinn a galamment drapé mon étole autour de mes épaules. Il regrettait que je me couvre,

pourtant – j'ai lu ça directement à la source.

— Merci, ai-je murmuré en tirant sur sa manche pour qu'il me regarde (je voulais qu'il voie que j'étais sincère). C'était tout simplement fantastique.

— Ça m'a plu, à moi aussi, m'a-t-il assuré. Tu veux qu'on aille manger quelque chose ?

J'ai marqué une pause avant de répondre :

— D'accord.

— Tu as eu besoin de réfléchir pour ça ?

En fait, j'avais plutôt eu comme une succession de pensées qui m'avaient traversé l'esprit en rafale. Ça avait donné un truc comme : « Il doit passer un bon moment, sinon il ne proposerait pas de prolonger la soirée ; il faut que je me lève pour aller bosser demain, mais ce serait bête de rater une occasion pareille ; si on va dîner quelque part, j'ai intérêt à faire attention à ne pas tacher ma nouvelle tenue ; est-ce que c'est bien raisonnable de lui faire dépenser encore plus d'argent, alors que les billets lui ont déjà coûté les yeux de la tête ? »

— Oh ! Juste un petit calcul de calories, ai-je prétexté en me tapotant les fesses d'un air entendu.

— De quelque côté qu'on te regarde, je ne vois vraiment pas de problème, a tout de suite affirmé Quinn.

La chaleur de son regard m'a brusquement submergée. C'était comme plonger dans la fournaise un jour de canicule.

— Le restaurant est pour moi, alors, lui ai-je annoncé.

— Avec tout le respect que je te dois et sans vouloir te vexer, certainement pas.

Et il a planté ses yeux mauves droit dans les miens pour me faire bien comprendre qu'il était sérieux.

Il s'était arrêté sur le trottoir. Surpris par sa véhémence, je ne savais pas trop comment réagir. D'un certain côté, j'étais soulagée : j'ai intérêt à faire attention, question porte-monnaie. Mais, d'un autre côté, je savais que j'avais fait ce qu'il fallait et je me serais sentie mieux s'il avait accepté.

— J'espère que tu ne prends pas mal ma proposition. Ça n'a rien d'insultant, tu sais.

— Dans mon esprit, il est parfaitement clair que tu es mon égale.

J'ai levé vers lui un regard incertain. Manifestement, il ne plaisantait pas.

— Je suis persuadé que tu es aussi bonne que moi, dans tous les domaines, a-t-il renchéri. Mais c'est moi qui t'ai invitée : il est donc normal que ce soit moi qui paie.

— Et si c'était moi qui t'invitais ?

Il a fait la grimace.

— Dans ce cas, je serais obligé de m'effacer pour te laisser prendre les choses en main.

Il l'avait dit. À contrecœur, peut-être, mais il l'avait dit. J'ai détourné la tête pour cacher mon sourire.

Un flot ininterrompu de voitures quittait le parking. Comme Quinn et moi avions pris notre temps pour quitter le théâtre, la Lincoln semblait bien isolée, toute seule sur la deuxième rangée, quand on est arrivés. Tout à coup, mon alarme interne s'est déclenchée : je sentais, quelque part dans les parages, un déluge d'hostilité couplée à une farouche volonté de nuire. On était en train de traverser la rue. J'ai agrippé le bras de Quinn pour l'alerter, puis je l'ai lâché pour avoir les coudées franches au moment de passer à l'action.

— Il y a quelque chose qui cloche, lui ai-je murmuré.

Sans mot dire, Quinn a commencé à scruter les environs. Il a aussi déboutonné sa veste pour pouvoir bouger plus à son aise. Il avait serré les poings. Comme il était doté d'un fort instinct de protection, il s'est aussitôt placé devant moi.

Mais, forcément, on nous a attaqués par-derrière.

Soudain, je me suis sentie propulsée en avant. J'ai heurté Quinn, qui a avancé d'un pas sous la violence du choc. Avant qu'il ait eu le temps de se retourner, je me suis retrouvée à terre, une créature mi-homme, mi-loup couchée sur moi. Quinn a pivoté vers moi, mais, surgissant de nulle part, un second agresseur s'est abattu dans son dos.

Celui qui s'était jeté sur moi était un jeune homme-loup, presque un adolescent, si immature qu'il ne pouvait avoir été mordu plus de trois semaines auparavant. Il était dans un tel état d'excitation qu'il m'avait attaquée avant d'avoir achevé sa transformation (enfin, la transformation partielle à laquelle un homme-loup peut prétendre). Sa tête continuait à s'étirer en un long museau poilu alors même qu'il essayait de m'étrangler. Il n'accéderait jamais à la beauté racée d'un lycanthrope pure souche. C'était un parvenu, pas un pur-sang, comme disaient les lycanthropes. Il avait toujours des bras et des jambes, mais son corps était couvert de poils et il avait une tête de loup. Ce qui ne l'empêchait pas d'être tout aussi sauvage qu'un loup-garou pure souche.

Je lui ai griffé les mains, ces mains velues qui me serraient le cou avec une telle férocité. Malheureusement, je ne portais pas ma chaîne en argent, ce soir-là. Je m'étais dit que ce ne serait pas de très bon goût, vu que j'avais rendez-vous avec un changeling – ceux-ci sont allergiques à l'argent, du moins sous leur forme animale.

J'ai profité de ce que l'homme-loup était à califourchon sur moi pour lui balancer un violent coup de genou, espérant le déstabiliser suffisamment pour lui faire lâcher prise. Les cris d'alarme des rares passants ont soudain été éclipsés par celui, strident, de l'agresseur de Quinn, que j'ai vu s'envoler, projeté dans les airs comme un boulet de canon. C'est alors qu'une poigne de fer a agrippé mon assaillant par le cou pour le tirer en arrière. Manque de chance, l'étreinte de l'homme-loup n'a fait que se resserrer davantage. J'ai été soulevée de terre, tandis que les tenailles qui me broyaient la gorge se refermaient inexorablement.

Quinn a dû se rendre compte de la situation désespérée dans laquelle je me trouvais, car il a giflé l'homme-loup à la volée, si fort que sa tête est partie en arrière. Le souffle coupé, le type m'a lâchée. Quinn l'a alors attrapé par les épaules et l'a tout bonnement jeté sur le côté, comme un paquet de linge sale. Le petit mec a violemment heurté le trottoir, si violemment que ça l'a sonné : il ne bougeait plus.

— Sookie !

Quinn ne semblait même pas essoufflé. Moi, en revanche, j'étais sur le point de mourir d'asphyxie. Je recherchais désespérément un peu d'oxygène. J'ai remercié le Ciel en entendant la sirène de police. Quinn a passé un bras sous mes épaules pour m'aider à me redresser. J'ai finalement réussi à reprendre haleine. Le passage de l'air dans mes poumons m'a fait l'effet d'une renaissance : je revivais. C'était une sensation divine.

— Ça va ? Tu peux respirer ? s'est inquiété Quinn.

J'ai réussi à me ressaisir suffisamment pour hocher la tête.

— Quelque chose de cassé ? Ta gorge ?

J'ai voulu porter ma main à l'endroit indiqué, mais mon bras droit ne s'est pas montré très coopératif.

Le visage de Quinn a bientôt empli tout mon champ de vision, et dans la faible clarté du lampadaire, j'ai vu la rage qui le défigurait. Il était méchamment remonté.

— S'ils t'ont blessée, je les tuerai, a-t-il juré dans un grondement sonore.

Sur le coup, j'ai adoré.

— Mordus, ai-je péniblement articulé d'une voix sifflante.

Il a eu l'air horrifié et a commencé à m'examiner sous toutes les coutures, à la recherche d'une morsure.

— Pas moi, ai-je précisé pour le rassurer. Eux... Pas vrais... loups-garous...

Je me suis interrompue pour aspirer une grosse bouffée d'air frais.

— Et sans doute... drogués, ai-je ajouté.

J'ai vu la lumière se faire dans ses prunelles mauves. Comment expliquer autrement un comportement aussi insensé ?

Un agent de police s'est alors précipité vers moi, un Noir costaud un peu empâté.

— Il nous faut une ambulance au théâtre, a-t-il lancé par-dessus son épaule.

Il parlait dans sa radio. J'ai secoué la tête.

— Vous devez aller aux urgences, m'dame, a-t-il insisté. Cette fille, là-bas, nous a dit que le type vous avait jetée à terre et qu'il avait voulu vous étrangler.

— Ça va aller, ai-je affirmé d'une voix affreusement éraillée.

— Z'êtes avec cette dame, m'sieur ? s'est enquis le policier en se tournant vers Quinn.

Son insigne a accroché la lumière du parking. Au-dessus, sa plaque disait «Boling ».

— Oui.

— Vous... euh... c'est vous qui l'avez débarrassée d'ces p'tites frappes ?

— Oui.

Le coéquipier de Boling (le même en blanc) est arrivé à ce moment-là. Il s'était d'abord occupé de nos assaillants, lesquels avaient recouvré forme humaine juste avant que la police ne débarque. Du coup, ils étaient... dans le plus simple appareil. Logique, en un sens, mais pas pour tout le monde.

Le nouveau flic a lorgné Quinn d'un air circonspect.

— Y en a un qu'a la jambe cassée, a-t-il déclaré. L'autre prétend avoir l'épaule démise.

— Ils l'ont pas volé, a lâché Boling avec la plus parfaite indifférence.

Je me faisais peut-être des idées, mais son regard m'a paru changé quand il a jeté un nouveau coup d'œil à mon chevalier servant. Il semblait sur ses gardes, lui aussi.

— Ils s'attendaient sans doute pas à ça, a commenté son coéquipier d'un ton détaché. Vous les connaissez, m'sieur ? a-t-il demandé à Quinn, en pointant le menton vers les deux adolescents, qu'un troisième agent (plus athlétique, celui-là) était en train d'examiner à son tour.

Les deux petits mecs s'appuyaient l'un contre l'autre, comme assommés.

— Je ne les ai jamais vus de ma vie, a affirmé Quinn. Et toi, bébé ?

J'ai secoué la tête. Je commençais à me sentir suffisamment bien, physiquement parlant, pour souffrir de la position d'infériorité dans laquelle je me trouvais, assise là, par terre, avec trois grands types qui me regardaient de haut. J'ai d'ailleurs dit à Quinn que je voulais me lever. Avant que les flics puissent me répéter d'attendre l'ambulance, il m'avait déjà remise debout, avec autant de ménagement que possible.

J'ai jeté un coup d'œil navré à ma nouvelle tenue : elle était dans un triste état.

— Dis-moi, le derrière, ça donne quoi ? ai-je demandé à mon compagnon.

Même moi, j'ai perçu de l'angoisse dans ma voix. J'ai tourné la tête et je l'ai interrogé du regard par-dessus mon épaule.

Quinn a semblé un peu pris de court, mais il s'est docilement

exécuté.

— Rien de déchiré, m'a-t-il assuré après avoir scruté la partie concernée. Mais il se pourrait qu'il y ait une ou deux taches là où ça a frotté.

J'ai fondu en larmes. J'aurais sans doute pleuré, de toute façon (simple contrecoup de la décharge d'adrénaline que j'avais éprouvée au moment de l'agression), mais ça ne pouvait pas mieux tomber. Plus je pleurais, plus les flics la jouaient paternaliste et, bonus supplémentaire, Quinn m'a prise dans ses bras. J'ai posé la joue contre sa poitrine et, quand j'ai cessé de sangloter, je suis restée blottie contre lui, à écouter les battements de son cœur. Cette histoire d'effet secondaire dû au choc avait momentanément désarmé ces messieurs de la police – ce qui ne les empêcherait pas de se poser des questions plus tard, je le savais. Quinn et, surtout, la force colossale dont il avait fait preuve pour se débarrasser de nos agresseurs les intriguaient...

Le troisième flic a appelé ses deux collègues, leur faisant signe de le rejoindre au chevet d'un de nos deux assaillants, celui que Quinn avait envoyé valser.

Quinn en a profité pour me féliciter.

— Bien joué ! m'a-t-il murmuré à l'oreille.

— Mmm, ai-je marmonné en me pelotonnant contre lui.

Il m'a enlacée plus étroitement.

— Si tu continues comme ça, on va être obligés de filer à l'anglaise et de prendre une chambre, a-t-il chuchoté.

— Oh ! Désolée.

Je me suis écartée et j'ai levé les yeux vers lui.

— Qui a engagé ces deux gamins, à ton avis ?

S'il a été surpris que je sois parvenue à cette conclusion, il n'en a rien laissé paraître.

— J'ai bien l'intention de le découvrir. Comment va ta gorge ?

— Elle me fait un mal de chien. Mais je suis sûre qu'il n'y a rien de grave. Et puis, je n'ai pas d'assurance-maladie. Alors, je ne veux pas aller à l'hôpital. Ce serait une perte d'argent et de temps, de toute façon.

— Dans ce cas, nous n'irons pas.

Il s'est penché pour m'embrasser sur la joue. J'ai levé la tête vers lui, et son deuxième baiser s'est posé juste là où il fallait. Après un premier épisode de tendresse, il est passé à quelque chose de beaucoup plus intense. Le contrecoup du choc, sans doute...

Le bruit de quelqu'un qui s'éclaircissait la gorge m'a brutalement ramenée à la réalité. L'agent Boling nous aurait jeté un saut d'eau glacée à la figure que ça m'aurait fait le même effet. Je me suis détachée de mon fougueux partenaire et me suis de nouveau blottie contre lui, cachant mon visage contre sa poitrine. Je ne pouvais

pas bouger, sur le moment, parce que je sentais les effets secondaires de notre étreinte contre mon ventre. Bien que les circonstances ne se prêtassent pas vraiment à ce genre d'évaluation, j'aurais juré que Quinn était, à tout point de vue, très bien proportionné... J'ai dû me retenir pour ne pas me presser davantage contre lui. Je savais que ça n'aurait fait qu'aggraver les choses. Mais je me sentais de bien meilleure humeur, subitement, pour ne pas dire d'humeur... taquine... voire coquine... Avoir traversé ensemble cette épreuve avait probablement donné un sérieux coup d'accélérateur à notre relation : on devait avoir sauté l'équivalent de quatre ou cinq rendez-vous d'un coup.

— Avez-vous d'autres questions à nous poser, monsieur l'agent ? s'est enquis Quinn.

— Oui, m'sieur. Si vous voulez bien venir au poste avec cette dame, on va prendre votre déposition. L'inspecteur Coughlin s'en chargera, pendant que les prisonniers seront emmenés à l'hôpital.

— Bon. Est-ce qu'il faut que ce soit obligatoirement ce soir ? Mon amie a besoin de se reposer. Elle est épuisée. Ça a vraiment été très éprouvant pour elle.

— Ça ne prendra pas longtemps, a affirmé le policier, d'un ton trop poli pour être honnête. Vous êtes sûrs qu vous n'aviez jamais vu ces deux crapules avant ? Parce que ça ressemble drôlement à une attaque personnelle, si j peux me permettre.

— Nous ne les connaissons ni l'un ni l'autre.

— Et la p'tite dame refuse toujours d'aller à l'hôpital ?

J'ai hoché la tête.

— Bon, alors d'accord. J'espère que vous aurez pas d'autre problème.

J'ai tourné la tête pour regarder l'agent Boling dans les yeux.

— Merci d'être intervenu si vite, lui ai-je dit en le dévisageant.

Il m'a jeté un coup d'œil incertain, et j'ai pu lire dans ses pensées qu'il craignait pour ma sécurité en me sachant en compagnie d'un homme aussi violent que Quinn, un homme qui avait quand même envoyé valdinguer deux adolescents dans les airs comme des pantins. Il ignorait, et j'espérais qu'il ne le saurait jamais, qu'il ne s'agissait pas d'une banale agression de deux paumés désœuvrés qui s'en étaient pris à des passants au hasard : c'était bel et bien nous qu'on visait.

On s'est rendus au poste dans l'une des voitures de police. Je ne sais pas où les flics voulaient en venir, mais le coéquipier de Boling nous a expliqué qu'on nous ramènerait à la voiture de Quinn, une fois notre déposition enregistrée. Alors, on a suivi le mouvement. Peut-être qu'ils voulaient éviter qu'on se consulte, si jamais on se retrouvait seuls tous les deux. Je ne sais pas pourquoi. Pour moi, il n'y avait que

deux choses qui auraient pu éveiller leurs soupçons : la taille de Quinn et son adresse au combat.

J'ai profité des quelques secondes où nous étions seuls, avant que l'un des agents ne s'assoie derrière le volant, pour glisser à Quinn :

— Si tu as besoin de me communiquer un truc urgent, pense très fort à ce que tu veux me dire. Je pourrai t'entendre.

— Pratique, a-t-il commenté à mi-voix.

Cette bagarre semblait l'avoir délivré de quelque chose. Il paraissait plus détendu. Il s'est mis à me caresser la paume avec le pouce. Il se disait qu'il aurait bien voulu avoir une demi-heure avec moi dans un lit, là, maintenant. Ou même un quart d'heure. Bon sang ! Même dix minutes sur la banquette arrière, ça aurait été fantastique. J'ai essayé de réprimer mon fou rire, mais ça a été plus fort que moi. Quand il s'est rendu compte que j'avais lu dans ses pensées à livre ouvert, il a secoué la tête avec un petit sourire chargé de regrets.

Il faut qu'on aille quelque part après ça.

Il avait bien retenu la leçon et n'avait pas perdu une seconde pour la mettre en pratique. J'espérais toutefois qu'il ne comptait pas louer une chambre, ni m'emmener chez lui pour coucher avec moi, parce que, j'avais beau le trouver à tomber, je n'avais pas du tout l'intention de faire ça. Pas cette nuit, pas déjà. Mais je n'ai pas décelé la moindre trace de désir dans cette pensée. Quel qu'il soit, son but n'avait rien de sexuel. J'ai acquiescé en silence.

Alors, garde des forces.

J'ai hoché la tête une seconde fois. Je ne savais pas trop comment j'étais censée me ménager, mais j'allais essayer de ne pas tomber de fatigue avant la fin de la soirée, si c'était ce qu'il entendait par là.

Le poste de police ressemblait exactement à ce que j'avais imaginé. Bien que la petite ville de Shreveport ait plein de choses pour elle, question criminalité, elle n'avait rien à envier à ses grandes sœurs. Personne n'a semblé faire attention à nous, jusqu'à ce que les agents qui nous accompagnaient n'aillent parler à leurs collègues du commissariat, ce qui a valu à Quinn quelques coups d'œil en coin, histoire de jauger discrètement le bonhomme. Il était assez impressionnant pour qu'on attribue à sa force naturelle la défaite de nos deux agresseurs. Mais il y avait quand même trop de mystère autour de l'incident, trop de trucs bizarres dans les rapports des témoins oculaires pour que... Soudain, mon regard est tombé sur un visage buriné. Oh oh !

— Inspecteur Coughlin, ai-je fait, en comprenant soudain pourquoi ce nom m'avait paru familier.

— Mademoiselle Stackhouse, m'a-t-il répondu, avec à peu près

autant d'enthousiasme que j'en avais montré. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Une agression en pleine rue.

— Lors de notre dernière rencontre, vous étiez fiancée à Léonard Herveaux et vous veniez de découvrir les cadavres les plus atrocement mutilés que j'ai jamais vus, m'a-t-il rappelé d'un air tranquille.

Son embonpoint semblait s'être encore accru depuis notre dernière rencontre. Comme beaucoup d'hommes au ventre proéminent, il ceinturait ses pantalons sous sa bedaine. Et comme il portait une chemise à larges rayures bleues et blanches, on aurait dit un auvent chargé d'eau de pluie près de crever.

Je me suis contentée d'opiner du bonnet. Qu'est-ce que vous vouliez que je dise ?

— M. Herveaux se remet de la mort de son père ?

Le corps de Jackson Herveaux avait été retrouvé sur le rebord d'un ancien réservoir d'eau, moitié en dedans, moitié au-dehors, dans une vieille ferme appartenant à sa famille. Les journaux avaient fait tout un foin au sujet de certaines de ses blessures : il était clair qu'il avait été la proie de bêtes sauvages. La théorie retenue voulait que Herveaux père soit tombé dans le réservoir et se soit cassé la jambe en heurtant le fond. Il avait réussi à se hisser sur le bord, mais, épuisé par cet ultime effort, avait perdu connaissance. Comme nul ne savait qu'il s'était rendu dans cette propriété de famille, personne n'était venu à son secours et il était mort, abandonné de tous.

En fait, de nombreux spectateurs avaient assisté au décès de Jackson. L'homme qui m'accompagnait, notamment.

— Je n'ai pas reparlé à Léonard depuis qu'on a retrouvé son père, ai-je répondu.

— Bon sang ! C'est drôlement dommage que ça n'ait pas marché entre vous, s'est exclamé l'inspecteur Coughlin. Vous formiez un sacré beau couple, tous les deux !

À croire qu'il n'avait pas remarqué que j'étais accompagnée.

— Mais Sookie est toujours belle, est intervenu Quinn, quelle que soit la personne avec laquelle elle se trouve.

Je l'ai remercié d'un sourire, sourire qu'il m'a rendu au centuple. Décidément, ce type avait l'art et la manière.

— Bon, si vous voulez bien venir avec moi une minute, mademoiselle Stackhouse, a repris l'inspecteur. On va coucher votre témoignage sur le papier, et après ça, vous pourrez partir.

J'ai senti la main de Quinn étreindre la mienne en guise d'avertissement. Hé, une minute ! Qui était la télépathe, ici ? Je lui ai serré la main plus fort encore. J'étais parfaitement au courant que l'inspecteur Coughlin me croyait coupable. De quoi ? Il l'ignorait. Mais

il se promettait bien de le découvrir. Il pouvait toujours essayer : pour une fois que je n'avais rien à me reprocher !

Quinn et moi étions les victimes, dans cette affaire, pas les agresseurs. Et c'était bien nous qu'on avait visés. J'avais attrapé cette pensée au vol, dans l'esprit des deux hommes-loups. Restait à savoir pourquoi on nous avait agressés.

L'inspecteur Coughlin m'a fait entrer dans une salle remplie de bureaux et m'a guidée vers l'un d'entre eux. Il s'est assis dans le fauteuil, m'a invitée d'un geste à prendre place sur la chaise qui lui faisait face, puis a commencé à fouiller dans un tiroir. Une certaine activité régnait dans la pièce. Une partie des bureaux étaient occupés, sans parler du constant va-et-vient. À deux bureaux du nôtre, un jeune type aux cheveux courts, d'un blond presque blanc, pianotait sur le clavier de son ordinateur. Comme je me tenais sur mes gardes, j'avais déployé mes antennes et je savais qu'il avait été posté là à dessein par l'inspecteur ou, en tout cas, qu'on l'avait vivement encouragé à me surveiller de près pendant que je serais dans les murs.

Je l'ai regardé droit dans les yeux. Le choc a été réciproque : on s'était mutuellement reconnus. Je l'avais vu à l'élection du chef de meute. C'était un lycanthrope, celui qui avait joué le rôle de témoin auprès de Patrick Furnan, dans le duel qui avait opposé ce dernier à Jackson Herveaux. J'avais pris le blond la main dans le sac et l'avais publiquement démasqué : il avait triché. D'après ce que m'avait dit Maria-Star, il avait été condamné à être rasé. Quoique ce fût le candidat qu'il défendait qui l'avait emporté, le châtiment avait été dûment exécuté, ce qui expliquait sa coupe en brosse. Il me détestait. Il me vouait cette haine implacable que voue le coupable à celui qui l'a dénoncé. Son premier réflexe a même été de se lever de sa chaise pour se ruer sur moi et me flanquer la déroutée de ma vie. Mais, quand il s'est rendu compte que j'étais là parce que quelqu'un avait justement essayé de le faire à sa place, il s'est discrètement rassis, en ricanant dans sa barbe.

Je me suis retournée vers Coughlin.

— C'est votre coéquipier ?

— Quoi ?

L'inspecteur Coughlin était occupé à regarder son écran, des lunettes de vue sur le nez. Il a jeté un coup d'œil à l'intéressé par-dessus sa monture.

— Ouais, a-t-il confirmé. Le type avec qui je bossais, quand on s'est vus l'autre fois, est parti à la retraite le mois dernier.

— Et il s'appelle comment ? Votre nouveau collègue, je veux dire.

— Pourquoi ? Vous allez lui courir après, à celui-là aussi ? Un seul homme, ça vous suffit pas, mademoiselle Stackhouse ? Vous

arrivez pas à vous fixer, on dirait, hein ?

Si j'avais été un vampire, je l'aurais obligé à me répondre. Et si j'avais été vraiment douée, il ne s'en serait même pas rendu compte.

— Ce sont plutôt les hommes qui n'arrivent pas à se fixer avec moi, inspecteur Coughlin, ai-je rétorqué.

Il m'a jeté un coup d'œil inquisiteur, puis il a agité la main vers le jeune policier.

— C'est Cal. Cal Myers.

Il semblait avoir enfin trouvé le bon formulaire, parce qu'il s'est aussitôt lancé dans un interrogatoire serré sur l'incident de la soirée. J'ai répondu à ses questions avec la plus parfaite indifférence. Et ce n'était même pas calculé : je n'avais rien à cacher – ou presque –, pour changer.

— Je me suis quand même demandé, ai-je dit en guise de conclusion, s'ils n'étaient pas drogués...

— Vous vous y connaissez en matière de drogue, mademoiselle Stackhouse ?

Ses petits yeux perçants ont recommencé à m'examiner.

— Pas par expérience personnelle, mais, forcément, il arrive parfois que quelqu'un se pointe au bar après avoir pris quelque chose qu'il n'aurait pas dû. Ces petits jeunes semblaient agir sous l'effet d'un truc pas très catholique...

— Eh bien, on va leur faire une prise de sang, à l'hôpital. Comme ça, on sera fixés.

— Est-ce que je vais être obligée de revenir ?

— Pour témoigner contre eux ? Bien sûr.

Pas moyen d'y échapper.

— D'accord, ai-je acquiescé d'un ton aussi ferme et neutre que possible. Et nous, on en a terminé ?

— On dirait...

Il a cherché mon regard de ses petits yeux soupçonneux. Je ne pouvais pas lui en vouloir : il avait absolument raison, il y avait vraiment quelque chose de louche chez moi, quelque chose qu'il ne pouvait pas savoir. Coughlin faisait de son mieux pour être un bon flic. J'ai soudain eu pitié de ce pauvre type qui pataugeait dans un monde dont il ne connaissait que la moitié, la partie émergée de l'iceberg...

— Méfiez-vous de votre coéquipier, lui ai-je murmuré.

Je m'attendais à le voir se lever d'un bond pour appeler son collègue et se moquer de moi devant tout le monde. Mais quelque chose, dans mon regard ou dans ma voix, a dû le retenir. Mes mots faisaient résonner en lui une alarme qui s'était déclenchée inconsciemment dans son esprit, peut-être à l'instant même où il avait posé les yeux sur le lycanthrope.

Il n'a pas répondu. Il n'a pas soufflé mot. Dans sa tête, il n'y avait plus que de la peur, une peur terrible. Et du mépris aussi... Mais il m'a crue. Alors, je me suis levée et j'ai quitté la pièce sans demander mon reste. À mon grand soulagement, Quinn m'attendait dans le hall.

Un agent – pas Boling, un autre – nous a ramenés à la Lincoln. Personne n'a parlé pendant le trajet. La voiture de Quinn trônait, solitaire et souveraine, sur le parking en face du théâtre, qui avait fermé ses portes et éteint ses néons. Quinn a sorti ses clés et actionné son porte-clés électronique pour déverrouiller les portières. On s'est glissés à l'intérieur avec lenteur : la fatigue alourdit les gestes.

— On va où ? lui ai-je demandé.

— À *La Queue du Loup*.

Situé à un jet de pierre de Kings Highway, non loin du Centenary College, *La Queue du Loup* offrait au regard sa façade de vieilles briques et ses larges vitrines masquées par d'épais rideaux opaques. C'est ce que j'ai remarqué en premier, avant qu'on contourné le bâtiment pour emprunter la sombre ruelle, pleine de trous et de bosses, qui menait au parking. On s'est garés dans une sorte de terrain vague mal éclairé, ce qui ne m'a pas empêchée d'apercevoir, parmi les mauvaises herbes, les canettes vides, les débris de verre et les préservatifs usagés qui jonchaient le sol. Il y avait là plusieurs motos et quelques exemplaires des voitures les moins chères du marché, ainsi que deux ou trois rutilants pick-up Suburban Chevrolet. Sur la porte de service, on pouvait lire : «Accès interdit – Réservé au personnel. »

Mes pieds avaient beau commencer à protester contre les hauts talons auxquels ils n'étaient pas habitués, j'allais quand même devoir remonter cette infâme ruelle pour accéder à l'entrée de *La Queue du Loup*. Mais plus on approchait de la porte, plus j'avais des frissons. J'avais l'impression qu'un serpent glacé remontait le long de mon dos. Et puis, tout à coup, je me suis arrêtée net, comme si je venais de rentrer dans un mur. J'ai voulu insister : impossible d'avancer. C'est alors que j'ai senti la magie. On avait dû filer un sacré paquet de pognon à une sacrée sorcière pour que *La Queue du Loup* soit protégé par un sort de répulsion aussi puissant.

J'avais du mal à résister. Je n'avais qu'une envie : tourner les talons. Pour aller où ? Peu importait, pourvu ce ne soit pas devant moi.

Quinn a continué à marcher un moment avant de se rendre compte que je ne le suivais pas. Il m'a jeté un regard interrogateur. Puis il a compris.

— J'avais oublié, a-t-il dit d'un ton d'excuse. Oublié que tu n'étais pas des nôtres, je veux dire.

— Ça ressemble à un compliment...

Même parler me demandait un effort. Malgré la fraîcheur de la

nuît, j'avais le front baigné de sueur.

— Viens là, m'a alors dit Quinn en me soulevant de terre, tel Rhett Butler avec Scarlett O'Hara (si, si, exactement pareil).

Comme son aura surnaturelle m'enveloppait, j'ai senti avec soulagement cette épouvantable sensation de répulsion se volatiliser. La magie ne pouvait plus m'identifier en tant qu'humaine, du moins pas de façon formelle. Le bar me paraissait toujours aussi peu engageant, pour ne pas dire carrément répugnant, mais j'allais pouvoir y entrer sans avoir la nausée. Génial !

Peut-être les effets du sortilège tardaient-ils à se dissiper, parce que, même à l'intérieur, j'ai trouvé que l'endroit n'avait vraiment rien d'accueillant. Il était même limite flippant, pour ne rien vous cacher. Bon, je n'irais pas jusqu'à dire que toutes les conversations se sont tues lorsqu'on est entrés, mais il y a eu comme un blanc dans le texte. Le juke-box jouait *Bad Moon Rising* (l'hymne national des lycanthropes, si vous voulez) quand le troquet au grand complet a changé de position, comme si le bataillon de loups-garous et de changelings qui constituaient la clientèle s'étaient tous tournés vers la porte en même temps : demi-tour, droite !

— Les humains ne sont pas acceptés ici ! nous a lancé une toute jeune fille, en bondissant souplement par-dessus le comptoir pour venir vers nous.

Elle portait des bas résille et des cuissardes vernies noires, un corselet de cuir rouge – enfin, il aurait bien voulu être en cuir, le corselet, mais c'était plutôt du Skaï, à mon avis – et une bande de tissu noir ras les fesses (elle devait appeler ça une jupe, je présume). Très élégant !

Elle n'a pas aimé mon sourire. Il faut reconnaître que, si elle y voyait un jugement de ma part sur son accoutrement, elle ne se trompait pas vraiment.

— Dégage de là, sale humaine ! m'a-t-elle jeté en grognant.

Malheureusement pour elle, son grognement n'avait rien de très impressionnant. Elle n'avait manifestement pas eu le temps de s'entraîner. Encore aurait-il fallu qu'elle y mette un tant soit peu d'intimidation pour le rendre menaçant. J'ai senti mon sourire s'élargir malgré moi. Aussitôt, la fille a pris de l'élan, rejetant le poing en arrière pour me frapper.

C'est alors que Quinn s'est mis à gronder.

C'était un bruit sourd qui venait de loin, remontant du ventre pour vibrer à travers le bar et résonner jusque dans ses moindres recoins, comme un roulement de tonnerre. Le barman, le genre motard barbu et chevelu aux biscoteaux couverts de tatouages, a plongé la main sous le comptoir. Je savais qu'il allait sortir un fusil.

Ce n'était pas la première fois que je me demandais si je ne

faisais pas mieux de me balader constamment armée. Dans ma petite vie bien réglée – une existence paisible où chacun respectait la loi –, je n'en avais jamais vu l'utilité. Jusqu'à ces derniers temps... Au même moment, le juke-box s'est arrêté, et le silence est tombé comme un couperet, aussi assourdissant que le boucan auquel il succédait.

— Je vous en prie, ne sortez pas ce flingue, ai-je lancé au barman en lui adressant un sourire radieux.

Je le sentais étirer mes lèvres, ce sourire dentifrice qui me donnait toujours un faux air de débile.

— Nous venons en amis, ai-je ajouté sur un coup de tête (vraiment n'importe quoi !), en tendant les mains pour lui montrer qu'elles étaient vides.

De stupéfaction, un changeling accoudé au comptoir a laissé échapper une sorte de petit jappement, à la fois incrédule et railleur. La tension est redescendue d'un cran, de même que le poing de la jeune lycanthrope, qui a reculé d'un pas. Elle ne nous en regardait pas moins de travers, lorgnant tour à tour vers Quinn, puis vers moi. En tout cas, le barman avait les deux mains sur le comptoir, à présent. C'était déjà ça.

— Salut, Sookie ! a alors lancé une voix familière qui semblait provenir d'un coin sombre.

C'était Amanda, la lycanthrope aux cheveux rouges qui, la veille encore, avait servi de chauffeur au docteur Ludwig. Un gros costaud d'une petite quarantaine d'années lui tenait compagnie. Tous deux avaient un verre devant eux. Deux autres clients étaient également assis à leur table. Je les voyais de dos. Quand ils se sont retournés, j'ai reconnu Lèn et Maria-Star. Ils avaient pivoté lentement, comme si tout geste brusque risquait de déclencher une bagarre générale. Dans sa tête à elle, c'était un inextricable fatras : nervosité, fierté, tension, le tout étroitement imbriqué. Quant à Lèn, il était partagé. Il ne savait pas vraiment ce qu'il ressentait.

Il n'était pas le seul.

— Hé ! Amanda ! me suis-je écriée, d'un ton aussi excessivement enjoué que mon sourire.

— Je suis très honorée d'avoir le légendaire Quinn dans mon bar, a déclaré l'intéressée, sans une once d'ironie dans la voix.

Donc, Amanda exerçait, entre autres jobs, celui de tenancière de *La Queue du Loup*...

— Vous êtes juste passés parce que vous étiez en ville ce soir, ou y a-t-il une raison particulière à votre visite ? a-t-elle demandé.

Comme je n'en avais pas la moindre idée, j'ai bien été obligée de m'en remettre à Quinn pour la réponse. Passablement dégradant pour moi, je trouve.

— Il y a effectivement une très bonne raison, bien que j'aie

toujours eu envie de venir dans votre établissement, a affirmé Quinn avec une courtoisie un peu formelle dont je me suis demandé d'où elle sortait.

D'un simple hochement de tête, Amanda a incité Quinn à poursuivre.

— Ce soir, ma compagne et moi avons été attaqués dans un lieu public et devant témoins.

Ça n'a pas semblé impressionner ni inquiéter grand monde. Miss Mauvais Genre a même haussé les épaules (enfin, les clavicules, vu qu'elle n'avait pratiquement que la peau sur les os).

— Nous avons été attaqués par des loups-garous, a alors précisé Quinn.

Ah ! Cette fois, il a fait son petit effet : toutes les têtes se sont retournées et toutes les mains se sont agitées. Et puis, stop ! Arrêt sur image : tout le monde s'est figé. Lèn est même resté en suspens, comme pétrifié à mi-parcours alors qu'il bondissait de son siège, avant de se rasseoir bien sagement.

— Des loups de la meute des Longues Dents ?

Amanda paraissait sceptique.

Quinn a haussé les épaules (un mouvement nettement plus impressionnant chez lui que chez Miss Mauvais Genre).

— Nos agresseurs ayant clairement pour intention de nous tuer, je n'ai pas pris le temps de le leur demander, a-t-il rétorqué. Il s'agissait de deux très jeunes semi-lycanthropes, apparemment mordus de fraîche date et, vu leur comportement, très certainement drogués.

Nouveau choc dans la salle. On n'avait pourtant pas un public facile, mais je vous garantis qu'on faisait un tabac.

— Tu es blessée ? s'est aussitôt inquiété Lèn.

Vu sa réaction, on aurait pu penser que je n'étais pas accompagnée. C'était à n'y rien comprendre...

J'ai penché la tête en arrière pour lui montrer mon cou. À présent, les marques laissées par les mains de mon agresseur devaient avoir pris une jolie teinte dans les mauves foncés. Mon sourire s'était envolé. Pendant ce temps, je cogitais.

— En tant qu'alliée de la meute, je pensais n'avoir rien à craindre à Shreveport, lui ai-je alors lancé.

J'imaginais que mon statut n'avait pas changé en même temps que le chef de meute. Du moins, je l'espérais. De toute façon, c'était la seule carte que j'avais en main. Autant la jouer.

— Le colonel Flood avait effectivement conféré cet honneur à Sookie.

Si on m'avait dit qu'Amanda prendrait un jour ma défense !

Les lycanthropes présents se consultaient tous du regard. Le moment paraissait crucial.

— Et les mêmes, qu'est-ce qu'ils sont devenus ? a alors demandé le motard derrière son comptoir.

— Ils ont survécu, a répondu Quinn.

Ses talents de diplomate ne se démentaient pas : le plus important d'abord (le plus important pour son auditoire, du moins). J'ai soudain eu l'impression que le bar tout entier poussait un gros soupir. De soulagement ? De regret ? Je vous laisse deviner.

— La police les a arrêtés, a poursuivi Quinn. Les mêmes nous ayant attaqués en pleine rue, en présence d'humains, ils ne pouvaient pas y couper.

On avait reparlé de Cal Myers pendant le trajet. Quinn l'avait juste aperçu, mais, bien sûr, il l'avait immédiatement démasqué. Je me suis demandé s'il allait maintenant aborder le problème de la présence d'un flic lycanthrope au commissariat. Mais il n'en a pas soufflé mot. Après tout, pourquoi tenter le diable et risquer de déclencher les hostilités ? Les lycanthropes devaient déjà être au courant et, de toute façon, quels que soient leurs différends, ils se serraient toujours les coudes, faisant front commun contre les intrus, en d'autres termes : toute personne ou créature étrangère à la meute.

C'est alors que Lèn est intervenu :

— Vous devriez ramener Sookie chez elle. Elle est fatiguée.

Quinn a passé un bras autour de mes épaules pour m'attirer contre lui.

— Nous ne partons pas d'ici avant d'avoir reçu l'assurance que la meute fera toute la lumière sur cette affaire.

Bien dit. Décidément, Quinn semblait maîtriser l'art de s'exprimer avec fermeté tout en restant diplomate. Il n'en était que plus impressionnant. La puissance qui se dégageait de lui coulait avec la majesté d'un long fleuve tranquille, sans parler de cette écrasante présence physique qui donnait tant de poids à ses propos.

— Ce sera transmis au chef de meute, lui a répondu Amanda. Il fera une enquête, j'en suis certaine. Ces petits morveux doivent bien avoir été engagés par quelqu'un.

— Il a déjà fallu qu'on fasse d'eux ce qu'ils sont devenus, lui a fait remarquer Quinn d'un ton lourd de sous-entendus. Mais j'imagine que votre meute ne s'abaisserait pas à mordre la racaille des banlieues pour la lâcher sur la ville, le soir venu, si ?

OK. Hostilité maximum à la ronde, à présent. J'ai lorgné vers les deux mètres de muscles à mes côtés. Oh oh ! Quinn était à deux doigts de perdre patience.

— Merci à tous, me suis-je empressée de lancer à la cantonade, un large sourire aux lèvres. Lèn, Maria-Star, ravie de vous avoir revus, mais on doit y aller, maintenant : la route est longue jusqu'à Bon Temps.

J'ai fait un petit signe de la main au barman et à la fille aux bas résille. Le motard a hoché la tête, et Miss Mauvais Genre s'est renfrognée. Je me suis délicatement dégagée de l'étreinte de mon compagnon pour lui prendre la main d'autorité.

— Viens, Quinn. On y va.

Pendant quelques secondes – assez pénibles, je dois l'admettre –, il m'a regardée comme s'il ne me reconnaissait pas. Puis j'ai vu ses prunelles s'éclaircir, et il s'est détendu.

— Je te suis, bébé.

Il a salué l'assistance, et on a pris la direction de la sortie. On tournait désormais le dos à plusieurs dizaines de lycanthropes. Bien que Lèn ait été du nombre et que je lui fasse confiance – la plupart du temps –, le moment a été un peu difficile à passer. Pour moi, du moins.

Quant à Quinn, je ne percevais ni crainte ni anxiété de son côté. Soit il faisait preuve d'un parfait self-control, soit il n'avait vraiment pas peur d'un bar rempli de loups-garous – ce qui était formidable, admirable et tout et tout, mais trahissait, à mon avis, un certain manque de lucidité.

La bonne réponse était «parfait self-control», comme j'ai pu m'en apercevoir en arrivant au parking-dépotoir. Avant de comprendre ce qui se passait, je me suis retrouvée plaquée contre la voiture, une bouche avide écrasant la mienne. Après un premier mouvement de surprise, je suis tout de suite rentrée dans le truc. Conséquence du danger partagé, je présume. C'était la deuxième fois, le soir de notre premier rendez-vous, que notre vie était menacée. Mauvais présage ? J'ai chassé cette dernière pensée rationnelle quand j'ai senti les lèvres et les dents de Quinn descendre à la recherche de ce point sensible, là, juste au creux de mon cou. J'ai laissé échapper un son inarticulé, non seulement parce que cette caresse m'a toujours fait grimper aux rideaux, mais aussi à cause de l'indéniable douleur que j'éprouvais à l'endroit même où mon agresseur avait posé les mains pour m'étrangler.

— Désolé, désolé, a chuchoté Quinn contre ma peau, sans cesser ses ardents assauts pour autant.

Je savais qu'il me suffirait de baisser la main pour le toucher... très intimement. Et je ne prétends pas que je n'ai pas été tentée. Mais je devenais prudente, avec le temps... Pas assez, sans doute, me suis-je dit avec la dernière étincelle de bon sens qui me restait, alors même que je me sentais happée par le flot de... chaleur qui remontait de là... là, en bas, pour se joindre au torrent de feu que Quinn faisait naître avec ses lèvres. Oh ! Seigneur ! Oh ! Oh ! Oh !

Je me suis frottée contre lui. Je n'aurais pas dû, je sais. C'était un réflexe, OK ? Et une sacrée erreur de ma part, parce que sa main

s'est refermée sur mon sein, qu'il a commencé à caresser avec le pouce. J'ai tressailli. Lui aussi semblait avoir du mal à respirer, tout à coup.

— Bon, ai-je dit d'une voix haletante, en m'écartant un peu. Stop. On arrête ça tout de suite.

— Mmm... a-t-il marmonné à mon oreille, en en profitant pour y glisser la langue.

J'ai tressailli de plus belle.

— Hors de question de faire ça, ai-je affirmé d'un ton qui se voulait catégorique.

Puis, ma résolution affermie, je me suis ressaisie.

— Quinn ! Je ne veux pas faire ça avec toi dans cette décharge !

— Pas même un tout petit peu ?

— Non. Rien du tout !

— Ta bouche (il m'a embrassée) dit une chose, mais ton corps (il m'a embrassé l'épaule) en dit une autre...

— Écoute ma bouche, Duschmol !

— Duschmol ?

— OK. Quinn.

Il a soupiré et s'est redressé.

— Bon, d'accord, a-t-il dit.

Il m'a adressé un petit sourire contrit.

— Désolé, je n'avais pas l'intention de te sauter dessus comme ça.

— On s'est payé une bonne montée d'adrénaline en débarquant dans ce bar. D'une forme d'excitation à une autre...

Il a poussé un profond soupir.

— C'est sûr.

— Je t'aime beaucoup, Quinn...

À ce moment-là, je pouvais lire dans ses pensées sans trop de problèmes. Lui aussi m'aimait beaucoup. En cet instant précis, il m'aimait même vachement. Il aurait bien voulu me faire l'amour là, tout de suite, contre la voiture.

J'ai préféré replier mes antennes.

— Mais j'ai eu une ou deux expériences qui m'ont appris que trop de précipitation nuit, ai-je vaillamment poursuivi. Maintenant, je préfère mettre la pédale douce. Bon, je n'ai pas beaucoup freiné ce soir, c'est vrai. Mais les circonstances étaient un peu... particulières...

Soudain, j'ai senti qu'il fallait que je m'assoie. J'avais mal aux reins et une légère crampe au ventre. Sur le coup, je me suis un peu inquiétée, puis j'ai compris : j'allais avoir mes règles. Voilà qui allait me mettre sur les rotules, surtout après une soirée aussi mouvementée.

Quinn me regardait. Il s'interrogeait à mon sujet. Je n'aurais

pas pu dire quel était exactement le problème, mais...

Et puis, subitement, il m'a demandé :

— Lequel de nous deux était visé, devant le théâtre, à ton avis ?

Bon. Le plan sexe lui était manifestement sorti de l'esprit. Tant mieux.

— Tu crois que c'était juste un de nous deux ?

Ça a semblé le faire réfléchir.

— C'est ce que j'ai supposé, du moins.

— On peut aussi se demander qui a mis ces gamins sur le coup. J'imagine qu'on les a payés d'une façon ou d'une autre : drogue, argent, ou les deux. Tu crois qu'ils vont parler ?

— Je ne pense pas qu'ils passeront la nuit.

10

Ils n'ont même pas fait la première page. Ils étaient dans la section locale du journal de Shreveport, après la pliure centrale. *Meurtres en prison*, disait le titre. J'ai soupiré.

Deux adolescents en attente de transfert au centre de détention pour mineurs ont été tués, la nuit dernière, peu après minuit.

Le journal était déposé chaque matin dans une boîte spéciale, juste à côté de ma boîte aux lettres, au bout de mon allée. Le jour commençait cependant à baisser, quand j'ai vu l'article. J'étais dans ma voiture, prête à m'engager dans Hummingbird Road pour aller bosser. Je n'avais pas encore mis le nez hors de chez moi, ayant consacré ma journée à dormir, faire la lessive et jardiner un peu. Pas un coup de fil, pas une visite. Je m'étais dit que Quinn m'appellerait peut-être, ne serait-ce que pour savoir comment j'allais après l'épisode de la veille. Mais non.

Placés en garde à vue pour coups et blessures volontaires, les deux adolescents avaient été incarcérés en attendant leur transfert au centre de détention pour mineurs, prévu pour le matin. La cellule réservée aux prévenus mineurs ne peut être vue de celle réservée aux adultes, et les deux

jeunes étaient les seuls mineurs incarcérés. C'est au cours de la nuit qu'ils ont été étranglés par un, voire plusieurs assaillants. Aucun autre prisonnier n'a été blessé, et tous affirment n'avoir rien remarqué de suspect. Les jeunes gens avaient tous deux un casier judiciaire chargé. D'après nos sources, proches des enquêteurs, ils étaient bien connus des services de police.

« Nous allons mener une enquête approfondie, nous a affirmé Dan Coughlin, l'inspecteur chargé de l'affaire pour laquelle les deux jeunes avaient été appréhendés. Ils ont été arrêtés pour une agression présumée à l'encontre d'un couple dans d'étranges circonstances. Les circonstances de leur mort ne le sont pas moins. » Et son coéquipier, Cal Myers, d'ajouter : « Justice sera faite. »

Flippant, non ? Enfin, moi, j'ai trouvé.

J'ai balancé le journal sur le siège passager et sorti le courrier de ma boîte aux lettres. La pile d'enveloppes est allée rejoindre le journal. Je trierais tout ça après mon service.

J'étais toujours plongée dans mes pensées quand je suis arrivée au bar. Préoccupée par le sort de mes deux agresseurs de la veille, j'ai à peine réagi en constatant que j'allais devoir bosser avec la nouvelle. Tanya avait toujours l'œil aussi vif et faisait preuve de cette même efficacité que j'avais déjà pu apprécier. Sam était très satisfait de son travail. Il me l'a d'ailleurs assez répété, ce qui lui a valu un « j'avais déjà compris la première fois, merci » un peu sec, peut-être.

Du coup, j'ai été ravie de voir Bill s'asseoir à l'une de mes tables. Ça me donnait un excellent prétexte pour m'éloigner de Sam, avant d'être obligée de répondre à la question qu'il s'appêtait à me poser : « Mais qu'est-ce que tu as contre Tanya ? »

Je ne prétends pas aimer tous les gens que je rencontre. Pas plus que je ne m'attends que tout le monde m'aime. Cependant, en général, j'ai une bonne raison pour ne pas aimer quelqu'un. Et je ne parle pas de cette vague méfiance instinctive, ni de la classique « tête qui ne revient pas ». Bien que Tanya fût un changeling quelconque, j'aurais dû être capable de détecter sa signature mentale, et même de lire suffisamment dans ses pensées pour infirmer ou confirmer mes doutes à son sujet. Mais, à part un mot ou deux attrapés au vol, de-ci, de-là, Tanya restait un mystère pour moi. J'aurais dû être contente de trouver une fille de mon âge avec laquelle je pouvais enfin avoir une relation normale, voire amicale, non ? On aurait pu le penser, du moins. Mais quand j'ai découvert que Tanya demeurait aussi hermétiquement fermée qu'un coffre-fort à mes incursions dans son esprit, ça m'a plutôt dérangée, au contraire. En plus, curieusement, Sam ne m'avait pas dit un mot sur sa véritable nature – du style : « Oh ! C'est une taupe-garou » ou : « C'est un vrai changeling, comme moi. » Rien de tout ça. Bizarre...

J'étais perturbée en allant prendre la commande de Bill, et

quand j'ai vu Shela Pumphrey s'encadrer dans la porte, ça ne s'est pas arrangé. Elle est restée sur le seuil à scruter la salle, probablement à la recherche de son cher et tendre. J'ai gardé pour moi quelques jurons bien sentis, puis j'ai tourné les talons et je suis retournée au bar.

Quand j'ai jeté un coup d'œil vers la table de Bill, un peu plus tard, Shela me regardait. Je n'y étais pas retournée : c'était Arlène qui s'était occupée d'eux. Comme je ne me sentais déjà pas très portée sur la courtoisie, ce soir-là, je n'ai pas hésité une seconde avant de lire dans les pensées de Shela. Elle se demandait pourquoi Bill s'obstinait à lui donner rendez-vous *Chez Merlotte*, alors que les habitués du bar se montraient si ouvertement hostiles à son égard. Elle ne parvenait pas à comprendre qu'un homme aussi intelligent et raffiné ait pu sortir avec une simple serveuse. Enfin ! D'après ce qu'elle avait entendu dire, je n'avais même pas fait d'études. Et, pour couronner le tout, ma grand-mère avait été assassinée !

De mauvaise, mon humeur est devenue carrément massacrate.

D'ordinaire, j'essaie de prendre ce genre de chose avec philosophie. Après tout, j'aurais parfaitement pu me préserver de ces charmantes réflexions. Qui écoute aux portes s'en voit rarement récompensé, n'est-ce pas ? *Qu'avais-tu besoin d'aller lire dans ses pensées, franchement ?* C'est ce que je me suis dit (au moins six fois de suite) pour tenter de me calmer. Mais je sentais la moutarde me monter au nez. Pas moyen de me contrôler. Quand j'ai posé leurs trois demis devant Catfish, Dago et Hoyt, les verres ont claqué si fort sur la table qu'ils ont tous trois levé vers moi un regard ahuri.

— On a fait un truc qui fallait pas, Sookie, ou t'es dans tes mauvais jours du mois ? m'a lancé Catfish, hébété.

— Vous n'y êtes pour rien, lui ai-je assuré.

Et ce n'étaient pas mes mauvais jours du... Oh oh ! Mais si. À l'instant même où j'identifiais, enfin, les circonstances aggravantes de mon irritation croissante, j'ai senti la chose arriver.

D'un bref coup d'œil, j'ai surpris Bill en train de me dévorer des yeux, les narines palpitantes. L'odeur du sang. Une épouvantable gêne s'est alors emparée de moi, me faisant rougir jusqu'aux oreilles. Pendant une fraction de seconde, je l'ai vu défiguré par une expression de pure voracité. Mais il s'est aussitôt repris, et son visage a recouvré sa parfaite impassibilité coutumière.

S'il ne se desséchait pas de désespoir sur mon paillason, pleurant sur notre amour perdu, du moins souffrait-il quand même un peu. Lorsque j'ai aperçu mon reflet dans la glace, derrière le comptoir, un petit sourire satisfait se dessinait sur mes lèvres.

Une heure plus tard, une deuxième vampire a fait son entrée dans le bar. Son regard s'est arrêté sur Bill, qu'elle a salué d'un hochement de tête, puis elle est allée s'asseoir à l'une des tables

d'Arlène. Cette dernière s'est précipitée pour prendre sa commande. Elles ont bien discuté une ou deux minutes, mais j'étais trop occupée pour aller voir de quoi il retournait. Puis j'ai vu Arlène se frayer un chemin vers moi.

— La déterrée veut te causer, m'a-t-elle annoncé, sans même prendre la peine de baisser le ton.

Quelques têtes se sont tournées dans notre direction. Arlène n'est pas très douée, question subtilité.

Après m'être assurée que tous mes clients étaient servis, je me suis dirigée vers la table de la vampire.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? lui ai-je demandé à mi-voix.

Je savais qu'elle m'entendrait : les vampires sont dotés d'une ouïe exceptionnelle, et d'une acuité visuelle à l'avenant.

— Vous êtes Sookie Stackhouse ?

Elle était très grande, plus d'un mètre quatre-vingts, et semblait le fruit d'un heureux métissage. Ses épais cheveux noirs avaient été élégamment tressés, et des monceaux de bracelets paraient ses bras graciles à la peau dorée. Elle était sobrement vêtue, en revanche : une stricte tunique blanche sur un pantalon étroit en coton noir. Ses pieds étaient chaussés de simples sandales, noires elles aussi.

— Oui. En quoi puis-je vous être utile ?

Elle me dévisageait avec une expression dubitative.

— C'est Pam qui m'envoie. Je m'appelle Félicia.

Elle avait une voix chantante et un accent aussi exotique que son physique, qui évoquaient immédiatement les plages de sable blanc et les punchs sirotés à l'ombre des cocotiers.

— Enchantée, Félicia. J'espère que Pam se porte bien ?

Dans la mesure où les vampires ignorent les problèmes de santé, je lui posais une colle.

— Elle avait l'air bien quand je l'ai vue, a-t-elle hasardé d'un ton incertain. Elle m'a priée de venir pour me présenter.

— Bon. Eh bien, voilà qui est fait.

J'étais aussi perdue qu'elle.

— Elle m'a dit que vous aviez pour habitude de tuer les serveurs du *Croquemitaine*, a-t-elle alors déclaré, ses beaux yeux de biche écarquillés tant elle avait du mal à le croire. Elle m'a aussi dit que je devais vous demander d'avoir pitié de moi. Pourtant, pour moi, vous avez tout d'une humaine comme les autres.

Sacrée Pam !

— Elle voulait juste vous taquiner, Félicia, lui ai-je expliqué, en m'efforçant de ménager sa susceptibilité.

Félicia n'avait manifestement pas inventé la poudre. Super ouïe, super vue et super puissance physique n'impliquent pas

nécessairement super intelligence.

— On est comme qui dirait amies, Pam et moi, et elle aime bien me faire ce genre de farce. J'imagine que, de la même façon, elle a voulu plaisanter avec vous. Je n'ai pas l'intention de faire du mal à qui que ce soit, ai-je ajouté pour la rassurer.

Félicia semblait toujours sceptique.

— C'est vrai, j'ai eu... quelques mésaventures avec les serveurs du *Croquemitaine*, par le passé, mais c'était juste... euh... des coïncidences, ai-je bredouillé. Et je suis effectivement une humaine tout ce qu'il y a d'ordinaire.

Enfin, presque.

Après avoir ruminé ça un moment, Félicia a paru soulagée, ce qui n'a fait qu'accroître sa rayonnante beauté. Pam a souvent plusieurs raisons de faire ce qu'elle fait, et je me suis demandé si elle ne m'avait pas envoyé Félicia pour que je puisse apprécier son indéniable pouvoir de séduction, lequel pouvoir n'avait pas dû échapper à Éric. Pam aurait-elle essayé de semer la pagaille, par hasard ? Ça ne m'aurait pas étonnée : elle ne haïssait rien tant que la routine. Alors, un peu de piment, de temps en temps...

— Vous pouvez rentrer à Shreveport et passer un bon moment avec votre boss sans scrupules, ai-je repris, m'efforçant de jouer les bonnes âmes.

— Éric ? s'est exclamée la jolie vampire, manifestement stupéfaite. C'est un excellent employeur, assurément, mais je n'aime pas les hommes.

J'ai jeté un regard circulaire aux tables alentour, afin de voir si quelqu'un avait surpris cette dernière réplique. Hoyt avait pratiquement la langue qui lui arrivait aux genoux, et Catfish faisait une tête de hibou pris dans la lumière des phares. Quant à Dago, il était choqué – agréablement choqué.

J'ai reporté mon attention sur la jeune vampire.

— Alors, Félicia, comment avez-vous atterri à Shreveport, si ce n'est pas indiscret ?

— Oh ! C'est mon amie Indira qui m'a fait venir. Elle m'a dit que ce n'était pas si mal d'être au service d'Éric.

Elle a haussé ses gracieuses épaules pour me montrer à quel point ce n'était « pas si mal ».

— Il n'exige aucun service sexuel si l'intéressée n'est pas consentante, et il ne demande que quelques heures de travail au bar, plus parfois des corvées annexes, m'a-t-elle expliqué.

— Alors, comme ça, il a une réputation de bon patron ?

— Oh, oui ! s'est exclamée Félicia, apparemment surprise que je puisse en douter. Ce n'est pas un cœur tendre, évidemment.

« Cœur tendre » et « Éric » sont effectivement des mots qui ne

vont pas très bien ensemble.

— On ne peut pas lui tenir tête. Il ne vous le pardonnerait pas, a-t-elle poursuivi, songeuse. Mais tant que vous vous acquittez de vos obligations envers lui, il reste correct.

J'ai hoché la tête. C'était plus ou moins l'impression qu'Éric m'avait faite. Et je le connaissais très bien, à certains égards... bien que pas du tout à d'autres.

— De toute façon, c'est toujours mieux que dans l'Arkansas, a conclu Félicia.

— Pourquoi avoir quitté l'Arkansas ?

Je n'avais pas pu m'empêcher de lui poser la question. Je n'avais jamais rencontré de vampire aussi « nature » que Félicia.

— Peter Threadgill, m'a-t-elle répondu. Le roi. Il vient juste d'épouser votre reine.

Sophie-Anne Leclercq de Louisiane n'était certainement pas « ma » reine, mais j'ai préféré ne pas relever. J'étais trop curieuse de connaître la suite.

— Qu'est-ce qu'il a qui ne va pas, ce Peter Threadgill ?

Encore un casse-tête pour Félicia : elle avait besoin de réfléchir à la question.

— Il est rancunier, m'a-t-elle finalement expliqué, en fronçant ses charmants sourcils. Et puis, il n'est jamais content de ce qu'il a. Ça ne lui suffit pas d'être le plus vieux et le plus puissant vampire de l'État. Une fois devenu roi de l'Arkansas – et il a comploté pendant des années pour en arriver là –, il n'était toujours pas satisfait. Il n'était pas content de son État, vous comprenez ?

— Du style : « Tout État qui veut de moi pour roi ne peut pas être un État digne d'un roi » ?

— Exactement ! s'est extasiée Félicia, comme s'il fallait être sorti de Harvard pour accoucher d'une telle formule. Il a négocié avec la Louisiane pendant des mois et des mois. Même Fleur de Jade en avait marre d'entendre parler de la reine. Et puis, finalement, la reine a accepté l'alliance. Eh bien, au bout d'une semaine de festivités pour célébrer l'événement, le roi est redevenu sombre. Tout à coup, ce n'était plus assez bien pour lui. Il fallait en plus que la reine l'aime et qu'elle abandonne tout pour lui.

Elle a secoué la tête, atterrée par les caprices des têtes couronnées.

— Ce n'était pas un mariage d'amour, alors ?

— Ce serait bien la dernière raison pour laquelle un roi et une reine se marieraient, chez les vampires ! a affirmé Félicia avec un sourire amusé. Et voilà maintenant qu'il est en visite chez la reine à La Nouvelle-Orléans ! Encore une chance que je sois à l'autre bout de l'État.

Je n'étais pas sûre de bien saisir le concept du couple marié où les époux se rendent visite l'un à l'autre, mais je ne doutais pas de finir par comprendre un jour.

Ça ne m'aurait pas déplu d'en apprendre davantage, mais il était temps pour moi de retourner bosser. J'ai donc remercié Félicia d'être venue me voir et j'ai ajouté :

— Ne vous faites pas de souci : vous n'avez rien à craindre de moi.

Félicia m'a adressé un sourire éblouissant. Et... qui avait du mordant.

— Et moi, je suis bien contente que vous n'ayez pas l'intention de me tuer.

Je lui ai rendu son sourire (un rien hésitant, le mien, peut-être).

— Et je peux vous garantir que, maintenant que je vous connais, vous n'aurez plus aucune chance de me prendre au dépourvu, a-t-elle enchaîné. Jamais.

Soudain, la véritable vampire se dévoilait. J'en ai frémi. Sous-estimer Félicia aurait été une erreur fatale. Intelligente, non. Féroce, oui.

— Je n'ai l'intention de surprendre personne, encore moins une vampire.

Elle a salué cette affirmation d'un petit coup de menton sec, avant de disparaître, en se faufilant par la porte, aussi soudainement qu'elle était apparue.

— C'était quoi, cette histoire ? m'a demandé Arlène.

On s'était retrouvées au comptoir en même temps pour passer nos commandes. J'ai remarqué que Sam tendait l'oreille. J'ai haussé les épaules.

— Félicia vient d'être embauchée au *Croquemitaine*, à Shreveport, et elle voulait faire ma connaissance.

Arlène m'a dévisagée avec des yeux comme des soucoupes.

— Ah ! Parce que c'est toi qui tiens la pointeuse, maintenant ? Sookie, tu devrais éviter les morts et t'investir davantage auprès des vivants.

Je l'ai dévisagée à mon tour, surprise.

— Qui t'a mis une idée pareille dans le crâne ?

— A t'entendre, on pourrait croire que je suis pas fichue de penser toute seule !

Outre que ni la formulation ni le vocabulaire ne lui ressemblaient, Arlène n'avait jamais pondu une seule pensée de ce style de toute sa vie. Son second prénom aurait pu être Tolérance. En fait, c'était surtout parce qu'elle était trop coulante pour avoir le moindre principe.

— Eh bien... disons que je suis un peu étonnée, ai-je répondu,

horriblement consciente de la sévérité avec laquelle je venais de juger cette femme que j'avais quand même toujours considérée comme mon amie.

— C'est que je vais à l'église avec Rafe Prudhomme depuis un moment...

J'aimais bien Rafe Prudhomme, un brave type d'une quarantaine d'années qui travaillait pour la Pélican State Title Company. Mais je n'avais jamais eu l'occasion de faire vraiment sa connaissance et je n'avais jamais lu dans ses pensées. J'aurais peut-être dû...

— De quel genre d'église parles-tu ?

— La Confrérie du Soleil. C'est là qu'il va.

Ça m'a fait un coup au cœur. Je ne me suis pas donné la peine de lui faire remarquer que la Confrérie n'était qu'un ramassis de fanatiques que seules une haine farouche et une peur bleue des vampires unissaient.

— Ce n'est pas une vraie religion, tu sais. Il y a un centre de la Confrérie dans le coin ?

— À Minden.

Arlène a détourné la tête.

— Je savais bien que ça ne te plairait pas, a-t-elle ronchonné. Mais j'ai vu le père Riordan, là-bas : même les prêtres catholiques pensent que c'est bien. Ça fait deux dimanches de suite qu'on y va.

— Et tu crois à tout ça ?

Mais, à ce moment-là, un des clients de son secteur l'a hélée, et elle a sauté sur l'occasion pour s'en aller.

Mon regard a croisé celui de Sam, et j'ai lu dans ses yeux qu'il partageait mon inquiétude. La Confrérie du Soleil était une secte anti-vampires d'une intolérance radicale dont l'influence s'étendait chaque jour davantage. Certaines cellules de la Confrérie n'avaient pas d'activité militante à proprement parler, mais beaucoup d'entre elles prêchaient la haine et la terreur. Si la Confrérie avait une liste noire, j'étais sûrement dessus. Le fondateur de la Confrérie du Soleil, Steve Newlin, avait été chassé de son centre de Dallas (sans doute le plus lucratif) à cause de moi : j'avais contrecarré certains de ses plans. Il n'était pas impossible qu'il me traque et me tende un piège. Il m'avait vue à Dallas, il m'avait vu à Jackson : tôt ou tard, il finirait bien par découvrir où j'étais et où j'habitais.

J'avais du souci à me faire...

Le lendemain matin, Tanya a débarqué chez moi. C'était un dimanche, et je me sentais d'excellente humeur avant sa visite. Après tout, Crystal se remettait de sa fausse couche, Quinn semblait avoir un gros faible pour moi et, n'ayant plus entendu parler d'Eric, je pouvais donc espérer qu'il me laisserait tranquille. Je me voulais optimiste. Ma grand-mère disait toujours : «À chaque jour suffit sa peine.» Elle tenait ça de la Bible. C'était même sa citation préférée. Ça signifiait qu'il était inutile de se faire du souci pour le lendemain ou pour des choses auxquelles, de toute façon, on ne pouvait rien changer, m'avait-elle expliqué. Je tentais de mettre ce précepte en pratique le plus souvent possible. Ce n'était pas toujours facile. Surtout certains jours... Cependant, ce dimanche-là n'en faisait pas partie.

Les oiseaux chantaient, les bourdons bourdonnaient... Tout autour de moi respirait la paix, comme s'il s'agissait d'un pollen de quelque plante sacrée dont l'air aurait été chargé. J'étais assise sur la véranda, dans mon peignoir rose, et je sirotais mon café en écoutant Radio Red River : le bonheur ! C'est à ce moment-là que j'ai vu une Dodge Dart poussive remonter mon allée. J'ai immédiatement reconnu la conductrice. Ma bienheureuse quiétude a aussitôt éclaté comme une bulle de savon, immédiatement remplacée par un vilain petit nuage noir. Maintenant qu'on m'avait informée de l'implantation dans la région d'un centre de la Confrérie du Soleil, la présence fureteuse de Tanya ne m'en paraissait que plus suspecte. Ça ne me plaisait pas de la voir chez moi. La courtoisie la plus élémentaire m'interdisait pourtant de la jeter dehors, et je ne pouvais pas l'engager aimablement à ne plus jamais remettre les pieds chez moi, vu qu'elle n'avait rien fait pour provoquer ma colère. Toutefois, quand je me suis levée pour l'accueillir, ce n'était pas le sourire aux lèvres – c'est le moins qu'on puisse dire.

— Salut, Sookie ! m'a-t-elle lancé en sortant de sa voiture.

— Tanya.

Le minimum syndical.

Elle s'est arrêtée à mi-chemin.

— Euh... ça va ?

Je n'ai pas répondu.

— J'aurais dû appeler avant, hein ?

Elle essayait de prendre un air à la fois engageant et contrit : pas très convaincant.

— J'aurais préféré, oui. Je n'aime pas les visites imprévues.

— Désolée. La prochaine fois, j'appellerai, promis.

Et, sur ces bonnes paroles, elle a repris la direction de ma véranda en me demandant gaiement :

— Tu as une tasse de café en rab ?

J'ai alors délibérément enfreint toutes les règles de l'hospitalité.

— Non, pas aujourd'hui.

Et je suis venue me planter en haut des marches pour lui barrer la route.

— Eh bien, dis donc ! a-t-elle soufflé d'une voix incertaine. Tu es vraiment d'une humeur de chien, toi, le matin !

J'ai continué à la regarder fixement, sans broncher.

— Pas étonnant que Bill Compton sorte avec une autre, a-t-elle alors lâché avec un petit rire entendu.

Elle a tout de suite compris qu'elle venait de faire une gaffe.

— Pardon, a-t-elle repris précipitamment. J'ai dû me lever du pied gauche, moi aussi. Quelle garce, cette Shela Pumphrey, hein ?

Trop tard, Tanya.

— Avec elle, on sait à quoi s'en tenir, au moins, ai-je répliqué d'une voix glaciale.

L'avertissement était assez clair, non ?

Et je l'ai congédiée d'un « À tout à l'heure, au bar » expéditif.

— OK. La prochaine fois, j'appellerai, d'accord ? m'a-t-elle lancé avec un grand sourire un peu figé.

— D'accord.

Je l'ai suivie des yeux tandis qu'elle regagnait sa petite voiture. Elle m'a adressé un joyeux signe de la main avant de démarrer et, après tout un tas de manœuvres laborieuses, a réussi à faire demi-tour pour se diriger vers Hummingbird Road.

Mon regard ne l'a pas quittée jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière les arbres, et j'ai attendu que le bruit de son moteur se soit tu pour me rasseoir. Je n'ai pas repris le bouquin que j'avais posé sur la table basse, à côté de ma chaise longue, et j'ai fini mon café sans retrouver le plaisir qui avait accompagné les premières gorgées.

Tanya manigançait quelque chose, j'en étais sûre.

Tout juste si elle n'avait pas une enseigne au néon proclamant « Danger » qui clignotait au-dessus de sa tête. J'aurais bien voulu que l'enseigne en question soit assez aimable pour m'indiquer à qui j'avais

affaire, pour qui Tanya travaillait et quel but elle poursuivait. J'imaginai qu'il me faudrait le découvrir toute seule. J'allais saisir la moindre occasion de lire dans ses pensées et, si ça ne marchait pas, je me verrais alors obligée de prendre des mesures plus radicales.

Ne me demandez pas lesquelles : je n'en avais pas la moindre idée.

L'année précédente, j'avais un peu assumé le rôle d'ange gardien des Cess, dans mon petit coin, mine de rien. Je m'étais fait le porte-drapeau de la tolérance entre espèces. J'avais beaucoup appris sur l'autre monde, ce monde qui entourait les humains – lesquels étaient parfaitement inconscients de son existence, d'ailleurs, pour la plupart. C'était amusant, en un sens, de savoir des trucs que les autres ignoraient. Mais ça me compliquait singulièrement l'existence et ça me poussait à emprunter des chemins écartés, des chemins fréquentés par des êtres qui ne demandaient qu'à rester dans l'ombre.

La sonnerie du téléphone m'a tirée de mes mornes pensées.

— Bonjour, bébé ! a dit une voix chaude à l'autre bout du fil.

— Hé ! Quinn ! ai-je répondu en m'efforçant de mesurer mon enthousiasme – il s'agissait de ne pas paraître trop contente non plus.

Non que je sois attachée à ce mec, sentimentalement parlant, mais j'avais assurément besoin d'un truc positif dans ma vie, en ce moment. Et Quinn était quand même un type formidable et... drôlement séduisant, ce qui ne gâchait rien.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Oh ! Je bois un café, allongée sur mon transat, devant la maison.

— J'aimerais bien en boire une tasse avec toi.

Mmm... Simple idée en l'air ou appel du pied ?

— Il en reste plein la cafetière, ai-je répondu.

— Je suis à Dallas, sinon je serais déjà là.

Et zut !

— Quand es-tu parti ?

Ça me paraissait plutôt innocent comme question, non ? Je n'aurais pas voulu passer pour une fouineuse.

— Hier. J'ai reçu un coup de fil de la mère d'un type qui bosse pour nous, de temps à autre. Il nous a lâchés il y a quelques semaines, en laissant en plan une affaire sur laquelle on travaillait à La Nouvelle-Orléans. Je l'aurais tué. Mais je ne me faisais pas de souci pour lui. C'est le genre électron libre qui a toujours plusieurs marmites sur le feu : il passe son temps à courir d'un bout à l'autre du pays pour ses affaires. Mais sa mère m'a dit que personne ne l'avait revu. Elle avait peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose. Je suis donc venu chez lui jeter un œil à ses dossiers pour la rassurer. Mais ça ne me mène nulle part. La piste semble s'être arrêtée à La Nouvelle-Orléans.

Je suis dans une impasse. Du coup, je pense rentrer à Shreveport demain. Tu travailles le lundi ?

— Oui, mais je suis de jour. Je devrais avoir fini vers 17 h 30.

— Je peux m'inviter à dîner, alors ? J'apporterai les côtes de bœuf. Tu as un barbecue ?

— Oui. C'est un vieux machin, mais il fonctionne encore.

— Tu as du charbon de bois ?

— Il faudrait que je vérifie.

Je n'avais pas fait de grillades dans le jardin depuis la disparition de ma grand-mère.

— Ne t'inquiète pas, je m'en occupe.

— D'accord. Et moi, je m'occupe du reste.

— Ça marche.

— Vers 18 heures, alors ?

— Va pour 18 heures.

— OK. Alors, à demain.

En fait, j'aurais bien aimé discuter un peu plus longtemps avec lui. Mais je craignais de ne pas savoir quoi lui dire. Je n'avais pas eu beaucoup l'occasion de bavarder avec des garçons avant et je manquais d'expérience en la matière. Ma vie amoureuse n'avait commencé que l'année précédente : j'avais beaucoup de retard à rattraper. Je n'étais pas comme, disons... Lindsay Popken, qui avait été élue Miss Bon Temps l'année où j'avais eu mon bac. Lindsay était capable de rendre les garçons complètement débiles, de les réduire à l'état de parfaits crétins qui bavaient tous devant elle et la suivaient comme des petits chiens. Je l'avais souvent vue faire et, pourtant, je n'avais toujours pas compris comment elle s'y prenait. Je ne l'avais jamais entendue parler de quoi que ce soit de particulier. J'étais même allée faire un petit tour dans ses pensées, par curiosité. Mais je n'y avais rien trouvé de spécial, juste une sorte de bruit de fond permanent. J'en avais conclu que Lindsay n'avait pas réellement de technique : elle faisait ça d'instinct. Le tout, me semblait-il, était de ne jamais aborder de sujet sérieux.

Je suis rentrée voir quels préparatifs j'aurais à faire pour accueillir dignement mon invité du lendemain soir. J'ai établi une liste des achats indispensables. Quelle agréable façon de passer un dimanche après-midi : j'allais faire du shopping ! Je me suis glissée sous la douche en pensant à cette alléchante perspective.

Une demi-heure plus tard, on a frappé à ma porte. J'étais en train de me mettre un peu de rouge à lèvres. Cette fois, j'ai jeté un coup d'œil par le judas. De quoi refroidir mon enthousiasme. Le souvenir que je gardais de la précédente apparition de la longue limousine noire garée dans mon allée ne me laissait présager rien de bon. J'étais pourtant bien obligée d'ouvrir.

L'homme – ou plutôt la créature – qui se tenait sur le seuil était l'émissaire personnel de la reine des vampires de Louisiane. Il s'agissait de maître Cataliades, avocat de Sa Majesté. J'avais fait sa connaissance quand il était venu m'annoncer que ma cousine Hadley était décédée et qu'elle me léguait tous ses biens. Non seulement Hadley était morte, mais elle avait été assassinée. Et le vampire qui l'avait tuée avait été châtié sous mes yeux. Et ce n'était pas tout : j'avais découvert, à la fois, que Hadley quittait ce monde pour la seconde fois, puisqu'elle avait été vampirisée, et qu'elle avait été la favorite de la reine, au sens biblique du terme... Avouez que ça faisait beaucoup pour une seule nuit !

Hadley était l'un des derniers membres de ma famille, et sa disparition m'affectait. Mais il fallait bien reconnaître qu'adolescente, elle avait beaucoup fait souffrir sa mère et causé bien de la peine à ma grand-mère. Si elle avait survécu, peut-être aurait-elle essayé de se racheter (ou peut-être pas). En tout cas, elle n'en avait pas eu le temps.

J'ai respiré un grand coup et j'ai ouvert la porte.

— Maître Cataliades.

J'ai tout de suite senti mon habituel sourire nerveux me venir aux lèvres. Pas très convaincant, j'en ai peur. L'avocat de Sa Majesté était tout en rondeur : un visage rond, un ventre encore plus rond et des yeux en boutons de bottine ronds et noirs. Il n'était probablement pas humain (pas complètement, disons), mais je ne savais pas trop ce qu'il était exactement. Pas un vampire : il venait chez moi en plein jour. Pas un lycanthrope, ni un changeling : aucune aura rougeâtre ne voilait ses pensées.

— Mademoiselle Stackhouse, m'a-t-il répondu, rayonnant. Quel plaisir de vous revoir !

— Plaisir partagé, ai-je menti.

Je me sentais mal à l'aise, fébrile. J'étais convaincue que, comme toutes les autres Cess que j'avais croisées, maître Cataliades saurait que j'avais mes règles. Super !

— Voulez-vous vous donner la peine d'entrer ?

— Merci, ma chère.

Je me suis écartée pour le laisser passer, pleine d'appréhension à l'idée d'accueillir cet être mystérieux sous mon toit.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Voulez-vous boire quelque chose ?

J'étais décidée à jouer dignement mon rôle d'hôtesse.

— Non, merci. Mais vous étiez sur le point de partir, semble-t-il...

Il désignait mon sac, que j'avais jeté sur une chaise en allant lui ouvrir, et accompagnait ce geste d'un froncement de sourcils

réprobateur.

Allons bon ! J'avais dû rater un épisode. Je ne voyais pas où était le problème.

— Oui, ai-je acquiescé d'un air interrogateur. J'avais l'intention d'aller faire des courses. Mais ça peut attendre.

— Vous n'avez donc pas fait vos bagages pour m'accompagner à La Nouvelle-Orléans ?

— Quoi ?

Ma politesse se relâchait un peu : l'effet de surprise.

— Vous n'avez pas eu mon message ?

— Quel message ?

Nous nous sommes regardés, aussi déconcertés l'un que l'autre.

— Je vous ai dépêché une messagère avec une lettre de mon cabinet. Elle aurait dû arriver ici il y a quatre jours. Un sort scellait le pli : vous seule pouviez l'ouvrir.

Je me suis contentée de secouer la tête. Ça me paraissait plus éloquent qu'un long discours.

— Vous voulez dire que Magnolia n'est jamais parvenue jusqu'ici ? Je comptais sur une remise du courrier en question dans la nuit de mercredi, au plus tard. Vous n'avez rien remarqué ? Elle n'est sans doute pas venue en voiture : elle préfère courir.

Il a eu un petit sourire indulgent, une expression tellement fugace que, si j'avais cligné des yeux, elle m'aurait échappé.

— Mercredi, a-t-il insisté.

— C'est le soir où j'ai entendu quelqu'un rôder autour de la maison...

J'ai frissonné au souvenir de l'angoisse qui m'avait saisie, cette nuit-là.

— Mais personne n'a frappé à ma porte, ni essayé d'entrer par effraction. Personne ne m'a appelée non plus. J'ai juste perçu une présence en mouvement, et ce silence étrange... Tous les animaux s'étaient tus.

Impossible de déstabiliser une Cess aussi puissante que maître Cataliades. Cependant, il paraissait bien songeur. Au bout d'un moment de réflexion, il s'est levé pesamment et s'est incliné devant moi en désignant la porte. Nous sommes donc sortis. Arrivé sur la véranda, il s'est tourné vers la voiture et a fait un signe de la main.

Une fille longiligne a alors ouvert la portière côté conducteur. Elle était plus jeune que moi – une vingtaine d'années, peut-être. Comme son passager, elle n'était pas tout à fait humaine. Elle avait une crête de cheveux carmin hérissés à grand renfort de gel sur la tête, et elle s'était manifestement maquillée à la truelle. À côté du sien, même l'accoutrement de la fille de *La Queue du Loup* aurait paru banal. L'amie de maître Cataliades portait des collants rayés fuchsia et

noir et des bottines noires à talons vertigineux. Sa minijupe à volants était coupée dans une sorte de mousseline noire, et son débardeur rose moulant ne devait pas lui tenir très chaud.

J'ai failli rater une marche, en la voyant.

— Salutçava ? m'a-t-elle lancé, radieuse.

Son sourire découvrait des dents pointues d'un blanc étincelant qui auraient fait le bonheur d'un dentiste... avant qu'il n'y laisse un ou deux doigts.

— Salut ! lui ai-je répondu en lui tendant la main. Je suis Sookie Stackhouse.

Elle a couvert la distance qui nous séparait en un clin d'œil (comment faisait-elle avec des talons pareils ?). Sa main était fine et osseuse.

— Ravied'vousconnaître. Diantha.

— Joli nom, ai-je commenté, après avoir compris que « Diantha » n'était pas une autre de ses salves de mots mitraillés par son débit accéléré.

— M'ci.

— Diantha, est alors intervenu maître Cataliades, j'ai besoin que tu entreprennes une recherche pour moi.

— Pour trouver ?

— J'ai bien peur que ce ne soit la dépouille de cette chère Mag. Le sourire de la fille s'est évanoui.

— Sandéc ?

— Oui, Diantha, a répondu l'avocat royal sans se démonter. Sans déc.

Diantha s'est alors assise sur les marches pour ôter ses bottines et ses collants rayés. Sans ces derniers, sa jupe transparente ne laissait plus grand-chose à l'imagination, mais ça n'a pas eu l'air de la déranger. Comme maître Cataliades demeurerait imperturbable, je me suis dit que j'étais assez bien élevée pour ne pas y prêter attention non plus.

À peine délestée de ses vêtements, Diantha s'est mise en chasse. À la voir se déplacer au ras du sol et flairer autour d'elle, il était clair qu'elle était encore moins humaine que je ne l'avais supposé. Mais elle ne bougeait pas comme les lycanthropes que j'avais pu observer, ni comme les panthères-garous de ma connaissance. Les positions et les contorsions qu'elle imposait à son corps ne pouvaient tout simplement pas être celles d'un mammifère ordinaire.

Maître Cataliades la regardait, les bras croisés. Comme il ne disait rien, j'ai gardé le silence aussi. Tel un colibri pris d'une crise de folie, la fille a subitement traversé la cour en trombe. Elle vibrait littéralement d'une énergie surnaturelle, presque palpable, et pourtant, elle ne faisait aucun bruit.

Il ne lui a pas fallu longtemps pour tomber en arrêt devant un fourré, à l'orée du bois. Parfaitement immobile, elle est restée penchée au-dessus de quelque chose qui se trouvait par terre. Puis, tout à coup, sans même relever la tête, elle a brandi le doigt en l'air comme une élève impatiente de donner la bonne réponse.

— Allons voir, a suggéré maître Cataliades, avant de traverser la cour, puis la pelouse pour la rejoindre à pas mesurés.

Diantha n'a pas levé la tête à notre approche. Elle avait le visage baigné de larmes. J'ai alors pris une profonde inspiration et j'ai baissé les yeux pour regarder ce qui semblait l'hypnotiser à ce point.

La fille était plus jeune que Diantha, mais elle était aussi mince et aussi menue. Elle s'était fait une teinture jaune d'or qui contrastait singulièrement avec sa peau chocolat au lait. La mort avait étiré ses lèvres en un rictus qui révélait des dents aussi blanches et acérées que celles de Diantha. Bizarrement, elle ne semblait pas aussi mal en point qu'on aurait pu s'y attendre, étant donné qu'elle avait probablement passé plusieurs jours dehors. Seules quelques fourmis couraient sur son corps – rien de comparable avec l'agitation vorace des insectes s'attaquant à un cadavre humain. Et elle n'était pas en si mauvais état pour quelqu'un qui avait tout de même été... coupé en deux.

Ma tête s'est mise à bourdonner, et j'ai craint, un instant, de tomber à genoux, prise de vertige. J'avais déjà vu des trucs plutôt difficiles, dont deux massacres, mais jamais personne de sectionné à la taille, comme cette fille. On apercevait même ce qui aurait dû être ses tripes, mais qui ne ressemblait à rien de tel. En fait, les deux parties de son corps avaient été tranchées net et comme cautérisées.

— Coupée en deux par une lame d'argent, a décrété maître Cataliades. Une très bonne lame.

— Qu'est-ce qu'on va faire du corps ? ai-je murmuré. Je peux aller chercher une vieille couverture...

Je savais, sans avoir besoin de le demander, qu'on laisserait la police en dehors de ça.

— Nous allons devoir le brûler. Là-bas, sur le gravier de votre allée. Ce serait le meilleur endroit, mademoiselle Stackhouse. Vous n'attendez personne ?

— Non, ai-je répondu machinalement, un peu choquée – il y avait de quoi, quand même. Pardonnez-moi, mais pourquoi doit-elle être... incinérée ?

— Rien ne viendra dévorer un démon, ni même un demi-démon comme Magnolia ou Diantha, m'a expliqué maître Cataliades avec, dans le ton, l'impatience rentrée du type qui vous informe aimablement que le soleil se lève à l'est. Pas même les insectes, ainsi que vous pouvez le constater. La terre ne fera pas son œuvre, comme elle le fait avec les humains.

— Vous ne voulez pas plutôt la ramener chez elle, auprès des siens ?

— Diantha et moi sommes sa seule famille. Et il n'est pas dans nos coutumes de ramener les défunts là où ils vivaient.

— Mais comment est-elle morte ?

Maître Cataliades a haussé un sourcil hautain.

— Oui, oui, bien sûr, ai-je aussitôt ajouté devant son attitude supérieure, elle a été coupée en deux, j'ai vu. Mais qui tenait l'épée ?

— Qu'en penses-tu, Diantha ? s'est enquis l'avocat, tel un instituteur faisant sa classe.

— Quelque chose de drôlement, drôlement fort et de très, très discret, lui a répondu la bonne élève. On n'est pas faciles à supprimer.

— Je ne vois aucun signe de la lettre qu'elle devait vous remettre, a constaté maître Cataliades en se penchant pour inspecter le sol.

Il s'est redressé.

— Auriez-vous du bois de chauffage, mademoiselle Stackhouse ?

— Oui, monsieur. Il y a tout un tas de bûches au fond de la cabane à outils.

Jason avait débité quelques-uns des arbres que la dernière tempête de neige avait abattus.

— Avez-vous des bagages à préparer, ma chère ?

— Euh... ai-je bredouillé, un peu dépassée par les événements. Pour quoi faire ?

— Notre petit voyage à La Nouvelle-Orléans, ma chère. Vous pouvez partir maintenant, n'est-ce pas ?

— Je... je pense que oui. Il faut que je demande à mon patron.

— Bien. Diantha et moi allons nous occuper de Magnolia pendant que vous vous chargez d'obtenir cette autorisation et de faire votre valise.

J'ai cligné des yeux, un peu décontenancée, mais j'ai fini par acquiescer.

— D'accord.

Mes neurones semblaient avoir un peu de mal à fonctionner normalement.

— Ensuite, nous partirons pour La Nouvelle-Orléans, a poursuivi maître Cataliades. Je m'attendais à vous trouver prête. Je pensais que Magnolia était restée avec vous.

Je suis enfin parvenue à m'arracher au macabre spectacle et j'ai tourné les yeux vers l'avocat.

— Vraiment, je n'y comprends rien...

C'est alors que je me suis souvenue de quelque chose.

— J'avais prévu d'aller à La Nouvelle-Orléans pour vider

l'appartement de Hadley, et mon ami Bill voulait m'accompagner. S'il est disponible, est-ce qu'il pourrait venir avec nous ?

— Si vous y tenez... a-t-il répondu, l'air un peu surpris. Bill est en faveur auprès de Sa Majesté. Je ne vois donc aucun inconvénient à ce qu'il se joigne à nous.

— Bien. Mais je ne pourrai pas le contacter avant la nuit tombée. J'espère qu'il est encore en ville.

J'aurais pu téléphoner à Sam, mais je préférais m'éloigner de chez moi le temps que s'accomplisse l'étrange rituel funéraire qui allait se dérouler dans ma cour. Quand j'ai démarré, maître Cataliades sortait le corps de la forêt – il tenait la partie inférieure –, et Diantha remplissait en silence une brouette de bois.

— Sam, j'ai besoin de quelques jours de congé.

J'avais parlé à voix basse. Bien que j'aie remarqué les deux voitures garées à côté du mobile home de Sam, je n'en avais pas moins été surprise qu'il ait des invités. JB du Rone et Andy Bellefleur étaient assis sur son canapé, des bières et des chips posées à portée de main sur la table basse. Alors, comme ça, Sam se pliait aux incontournables rituels des amitiés viriles ?

— Il y a un match à la télé ? lui ai-je demandé, en m'efforçant de ne pas avoir l'air trop ahurie.

J'ai fait un signe à JB et à Andy par-dessus son épaule. JB m'a rendu mon salut avec enthousiasme, Andy avec moins d'allant. Si tant est qu'on puisse agiter la main de façon équivoque, c'est ce qu'il a fait.

— Euh... ouais. Du basket. LSU contre... Enfin, bref. Ces jours, tu les veux tout de suite ?

— Oui. J'ai une urgence, comme qui dirait.

— Quel genre d'urgence ?

— Je dois aller à La Nouvelle-Orléans vider l'appartement de ma cousine.

— Et il faut vraiment que ce soit maintenant ? Tu sais que Tanya débute et que Charlsie nous a lâchés. Pour de bon, d'après ce qu'elle a dit. Arlène n'est plus aussi fiable qu'avant, et Holly et Danielle sont encore secouées par l'incident de l'école.

— Je suis désolée, Sam. Si tu veux donner ma place à quelqu'un d'autre, je comprendrai.

Ça me brisait le cœur d'avoir à dire ça, mais, par honnêteté envers Sam, je ne pouvais pas faire autrement.

Sam a fermé la porte du mobile home derrière lui pour me rejoindre sur le seuil.

— Sookie, a-t-il répondu après une seconde de silence, en plus de cinq ans, tu n'as jamais trahi ma confiance. Et, pendant tout ce temps, tu ne m'as demandé des congés que deux ou trois fois. Je ne vais pas te virer parce que tu as besoin de quelques jours.

— Oh ! Eh bien... tant mieux.

Je me suis sentie rougir. Je n'étais pas habituée aux compliments.

— La fille de Liz pourrait peut-être te donner un coup de main, lui ai-je suggéré pour me faire pardonner.

Je le laissais tout de même tomber au dernier moment.

— Ne t'inquiète pas. Je vais passer la liste des extras en revue et donner quelques coups de fil, m'a-t-il assuré. Comment vas-tu te rendre à La Nouvelle-Orléans ?

— On m'y conduit.

— Qui ça ?

Il avait demandé ça d'une voix toute douce : il ne voulait pas me mettre en colère et s'entendre répondre qu'il n'avait qu'à s'occuper de ses oignons.

— L'avocat de la reine.

J'avais pris soin de baisser encore d'un ton. La plupart des habitants de Bon Temps se montraient relativement tolérants à l'égard des vampires, mais ils risquaient de devenir chatouilleux s'ils apprenaient que leur État était régi par une reine aux dents longues et que son gouvernement secret affectait leur vie à plus d'un titre. Par ailleurs, vu la mauvaise réputation du gouvernement officiel de Louisiane, ils pouvaient aussi se dire que « tout ça, c'était encore une histoire de gros sous, comme d'habitude ».

— Tu vas vider l'appartement de Hadley, alors ?

J'avais déjà parlé à Sam de la mort... définitive de ma cousine.

— Oui. Il faut que je voie ce qu'elle m'a légué.

— Ça me paraît un peu précipité, tout de même...

Sam semblait inquiet. Il a passé la main dans ses cheveux d'un geste nerveux, jusqu'à ce que sa belle crinière blond cuivré lui fasse comme une auréole hirsute autour de la tête. Il aurait eu besoin d'une bonne coupe.

— Oui, à moi aussi. Maître Cataliades a essayé de me prévenir plus tôt, mais sa messagère s'est fait tuer.

À ce moment-là, j'ai entendu Andy hurler, sans doute excité par une belle action des joueurs de la fameuse Louisiana State University. Bizarrement, je n'avais jamais imaginé qu'Andy puisse être fan de sport – pas plus que JB, d'ailleurs.

— Tu ne devrais pas y aller, a aussitôt protesté Sam. Ça pourrait être dangereux.

J'ai accueilli son avertissement avec un haussement d'épaules désinvolte.

— Je n'ai pas le choix. Hadley comptait sur moi. Je dois le faire.

J'étais loin d'éprouver le calme que j'affichais. Mais je ne

voyais pas à quoi ça m'aurait servi d'exprimer mon angoisse.

Sam a ouvert la bouche, puis s'est ravisé.

— C'est pour l'argent, Sookie ? m'a-t-il finalement demandé. Tu as besoin de la somme qu'elle t'a léguée ?

— Sam, je ne sais même pas si Hadley avait un sou de côté. Mais c'était ma cousine, et je lui dois bien ça. Et puis...

J'étais sur le point de lui dire que ce petit tour à La Nouvelle-Orléans devait avoir une certaine importance, puisqu'on se donnait tant de mal pour m'empêcher d'y aller. Mais Sam était un anxieux et il avait tendance à se monter la tête, surtout quand ça me concernait. Je ne voulais pas qu'il se mette dans tous ses états, d'autant que rien de ce qu'il pourrait dire ne parviendrait à me faire changer d'avis. Non que je sois particulièrement butée, mais j'estimais avoir des devoirs envers ma famille. Et, en l'occurrence, c'était le dernier service que je pourrais jamais rendre à ma cousine.

— Et si tu emmenais Jason ? a suggéré Sam en me prenant la main. C'était sa cousine, à lui aussi.

— Non. Hadley et lui étaient en froid, sur la fin. C'est bien pour ça que c'est à moi qu'elle a tout laissé. Et puis, Jason a assez de soucis comme ça, en ce moment.

— On se demande bien lesquels ! À part faire faire à Hoyt ses quatre volontés et sauter toutes les femmes qui se tiennent tranquilles assez longtemps pour ça, il a d'autres préoccupations ?

J'ai regardé Sam, un peu abasourdie par ce que je venais d'entendre. Je savais qu'il n'était pas un grand supporter de mon frère, mais j'ignorais que c'était à ce point-là.

— En fait, oui, lui ai-je répondu d'une voix glaciale.

Mais je n'avais aucune envie de lui parler de la fausse couche de Crystal alors que j'étais plantée là, sur le seuil d'un mobile home. Et encore moins après la façon dont il venait de traiter mon frère.

Sam a détourné les yeux en secouant la tête. Il n'était manifestement pas très fier de lui.

— Pardon, Sookie. Je suis vraiment désolé. Je pense seulement que Jason devrait veiller un peu mieux sur la seule sœur qu'il ait. Tu te montres toujours si loyale envers lui !

— Mais il ne laisserait personne me faire du mal, ai-je protesté. Jason me défendrait, quoi qu'il arrive.

Avant que Sam n'approuve, j'ai surpris une pointe de doute dans son esprit.

J'ai préféré écourter ma visite.

— Bon, il faut que j'aille faire mon sac.

Il m'a embrassée sur la joue.

— Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, a-t-il simplement murmuré.

Il semblait vouloir m'en dire bien davantage. J'ai hoché la tête et j'ai regagné ma voiture.

— Bill, tu m'as bien dit que tu voulais aller à La Nouvelle-Orléans avec moi quand j'irais liquider la succession de Hadley ?

Il faisait enfin nuit noire, et j'avais pu passer un coup de fil à Bill. J'étais tombée sur Shela Pumphrey, qui avait appelé Bill pour que je puisse lui parler. Je l'avais trouvée plutôt froide.

— Oui.

— Maître Cataliades est là. Il veut partir le plus tôt possible.

— Tu aurais pu me prévenir avant, quand tu as su qu'il allait venir.

— Il m'avait envoyé une messagère, mais elle s'est fait tuer dans les bois, près de chez moi.

— C'est toi qui as trouvé le corps ?

— Non, c'est une fille du nom de Diantha qui accompagne Cataliades.

— Alors, c'est Magnolia qui est morte.

— Oui, ai-je confirmé, un peu étonnée. Comment sais-tu ça ?

— Quand on arrive dans un nouveau lieu, il est normal de se présenter à la reine ou au roi de cet État, surtout lorsqu'on envisage de rester quelque temps. C'est la moindre des politesses. J'ai eu l'occasion de croiser ces deux filles à plusieurs reprises, puisqu'elles font office d'émissaires de la reine.

J'ai examiné le combiné que je tenais à la main avec autant de suspicion que s'il s'était agi de Bill lui-même. Je ne pouvais pas m'empêcher de faire certains rapprochements... Bill se baladait souvent dans les bois autour de chez moi ; Magnolia avait été tuée précisément dans ces bois-là ; on l'avait exécutée proprement, en toute discrétion ; son meurtrier était indubitablement versé dans les mystères des Cess ; c'était quelqu'un qui savait manier une épée, quelqu'un d'assez fort pour couper un corps en deux... Toutes ces caractéristiques pouvaient s'appliquer à un vampire... mais aussi à beaucoup de Cess.

Pour avoir réussi à approcher sa victime assez près pour se servir d'une épée, le meurtrier de Magnolia devait soit être très rapide, soit paraître parfaitement inoffensif. Magnolia n'avait vraisemblablement pas senti le danger : elle n'avait pas vu le coup venir.

Peut-être qu'elle connaissait son meurtrier ?

Et puis, cette façon d'abandonner le corps, sans même prendre la peine de le cacher... Que je le découvre ou non n'avait manifestement aucune importance pour celui qui l'avait jeté dans les bois. En fait, l'assassin n'avait rien voulu d'autre que le silence de Magnolia. Ce qui ne m'éclairait pas sur les raisons pour lesquelles il

l'avait supprimée. D'après ce que m'avait raconté le corpulent avocat, sa lettre n'était qu'une simple convocation à La Nouvelle-Orléans dans laquelle il m'invitait à prendre les dispositions nécessaires pour être prête à partir le jour dit. Et je comptais y aller, de toute façon, bien que Magnolia ne m'ait jamais délivré son message. Alors, à quoi cela avait-il servi de la liquider ? À me laisser dans l'ignorance quelques jours de plus ? Un peu mince comme mobile, non ?

Bill attendait toujours que je mette un terme à cette longue pause qui avait interrompu notre conversation. C'était un des trucs que j'aimais bien chez lui : il ne se sentait jamais obligé de remplir les blancs.

— Ils l'ont brûlée dans ma cour, ai-je soupiré.

— Évidemment. C'est la seule manière de se débarrasser de tout ce qui a la moindre goutte de sang de démon dans les veines.

Bill avait dit ça d'une voix absente, comme s'il pensait à autre chose.

— Tu m'excuseras, mais je ne vois pas ce que ça a d'évident. Comment j'étais censée le savoir, moi ?

— Eh bien, maintenant, tu le sais. Les insectes ne mangent pas les démons, leur corps ne se décompose pas, et toute relation sexuelle avec eux a de dangereux effets corrosifs.

— Diantha semble pourtant si sympathique... Si obéissante, aussi.

— Bien sûr, puisqu'elle est avec son oncle.

— Maître Cataliades est son oncle ? Magnolia était aussi sa nièce, alors ?

— Eh oui ! Cataliades est en grande partie démoniaque. Son frère, Nergal, est un pur démon, en revanche. Nergal a plusieurs enfants à moitié humains. Tous issus de mères différentes, évidemment.

Je ne voyais pas pourquoi c'était si évident, mais, cette fois, je n'avais pas l'intention de le lui demander.

— Et tu laisses Shela écouter tout ça ?

— Non. Elle est sous la douche.

D'accord. J'étais toujours aussi jalouse. Envieuse, même : à Shela, on accordait le bénéfice de l'ignorance, mais pas à moi. Le monde était tellement plus beau, quand on n'en connaissait pas le versant surnaturel...

Mais oui, bien sûr ! On n'avait plus qu'à se soucier de la faim dans le monde, des guerres, des tueurs en série, du SIDA, des tsunamis...

— Il y a des moments où tu ferais vraiment mieux de te taire, Sookie ! ai-je marmonné à mi-voix.

— Pardon ?

— Rien, rien. Écoute, Bill, si tu veux m'accompagner à La Nouvelle-Orléans, viens chez moi dès que possible. Si tu n'es pas là dans la demi-heure, j'en déduirai que tu as d'autres chats à fouetter.

Et j'ai raccroché. Je me disais que j'aurais toujours le temps de réfléchir à tout ça pendant le voyage.

— Il sera là – ou pas – dans une demi-heure, ai-je lancé à l'avocat, depuis le seuil de la maison.

— Ravi de l'entendre, m'a-t-il crié à son tour.

Il se tenait auprès de Diantha, qui était en train de laver au jet la grosse tache noire qui souillait mon gravier.

Je suis retournée dans ma chambre prendre ma brosse à dents, en me demandant s'il me restait autre chose à faire avant de partir. J'avais laissé un message à Jason sur son répondeur, j'avais demandé à Nikkie si ça ne la dérangeait pas de relever tous les jours mon courrier et le journal, j'avais arrosé mes plantes (ma grand-mère était convaincue que les plantes, comme les oiseaux et les chiens, étaient faites pour vivre dehors. Ironie du sort, j'avais reçu quelques plantes d'intérieur à sa mort et je me donnais un mal de chien pour essayer de les garder en vie).

Quinn !

Il n'avait pas pris son portable – ou ne répondait pas, en tout cas. Je lui ai donc laissé un message. Ce n'était que notre deuxième rendez-vous et, déjà, je devais l'annuler !

Je ne savais pas trop ce que je pouvais lui dire.

— Je suis obligée d'aller à La Nouvelle-Orléans vider l'appartement de ma cousine, lui ai-je annoncé. Elle habitait dans Chloe Street. J'ignore s'il y a le téléphone là-bas. Le mieux serait que je te rappelle en rentrant, j'imagine. Désolée que nos projets tombent à l'eau.

Comme ça, il comprendrait que je regrettais vraiment de ne pas pouvoir le voir. Du moins, je l'espérais.

Bill est arrivé au moment où je sortais mettre mon sac dans la voiture. Il avait un sac à dos, ce que j'ai trouvé plutôt marrant. Mais quand j'ai vu sa tête, ça m'a tout de suite refroidie. Même pour un vampire, il était extrêmement pâle et il avait les traits affreusement tirés. Il s'est directement adressé à l'avocat. J'aurais tout aussi bien pu ne pas être là : il m'a carrément ignorée.

— Cataliades, lui a-t-il dit, avec un petit coup de menton sec en guise de salut. Je vais profiter de votre voiture pour faire le trajet, si ça ne vous dérange pas. Désolé pour la perte que vous venez de subir.

Il a salué Diantha, laquelle monologuait furieusement dans son coin, quand elle ne demeurait pas figée, le regard fixe, avec ce visage inexpressif que, dans mon esprit, j'associe toujours aux gens qui ont subi un choc violent.

— Ma nièce a connu un décès prématuré, a répondu Cataliades avec sa réserve coutumière. Sa mort ne restera pas impunie.

— Assurément, a approuvé Bill de sa voix glaciale.

Il s'est ensuite dirigé vers le coffre de la limousine pour y jeter son sac à dos. J'ai verrouillé ma porte d'entrée et descendu rapidement les marches pour aller ranger mon sac avec le sien. J'ai surpris son expression avant qu'il n'ait eu le temps de me voir approcher. Ça m'a secouée.

Il avait l'air... désespéré.

Après avoir laissé maître Cataliades conduire pendant deux heures, Diantha a pris le volant. Bill et l'avocat n'étant manifestement pas plus doués l'un que l'autre pour l'échange de banalités de rigueur en pareilles circonstances et ayant, pour ma part, trop de choses à penser pour leur faire la conversation, nous roulions en silence.

Quant aux conditions de voyage, je n'avais jamais connu mieux question confort routier. Bill et l'avocat occupaient la banquette arrière. J'avais donc celle qui leur faisait face pour moi toute seule. En matière de voitures de luxe, c'était vraiment le *nec plus ultra* : sièges recouverts de cuir, rembourrage top niveau, espace maximum (incroyable mais vrai, on avait même la place d'allonger ses jambes)... La limousine offrait, en outre, bouteilles d'eau, sang de synthèse et de quoi grignoter à volonté.

J'ai fermé les yeux pour réfléchir un peu. L'esprit de Bill n'était pour moi qu'une page blanche, comme toujours, et celui de maître Cataliades se révélait presque aussi vide. Il émettait néanmoins un faible bruit de fond que je trouvais presque relaxant, tandis que l'esprit de Diantha émettait la même vibration, mais avec un niveau sonore plus élevé. Une idée m'était passée par la tête, alors que je parlais à Sam, et je voulais la rattraper pendant qu'il en était encore temps. Après l'avoir bien étudiée, j'ai décidé d'en faire part à mes compagnons de voyage.

— Maître Cataliades...

L'intéressé a ouvert les yeux. Bill me regardait déjà. Il avait quelque chose derrière la tête, quelque chose de louche, je le sentais.

— Vous savez que mercredi, la nuit où votre nièce était censée se présenter chez moi, j'ai entendu du bruit dans les bois ?

L'avocat a hoché la tête. Bill l'a imité.

— On peut donc en conclure que c'est la nuit où elle a été assassinée...

Nouveaux acquiescements simultanés.

— Mais pourquoi l'a-t-on tuée ? Celui qui a fait ça devait savoir

que, tôt ou tard, vous me contacteriez, ou que vous viendriez me voir pour savoir ce qui s'était passé. Même si le meurtrier ignorait la teneur du message que Magnolia m'apportait, il devait bien se douter qu'on se rendrait compte de sa disparition, et plutôt tôt que tard.

— Ça me paraît sensé.

— En outre, vendredi soir, j'ai été agressée sur un parking de Shreveport.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? s'est aussitôt écrié Bill, les yeux étincelants de colère, toutes canines dehors.

— Pourquoi est-ce que je te l'aurais dit ? On ne sort plus ensemble, que je sache. Et on ne se voit plus régulièrement.

— Alors, c'est comme ça que tu me punis, en me cachant des choses aussi graves. Tout ça parce que je sors avec une autre !

Même dans les films les plus délirants que j'avais pu me faire (dont un avec une mémorable scène de rupture où Bill quittait Shela *Chez Merlotte*, avant de confesser publiquement qu'elle ne m'était jamais arrivée à la cheville), je n'avais jamais imaginé une telle réaction. En dépit de la pénombre qui régnait dans la voiture, j'ai bien cru voir maître Cataliades rouler des yeux comme des billes. Il pensait peut-être que Bill en faisait un peu trop, lui aussi.

— Bill, je n'ai jamais eu l'intention de te punir. Mais nous ne partageons plus les détails de notre vie, maintenant. Pour tout te dire, j'avais un rendez-vous, le soir où j'ai été agressée, et j'étais avec le type en question quand c'est arrivé. Tu sais, je me suis faite à l'idée que toi et moi, c'est du passé.

— Avec qui étais-tu ?

— Non que ce soit vraiment tes affaires, mais comme c'est important pour la suite de l'histoire, je vais te répondre : je sors avec Quinn.

On avait déjà eu un rendez-vous et on en avait projeté un deuxième : ça voulait bien dire qu'on sortait ensemble, non ?

— Quinn le tigre... a soufflé Bill, sans rien laisser paraître de ce qu'il ressentait.

— Chapeau bas, jeune femme ! m'a félicitée maître Cataliades. Vous faites preuve de courage et de discernement dans vos choix.

— Je ne cherche pas vraiment l'approbation de qui que ce soit, ai-je rétorqué en m'efforçant de prendre un ton aussi neutre que possible. Ni la désapprobation, d'ailleurs.

Et j'ai agité la main pour leur signifier qu'on passait à autre chose.

— Voilà où je voulais en venir : mes agresseurs étaient de très jeunes loups-garous.

— Des lycanthropes ?

Je ne pouvais pas discerner l'expression de l'avocat, et sa voix

ne m'en apprenait pas davantage.

— Quel genre de lycanthropes ? m'a-t-il demandé.

Bonne question. Il y en avait au moins un qui suivait.

— Des « parvenus », selon leur propre formule. Pas des pursang. Ils avaient été mordus et, d'après moi, ils avaient sans doute été drogués pour l'occasion.

Ça leur a donné à réfléchir.

— Que s'est-il passé pendant et après l'attaque ? s'est enfin enquis Bill, brisant le silence qui s'était installé.

Je lui ai décrit la scène et ses suites.

— Donc, Quinn t'a emmenée *À La Queue du Loup*... Il a estimé que c'était la meilleure chose à faire, sans doute ?

Je savais que Bill était furieux, mais, comme d'habitude, je ne pouvais pas deviner pourquoi.

— Ça a peut-être marché, est intervenu maître Cataliades. Réfléchissez. Il n'est rien arrivé à Mlle Stackhouse depuis. Il faut donc en conclure que la menace de Quinn a fait son effet.

Je me suis retenue de faire : « Hein ? », mais je crois que Bill a lu mon incompréhension sur mon visage.

— Quinn a défié les membres de la meute de Shreveport, m'a-t-il expliqué. Il leur a signifié que tu étais sous sa protection et que, s'ils s'en prenaient à toi, ce serait à leurs risques et périls. Il les a accusés d'être derrière cette attaque, tout en leur rappelant que, même si ce n'était pas le cas, il leur revenait de traîner le coupable en justice.

— Je vois, ai-je répondu. Mais je pense que Quinn les mettait en garde plus qu'il ne les menaçait. Nuance. Ce que je n'ai pas compris... Rien de ce qui se passe dans la meute ne peut se faire à l'insu de Patrick Furnan, n'est-ce pas ? Il doit être au courant de tout, puisque c'est lui le grand manitou, maintenant. Alors, pourquoi ne pas aller le voir directement ? Pourquoi se contenter de faire un tour à l'abreuvoir local ?

—

— En voilà une question pertinente ! s'est exclamé maître Cataliades. Qu'avez-vous à répondre à cela, Compton ?

— Ce qui vient immédiatement à l'esprit : que Quinn doit être au courant de la mutinerie qui se trame contre Furnan. Il a jeté de l'huile sur le feu en informant les rebelles que Furnan s'était rendu coupable d'une tentative de meurtre à l'encontre d'une alliée de la meute.

N'allez pas vous imaginer qu'on parlait là d'un soulèvement national. La meute doit compter trente-cinq membres, en tout et pour tout – peut-être un peu plus, avec les militaires de la base aérienne de Barksdale. Dans ces conditions, il suffirait que cinq dissidents fassent sécession pour parler de rébellion.

— Pourquoi ne se débarrassent-ils pas de Furnan, tout simplement ?

Je ne suis pas très portée sur la politique, comme vous pouvez vous en rendre compte, je suppose.

Maître Cataliades me souriait. Il avait beau faire presque noir dans la voiture, je le sentais.

— Tellement direct, tellement typique ! a-t-il commenté. Tellement américain ! Eh bien, voyez-vous, mademoiselle Stackhouse, voilà comment les choses se présentent : les lycanthropes peuvent certes se montrer sauvages – et comment ! –, mais ils n'en respectent pas moins certaines règles. Le châtiment encouru pour le meurtre du chef de meute, sauf lutte officielle, est la mort.

— Mais qui... euh... ferait appliquer la sentence, si la meute gardait le secret sur cette mystérieuse disparition ?

— À moins que la meute ne soit prête à exécuter toute la famille Furnan, je pense que cette dernière se ferait un plaisir d'informer la hiérarchie des lycanthropes du meurtre de Patrick. Cela dit, peut-être connaissez-vous mieux les lycanthropes de Shreveport que moi. Y en a-t-il, parmi eux, qui ne verraient aucun inconvénient à massacrer la femme de Furnan et ses enfants ?

J'ai soupiré.

— Je ne vois pas, non.

— Maintenant, s'il s'agissait de vampires, a repris l'avocat, vous auriez bien moins de mal à trouver des individus capables de commettre ce genre de trahison. N'êtes-vous pas de cet avis, Compton ?

Il y a eu comme un blanc dans le texte.

— Les vampires doivent, eux aussi, payer pour leur crime, s'ils tuent l'un des leurs, a sèchement protesté Bill.

— Encore faut-il qu'ils soient affiliés à un clan, lui a fait aimablement remarquer l'avocat.

— Je ne savais pas qu'il y avait des clans chez les vampires, me suis-je étonnée.

— C'est nouveau. C'est une tentative de réglementation du monde des vampires pour le rendre plus acceptable aux yeux des humains. Si le modèle américain fait école, le monde des vampires ressemblera bientôt à une gigantesque multinationale, au lieu de véhiculer l'image tenace d'un ramassis de suceurs de sang sans foi ni loi. On débattrà d'ailleurs de ce sujet lors du sommet qui aura lieu dans quelques semaines.

— Pour en revenir à nos moutons, pourquoi Patrick Furnan essaierait-il de me supprimer ? Il ne m'aime pas, d'accord, et il sait que je prendrais le parti de Lèn, si j'étais appelée à choisir entre eux deux. Mais qu'est-ce que je représente pour lui ? Rien. Je n'ai aucune

importance. Alors, pourquoi aurait-il manigancé tout ça – trouver les deux gosses capables de faire ce genre de truc, les mordre, les lancer sur nos traces pour nous attaquer ?

— Vous avez l'art de poser les bonnes questions, mademoiselle Stackhouse. J'aimerais que mes réponses soient aussi pertinentes.

Bien. Si je ne devais pas obtenir plus d'informations que ça, autant garder mes réflexions pour moi.

La seule raison de tuer Magnolia – la seule que je pouvais imaginer, en tout cas –, c'était de m'empêcher de réceptionner le message qui m'enjoignait de me préparer à partir pour La Nouvelle-Orléans. Sans compter que Magnolia aurait, en quelque sorte, fait tampon entre toute créature qui aurait pu s'en prendre à moi et ma petite personne. Du moins aurait-elle été plus à même de percevoir la menace que moi et plus prompte à parer l'attaque.

Les choses étant ce qu'elles étaient, elle gisait déjà dans les bois quand j'étais allée à mon rendez-vous avec Quinn. Comment les jeunes hommes-loups avaient-ils su où me trouver ? Shreveport n'est pas une si grande ville, certes, mais on ne pouvait tout de même pas poster un planton à tous les coins de rue, au cas où je viendrais à passer par là. Mais si un lycanthrope nous avait repérés, Quinn et moi, quand nous entrions dans le théâtre, il aurait compris que je serais bloquée là pendant près de deux heures : c'était largement suffisant pour monter un guet-apens.

Et si la personne qui était à l'origine de tout ça l'avait su encore plus tôt, ça n'en aurait été que plus facile... Qui savait que j'avais un rendez-vous avec Quinn ? Eh bien, Nikkie : je le lui avais dit quand j'avais acheté mon ensemble pantalon chez elle. J'en avais parlé à Jason, je crois, lorsque je l'avais appelé pour prendre des nouvelles de Crystal. J'avais dit à Pam que j'avais un rendez-vous, mais je ne me rappelais pas lui avoir précisé où j'allais.

Et, bien sûr, il y avait Quinn lui-même...

A cette seule pensée, les larmes me sont montées aux yeux. Non que je connaisse Quinn si bien que ça ou que je puisse jauger son caractère d'après les brefs moments que j'avais passés avec lui... J'avais appris, au cours de ces derniers mois, qu'on ne pouvait pas connaître quelqu'un si vite, que découvrir sa véritable personnalité pouvait prendre des années. Ça m'avait profondément ébranlée, parce que d'ordinaire, j'arrive à connaître les gens très bien et très vite. Je les connais même mieux qu'ils ne pourront jamais le soupçonner. Mais encore faut-il qu'ils soient humains... Je m'étais trompée sur la personnalité de quelques Cess, et ça m'avait coûté cher, habituée au jugement rapide que la télépathie me permettait, je m'étais montrée naïve et imprudente.

Je me suis rencognée contre la portière et j'ai fermé les yeux.

J'avais besoin de me réfugier dans mon monde intérieur pour un temps, un monde dans lequel personne ne serait autorisé à entrer. Résultat : je me suis endormie dans la pénombre de la longue voiture qui filait dans la nuit, avec un demi-démon et un vampire assis en face de moi et une autre créature mi-humaine, mi-démoniaque derrière le volant.

Quand je me suis réveillée, j'avais la tête sur les genoux de Bill. Il me caressait les cheveux et le contact familial de ses doigts m'apaisait, tout en faisant naître en moi de voluptueuses sensations, sensations que Bill avait toujours su susciter.

Il m'a fallu une petite seconde pour me rappeler où j'étais et ce que je faisais là. Je me suis alors assise, en clignant des paupières. Sur la banquette qui me faisait face, maître Cataliades était d'une immobilité si parfaite qu'il devait dormir. Mais j'aurais été incapable de l'affirmer. S'il avait été humain, je l'aurais su sans doute possible.

— Où sommes-nous ? ai-je demandé.

— Nous sommes presque arrivés, m'a répondu Bill. Sookie, je...

— Mmm ?

Je me suis étirée en bâillant. Je rêvais d'une brosse à dents.

— Je peux t'aider à faire le tri parmi les affaires de Hadley, si tu veux.

J'ai eu l'impression qu'il s'était ravisé au dernier moment, que ce n'était pas du tout ce qu'il s'apprêtait à me dire.

— Si j'ai besoin d'aide, je sais où m'adresser.

Ça devait être suffisamment vague et ambigu, comme réponse.

Je commençais à avoir un mauvais pressentiment à propos de cet appartement. Peut-être qu'en fait, en me léguant tous ses biens, Hadley m'avait fait un cadeau empoisonné. Pourtant, elle avait expressément tenu à écarter Jason parce qu'il lui avait fait faux bond quand elle avait eu besoin de lui. Donc, logiquement, elle devait voir ce legs comme une bénédiction. Par ailleurs, Hadley n'était plus une humaine, mais une vampire, quand elle était morte (pour la deuxième fois, je veux dire). Ce genre de transformation ne laisse pas indemne.

Par la vitre, j'ai aperçu des lampadaires et d'autres voitures qu'on croisait dans l'obscurité. Il pleuvait, et il était 4 heures du matin. On roulait dans une paisible rue d'un quartier résidentiel quand la limousine s'est garée le long du trottoir.

— L'appartement de votre cousine, m'a annoncé maître Cataliades, au moment où Diantha ouvrait la portière.

J'étais déjà sur le trottoir que l'avocat essayait encore de s'extirper du véhicule, contraignant Bill à patienter derrière lui.

Devant moi se dressait un mur de deux mètres percé d'une arche, une sorte de porche sous lequel pouvaient s'engouffrer les voitures. Difficile de dire ce qu'il y avait à l'intérieur, dans la faible

clarté des lampadaires, mais ça semblait être une petite cour avec un minuscule rond-point central d'où jaillissait une explosion de verdure indiscernable dans la pénombre. Dans le coin droit, au fond, on apercevait une petite construction, sans doute une cabane à outils ou un abri de jardin. L'immeuble lui-même se composait d'un simple bâtiment d'un étage en forme de L. L'immeuble voisin semblait identique, d'après ce que je pouvais en voir, du moins. Celui de Hadley était blanc avec des volets vert foncé.

— Combien y a-t-il d'appartements et lequel est celui de Hadley ? ai-je demandé à maître Cataliades, qui s'essouffait à me suivre.

— La propriétaire occupe le rez-de-chaussée et le premier étage est désormais à vous, pour aussi longtemps que vous le souhaitez. Sa Majesté a payé le loyer jusqu'à l'homologation officielle du testament. Elle n'estimait pas juste qu'il soit prélevé sur votre héritage.

J'étais trop fatiguée pour réagir. Je me suis contentée de marmonner :

— Je ne vois pas pourquoi elle n'a pas mis les affaires de Hadley au garde-meuble. J'aurais tout aussi bien pu les trier là-bas.

— Vous vous habituerez à la façon de procéder de la reine.

— Si vous le dites. En attendant, pourriez-vous juste me montrer où se trouve l'appartement de Hadley ? J'aimerais monter mes bagages et dormir un peu.

— Oh, mais bien sûr ! Bien sûr ! En outre, l'aube approche, et M. Compton doit gagner la résidence royale, où il trouvera refuge pour la journée.

Diantha avait déjà commencé à gravir l'escalier.

— Voici votre clé, mademoiselle Stackhouse. Dès que Diantha sera redescendue, nous vous laisserons. Vous pourrez voir la propriétaire dès demain.

— C'est ça, ai-je acquiescé, avant de monter les marches à pas lourds, en me tenant à la rampe de fer forgé.

Diantha avait déposé mon sac de sport et mon gros fourre-tout au pied de l'une des deux portes du premier. Une longue galerie couverte courait le long de la façade. Une odeur particulière et une étrange sensation ont alors attiré mon attention. J'ai immédiatement reconnu la vibration magique qui entourait fenêtres et portes du premier. Les scellés que l'on avait posés sur l'appartement étaient d'une autre nature que ceux que j'avais imaginés.

La clé à la main, j'ai marqué une hésitation.

— Ne vous inquiétez pas : vous serez identifiée, m'a lancé l'avocat, toujours au pied de l'escalier.

J'ai ouvert la porte d'une main mal assurée. Une bouffée d'air chaud m'a immédiatement sauté au visage. Cet appartement avait été

fermé des semaines. Personne n'était donc venu l'aérer ? Non que ça sente vraiment mauvais, juste une odeur de renfermé. On avait dû laisser la climatisation en route. J'ai cherché l'interrupteur le plus proche à tâtons. Une lampe s'est allumée sur un piédestal de marbre à droite de la porte. Un cercle de lumière dorée est apparu sur le parquet lustré, éclairant quelques meubles anciens. Enfin, du faux ancien, à mon avis. J'ai fait un pas de plus à l'intérieur, en essayant de m'imaginer Hadley dans cet environnement, Hadley qui portait du rouge à lèvres noir sur sa photo de terminale et achetait ses chaussures dans des boutiques discount.

— Sookie...

Bill se tenait derrière moi, sur le seuil. Je ne l'ai pas invité à entrer.

— Il faut que je me couche, Bill. Je te verrai demain. Tu as le numéro de la reine ?

— Cataliades a glissé une carte avec toutes les informations utiles dans ton sac pendant que tu dormais.

— Oh ! Parfait. Bon, alors, bonne nuit.

Et je lui ai fermé la porte au nez. D'accord, ce n'était pas poli, mais je n'étais pas en état de parler avec lui. Ça m'avait perturbée de me réveiller la tête sur ses genoux.

Peu de temps après, j'ai entendu ses pas dans l'escalier. Je n'ai jamais été aussi soulagée de me retrouver seule. Après une nuit passée en voiture et le petit somme que j'avais piqué en route, je me sentais complètement désorientée, et j'avais désespérément besoin de me laver les dents. Il était temps d'explorer l'appartement avec, comme objectif premier, la salle de bains.

J'ai commencé la visite avec circonspection. La partie la plus courte du L correspondait à la salle à manger, où je me trouvais. Elle comprenait une cuisine américaine qui occupait une partie du mur de droite, au fond. À ma gauche, formant la partie la plus longue du L, s'étirait un couloir avec, d'un côté, des portes-fenêtres qui donnaient directement sur le balcon et, de l'autre, plusieurs portes entrebâillées.

Mes sacs à la main, j'ai remonté le couloir, jetant au passage un coup d'œil par chaque porte entrouverte. Je n'avais pas trouvé d'interrupteur. Il devait pourtant y en avoir un, puisque j'apercevais des lampes au plafond.

Mais, grâce au clair de lune qui pénétrait par les fenêtres de chaque pièce, j'y voyais assez pour me repérer. La première porte donnait sur une salle de bains. Dieu merci ! Sauf que ce n'était pas ce que je cherchais. C'était plutôt un cabinet de toilette avec une petite cabine de douche, des W-C et un lavabo, le tout d'une impeccable propreté. J'ai continué mon chemin et jeté un coup d'œil dans la pièce suivante, qui devait probablement servir de chambre d'amis. Hadley y

avait installé un bureau pourvu de tout le matériel informatique dernier cri. Rien d'intéressant pour moi là-dedans.

La porte suivante était fermée. Je l'ai poussée, juste assez pour passer la tête à l'intérieur. C'était une sorte de grand débarras aux murs tapissés de rayonnages remplis de trucs que je n'ai pas pris le temps d'identifier.

À mon grand soulagement, la porte suivante donnait sur la vraie salle de bains de Hadley, qui comprenait une douche, une baignoire et un grand lavabo avec table de toilette incorporée, laquelle était encombrée de produits de beauté. Un fer à friser était posé dessus, toujours branché. Cinq ou six bouteilles de parfum étaient alignées sur une étagère, et le panier à linge était plein de serviettes de toilette sales qu'on avait jetées en boule. Réflexe féminin s'il en est, je me suis penchée pour les sentir. Je l'ai aussitôt regretté : elles empestaient. Encore une chance que cette puanteur n'ait pas envahi tout l'appartement ! Plutôt curieux, d'ailleurs, à la réflexion. J'ai attrapé ledit panier, ouvert la porte-fenêtre de l'autre côté du couloir et mis tout ça dehors. J'avais laissé la lumière allumée dans la salle de bains : j'avais la ferme intention d'y retourner sous peu.

La dernière porte, celle qui se trouvait au fond du couloir, à angle droit par rapport aux autres, donnait sur la chambre de Hadley. Elle était spacieuse, quoique plus petite que la mienne, et comprenait un grand placard bourré de fringues. Le lit était fait. Ça ne ressemblait pas à Hadley, et je me suis demandé si quelqu'un était entré dans l'appartement après la mort de ma cousine et avant que les scellés magiques ne soient posés. La chambre était plongée dans le noir complet. Les fenêtres avaient été obstruées par de jolis panneaux de bois peints.

J'ai posé mes sacs au pied de la commode et fouillé dedans jusqu'à ce que je trouve ma trousse de toilette et mes tampons, puis j'ai regagné la salle de bains d'un pas traînant. J'ai aussitôt sorti ma brosse à dents et mon dentifrice et j'ai enfin pu me brosser les dents et me débarbouiller : bonheur suprême ! J'ai éteint la lumière et je suis retournée dans la chambre. Là, j'ai replié le couvre-lit et fait la grimace. Quelle horreur ! Des draps en satin noir ! Et ce n'était même pas du vrai satin. Je n'allais pourtant pas me mettre à la recherche d'une autre paire de draps à une heure pareille. Et si Hadley n'avait rien d'autre ?

Je me suis donc mise au lit et, après m'être tortillée deux ou trois minutes, le temps de m'habituer au contact visqueux des draps, j'ai fini par m'endormir.

On me pinçait les orteils en beuglant : «Debout ! Debout ! » Catapultée brusquement du rêve à la réalité, j'ai repris mes esprits en un éclair. En ouvrant les yeux, je me suis retrouvée dans une pièce inconnue inondée de soleil. Une femme que je ne connaissais pas se tenait au pied de mon lit.

— Non, mais vous êtes qui, vous d'abord ?

J'étais furieuse, mais je n'avais pas peur. L'intruse n'avait pas l'air dangereuse. C'était une fille de mon âge, aux cheveux bruns courts et aux yeux d'un bleu qui paraissait d'autant plus clair qu'elle était très bronzée. Elle portait un short kaki et une chemise blanche ouverte sur un débardeur corail – un peu en avance sur la saison, non ?

— Je suis Amélia Broadway, la propriétaire de cet immeuble.

— Et qu'est-ce qui vous prend de venir me réveiller ?

— J'ai entendu Cataliades dans la cour, cette nuit, et j'ai compris qu'il vous avait amenée ici pour vider l'appartement de Hadley. J'ai à vous parler.

— Et vous ne pouviez pas attendre que je me lève ? En plus, vous avez utilisé une clé pour entrer au lieu de sonner ! C'est quoi, votre problème ?

Elle avait l'air complètement ahurie. Apparemment, elle venait seulement de réaliser qu'elle aurait pu gérer la situation autrement.

— Eh bien, vous comprenez, je me faisais du souci, a-t-elle répondu d'une voix incertaine.

— Ah, oui ? Bienvenue au club ! Moi aussi, j'ai des soucis, plein de soucis, dont vous, en ce moment. Alors, vous allez sortir d'ici tout de suite et m'attendre dans le salon, compris ?

— Bien sûr, je... je peux faire ça.

J'ai laissé mon cœur se remettre de ses émotions, avant de me glisser hors du lit. J'ai sorti quelques vêtements de mon sac et rejoint la salle de bains comme une zombie. Au passage, j'ai aperçu ma visiteuse. Elle époussetait le salon avec un chiffon qui ressemblait à

une chemise d'homme. D'accord...

Je me suis dépêchée de prendre ma douche, me suis maquillée à la va-vite et suis sortie de la salle de bains pieds nus, mais décemment vêtue d'un jean et d'un tee-shirt.

Amélia Broadway a interrompu sa crise de ménage pour me dévisager.

— Vous ne ressemblez pas du tout à Hadley, a-t-elle commenté.

Impossible de dire si, dans sa bouche, c'était un compliment ou un reproche.

— Je n'ai rien à voir avec Hadley, lui ai-je confirmé.

— Eh bien, tant mieux ! Hadley était franchement imbuvable, a-t-elle lâché. Oups ! Désolée. Je crois que je manque un peu de tact.

— Non ?

Je m'étais efforcée de conserver un ton neutre, mais je crains qu'une petite note sarcastique n'ait tout de même pointé le bout de son nez.

— Bon. Si vous savez où se trouve le café, pourriez-vous être assez aimable pour m'orienter dans la bonne direction ? lui ai-je demandé.

Je découvrais la cuisine en plein jour. Pierres apparentes, cuivres, plan de travail en acier inoxydable, réfrigérateur assorti, évier avec robinetterie qui devait coûter plus cher que ma garde-robe au grand complet... Et tout ça pour une vampire qui n'avait même pas besoin de cuisine, pour commencer !

— La cafetière est juste là.

Ah, oui ! Noire et design, elle se fondait parfaitement dans le décor. Hadley ayant toujours été accro à la caféine, j'imaginais que, même vampirisée, elle avait gardé un stock de sa boisson favorite. J'ai ouvert le placard au-dessus de la cafetière : bingo ! Deux boîtes de Community Coffee et les filtres qui allaient avec. La première boîte que j'ai attrapée n'avait pas été ouverte, mais la seconde était entamée et à moitié pleine. J'ai respiré la merveilleuse odeur du café avec bonheur. Incroyable ! On aurait pu croire qu'on venait de le moudre.

Après avoir rempli un filtre et mis la cafetière en marche, j'ai trouvé deux grandes tasses que j'ai posées sur le plan de travail. Le sucrier était juste à portée de ma main. Mais quand je l'ai ouvert, je n'ai découvert qu'un petit amas tout dur que j'ai jeté à la poubelle – laquelle, bizarrement, était pourvue d'un sac en plastique propre : elle avait été vidée après la mort de Hadley. Peut-être Hadley avait-elle du lait en poudre quelque part. Dans le réfrigérateur ? Dans le Sud, les gens qui ne s'en servent pas régulièrement le rangent souvent là.

Mais, quand j'ai voulu visiter l'intérieur de ce rutilant monument d'acier inoxydable, je n'ai trouvé, en tout et pour tout, que cinq bouteilles de PurSang.

C'est à ce moment-là que j'ai vraiment réalisé que ma cousine Hadley, à sa mort, n'était plus un être humain, mais bel et bien une vampire. Ça m'a fait un choc. J'avais tant de souvenirs d'elle. Des bons, mais surtout des mauvais... Il n'en demeurait pas moins que, dans tous ces souvenirs, ma cousine respirait et avait un cœur qui battait dans la poitrine. Je suis restée un moment sans bouger, les lèvres pincées, à regarder les bouteilles rouges. Puis je me suis ressaisie et j'ai refermé la porte tout doucement.

Après de vaines recherches dans les placards, j'ai fini par dire à Amélia qu'elle avait intérêt à aimer le café noir.

— Oh ! Oui, oui ! m'a-t-elle assuré, avec un air de petite fille sage. Ce sera parfait.

Elle essayait manifestement de se montrer sous son meilleur jour. Je ne pouvais que m'en réjouir : jusqu'à présent, je n'avais vu que le pire. Elle s'était assise du bout des fesses sur un des fauteuils à pieds tournés de ma défunte cousine. Les fauteuils en question étaient recouverts d'un très joli tissu, une étoffe soyeuse jaune à motifs floraux rouges et bleus. Mais ce n'était pas mon style : trop fragiles à mon goût. J'aime les meubles qu'on ne risque pas d'abîmer en renversant son Coca ou en laissant le chien monter dessus. J'ai quand même essayé de m'installer tant bien que mal sur le siège qui faisait face à Amélia. Ravissante, cette causeuse, assurément, mais, confortable, non. Soupçons confirmés.

— Qu'est-ce que vous êtes, Amélia, au juste ?

— Pardon ?

— Vous êtes quoi ?

— Ah ! Une sorcière.

— C'est bien ce que je pensais.

Je n'avais pas ressenti cette impression d'étrangeté propre aux créatures dont le caractère surnaturel s'inscrit au cœur même des cellules, au point de modifier leur nature profonde. Amélia, elle, avait acquis sa « différence » : elle n'était pas née avec.

— C'est vous qui avez posé les scellés magiques sur l'appartement ?

— Oui, m'a-t-elle répondu avec une certaine fierté.

À la façon dont elle m'a alors regardée, j'ai compris qu'elle était en train de me jauger. Je savais que l'appartement bénéficiait de sorts de protection, je savais qu'elle n'était pas une humaine tout à fait ordinaire, et si, quant à moi, j'en étais bien une, je savais pourtant qu'un autre monde existait : j'ai lu toutes ces pensées dans son esprit aussi aisément que si elle les avait exprimées à haute voix. Elle se révélait une « émettrice » hors pair : ses messages étaient aussi clairs et nets que sa peau de pêche.

— La nuit où Hadley est morte, l'avocat royal m'a appelée, m'a-

t-elle raconté. Je dormais, évidemment. Il m'a dit de boucler l'appartement, que Hadley ne reviendrait pas, mais que la reine voulait garder l'endroit intact pour son héritière. Le lendemain, à la première heure, je suis venue ici et j'ai commencé à nettoyer.

Elle avait même mis des gants en caoutchouc. Elle les portait dans l'image mentale qu'elle avait gardée de cette matinée de ménage.

— Vous avez vidé les poubelles et fait le lit ?

Elle a eu l'air gênée.

— Oui. Je n'avais pas réalisé que « intact » voulait dire qu'il ne fallait toucher à rien. Quand Cataliades s'est pointé ici, je me suis fait sonner les cloches. Mais je suis bien contente d'avoir sorti les poubelles quand même. C'est bizarre parce que quelqu'un a fouillé dedans, cette nuit-là, avant que le camion ne passe les ramasser.

— J'imagine que vous ne savez pas si l'intrus a pris quelque chose ?

Elle m'a jeté un coup d'œil incrédule.

— Comme si je fouillais dans les ordures !

Puis elle a quand même ajouté, comme à regret :

— On leur avait jeté un sort. Mais je ne sais pas lequel, ni à quoi il servait.

Bon, d'accord. Ce n'étaient pas de très bonnes nouvelles. Amélia préférait ne pas y penser, quant à elle. Elle ne voulait pas admettre que son immeuble puisse être la cible d'une attaque de Cess. Elle était fière que ses sorts de protection aient tenu. Mais elle n'avait pas songé à protéger la poubelle...

— Oh ! J'ai aussi descendu les plantes de Hadley chez moi pour m'en occuper plus facilement, m'a-t-elle annoncé. Si vous voulez les remporter avec vous à Trifouillis-les-Oies, ne vous gênez surtout pas.

— A Bon Temps.

Amélia a eu un petit reniflement dédaigneux, marque de ce mépris viscéral qu'ont tous les habitants des grandes villes pour ceux des petites bourgades de province.

— Alors, comme ça, cet immeuble vous appartient ? Et vous louiez le premier à Hadley depuis...

— À peu près un an. Elle avait déjà été vampirisée à l'époque. C'était la petite amie de la reine, et depuis un bon moment. Je me suis dit que c'était une solide garantie, vous comprenez ? Qui irait attaquer la favorite de la reine ou cambrioler son appartement, hein ?

J'avais bien envie de savoir où elle avait trouvé les moyens de se payer un bel immeuble comme ça, mais je jugeais la question un peu trop indiscreète pour franchir mes lèvres.

— Donc, c'est la magie qui vous fait vivre ? lui ai-je demandé en prenant un air dégagé, comme si ça ne m'intéressait pas plus que ça.

Malgré son haussement d'épaules désinvolte, il était clair qu'elle était contente : ma curiosité à ce sujet la flattait. Quoique sa mère lui ait légué une belle somme, Amélia était ravie de pouvoir gagner sa vie.

— Oui, plus ou moins.

Elle avait voulu feindre la modestie, mais c'était raté. Elle avait travaillé dur pour devenir une sorcière et s'enorgueillissait de ses pouvoirs.

Aussi facile que de lire un bouquin.

— Quand les affaires ralentissent un peu, je file un coup de main à une copine qui tient un magasin de magie à deux pas de Jackson Square. Je tire les cartes, là-bas. Et, parfois, je fais un circuit « spécial magie » de La Nouvelle-Orléans pour les touristes. Lorsque je réussis à leur flanquer suffisamment la frousse, ils me filent de gros pourboires. Alors, l'un dans l'autre, je m'en sors plutôt bien.

— Mais vous pratiquez la vraie magie, bien sûr.

Elle a hoché la tête, visiblement satisfaite de voir ses talents reconnus.

— Pour qui ? Puisque, dans le monde dit réel, personne n'y croit.

— Les Cess et les vamps paient bien. Très bien, même. Les vamps et les lycanthropes surtout, a-t-elle précisé. Quant aux autres, ils ne sont pas assez bien organisés.

D'un geste négligent, elle a balayé les Cess les moins puissantes, chauves-souris-garous et autres changelings de bas étage, dont elle tenait les pouvoirs pour quantité négligeable. Une erreur qui pouvait lui coûter cher.

— Et les fées ?

Pure curiosité de ma part, je l'avoue.

— Elles ont leur propre magie : elles n'ont pas besoin de moi, a-t-elle répondu avec un haussement d'épaules. Je sais, pour quelqu'un comme vous, qu'il puisse seulement exister un tel pouvoir, un pouvoir à la fois invisible et naturel, un pouvoir qui défie la logique et contredit tout ce qu'on vous a toujours appris, c'est difficile à accepter.

J'ai retenu une furieuse envie de ricaner. Elle ne connaissait vraiment rien de moi. Je ne savais pas de quoi Hadley et elle parlaient, quand elles se voyaient, mais ce n'était assurément pas famille. En me passant par la tête, cette idée a déclenché comme une alarme assourdie dans mon esprit : c'était un truc à creuser. Mais j'ai remis ça à plus tard. Pour l'heure, j'avais déjà assez de pain sur la planche avec Amélia Broadway.

— Vous diriez donc que vous êtes dotée d'un fort pouvoir surnaturel ?

Je l'ai sentie étouffer la bouffée de vanité qui la submergeait.

— Je possède un certain pouvoir, oui, a-t-elle répondu avec humilité. Par exemple, quand j'ai compris que je ne pouvais pas finir de nettoyer l'appartement, j'ai jeté un sort de stase magique. Et bien que les lieux n'aient pas été ouverts depuis des mois, vous n'avez rien senti, n'est-ce pas ?

Voilà qui expliquait pourquoi les serviettes tachées n'avaient pas empuanti la salle de bains.

— Donc, vous jetez des sorts pour les Cess, vous lisez l'avenir dans une boutique de magie et vous servez parfois de guide pour des visites touristiques de la ville : rien qui ressemble vraiment à un emploi de bureau, là-dedans, hein ?

— C'est sûr, a-t-elle acquiescé avec un mélange de plaisir et de fierté.

— Vous gérez donc votre emploi du temps comme vous l'entendez ?

J'ai immédiatement perçu son soulagement : quel bonheur de ne plus avoir à aller au bureau tous les jours, comme du temps où elle travaillait à la poste ! Et elle y était restée trois ans, avant de devenir une sorcière à part entière.

— Oui.

— Vous allez donc pouvoir m'aider à vider l'appartement de Hadley. Je vous paierai, naturellement.

— Eh bien... oui, je vous donnerai un coup de main. Plus vite je serai débarrassée de toutes ces affaires, plus vite je pourrai relouer. Pour ce qui est de me payer, attendez plutôt de voir combien de temps je vais pouvoir y consacrer. Il m'arrive parfois d'avoir, disons, des urgences.

— Vous êtes pressée de relouer ? Mais la reine a bien payé le loyer depuis la disparition de Hadley, non ?

— Oui. Mais ça me fiche la frousse de savoir que ses affaires sont encore là. Sans parler des tentatives de cambriolage. Il y en a déjà eu deux. La dernière remonte à seulement deux jours.

J'ai laissé tomber le sourire poli.

— Au début, a continué à marmonner Amélia, j'ai cru que c'était comme quand quelqu'un meurt et qu'on lit l'avis de décès dans le journal : les cambrioleurs en profitent. Mais il n'y a pas de notice nécrologique pour les vampires, forcément, vu qu'ils sont déjà morts... Ça n'empêche pas que l'info de la mort de Hadley a dû circuler parmi les vamps, surtout après que Waldo a disparu de la circulation. Quoi qu'il en soit, il ne doit pas y avoir de rapport entre la mort de Hadley et les cambriolages. Le taux de criminalité est plutôt élevé à La Nouvelle-Orléans et...

— Oh ! Vous connaissiez Waldo ? me suis-je exclamée pour

tenter d'arrêter ce véritable moulin à paroles.

Waldo, ancien favori de la reine (pas au lit, bien sûr, mais en tant que larbin, je présume), n'avait pas apprécié de se voir supplanté par ma cousine Hadley. Aussi, constatant que Hadley demeurerait en faveur auprès de Sa Majesté (leur relation avait battu des records de longévité), l'avait-il entraînée au cimetière St. Louis, haut lieu touristique s'il en est, soi-disant pour invoquer l'esprit de Marie Laveau, célèbre reine vaudou de La Nouvelle-Orléans. Au lieu de quoi, il avait tué Hadley et incriminé la Confrérie du Soleil. Maître Cataliades m'avait cependant discrètement mise sur la voie, jusqu'à ce que je finisse par découvrir la culpabilité de Waldo. La reine m'avait proposé de l'exécuter de mes propres mains (un privilège insigne de sa part, j'imagine). Mais j'avais préféré jouer mon joker, sur ce coup-là, ce qui n'avait pas empêché Waldo de mourir d'une mort définitive, tout comme Hadley. J'ai réprimé un frisson.

— Eh bien, oui, à mon grand regret, m'a répondu Amélia, avec cette franchise qui semblait la caractériser. Mais vous avez employé l'imparfait. Oserais-je espérer que Waldo a rejoint sa dernière demeure à l'heure qu'il est ?

— Vous pouvez. Oser, je veux dire.

— Youpi ! s'est-elle joyeusement écriée, avec cette même spontanéité incorrigible. Pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle !

« Eh bien, au moins, j'aurai ensoleillé la journée de quelqu'un ! » me suis-je dit.

Je pouvais lire, dans les pensées d'Amélia, à quel point elle avait détesté le vieux vampire. Ce n'était pas moi qui allais lui jeter la pierre : Waldo était détestable.

— Donc, ai-je repris, vous voulez vider l'appartement de Hadley et le relouer parce que vous pensez que, comme ça, votre immeuble ne sera plus visé par ces cambrioleurs qui auraient entendu parler de la mort de Hadley ?

— C'est ça, a-t-elle approuvé, avant de prendre une dernière gorgée de café. Et puis, j'aime bien l'idée d'avoir quelqu'un au-dessus de moi. Savoir cet appartement vide me file les jetons. Encore une chance que les vampires ne puissent pas laisser de fantômes derrière eux !

— Tiens ! Je l'ignorais.

Je n'y avais même jamais pensé, d'ailleurs.

— Non, non, pas de fantôme vampire ! a-t-elle allègrement chantonné. Pas de danger ! Il faut mourir en humain pour laisser un fantôme derrière soi. Hé ! Vous voulez que je vous tire les cartes ? Je sais, c'est toujours un peu flippant de se faire prédire l'avenir. Mais je

vous promets que vous ne le regretterez pas : je suis super bonne à ce petit jeu-là.

Elle pensait que ce serait amusant de me faire goûter aux attractions touristiques du cru, puisque je ne resterais que peu de temps à La Nouvelle-Orléans. Et puis, elle croyait aussi que, plus elle se montrerait gentille avec moi, plus vite je viderais l'appartement de Hadley, et plus vite elle pourrait le récupérer.

— D'accord, ai-je répondu. Vous pouvez même le faire maintenant, si vous voulez.

Ça pouvait être un bon moyen de vérifier si elle était aussi douée qu'elle le prétendait. Une chose était sûre : elle n'avait vraiment pas le profil de la sorcière type. Fraîche et rose, resplendissante de santé, Amélia avait tout de la ménagère lambda qui s'épanouit dans son petit pavillon de banlieue, entre sa Ford Explorer et son épagneul anglais. Pourtant, en un clin d'œil, elle avait sorti un jeu de tarot de la poche de son short et se penchait sur la table basse pour étaler les cartes, qu'elle manipulait avec une rapidité et une dextérité toutes professionnelles.

Après avoir attentivement étudié les images pendant une minute, son regard a cessé de se promener sur les cartes pour se figer. Les yeux rivés à la table, parfaitement immobile, elle a piqué un fard magistral, puis a fermé les paupières comme si elle était mortifiée. Et pour cause...

— OK, a-t-elle finalement soufflé d'un ton parfaitement calme. Vous êtes quoi, au juste ?

— Télépathe.

— Bon sang ! Il faut toujours que je me fie à mes premières impressions ! Je n'apprendrai donc jamais !

— Je n'ai rien d'un danger public, vous savez, lui ai-je assuré. Tout le monde vous le dira.

Elle a tressailli.

— Bon. L'essentiel, c'est que je ne refasse pas la même erreur. On ne m'y reprendra plus. C'est vrai que vous aviez l'air d'en savoir plus long sur les Cess et les vamps que le pékin moyen...

Puis elle a poussé un gros soupir.

— Et voilà ! Maintenant, je vais être obligée de dire à ma conseillère que je me suis fait avoir.

Elle avait l'air aussi accablée qu'elle pouvait l'être. C'est-à-dire... pas beaucoup.

— Vous avez un... un mentor ?

— Oui, on peut dire ça comme ça. Une ancienne qui suit nos progrès pendant nos trois premières années d'exercice.

— Et comment savez-vous que vous êtes devenue professionnelle ?

— Oh ! Il y a un examen à passer.

Elle s'est levée et s'est dirigée vers la cuisine. En un clin d'œil, elle avait lavé la verseuse et le filtre en plastique et les avait méthodiquement disposés sur le gouttoir.

— Alors, on commence à emballer tout ça demain ? lui ai-je lancé avec un semblant d'enthousiasme.

— Et pourquoi pas maintenant ?

— J'aimerais bien faire un premier tri d'abord, ai-je répondu, en prenant sur moi pour ne rien laisser paraître de mon irritation naissante.

— Oh ! Oui, naturellement, a-t-elle répondu avec empressement. Et j'imagine que vous devez aller chez la reine, ce soir ?

— Je ne sais pas.

— Oh ! Je parie qu'ils vous attendent. Dites, il y avait bien un beau vampire ténébreux ici, cette nuit ? Il m'a semblé que son visage m'était familier...

— Bill Compton. Il vit en Louisiane depuis un moment et il a déjà fait quelques petites choses pour la reine.

Elle m'a dévisagée. Il y avait de l'étonnement dans ses yeux clairs.

— Ah ! Je pensais qu'il connaissait votre cousine.

— Non. Bien, merci de m'avoir réveillée pour que je puisse me mettre de bonne heure au travail. Et merci de bien vouloir me donner un coup de main.

Elle était contente de pouvoir s'en aller. Elle ne s'était pas attendue à tomber sur quelqu'un comme moi et elle voulait prendre le temps de réfléchir à la question, de se renseigner un peu – de passer quelques petits coups de fil à des consœurs de la région de Bon Temps, par exemple.

— Holly Cleary, lui ai-je dit, histoire de lui faciliter les choses. C'est celle qui me connaît le mieux.

Amélia a eu un hoquet de stupeur et m'a saluée précipitamment, d'une voix qui m'a paru légèrement tremblante. Elle est partie comme si elle avait le feu aux fesses.

Je me suis sentie vieille, tout à coup. Je n'avais cherché qu'à l'épater, mais en moins d'une heure, j'avais mis cette jeune sorcière sûre d'elle et de ses pouvoirs dans un tel état d'anxiété et de doute qu'on aurait pu la prendre pour une gamine en pleine crise d'adolescence. Il n'y avait vraiment pas de quoi se vanter.

Mais, tout en prenant un calepin et un stylo (là où ils devaient se trouver : dans le tiroir, sous le téléphone) pour mettre au point un plan d'action, je me suis consolée en me disant qu'Amélia avait bien besoin de cette gifle psychologique et que si elle n'était pas venue de

moi, elle aurait pu lui être administrée par quelqu'un qui lui aurait sans doute fait beaucoup plus de mal que moi.

Bon. J'allais avoir besoin de cartons, ça, c'était clair. J'allais donc aussi avoir besoin de gros Scotch, d'un marqueur et sans doute de ciseaux. Et, enfin, j'allais avoir besoin d'un camion pour transporter tout ce que je voulais garder à Bon Temps. Je pourrais demander à Jason de venir, ou louer une camionnette, ou demander à maître Cataliades s'il ne connaissait pas quelqu'un qui soit susceptible de m'en prêter une. Si je ne gardais pas grand-chose, je pourrais peut-être me contenter d'une voiture et d'une remorque. Je n'avais jamais fait de déménagement de ma vie, mais ça ne devait pas être bien compliqué. Comme, de toute façon, je n'avais pas de moyen de locomotion pour aller chercher le matériel nécessaire pour faire les cartons, ça réglait momentanément le problème. Ce qui ne m'empêchait pas de commencer à trier. Après tout, plus vite j'aurais fini, plus vite je pourrais rentrer à Bon Temps, reprendre le boulot et me débarrasser des vampires de La Nouvelle-Orléans, par la même occasion. Au fond de moi, j'étais bien contente que Bill soit venu. Quoiqu'il ait l'art de me mettre les nerfs en pelote, il était proche de moi. Après tout, il était tout de même le premier vampire que j'aie rencontré. Quand j'y repensais... C'avait presque été miraculeux, la façon dont ça s'était passé.

Il était entré dans le bar, et j'avais tout de suite été fascinée. Imaginez un peu : je ne pouvais pas lire dans ses pensées ! Et puis, un peu plus tard dans la soirée, je l'avais sauvé alors qu'il avait été ligoté par des Saigneurs, ces humains qui s'attaquent aux vampires pour les saigner et vendre ensuite leur sang – la nouvelle drogue en vogue depuis quelques années. Je n'ai pas pu m'empêcher de soupirer en songeant au bonheur que j'avais connu à ses côtés... bonheur qui s'était interrompu lorsqu'il avait été rappelé par sa marraine, celle qui l'avait vampirisé : Loréna, laquelle était désormais définitivement morte, elle aussi (et je suis bien placée pour le savoir).

Je me suis secouée. Ce n'était pas le moment de ressasser le passé. L'heure était à l'action et à la décision. J'ai donc décidé de

commencer ma sélection au rayon vestimentaire.

Au bout d'un quart d'heure, j'avais déjà compris que, question fringues, le choix serait vite fait. J'allais pratiquement tout balancer. Non seulement mes goûts en la matière différaient radicalement de ceux de ma défunte cousine, mais elle était plus étroite de hanches que moi, avait moins de poitrine et était aussi brune que j'étais blonde. Hadley aimait les trucs sombres, le style théâtral. J'étais beaucoup plus discrète, à ce niveau-là. Finalement, j'ai juste mis une poignée de débardeurs, un ou deux shorts et pantalons de pyjama dans la pile « à garder ».

J'ai trouvé un rouleau de sacs-poubelle et je m'en suis servie pour emballer les autres vêtements. Dès que j'avais rempli un sac, j'allais le déposer sur le balcon pour dégager l'appartement.

Je m'étais mise au boulot vers midi et, une fois que j'ai eu décrypté le fonctionnement du lecteur de CD de Hadley, je n'ai pas vu les heures passer. La majorité de la musique qu'elle écoutait ne figurait pas vraiment dans mon top 50 personnel, mais c'est toujours intéressant de découvrir des trucs différents. Elle avait des tonnes de CD : No Doubt, Nine Inch Nails, Eminem, Usher...

J'attaquais les tiroirs de la commode quand le jour a commencé à baisser. Je me suis alors accordé une petite pause sur le balcon, juste le temps de regarder la ville se parer pour la nuit. La Nouvelle-Orléans était désormais noctambule. Oh ! Elle avait toujours été une ville très bruyante et très animée la nuit, mais elle était devenue une telle plaque tournante pour les immortels que ça l'avait complètement transformée. Les airs de jazz que l'on entendait dans Bourbon Street n'étaient plus joués, ces temps-ci, que par des mains qui n'avaient pas vu le soleil depuis des décennies. Quelques guirlandes de notes flottaient dans l'air, échos de festivités lointaines qui me parvenaient assourdis. Je me suis assise sur une chaise pour écouter un moment. J'espérais que j'aurais l'occasion de visiter un peu la ville. La Nouvelle-Orléans est unique : elle ne ressemble à aucun autre endroit aux États-Unis. Et cela ne tient pas à l'afflux des vampires, c'était déjà comme ça avant. J'ai poussé un soupir et brusquement réalisé que j'avais faim. Évidemment, Hadley n'avait rien à manger chez elle, et je n'avais pas du tout l'intention de me mettre à boire du sang. Après ce qui s'était passé entre nous, je me voyais mal demander à Amélia de me dépanner, encore moins de m'inviter à dîner. Peut-être que si on venait me chercher pour aller chez la reine, on pourrait m'emmener au passage faire des courses.

Comme je me retournais pour rentrer dans l'appartement, mon regard s'est posé sur les serviettes à moitié moisies que j'avais sorties dans la nuit. Elles empestaient. Bizarre. J'aurais plutôt pensé que l'odeur se dissiperait, à l'air libre. Mais c'était tout le contraire : quand

j'ai pris le panier pour le rentrer, j'ai cru que j'allais m'étrangler de dégoût tant la puanteur me suffoquait. Il fallait absolument les laver. J'avais repéré dans le coin de la cuisine un lave-linge et un sèche-linge superposés : la propreté érigée en totem !

J'ai voulu secouer les serviettes, mais elles s'étaient collées entre elles en séchant. Ce n'était plus qu'une grosse boule compacte de chiffons racornis. Exaspérée, j'ai tiré sur un bout qui dépassait. Après avoir résisté un moment, les amas noirâtres qui aggloméraient les plis du tissu ont fini par céder.

— Oh, non !

Les taches sombres n'étaient autre que... du sang.

— Oh, Hadley ! ai-je lâché dans un souffle. Mais qu'est-ce que tu as fait ?

L'odeur était aussi terrible que le choc. Je me suis laissée tomber sur une chaise devant la petite table de la cuisine. Des paillettes de sang séché s'étaient éparpillées par terre. J'en avais même sur les bras. Je fixais les serviettes, le regard vide. Je ne pouvais pas lire dans les pensées d'une serviette, bon sang ! Non, mes dons ne me seraient d'aucune utilité, en l'occurrence. J'avais plutôt besoin... d'une sorcière. Comme celle que j'avais traumatisée et renvoyée chez elle, le moral dans les chaussettes ? Tout juste.

Mais, d'abord, il fallait que je passe l'appartement au peigne fin pour voir s'il ne me réservait pas d'autres surprises.

Oh que si ! Et pas des moindres.

Le cadavre était... dans le placard, comme il se doit.

Curieusement, aucune odeur suspecte ne trahissait sa présence. Pourtant, le corps – celui d'un jeune homme – devait être là depuis que ma cousine était morte. Ça faisait quand même un bail ! C'était peut-être un démon ? Il ne ressemblait toutefois ni à Diantha, ni à Magnolia, pas plus qu'à maître Cataliades, d'ailleurs. Il fallait cependant que je résolve cette nouvelle énigme. Et je soupçonnais que la clé se trouvait... à l'étage en dessous.

J'ai à peine eu le temps de frapper que, déjà, Amélia ouvrait la porte. Un simple coup d'œil par-dessus son épaule m'a suffi. Son appartement, quoiqu'il fût la copie conforme de celui de Hadley dans sa disposition, était radicalement différent, plein de couleurs et de bonne énergie. Amélia aimait le jaune, le corail, le beige et le vert. Ses meubles étaient modernes, et ses fauteuils bien rembourrés. Quant aux boiseries, elles luisaient tellement, à force de cirage et de lustrage, qu'on se voyait pratiquement dedans. Comme j'aurais pu m'en douter, l'appartement d'Amélia était d'une propreté immaculée.

— Oui ?

Il y avait une certaine réserve dans sa voix.

— J'ai un problème, et j'ai bien peur que vous aussi, lui ai-je

annoncé d'emblée.

— Pourquoi vous dites ça ?

Elle avait le visage fermé, le regard fixe. Comme si, en se gardant de manifester la moindre émotion, elle allait m'empêcher de savoir ce qu'elle pensait !

— Vous avez bien jeté un sort de stase magique sur l'appartement du premier pour que tout reste tel que c'était, avant de le protéger contre les intrus ?

— Oui, a-t-elle répondu, sur la défensive. Comme je vous l'ai dit.

— Donc, personne n'est entré dans cet appartement depuis la nuit où Hadley est morte ?

— Un bon sorcier aurait pu briser mon sort, j'imagine. Mais, pour autant que je le sache, personne n'a mis les pieds là-haut.

— Vous ignorez donc que vous avez enfermé un cadavre à l'intérieur ?

Je ne sais pas vraiment à quelle réaction je m'attendais, mais Amélia a pris ça avec un calme assez déconcertant. Elle s'est contentée d'un « Je vois » laconique, énoncé d'une voix étonnamment ferme. Elle a peut-être eu un peu de mal à déglutir quand même.

— Je vois, a-t-elle répété. Et c'est qui ?

Elle a cligné deux ou trois fois des yeux – comme quoi elle ne devait pas être si zen que ça.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il faudrait que vous veniez voir.

Pendant qu'on montait à l'étage, je lui ai fait un rapide résumé de la situation.

— On l'a tué sur place et on a tout nettoyé avec des serviettes de toilette. Je les ai trouvées dans le panier à linge sale.

Je lui ai aussi parlé de l'état des serviettes.

— Holly Cleary m'a raconté comment vous aviez sauvé son fils, a-t-elle alors lâché, à brûle-pourpoint.

J'ai failli rater une marche.

— La police aurait fini par le trouver, ai-je protesté. Je n'ai fait qu'accélérer un peu les choses.

— Le docteur a dit à Holly que si son petit garçon n'était pas arrivé à temps à l'hôpital, on n'aurait peut-être pas pu stopper l'hémorragie cérébrale.

— Ah, bon ! Euh... tant mieux, alors, ai-je bredouillé. Comment va Cody ?

— Bien. Il va s'en sortir.

— Super. En attendant, on a quand même un gros problème à régler, là, lui ai-je rappelé.

— OK. Allons voir ça.

Elle se donnait beaucoup de mal pour conserver un ton égal, pour faire comme si de rien n'était.

Elle me plaisait bien, cette sorcière, finalement.

Je l'ai entraînée vers le placard. Comme j'avais laissé la porte ouverte, elle a pu voir le cadavre directement. Elle s'est retournée au bout de quelques secondes, sans avoir émis le moindre son. Mais son beau bronzage avait pris une légère teinte verdâtre, et elle a dû s'appuyer au mur du couloir.

— C'est un lycanthrope, m'a-t-elle annoncé au bout d'un petit moment.

Le sort qu'elle avait jeté sur l'appartement avait tout conservé en l'état, comme un emballage sous vide : fraîcheur garantie. Mais quand j'étais rentrée dans l'appartement, le sort avait été brisé. Maintenant, les serviettes empestaient la mort. Le corps ne sentait encore rien, ce qui me surprenait quand même un peu, mais il n'allait sans doute pas tarder à dégager une odeur pestilentielle, lui aussi. Et il allait sûrement se décomposer rapidement, maintenant que la magie d'Amélia n'agissait plus. Amélia, qui avait, d'ailleurs, un peu de mal à se retenir de me faire remarquer à quel point son sort avait été efficace.

— Vous le connaissez ?

— Oui. La communauté des Cess n'est pas si importante que ça, même à La Nouvelle-Orléans. C'est Jake Purifoy. Il s'occupait de la sécurité au mariage de la reine.

J'avais besoin de m'asseoir. Je me suis laissée glisser par terre, le dos calé contre le mur. Amélia s'est assise contre le mur d'en face. Je ne savais même pas par où commencer.

— Vous voulez dire, quand elle a épousé le roi de l'Arkansas ?

Je me souvenais de ce que Félicia m'avait raconté.

— D'après Hadley, la reine est bisexuelle, m'a répondu Amélia. Alors, oui, elle a épousé un homme. Et maintenant, ils ont conclu une alliance.

— Mais ils ne peuvent pas avoir d'enfants...

Je sais, c'était l'évidence même, mais je ne comprenais rien à cette histoire d'alliance.

— Non, mais à moins qu'on ne leur plante un pieu dans le cœur, ils sont immortels. Dans ces conditions, les problèmes d'héritage ne se posent pas. Ça peut demander des mois, parfois même des années de négociations serrées pour parvenir à établir les modalités d'un tel mariage. Quant au contrat, ça prend souvent aussi longtemps, voire plus. Après, il faut encore que les futurs époux le signent tous les deux. C'est l'occasion d'une grande cérémonie. Ils font ça juste avant les noces. Ils n'ont pas vraiment besoin de passer leur vie ensemble, vous savez, mais ils doivent se rendre visite une ou deux fois par an.

Des visites conjugales, en quelque sorte.

Tout cela était certes fascinant, mais là n'était pas vraiment la question.

— Donc, le type dans le placard faisait partie du service d'ordre ?

Travaillait-il pour Quinn ? Quinn, qui avait mentionné l'organisation d'un mariage par Spécial Events à La Nouvelle-Orléans et qui m'avait confié qu'un de ses employés avait disparu dans cette même ville...

— Oui. C'est lui qui est venu chercher Hadley pour l'emmener à la réception qui a eu lieu la veille des noces. Il s'était mis sur son trente et un, ce soir-là.

— Et c'était la veille du mariage ?

— Oui, la veille du décès de Hadley.

— Vous les avez vus partir ?

— Non, j'ai juste... Enfin, j'ai entendu une voiture se garer et je suis allée jeter un coup d'œil par la fenêtre du salon. J'ai vu Jake arriver. Je le connaissais déjà : une de mes amies était sortie avec lui. Ensuite, je suis retournée faire ce que je faisais – regarder la télé, j'imagine. Et j'ai entendu la voiture redémarrer.

— Donc, il se peut qu'il ne soit jamais reparti.

Elle m'a dévisagée, les yeux écarquillés.

— C'est possible, a-t-elle finalement admis.

— Hadley était toute seule, quand il est venu la chercher, non ?

— Je l'avais laissée seule, en tout cas.

J'ai poussé un gros soupir.

— Quand je pense que je venais juste vider l'appartement de ma cousine !

C'était surtout à mes pieds que je parlais, à vrai dire.

— Et maintenant, me voilà avec un cadavre sur les bras ! La dernière fois que j'ai eu à me débarrasser d'un corps, ai-je poursuivi à l'intention de la sorcière, cette fois, j'avais un solide gaillard pour m'aider. On l'a enveloppé dans un rideau de douche.

— Ah, oui ? a faiblement couiné Amélia.

Elle n'avait pas l'air ravie que je la mette dans la confidence.

— Oui. On ne l'avait pas tué, mais on s'est dit qu'on nous collerait son meurtre sur le dos. Il fallait bien qu'on s'en débarrasse.

J'ai recommencé à admirer mes orteils aux ongles peints, puis je me suis forcée à relever les yeux et à reprendre ma morne contemplation du cadavre.

Il était allongé dans le placard, sous la dernière étagère, et il était recouvert d'un drap. Jake Purifoy avait sans doute été un bel homme, avec ses cheveux brun foncé et son corps musclé. Il était très velu aussi, et visiblement nu sous son drap. Question subsidiaire : où

étaient passées ses fringues ? Amélia avait dit l'avoir vu habillé sur son trente et un.

— On pourrait appeler la reine, a suggéré Amélia. Après tout, le cadavre n'a pas bougé d'ici. Donc, soit Hadley a tué Jake, soit elle a caché le corps. Il ne peut pas être mort la nuit où elle a accompagné Waldo au cimetière.

— Et pourquoi pas ?

J'ai eu soudain comme un mauvais pressentiment. Je me suis levée d'un bond.

— Vous avez un portable ?

Amélia a hoché la tête.

— Appelez la reine, le palais, qui vous voulez ! Dites-leur d'envoyer quelqu'un tout de suite. Tout de suite, vu ?

— Quoi ?

La plus grande incompréhension se lisait dans ses prunelles, alors même qu'elle composait déjà le numéro.

Un coup d'œil dans le placard a suffi à confirmer mes craintes : les doigts du cadavre commençaient à remuer.

— Il se réveille, ai-je posément constaté.

Cette fois, elle a compris.

— Ici Amélia Broadway, sur Chloe Street. Envoyez un vampire confirmé ici tout de suite ! a-t-elle hurlé dans le téléphone. Nouveau vampire en phase de réveil ! Viiiiite !

Elle était debout, à présent, et on courait toutes les deux vers la porte.

On ne l'a jamais atteinte.

Jake Purifoy nous poursuivait. Et il avait faim.

Comme Amélia était derrière moi (j'avais démarré la première), c'est sur elle qu'il s'est jeté. Il lui a agrippé la cheville. J'ai entendu un cri strident, accompagné d'un bruit de chute. Amélia venait de s'étaler de tout son long sur le parquet. Je me suis aussitôt retournée pour l'aider. Je n'ai pas réfléchi, sinon j'aurais continué à me ruer vers la sortie. Les doigts du nouveau vampire s'étaient refermés sur la jambe d'Amélia, et il la tirait à lui sur les lames vitrifiées du parquet. Elle raclait le bois de ses ongles, tentant désespérément de se raccrocher à quelque chose, de ralentir son inéluctable progression vers le monstre assoiffé de sang qui attendait sa proie, la gueule grande ouverte, toutes canines dehors. Ô Seigneur ! J'ai attrapé Amélia par les poignets et j'ai tiré en sens inverse. Je n'avais pas connu Jake Purifoy de son vivant, j'ignorais donc quel genre de type il avait été. Mais son visage n'avait plus rien d'humain.

— Jake ! me suis-je cependant écriée. Jake Purifoy ! Réveillez-vous !

Ça n'a strictement rien donné, évidemment. Jake n'était pas un

dormeur prisonnier de quelque délire engendré par ses rêves, mais un véritable cauchemar ambulant. Un cauchemar qui, pour l'heure, émettait un grognement guttural effrayant. Jamais je n'avais entendu quelqu'un exprimer sa faim plus voracement. Et, tout à coup, il a planté ses crocs dans le mollet d'Amélia. Elle a hurlé.

Pendant qu'il était occupé à lui sucer le sang, j'ai balancé au vampire un coup de pied en pleine tête, en me maudissant de ne pas avoir enfilé de chaussures. J'y avais mis toute la force que j'avais, mais ça ne lui a fait ni chaud ni froid, et il a continué à saigner sa victime, laquelle ne cessait de s'égosiller de douleur et d'horreur. C'est alors que j'ai aperçu le chandelier, sur la petite table, derrière la causeuse que j'avais trouvée si inconfortable, le matin même. C'était un grand candélabre en verre bien lourd. Je l'ai empoigné à deux mains et j'ai assommé Jake Purifoy avec. Du moins, c'était l'idée. Du sang a commencé à s'écouler de sa plaie, très lentement (c'est la façon de saigner des vampires). Le chandelier s'était brisé sous la violence du choc, et je me suis retrouvée les mains vides, face à un mort vivant ivre de colère. Il a levé son visage blême et sanguinolent vers moi et m'a fusillée du regard. Sur son visage ne se peignait plus que la folie meurtrière d'un chien enragé.

Mais il avait lâché Amélia, c'était le principal. Amélia, qui tentait déjà de lui échapper. Vu la lenteur avec laquelle elle rampait, elle devait être blessée. Pourtant, elle s'accrochait. Elle avait les joues ruisselantes de larmes et elle soufflait comme un bœuf, brisant le silence de la nuit de son halètement rauque. J'entendais aussi une sirène qui se rapprochait. J'espérais qu'elle venait pour nous. Elle arriverait trop tard, de toute façon. Déjà, le vampire se jetait sur moi. J'ai juste eu le temps de me sentir partir à la renverse. Après, je n'ai plus eu le temps de rien du tout.

Il m'a d'abord mordu au bras. J'ai bien cru que ses crocs allaient me broyer l'os. La douleur était telle que j'ai failli tomber dans les pommes. Jake Purifoy m'écrasait de tout son poids. Ses mains maintenaient mon bras libre au sol, et ses jambes essayaient d'écarter les miennes. Une autre faim tenaillait le nouveau vampire. J'en sentais la manifestation tangible contre ma cuisse. Déjà, il commençait à se débattre avec ma braguette.

Oh, non ! C'était tellement nul. Dans quelques minutes, j'allais mourir, ici, à La Nouvelle-Orléans, dans l'appartement de ma cousine, loin de mon frère, de mes amis...

J'ai soudain aperçu Amélia qui rampait tant bien que mal vers nous. Sa jambe laissait une traînée rouge sur le plancher. Elle aurait plutôt dû se sauver, d'autant qu'elle ne pouvait rien faire pour moi : plus de chandelier, plus d'arme à sa portée. Mais Amélia avait d'autres tours dans son sac. Elle a tendu vers le vampire une main tremblante

et l'a touché au bras en s'écriant :

— *Utinam hic sanguis in ignem commutet !*

Le vampire s'est redressé en hurlant et s'est mis à se griffer le visage, un visage soudain couvert de petites langues de feu d'un bleu surnaturel.

C'est alors que la police a débarqué. Dieu soit loué !

Et c'étaient des vampires, en plus.

Pendant un moment, les flics ont cru que c'étaient nous qui avions attaqué Jake Purifoy – avouez que ça ne manquait pas de sel. En dépit de nos protestations véhémentes et de tout le sang qu'on perdait, Amélia et moi avons été plaquées contre le mur. Sur ces entrefaites, le sort que la sorcière avait jeté au vampire s'est rompu, et Jake Purifoy a sauté sur le flic le plus proche, une Noire qui se tenait fièrement campée sur ses deux jambes, le dos bien droit, le menton arrogant. La nana a dégainé sa matraque et l'a balancée sur son agresseur, sans se préoccuper le moins du monde de ses crocs. Son collègue, un nabot à la peau couleur caramel, a attrapé à tâtons une bouteille de PurSang qu'il portait à la ceinture comme un flingue. Il l'a décapsulée d'un coup de dents et en a enfourné le goulot dans la gueule avide de Jake Purifoy. Soudain, le silence a envahi l'appartement, un silence seulement troublé par les bruits de succion du vampire et le halètement de ses victimes ensanglantées. Autrement dit, nous.

— Il va se tenir tranquille, maintenant, nous a annoncé la femme flic. Je pense qu'on l'a calmé.

D'un hochement de tête, le nabot nous a signifié qu'il nous lâchait la grappe, et Amélia et moi nous sommes écroulées sur le plancher.

— Désolé. Sur le coup, on a un peu confondu les bons et les méchants, nous a-t-il dit d'une voix chaude comme du beurre fondu. Pas trop de bobos, mes p'tites dames ?

Encore une chance que son ton ait été aussi rassurant parce que ses crocs, eux, ne l'étaient pas vraiment. Des trucs longs comme le pouce. Sans doute la vue du sang et l'excitation du combat y étaient-elles pour quelque chose, mais ça faisait quand même un peu désordre, chez un représentant de la loi.

— Je crois que si, lui ai-je répondu. Amélia, là, est en train de se vider de son sang, et j'ai bien peur de saigner pas mal, moi aussi. On va avoir besoin d'un médecin.

J'avais bien rencontré un vampire, dans le Mississippi, qui pouvait guérir les plus graves blessures, mais c'était un talent exceptionnel.

— Vous êtes humaines, toutes les deux ? s'est enquis le flic aux dents longues.

Pendant ce temps, sa collègue berçait le nouveau vampire dans une langue inconnue. J'ignorais si l'ex-loup-garou comprenait ce sabir, mais il savait reconnaître une bouée de sauvetage quand il en voyait une. Déjà, les traces de brûlure sur son visage disparaissaient.

— Oui.

En attendant les secours, Amélia et moi nous sommes soutenues mutuellement.

— On aurait dû s'en douter, a-t-elle soupiré d'un ton las. Quand on s'est rendu compte qu'il ne sentait rien, on aurait dû s'en douter.

— C'est exactement le raisonnement que je me suis fait. Mais comme c'était seulement trente secondes avant qu'il ne se réveille, ça ne risquait pas de nous aider !

Je n'avais pas une voix très énergique, moi non plus.

Après ça, tout s'est un peu embrouillé. Je me répétais en boucle : « Quitte à m'évanouir, autant le faire maintenant », parce que tout un tas de trucs super sympas se préparaient auxquels je n'avais aucune envie de participer. Mais rien à faire.

Les ambulanciers étaient de charmants jeunes gens qui semblaient penser qu'on avait fait la fête avec un vampire et que les choses avaient mal tourné. Peu de chances que l'un d'eux nous invite à boire un café, j'imagine. C'est ce que je me disais au moment même où celui qui s'occupait de moi a commencé à me faire la leçon.

— Faut pas rigoler avec les vampires, *chérie*.

Il portait un badge avec « Delagardie » écrit dessus. Et il parlait français, en plus !

— Ils sont terriblement attirants pour les femmes, à c'qu'il paraît. Mais vous me croiriez pas si j'vous disais le nombre de pauvres filles qu'ils ont amochées et qu'on a dû rafistoler. Celles qu'ont eu d'la veine, du moins, a ajouté Delagardie d'un ton macabre. Comment vous appelez, mademoiselle ?

— Sookie. Sookie Stackhouse.

— Enchanté d'vous connaître, mademoiselle Stackhouse. Votre amie et vous, vous avez l'air de gentilles filles. Vous devriez surveiller vos fréquentations. Cette ville regorge de morts vivants, à présent. J'vais vous dire : on était bien mieux ici quand tout l'monde respirait. Bon, maint'nant, on va vous emmener à l'hôpital et vous recoudre. Je vous aurais bien serré la main, si la vôtre était pas pleine de sang.

Il m'a alors adressé un sourire éclatant absolument craquant.

— C't'un bon conseil que j'vous donne là, ma jolie. Et c'est gratuit.

Je lui ai rendu son sourire. Ce serait le dernier avant longtemps. La douleur commençait à se manifester et, bientôt, je n'ai plus eu qu'une seule préoccupation : la supporter.

Amélia, quant à elle, se battait comme une vraie guerrière. Elle

serrait les dents. Pourtant, aucune plainte ne lui a échappé de tout le trajet. Les urgences semblaient bondées, mais, comme on saignait beaucoup, qu'on était escortées par des flics et grâce à un petit coup de pouce du sympathique Delagardie et de son collègue, on s'est vite retrouvées dans des box individuels. On n'était pas côte à côte, mais, au moins, on était en bonne place pour voir un médecin, Dieu merci ! Je me doutais bien que c'était une chance pour les urgences d'une si grande ville.

J'essayais de ne pas jurer, en dépit du calvaire que cette maudite blessure au bras me faisait endurer. Quand elle ne m'élançait pas trop, je me demandais ce qu'était devenu Jake Purifoy. Les sueurs de sang de la police l'avaient-ils jeté en prison, dans une de ces cellules spéciales pour vampires ? Ou avait-il été relaxé, en sa qualité de novice privé de parrain pour le guider ? Il y avait bien une loi qui était passée là-dessus, mais je ne parvenais pas à m'en rappeler les termes exacts. À vrai dire, j'avais un peu de mal à l'excuser. Je savais que ce type était victime de la métamorphose qu'il avait subie et que celui qui l'avait vampirisé aurait dû se trouver à ses côtés pour l'aider quand il reviendrait à la vie, désorienté et affamé. La coupable était sans doute ma cousine Hadley, d'ailleurs. Mais elle pouvait difficilement prévoir qu'elle allait se faire truchider. Seul le sort de stase magique jeté par Amélia avait empêché Jake de se réveiller plus de deux mois auparavant. C'était une étrange situation, un cas probablement sans précédent dans les annales des vampires. Et un loup-garou, en plus ! Un loup-garou vampire ! Je n'avais encore jamais entendu parler d'un truc pareil. Pourrait-il continuer à se changer en loup à la pleine lune, désormais ?

Au bout d'environ vingt minutes de ce genre de réflexions (laps de temps pendant lequel je n'ai été dérangée que par une infirmière venue remplir une fiche), quelle n'a pas été ma surprise de voir le rideau s'écarter sur... Éric.

— Puis-je entrer ?

Je lui ai trouvé la voix tendue. Puis j'ai remarqué ses yeux légèrement écarquillés, cet air circonspect... J'ai alors réalisé que, pour un vampire, l'odeur de sang, si présente dans la salle des urgences, devait être très alléchante, presque enivrante. Hypothèse confirmée par un léger éclat d'email entre les lèvres de mon visiteur : déjà, ses canines s'allongeaient.

— Oui.

Ça m'étonnait qu'Éric soit à La Nouvelle-Orléans. Et je n'étais vraiment pas d'humeur à le voir. Il était toutefois inutile d'interdire à l'ancien Viking de pénétrer dans mon box : on était dans un endroit public, et il n'avait pas besoin de mon autorisation.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Éric ?

— J'ai fait le trajet en voiture jusqu'à La Nouvelle-Orléans pour voir la reine et négocier tes services pendant le sommet. De plus, Sa Majesté et moi avons à convenir du nombre de mes gens qui seront autorisés à me suivre, à cette occasion.

Il a ponctué cette tirade d'un sourire. Plutôt perturbant, comme effet, avec les crocs, les yeux luisants et tout le reste.

— Nous sommes presque tombés d'accord. Je peux en faire venir trois, a-t-il déclaré. Mais je veux en obtenir quatre.

— Ça ne m'explique pas ce que tu fabriques ici, ai-je répliqué.

Je m'agitais sur mon petit lit sans parvenir à trouver une position confortable. J'avais les nerfs à vif – contrecoup de ma rencontre avec Jake Purifoy, nouvel enfant de la nuit, j'imagine. Quand je verrais enfin un toubib, j'espérais qu'il me donnerait un excellent antalgique.

— J'aimerais que tu me fiches la paix, Éric. Tu n'as aucun droit sur moi. Et aucun devoir envers moi.

Il a eu le culot de sembler surpris.

— Oh ! Mais si ! Nous sommes unis, toi et moi. Je t'ai donné mon sang quand tu avais besoin de reprendre des forces pour délivrer Bill, à Jackson. Et nous avons fait l'amour. Souvent, d'après ce que tu m'as affirmé.

— Tu m'as forcée à te l'avouer !

Éric avait accepté de sauver une de mes amies, à condition que je crache le morceau. Vous appelez ça du chantage ? Eh bien, on est d'accord.

Mais bon, ce qui est fait est fait. J'ai soupiré.

— Comment as-tu su que j'étais ici ?

— La reine suit de très près tout ce qui concerne ses sujets, naturellement, surtout dans sa propre cité. J'ai pensé que je pourrais te soutenir moralement... Et, bien sûr, si tu as besoin de moi pour nettoyer ta plaie, m'a-t-il proposé, en jetant à mon bras un regard brûlant de convoitise, je serai heureux de te rendre ce service...

J'ai failli sourire, bien malgré moi. Éric ne renonçait jamais.

— Éric...

J'aurais reconnu cette voix entre mille. Bill venait de franchir le rideau et avait rejoint son supérieur à mon chevet.

— Pourquoi ne suis-je pas étonné de te voir ici ? a rétorqué le shérif de la cinquième zone, d'un ton propre à exprimer son mécontentement.

Bill ne pouvait pas ignorer la colère d'Éric, encore moins passer outre. Dans la hiérarchie des vampires, Éric dominait Bill. Bill devait avoir cent trente-cinq ans ; Éric, peut-être plus de mille (je lui avais demandé son âge exact un jour, mais il semblait honnêtement l'ignorer). Éric était un leader-né : il avait l'âme, le tempérament d'un

chef. Bill, lui, préférait jouer les électrons libres. La seule chose qu'ils avaient en commun, c'était d'avoir fait l'amour avec moi. Et, sur le moment, d'être aussi casse-pieds l'un que l'autre.

— Quand j'étais chez la reine, j'ai entendu sur la fréquence de la police locale que des agents vampires avaient été dépêchés pour calmer un novice et j'ai reconnu l'adresse, expliquait Bill en guise de justification. Naturellement, j'ai cherché où on avait emmené Sookie et je suis venu aussi vite que possible.

J'ai préféré fermer les yeux.

— Éric, tu la fatigues, en a conclu Bill, d'une voix encore plus glaciale que d'habitude. Tu devrais la laisser tranquille.

Il y a eu un long silence. L'atmosphère était brusquement devenue lourde, presque irrespirable. J'ai soulevé une paupière, puis deux. Mon regard est passé alternativement d'un visage à l'autre. Pour une fois, je regrettais de ne pas pouvoir lire dans les pensées des vampires.

— Je crois que je comprends pourquoi tu tiens à couper Sookie de tout contact avec le monde extérieur, pendant qu'elle est à La Nouvelle-Orléans, a alors déclaré Éric d'une voix d'outre-tombe.

Son accent s'entendait davantage, comme toujours quand il était furieux.

Bill a détourné la tête.

Malgré la douleur lancinante qui me poignardait le bras, malgré l'exaspération croissante que m'inspiraient mes visiteurs, quelque chose au fond de moi s'est réveillé et a tendu l'oreille. Il y avait trop de sous-entendus dans le ton d'Éric... Et le fait que Bill ne réponde pas me paraissait plutôt curieux, voire alarmant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé en leur jetant des coups d'œil de plus en plus anxieux.

J'ai essayé de me redresser sur les coudes, mais je me suis résignée à me satisfaire d'un seul bras quand l'autre, celui qui avait été mordu, s'est rebiffé en m'envoyant un violent élanement. J'ai appuyé sur le bouton pour relever le haut de mon lit.

— À quoi ça rime, ces allusions ? Éric ? Bill ?

— Éric ne devrait pas t'ennuyer, alors que tu as déjà tant de soucis à gérer en ce moment, a finalement lâché Bill.

Peu réputé pour son expressivité, le visage de Bill se montrait, en cet instant, encore plus hermétique qu'à l'accoutumée.

Éric a croisé les bras et baissé la tête.

— Bill ? ai-je insisté.

— Demande-lui pourquoi il est revenu à Bon Temps, Sookie, m'a alors suggéré Éric avec un calme de mauvais augure.

— Eh bien, comme le vieux M. Compton était mort, il voulait rentrer en possession de ses...

Je n'aurais même pas pu décrire la tête que faisait Bill. Mon cœur s'est mis à battre la chamade, et l'angoisse m'a noué l'estomac.

— Bill ?

Éric s'est détourné, mais j'ai eu le temps de voir une ombre de pitié passer sur son visage. Rien n'aurait pu m'effrayer davantage. Je n'étais peut-être pas capable de lire dans les pensées des vampires, mais, en l'occurrence, je n'en avais pas besoin : le corps d'Éric parlait pour lui. Il se détournait parce qu'il ne voulait pas voir la lame du couteau s'enfoncer.

— Sookie, je sais que tu ne comprendras pas, c'est pourquoi je te l'ai caché... Tu l'aurais découvert en allant voir la reine, de toute façon, mais Éric en a décidé autrement.

Bill a poignardé l'intéressé d'un tel regard dans le dos que, si Éric avait eu un cœur, je suis sûre que Bill l'aurait transpercé.

— Quand ta cousine Hadley est devenue la favorite de la reine... a commencé Bill.

Et, subitement, j'ai tout compris. J'ai su ce qu'il allait me dire. Je me suis brusquement redressée sur mon lit d'hôpital avec un hoquet de terreur, la main crispée sur ma poitrine comme pour empêcher mon cœur de se briser. Mais Bill a continué, impitoyablement, alors même que je secouais la tête pour l'arrêter :

— Apparemment, Hadley avait beaucoup parlé de toi et de tes dons pour impressionner la reine et retenir son attention. La reine savait que j'étais originaire de Bon Temps. Certaines nuits, je me suis même demandé si elle n'avait pas envoyé quelqu'un tuer le dernier des Compton pour accélérer encore les choses. Mais peut-être est-il vraiment mort de sa belle mort...

Bill parlait en regardant le sol : il n'a pas vu ma main, quand je l'ai levée pour lui faire signe de se taire.

— Elle m'a ordonné de retourner dans ma propriété familiale, de lier connaissance avec toi, de te séduire au besoin...

Je ne pouvais plus respirer. J'avais beau presser la main de toutes mes forces sur ma poitrine, je ne pouvais pas empêcher mon cœur de se déchirer, la lame du couteau de s'enfoncer plus profondément dans ma chair.

— Elle voulait exploiter tes dons à son profit...

Il ouvrait déjà la bouche pour poursuivre. J'avais les yeux si embués de larmes que je n'ai pas pu voir son expression, à ce moment-là. Peu m'importait, de toute façon. Mais hors de question de pleurer tant qu'il serait là. Je m'en serais voulu.

— Va-t'en ! lui ai-je ordonné, au prix d'un effort surhumain.

Il a bien tenté de me regarder droit dans les yeux, mais, déjà, les miens débordaient.

— Laisse-moi finir, je t'en prie, m'a-t-il suppliée.

— Je ne veux plus jamais te revoir, jamais de ma vie, ai-je murmuré. Jamais !

Il n'a pas répondu. J'ai bien vu ses lèvres remuer, comme si elles tentaient de former un mot, le début d'une phrase, mais j'ai secoué la tête.

— Va-t'en, ai-je répété, d'une voix si étouffée par la haine et la douleur que je ne l'ai pas reconnue.

Alors, Bill a tourné les talons, franchi le rideau et quitté les urgences. Éric ne s'est pas retourné pour me regarder, Dieu merci ! Il a juste tendu la main en arrière pour me tapoter la jambe, avant de partir à son tour.

J'aurais voulu hurler, tuer quelqu'un de mes propres mains.

Seule, il fallait que je sois seule. Je ne pouvais laisser personne me voir souffrir à ce point. À mon chagrin se mêlait une rage comme je n'en avais jamais connu. J'étais ivre de colère et de douleur. Une douleur à côté de laquelle celle que les crocs de Jake Purifoy m'avaient infligée n'était rien.

Je ne pouvais pas rester comme ça. Avec quelques difficultés, je suis parvenue à me glisser hors de mon lit. J'étais toujours pieds nus, bien sûr, et bizarrement, une partie de moi a constaté avec un curieux détachement qu'ils étaient extraordinairement sales. J'ai titubé à travers la zone de triage, aperçu la salle d'attente et me suis dirigée vers les portes qui y donnaient accès. J'avais du mal à marcher.

Une infirmière s'est précipitée vers moi d'un air affairé, un bloc-notes à la main.

— Mademoiselle Stackhouse, un médecin va s'occuper de vous dans une minute. Je sais que vous avez dû patienter et j'en suis désolée, mais...

Je lui ai décoché un tel regard qu'elle a tressailli et reculé d'un pas. J'ai poursuivi mon chemin d'une démarche incertaine, mais avec une inébranlable détermination. Je voulais sortir. Ce que je ferais après, je n'en savais rien. J'ai franchi les portes, puis je me suis traînée à travers la salle bondée. Je me fondais parfaitement dans cette masse de patients qui attendaient de voir un médecin. Je devais me tenir au mur pour avancer, mais j'ai continué à marcher, en direction de la sortie, cette fois. Dehors, je voulais être dehors.

J'y suis arrivée.

Quel calme, tout à coup ! Et cette douceur ! Il y avait du vent, aussi, un souffle de vent. Pieds nus, sans un dollar en poche, je suis restée plantée un instant devant les portes coulissantes. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais par rapport à l'appartement de Hadley, et je ne savais même pas si c'était là que je voulais aller. Mais je n'étais plus à l'hôpital, c'était déjà ça.

Un SDF s'est approché de moi.

— T'aurais pas une p'tite pièce, frangine ? m'a-t-il demandé.

— Est-ce que j'ai l'air d'avoir quoi que ce soit ? lui ai-je rétorqué.

Il a semblé aussi déstabilisé que l'infirmière.

— Désolé, a-t-il soufflé en reculant précipitamment.

J'ai fait un pas vers lui et j'ai hurlé :

— Je n'ai rien !

Puis j'ai ajouté d'un ton parfaitement serein :

— Je n'ai jamais rien eu, de toute façon.

Il s'est mis à bredouiller, tout tremblant, mais je suis passée à côté de lui sans le regarder. L'ambulance avait tourné à droite, en venant, alors j'ai pris à gauche. Je ne me souvenais pas de la durée du trajet : j'avais bavardé avec Delagardie. Enfin, mon autre moi, du moins. Mon moi d'avant. J'ai marché, marché. J'ai marché sous des palmiers, au rythme de la musique, frôlant au passage les volets à la peinture écaillée de maisons construites à flanc de trottoir.

Dans une rue, une bande de jeunes est sortie d'un bar juste au moment où je passais. L'un d'entre eux m'a agrippée par le bras. Je lui ai sauté dessus en hurlant et, au prix d'un énorme effort, je l'ai projeté contre le mur. Il est resté là, à moitié sonné, à se frotter la tête. Ses copains l'ont entraîné à l'écart.

— Laisse tomber, c'est une dingue, lui a murmuré l'un d'entre eux.

Et ils sont partis dans la direction opposée.

Au bout d'un certain temps, quand j'ai été suffisamment remise du choc, j'ai commencé à me poser des questions : pourquoi est-ce que je faisais un truc pareil ? La réponse n'était pas très claire dans mon esprit. Lorsque je suis tombée sur un trottoir défoncé et me suis écorché le genou assez profondément pour le faire saigner, je suis un petit peu revenue à moi : l'effet de la douleur. Une de plus.

— Est-ce que tu ne ferais pas ça pour culpabiliser Bill, ma fille ? me suis-je demandé à haute voix. Ô mon Dieu ! Cette pauvre Sookie qui a quitté l'hôpital toute seule, folle de chagrin, et qui erre comme une âme en peine, en pleine nuit, à travers les rues sombres de La Nouvelle-Orléans ! Et tout ça à cause de Bill !

Si Bill et moi avions encore été un couple, quand j'avais appris ce que je venais d'apprendre, je l'aurais tué. Aussi sûr que deux et deux font quatre. Et la raison pour laquelle j'avais été obligée de sortir de l'hôpital était tout aussi évidente : je n'aurais pas pu supporter qui que ce soit, à ce moment-là. J'avais été frappée dans le dos avec l'arme la plus destructrice qui soit : le premier homme qui m'avait dit qu'il m'aimait n'avait, en fait, jamais eu de sentiments pour moi.

Son amour n'avait été que de commande.

La cour qu'il m'avait faite avait été orchestrée de main de

maître. Il m'avait manipulée. J'avais dû lui paraître une proie si facile, si crédule, prête à tomber dans les bras du premier homme qui consacrerait un peu de temps et d'énergie à faire sa conquête !

Jusqu'à ce qu'elle s'effondre en un instant, je n'avais pas réalisé à quel point toute mon existence, au cours de cette dernière année, avait reposé sur l'amour et l'estime de Bill, comme un fragile édifice construit sur des fondations qu'une crue subite venait d'emporter.

Brusquement, un souvenir m'est revenu à l'esprit.

— Je lui ai sauvé la vie ! Je suis allée à Jackson et j'ai risqué ma peau pour lui, parce qu'il m'aimait !

Mais une partie de moi savait que ce n'était pas tout à fait vrai. J'avais fait ça parce que moi, je l'aimais. Et en repensant à Jackson et à Loréna...

— J'ai tué pour lui ! ai-je soufflé dans les épaisses ténèbres de la nuit. Ô mon Dieu ! J'ai tué quelqu'un pour lui !

J'ai reçu cette révélation comme un coup de poing à l'estomac.

J'étais sale, couverte d'égratignures, de bleus et de sang, quand j'ai levé la tête et lu sur une pancarte, au coin d'une rue, «Chloe Street ». L'adresse de Hadley, ai-je réalisé, au bout d'un moment – mon cerveau tournait au ralenti. Je me suis remise en route.

L'immeuble était plongé dans l'obscurité. Peut-être Amélia était-elle encore à l'hôpital. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, ni du temps que j'avais mis pour parvenir jusqu'ici.

L'appartement de Hadley était fermé. Je suis redescendue prendre un des pots de fleurs qu'Amélia avait disposés de part et d'autre de sa porte. Je suis remontée avec et j'ai cassé le carreau de la porte, puis j'ai glissé la main à l'intérieur, j'ai ôté le verrou et je suis entrée. Aucune alarme ne s'est déclenchée – les flics ne l'avaient pas rebranchée en partant, puisqu'ils n'avaient pas le code.

J'ai traversé l'appartement, dans lequel régnait toujours une pagaille indescriptible, séquelles du combat avec Jake Purifoy. «J'aurai du ménage à faire demain matin », me suis-je dit. Enfin, un jour... quand la vie aurait repris son cours. Je suis allée dans la salle de bains et je me suis déshabillée. J'ai gardé mes vêtements à la main une minute pour les examiner, voir l'état dans lequel ils étaient. Puis j'ai traversé le couloir, ouvert la porte-fenêtre la plus proche et j'ai balancé le tout par-dessus la rambarde du balcon. J'aurais bien aimé pouvoir me débarrasser de tous mes problèmes aussi facilement. Pourtant, au même moment, ma vraie personnalité, assez réveillée désormais pour se rappeler à mon bon souvenir, est venue me tirer, titillant mon sentiment de culpabilité à l'idée que quelqu'un d'autre serait obligé de ramasser mes déchets. Ce n'était pas le genre des Stackhouse, ça. Cependant, le tiraillement n'était pas assez fort pour me pousser à redescendre chercher les fringues pourries que j'avais

jetées. Pas maintenant.

Après avoir coincé une chaise sous la clenche de la porte que j'avais fracturée et rebranché l'alarme à l'aide des numéros qu'Amélia m'avait donnés, j'ai pris une douche. L'eau a ravivé la douleur de mes nombreuses écorchures, coupures et autres blessures. La profonde morsure que j'avais au bras a recommencé à saigner. Et zut ! Ma chère cousine, vampire de son état, ne possédait pas de trousse de premiers secours, forcément. J'ai fini par trouver un paquet de coton dont elle se servait probablement pour se démaquiller et j'ai fouillé dans un des sacs de fringues à donner, jusqu'à ce que je dégote un foulard (un truc à imprimé léopard qui hésitait entre mauvais goût et ridicule). J'ai tant bien que mal réussi à me faire une sorte de compresse avec les disques de coton que j'ai maintenus contre la morsure avec le foulard.

L'avantage, c'était que, cette nuit-là, les immondes draps de ma cousine étaient bien le cadet de mes soucis. Je me suis péniblement glissée dans ma chemise de nuit et je me suis allongée, en priant pour que le sommeil m'apporte l'oubli.

16

Je ne me suis réveillée ni fraîche ni dispose et avec une terrible impression de catastrophe imminente, l'intuition que quelque chose allait me tomber dessus, quelque chose comme de très mauvais souvenirs, par exemple...

Intuition confirmée. Et j'en ai eu pour mon argent.

Mais les mauvais souvenirs allaient devoir passer au second plan. La journée avait à peine commencé que, déjà, une surprise m'attendait : Claudine était allongée sur le lit, à côté de moi, en appui sur un coude, et me couvait d'un regard débordant de compassion. Quant à Amélia, elle était assise au pied de ce même lit, dans un fauteuil capitonné, sa jambe bandée posée sur une ottomane. Elle lisait.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? ai-je lancé à Claudine sans préambule.

Mais, ma parole, j'étais suivie ! Après Bill et Éric, la nuit précédente, voilà que Claudine tombait du ciel ! C'était à se demander si tout le monde s'était passé le mot. J'allais peut-être voir Sam

franchir la porte d'une minute à l'autre. Et pourquoi pas Jason, au point où on en était ?

— Je te l'ai déjà dit : je suis ta bonne fée, m'a posément répondu l'intéressée.

Claudine était la beauté incarnée, version femme, tout comme son frère jumeau Claude l'était, version homme. Peut-être était-elle même plus belle que son frère, parce que son heureux caractère se reflétait dans ses prunelles (Claudine rayonnait de bonheur, habituellement). Brune au teint clair, comme lui, elle portait, ce jour-là, un corsaire d'un bleu ciel légèrement irisé et une tunique aérienne coordonnée noir et bleu.

— Tu pourras m'expliquer tout ça quand je reviendrai des toilettes, lui ai-je annoncé.

J'avais dû ingurgiter près d'un litre d'eau à même le robinet de l'évier quand j'étais rentrée, la nuit précédente – ma petite promenade m'avait donné soif. Claudine s'est levée, balançant les jambes sagement hors du lit, et je l'ai imitée avec beaucoup moins de grâce.

— Doucement ! m'a conseillé Amélia, au moment même où je me relevais.

Trop vite. J'ai attendu que le monde ait cessé de tanguer pour lui demander :

— Comment va votre jambe ?

Claudine me tenait par le bras, au cas où. Ça me faisait du bien de l'avoir à mes côtés, et j'étais étonnamment contente de voir Amélia, même une Amélia boiteuse.

— Elle me fait très mal. Mais, contrairement à vous, je suis restée à l'hôpital et ma blessure a été correctement soignée.

Elle a fermé son livre et l'a posé sur la petite table qui jouxtait son fauteuil. Elle avait sans doute l'air en meilleur état que moi, mais elle n'avait plus rien à voir avec la radieuse sorcière que j'avais rencontrée le matin précédent.

— On a reçu une bonne leçon, hein ? lui ai-je lancé, avant de sentir ma gorge se nouer en me rappelant l'autre bonne leçon que j'avais reçue.

Claudine m'a accompagnée aux toilettes et, après s'être assurée que je saurais m'en tirer toute seule, m'a laissée me débrouiller. Quand je suis ressortie, elle m'avait préparé des vêtements qu'elle avait trouvés dans mon sac de voyage, et il y avait une tasse fumante sur ma table de chevet. Je me suis adossée avec précaution contre la tête de lit et je me suis assise en tailleur, puis j'ai approché la tasse de mon visage pour humer la bonne odeur de café frais.

— Explique-nous cette histoire de bonne fée, ai-je alors demandé à Claudine.

Je n'avais pas envie de parler de trucs plus sérieux, pour le

moment. Pas encore.

Claudine s'est docilement exécutée.

— Les fées sont les créatures surnaturelles de base. C'est de nous que sont issus les elfes, les lutins, les anges et les démons, mais aussi les naïades, les sylphes... Les esprits de la nature sont tous, sous une apparence ou une autre, d'essence féerique.

— Et vous, vous êtes quoi, alors ? a demandé Amélia.

— J'essaie de devenir un ange, nous a confié Claudine avec candeur, des étoiles plein les yeux. Après des années de... bons et loyaux services, disons, on m'a confié la garde d'un être humain : notre jolie Sookie, ici présente. Et avec elle, le moins qu'on puisse dire, c'est que je n'ai pas le temps de m'ennuyer !

Claudine rayonnait de fierté.

— Et tu n'es pas censée m'empêcher de souffrir aussi ?

Non que j'aie voulu doucher son enthousiasme, mais bon, on a bien le droit de s'informer. En tout cas, si jouer les antidouleurs faisait partie de ses attributions, c'était du travail bâclé.

— Non. Si seulement je pouvais ! s'est-elle écriée, une expression de profond regret sur son charmant visage à l'ovale parfait. En revanche, si tu es victime d'une catastrophe, je peux t'aider à t'en remettre. Et, parfois, je peux même te l'éviter.

— Tu veux dire que, sans toi, ce serait pire ? me suis-je exclamée.

Elle a hoché la tête avec conviction.

— Je te crois sur parole. Mais comment se fait-il que j'aie décroché une bonne fée ?

— Je ne peux pas le dire.

J'ai vu Amélia lever les yeux au ciel.

— Avec ça, on est bien avancées ! a-t-elle soupiré. Et vu les petits soucis qu'on a eus hier soir, peut-être que vous n'êtes pas ce qu'on fait de plus compétent en matière de bonne fée, hein ?

— Ça vous va bien de dire ça, Miss J'ai-ensorcelé-l'appartement-pour-que-tout-reste-intact ! ai-je brusquement rétorqué, indignée de façon complètement irrationnelle par cette attaque portée contre ma bonne fée.

Rouge de colère, Amélia a bondi – tant bien que mal – hors de son fauteuil.

— Oui, je l'ai ensorcelé et bien ensorcelé ! Et alors ? Ce vampire se serait réveillé quand même, de toute façon ! Je n'ai fait que retarder un peu le processus !

— Ça aurait aidé, si on avait su qu'il était là !

— Ça aurait aidé, si votre cousine ne l'avait pas zigouillé, pour commencer !

Ça virait à la prise de bec. On a toutes les deux pilé sec, avant

de dérapier.

— On est sûr que c'est ce qui s'est passé ? ai-je demandé, un peu calmée. Claudine ?

— Comment le saurais-je ? m'a répondu ma bonne fée, avec une pondération de moine tibétain. Je ne suis ni omnipotente ni omnisciente. Je me contente d'intervenir de temps en temps, quand je le peux. Tu te souviens, lorsque tu t'es endormie au volant et que je suis arrivée *in extremis* pour te sauver ?

Et elle avait bien failli me flanquer une crise cardiaque, par la même occasion, en apparaissant, comme ça, sans crier gare, dans ma voiture, sur le siège passager.

— Oh, oui ! Je m'en souviens !

Je m'étais efforcée de paraître humble et reconnaissante.

— C'est vraiment très difficile d'arriver aussi vite. Je ne peux le faire qu'en cas d'extrême urgence. Quand c'est une question de vie ou de mort, je veux dire.

Bon, d'accord. Claudine n'allait rien nous révéler : ni les règles du jeu, ni d'où elles sortaient. Elle n'allait même pas nous dévoiler la véritable nature de celui qui les avait créées. Il ne me resterait plus qu'à me débrouiller, comme d'habitude, en me fiant à mon radar perso.

— Passionnant, a commenté Amélia. Mais on a encore deux ou trois petits trucs à voir.

Peut-être qu'elle se montrait aussi chatouilleuse parce qu'elle était jalouse. Après tout, ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir une bonne fée.

Je me suis inclinée.

— De quoi voulez-vous parler en premier ?

— D'abord, pourquoi avez-vous quitté l'hôpital sans prévenir, cette nuit ?

À voir son air renfrogné, il était clair qu'elle était d'un tempérament rancunier. Il ne manquait plus que ça !

— Vous auriez dû me le dire, a-t-elle grommelé. J'ai grimpé toutes ces maudites marches pour vous chercher, cette nuit. Oh ! Vous étiez bel et bien là, mais vous vous étiez barricadée. Alors, j'ai été obligée de redescendre ce fichu escalier pour aller récupérer mes clés, de passer par les portes-fenêtres, ce qui a déclenché l'alarme, et de me ruer, avec cette jambe que vous voyez là, sur le système d'alarme pour l'arrêter. Et pour quoi ? Pour découvrir cette péronnelle bien gentiment assise sur votre lit !

— Pourquoi n'avez-vous pas jeté un sort pour ouvrir les portes-fenêtres ? me suis-je étonnée.

Elle s'est aussitôt drapée dans sa dignité.

— J'étais trop fatiguée. J'avais besoin de recharger mes batteries magiques, si l'on peut dire.

— Si l'on peut dire, l'ai-je singée, assez sèchement. Eh bien, cette nuit, j'ai appris que...

Je me suis arrêtée net. J'étais tout bonnement incapable d'en parler.

— Vous avez appris quoi ? a demandé Amélia avec impatience.

— Que Bill, son premier amour, avait été envoyé à Bon Temps pour la séduire et pour abuser de sa confiance, a répondu Claudine. Cette nuit, il l'a reconnu devant elle et devant son seul autre amant, un vampire également.

Comme résumé, c'était parfait.

— Eh bien... euh... ça casse, a lâché Amélia d'une toute petite voix.

— Ouais, ça casse, ai-je acquiescé.

— Je le tuerais bien pour toi, m'a alors proposé Claudine. Mais je ne peux pas. Ça me ferait redescendre trop d'échelons.

— Ce n'est pas grave. Il n'en vaut pas la peine, de toute façon, ai-je soupiré. Bon. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

J'avais lancé ça à la cantonade, juste pour changer de sujet, pour ne plus avoir à parler de mon cœur brisé et de mon ego en lambeaux.

— Maintenant, on résout l'énigme de Jake Purifoy, m'a répondu la sorcière.

— Ah, oui ? Et comment ? En appelant *Les Experts* ?

Claudine avait l'air un peu perdue. J'en ai déduit que les fées ne regardaient pas la télé.

— Non, a soupiré Amélia, déployant des trésors de patience insoupçonnés. On va faire une reconstitution ectoplasmique.

Je faisais la même tête que Claudine, à présent.

— D'accord. Laissez-moi vous expliquer, a proposé Amélia, radieuse (elle avait recouvré le sourire, tout à coup).

Amélia était aux anges : elle exultait à la perspective de faire étalage de ses extraordinaires pouvoirs magiques. Elle nous a donc décrit l'opération en question en long, en large et en travers. Laquelle opération exigeait beaucoup de temps et d'énergie, nous a-t-elle indiqué. C'était la raison pour laquelle on y avait si rarement recours. En l'occurrence, il faudrait réunir au moins quatre sorciers, a-t-elle estimé.

— Et je vais avoir besoin de vrais sorciers, a-t-elle renchéri. Du personnel qualifié, pas des Wiccans de bazar.

Elle a continué à dénigrer les Wiccans pendant encore un bon moment. Elle méprisait (à tort) ces « illuminés embrasseurs d'arbres » – c'était ce qui ressortait clairement de ses pensées, en tout

cas. Je regrettais qu'elle n'ait de tels préjugés. Contrairement à ce qu'elle pensait, il existait des Wiccans tout à fait remarquables. Ceux que j'avais eu l'occasion de rencontrer avaient d'ailleurs fait preuve de talents assez impressionnants.

Claudine me regardait. Elle avait l'air dubitative.

— Je ne sais pas si nous devons assister à ce genre de chose...

— Tu peux y aller, Claudine, si tu veux.

Pour ma part, j'aurais été prête à faire n'importe quelle expérience nouvelle, pour peu que ça m'empêche de penser à ce gros trou béant que j'avais désormais à la place du cœur.

— Moi, je vais rester pour regarder, ai-je décrété. Il faut que je sache ce qui s'est passé. Il n'y a déjà que trop de mystères dans ma vie, en ce moment.

— Mais tu dois aller chez la reine, ce soir, m'a rappelé ma bonne fée. Déjà, tu ne t'es pas présentée hier. De plus, pour rendre visite à la reine, on doit s'habiller. Il faut que je t'emmène faire les magasins. Tu ne voudrais quand même pas porter une des tenues de ta cousine ?

— Encore faudrait-il que mon postérieur veuille bien rentrer dedans ! me suis-je lamentée.

— Tu vas me faire le plaisir d'arrêter ça tout de suite, Sookie Stackhouse ! m'a-t-elle répliqué vertement.

J'ai levé les yeux vers elle, sans plus rien lui cacher de ma douleur.

— Oui, oui, je sais, m'a-t-elle dit, en me tapotant maternellement la joue. Ça fait un mal de chien. Mais il faut que tu l'oublies. Un de perdu...

Oui, mais celui-là, c'était mon premier.

— Ma grand-mère lui a servi de la limonade, ai-je gémi.

Et, allez savoir pourquoi, ça a remis la fontaine en marche.

— Hé ! C'est un salaud, d'accord ?

J'ai regardé la jeune sorcière à travers mes larmes. Elle était jolie, solide et complètement azimutée : c'était une fille bien.

— Ouais, ai-je approuvé d'une voix plus ferme. Quand pouvez-vous faire cet ecto machin ?

— Il faut que je passe quelques coups de fil pour voir qui je peux trouver. La magie, c'est toujours mieux la nuit, évidemment. Quand comptez-vous rendre visite à la reine ?

J'ai réfléchi deux secondes.

— Dès la tombée du jour. Vers 19 heures environ.

— Ça ne devrait pas vous prendre plus de deux heures, a-t-elle estimé – estimation confirmée par un hochement de tête de Claudine. D'accord. Je vais leur demander de venir à 22 heures. Ça nous laissera un peu de marge. Vous savez quoi ? Ce serait cool si la reine acceptait

de payer pour ça...

— Combien voulez-vous lui demander ?

— Oh ! S'il n'y avait que moi, je ferais ça à l'œil, rien que pour profiter de l'expérience et pouvoir la mettre sur mon CV. Mais les autres ne se déplaceront pas pour des prunes. Disons... trois cents chacun, plus le matériel.

— Et vous aurez besoin de trois sorciers en plus ?

— J'aimerais bien en avoir trois, mais je ne suis pas sûre de pouvoir avoir ceux que je veux dans d'aussi brefs délais... Enfin, je ferai au mieux. Deux pourraient peut-être suffire. Et pour le matériel...

Elle a fait un rapide calcul.

— Dans les soixante dollars.

— Qu'est-ce que je vais devoir faire ? Je veux dire, quel rôle aurai-je à jouer ?

— Celui d'observatrice. C'est moi qui ferai le plus gros du travail.

— Bon. Je poserai la question à la reine.

J'ai pris une profonde inspiration avant d'ajouter :

— Si elle refuse, c'est moi qui paierai.

— Alors, d'accord. Marché conclu.

Et, sur ces bonnes paroles, Amélia est sortie de la chambre. Malgré sa claudication prononcée, sa démarche avait quelque chose de guilleret.

— Il faut que je soigne ton bras, m'a alors annoncé Claudine. Et ensuite, on ira chercher quelque chose à te mettre sur le dos.

— Je n'ai pas l'intention de claquer du fric pour une simple visite de courtoisie à la reine des vampires, ai-je ronchonné.

D'autant que c'était peut-être moi qui allais régler la petite note des sorciers.

— Ce ne sera pas nécessaire. C'est pour moi.

— Tu as beau être ma bonne fée, mon ange gardien ou je ne sais quoi, ce n'est pas une raison pour payer à ma place.

C'est alors que j'ai eu une brusque révélation.

— C'est toi qui as réglé ma note d'hôpital à Clarice !

Elle a haussé les épaules.

— Et alors ? Pour toi, j'utilise l'argent qui provient du club de strip-tease, pas mon salaire.

Claudine était copropriétaire d'un club de striptease avec son frère Claude, lequel faisait tourner la boîte. Quant à Claudine, elle travaillait au service clientèle d'un grand magasin. Quand ils se retrouvaient face à elle et à son irrésistible sourire, les mauvais coucheurs en oubliaient leurs réclamations.

J'avais moins de scrupules à dépenser l'argent du club que celui de Claudine. Illogique, je sais, mais vrai.

Claudine avait garé sa voiture dans la cour et, quand je suis descendue, elle était déjà derrière le volant. Grâce à la trousse de premiers secours qu'elle avait dans sa boîte à gants, elle avait pu nettoyer et panser ma blessure. Elle m'avait aussi aidée à m'habiller. Mon bras me faisait mal, mais la morsure ne semblait pas infectée. Je me sentais faible, comme si j'avais eu la grippe ou une autre de ces cochonneries qui vous flanquent une fièvre de cheval et vous font transpirer comme un bœuf. Je ne sautais donc pas comme un cabri.

J'avais enfilé un jean, un tee-shirt et chaussé des sandales parce que c'était tout ce que j'avais à mettre.

— Tu ne peux décemment pas te présenter devant la reine dans cette tenue, m'avait aimablement fait remarquer ma bonne fée avec sa voix d'ange, mais d'un ton sans réplique.

J'ignore si Claudine connaissait La Nouvelle-Orléans comme sa poche ou si elle avait juste du flair question shopping, mais elle s'est rendue directement dans une boutique du Garden District. C'était exactement le genre de magasin dans lequel je n'aurais jamais mis les pieds parce que réservé à des femmes beaucoup plus distinguées que moi et, surtout, beaucoup plus riches. Claudine s'est garée juste devant et, moins de trois quarts d'heure plus tard, je repartais avec une robe. Elle était en mousseline de soie, à manches courtes et très colorée : turquoise, mordoré, chocolat et ivoire. Les hauts talons à bride que je portais avec étaient du même mordoré que la vaporeuse étoffe.

Claudine s'était immédiatement emparée de l'étiquette pour m'empêcher de voir le prix.

— Contente-toi de porter tes cheveux libres, m'a-t-elle conseillé. Pas besoin d'une coiffure sophistiquée avec une telle robe.

— Oui, elle l'est déjà assez comme ça. C'est qui, Diane von Furstenberg ? Ce n'est pas trop cher ? Et est-ce que cette robe n'est pas un peu trop légère pour la saison ?

— Pour un mois de mars, c'est vrai que tu vas peut-être avoir un peu froid, a admis Claudine. Mais tu pourras la porter tous les étés pendant des années : une telle élégance est indémodable. Tu seras superbe. Et la reine remarquera tout de suite que tu as fait un effort vestimentaire pour lui rendre visite.

— Tu ne viens pas avec moi ?

Ça m'attristait qu'elle ne puisse pas m'accompagner. Mais les fées attirent les vampires comme des mouches. Autant offrir un agneau en pâture à une meute de loups affamés.

— Non, évidemment, tu ne peux pas, ai-je aussitôt ajouté, résignée.

— Je n'y survivrais peut-être pas, a-t-elle répondu d'un ton d'excuse, en réussissant à me faire sentir qu'elle serait désolée qu'une telle éventualité me prive de mon ange gardien.

— Ne t'inquiète pas. Après tout, après cette nuit, que pourrait-il m'arriver de pire ? Les vamps me menaçaient, avant, tu sais. Si je ne faisais pas ce qu'ils voulaient, ils le feraient payer à Bill. Eh bien, tu sais quoi ? Maintenant, je m'en fiche complètement !

— C'est bien possible, mais tu as intérêt à réfléchir avant de parler, m'a-t-elle avertie. Tout le monde surveille son langage devant la reine. Même un gobelin tient sa langue devant elle.

— Promis. Tu sais, Claudine, je te suis vraiment reconnaissante d'avoir fait tout ce chemin pour venir jusqu'ici.

Elle m'a serrée dans ses bras. Elle était si grande et si fine que j'avais un peu l'impression d'embrasser une liane.

— J'aurais préféré que tu n'en aies pas besoin...

La reine possédait tout un pâté de maisons en plein centre de La Nouvelle-Orléans, à trois rues du très coté Quartier français. Ça vous donne une petite idée de l'argent qu'elle brassait. On avait dîné tôt (j'avais bien dû avouer que j'avais une faim de loup), puis Claudine m'avait déposée. Pas devant le palais de la reine, non. À deux rues de distance. Super avec mes hauts talons ! Tout ça à cause de l'affluence touristique à proximité des quartiers de Sa Majesté. Le grand public ignorait que Sophie-Anne Leclerq était reine, naturellement, mais il savait tout de même qu'il s'agissait d'une vampire richissime qui détenait un patrimoine immobilier digne d'une multinationale et réinjectait un sacré paquet de fric dans la communauté. De surcroît, ses gardes du corps étaient pittoresques et bénéficiaient d'un port d'armes spécial au cœur même de la ville. Autant dire que sa résidence figurait sur la liste des hauts lieux touristiques à visiter, de préférence la nuit.

Quoique perpétuellement engorgées par le trafic automobile pendant la journée, la nuit, les rues adjacentes devenaient piétonnes. Les cars de touristes se garaient donc plus loin et les guides entraînaient leurs groupes à leur suite pour passer devant ce monument local. Les visites organisées incluaient nécessairement ce que les guides appelaient « le QG des vampires » dans leur circuit minuté.

Pour Sophie-Anne Leclerq, la sécurité n'était pas un vain mot, et elle tenait à le faire savoir. Le regroupement, au sein d'un seul et même lieu, de ses bureaux, de sa résidence royale et autres dépendances, faisait de ce fameux QG une cible rêvée pour les plastiqueurs fanatiques de la Confrérie du Soleil. Quelques entreprises et commerces tenus par des vampires avaient été attaqués dans d'autres villes, et Sa Majesté n'entendait pas perdre sa (deuxième) vie d'aussi sotte façon.

Les vampires de sa milice étaient donc en faction, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils fichaient drôlement la trouille. Bien que

les vampires soient déjà, en eux-mêmes, de véritables armes létales, Sa Majesté avait bien compris que les humains seraient encore plus impressionnés s'ils pouvaient les reconnaître au premier coup d'œil. Non seulement ses gardes étaient armés jusqu'aux dents (et quelles dents !), mais ils étaient équipés, en prime, de toute la panoplie pare-balles dernier cri, assortie à leur uniforme noir.

Claudine avait profité du dîner pour me donner les renseignements dont je risquais d'avoir besoin. Je me sentais donc parfaitement prête. J'avais aussi un peu l'impression de me rendre à la garden-party de la reine d'Angleterre dans mes plus beaux atours. Encore une chance que je n'aie pas à porter de chapeau ! Mais mes hauts talons me paraissaient un choix quelque peu téméraire pour arpenter des rues pavées.

— Regardez ! Voici les quartiers du vampire le plus célèbre et le plus en vue de La Nouvelle-Orléans : Sophie-Anne Leclerq, pérorait un guide touristique à proximité.

Il avait une allure très excentrique, avec son tricorne, sa culotte courte, ses bas blancs et ses souliers à boucle. Comme je m'arrêtais pour l'écouter, son regard s'est aussitôt posé sur moi, et il m'a reluquée de haut en bas, examinant rapidement ma tenue d'un œil expert. Une lueur d'intérêt s'est allumée dans ses yeux.

— Quand on rend visite à Sophie-Anne, on ne peut pas y aller habillé n'importe comment, a-t-il enchaîné à l'intention de son groupe de touristes, en agitant le doigt dans ma direction. Cette jeune femme porte la tenue de rigueur pour un... entretien avec un vampire... l'un des plus importants vampires d'Amérique, a-t-il ajouté avec un sourire entendu, invitant ses auditeurs à goûter pleinement son allusion cinématographique.

En fait, il y avait au moins cinquante autres vampires tout aussi importants que la reine de Louisiane. Peut-être pas aussi en vue, ni aussi haut en couleur que Sophie-Anne Leclerq, certes, mais le grand public l'ignorait, de toute façon.

Loin de se draper dans une atmosphère macabre, le « château » de la reine ressemblait à une sorte de Disneyland version famille Addams, avec ses marchands de souvenirs, ses guides touristiques et ses badauds ébaubis. Il y avait même un photographe ! Comme j'approchais du premier barrage de sécurité, un homme a surgi devant moi pour me prendre en photo. Aveuglée par le flash, je suis restée interdite, à le regarder fixement (à regarder fixement dans la direction où il devait se trouver, du moins). Quand j'ai pu le voir distinctement, j'ai découvert un petit homme à l'allure plutôt négligée et à la mine résolue. Il s'est précipité vers ce qui devait être son point d'observation habituel : le coin de la rue, sur le trottoir d'en face. Il n'a pas essayé de me vendre sa photo, ni même de m'indiquer

l'endroit où je pourrais m'en procurer un tirage, et ne m'a donné aucune explication.

Mmm... Tout ça ne me disait rien qui vaille.

Le garde vampire auquel j'ai parlé de l'incident a aussitôt confirmé mes soupçons.

— C'est un espion de la Confrérie, m'a-t-il annoncé en désignant le petit homme du menton, après s'être assuré que mon nom figurait bien sur sa liste.

Le garde était, quant à lui, un robuste gaillard à la peau mate et au nez crochu. Sans doute était-il né, un jour lointain, quelque part du côté du Moyen-Orient. Sur le badge fixé sur son casque par un Velcro, on pouvait lire « Rasul ».

— Il nous est interdit de le tuer, m'a expliqué Rasul en haussant les épaules, comme s'il s'agissait de quelque coutume folklorique un peu ridicule.

Il m'a souri. L'effet produit était un peu perturbant. Son casque noir tombait assez bas et sa jugulaire était de celles qui enveloppent le menton, de sorte que je ne pouvais voir qu'une toute petite partie de son visage. Pour l'heure, cette toute petite partie était pointue, blanche et ressemblait furieusement à des crocs.

— La Confrérie fait photographier tous ceux qui entrent ou sortent d'ici, a-t-il précisé, et je vois mal ce qu'on pourrait y changer, dans la mesure où on veut rester en bons termes avec les humains.

Puisque j'étais sur la liste des invités, Rasul avait présumé, à juste titre, que j'étais une alliée des vampires et me traitait avec une sorte de camaraderie fraternelle que je trouvais reposante.

— J'ai déjà eu quelques démêlés avec la Confrérie, lui ai-je confié discrètement, tandis qu'il me guidait vers l'entrée du palais. Ce serait fâcheux qu'il arrive quelque chose à l'appareil photo de ce monsieur... Cependant, personne n'est à l'abri d'un accident...

Je me sentais bien un peu coupable de demander un tel service à un vampire, au détriment d'un autre être humain. Mais je tenais aussi suffisamment à la vie pour vouloir la garder.

Comme on passait sous un lampadaire, les yeux de Rasul ont semblé accrocher la lumière. Pendant un bref instant, ils se sont mis à luire comme des charbons ardents.

— Bizarrement, ses appareils photo ont déjà connu quelques malencontreux incidents, par le passé, m'a raconté Rasul. À vrai dire, deux d'entre eux se sont retrouvés si sérieusement endommagés qu'ils étaient bons à jeter. Alors, un de plus, un de moins... Je ne vous garantis rien, mais nous ferons notre possible, charmante demoiselle.

— C'est très aimable à vous. En rentrant, j'en parlerai à une sorcière qui sera peut-être en mesure de régler ce petit désagrément pour vous. Peut-être pourrait-elle faire en sorte que tous les clichés

soient surexposés, par exemple. Vous devriez la contacter.

— Excellente idée. Voici Mélanie, m'a-t-il annoncé, au moment où on atteignait la porte principale. Je vais vous remettre entre ses mains et retourner à mon poste. Je vous verrai quand vous ressortirez pour que vous me donniez le nom et l'adresse de la sorcière en question ?

— Pas de problème.

— Vous a-t-on déjà dit que vous sentiez merveilleusement bon ? Aussi bon qu'une fée ? m'a-t-il alors demandé.

— Oh ! J'ai passé l'après-midi avec ma bonne fée. C'est sûrement ça. Elle m'a emmenée faire du shopping.

— Et le résultat est superbe, a-t-il affirmé glamment.

— Vil flatteur !

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui rendre son sourire. Mon ego avait pris un sacré coup, la veille (mais je ne pensais plus du tout à ça, juré), et si futile que ça puisse paraître, l'admiration du jeune garde était justement ce qu'il me fallait pour me remonter le moral (même si c'était l'odeur de Claudine qui l'avait suscitée).

Malgré son équipement style GIGN, Mélanie avait tout de la petite femme fragile et vulnérable.

— Miam miam ! Vous sentez vraiment comme une fée ! s'est-elle exclamée, avant de consulter sa propre liste. Vous êtes l'humaine Stackhouse ? La reine vous attendait hier soir.

— J'ai été blessée.

Je lui ai montré mon bandage. J'avais forcé sur l'Advil et la douleur se limitait, désormais, à un vague élancement.

— Oui, c'est ce que j'ai cru comprendre. Le nouveau est à la fête, ce soir. On lui a appris tout ce qu'il devait savoir, il a un mentor et un donneur volontaire. Quand il se sentira un peu mieux dans sa nouvelle peau, il pourra peut-être nous dire comment il en est arrivé là.

— Ah, oui ?

Quand je m'étais rendu compte qu'elle parlait de Jake Purifoy, ma voix avait légèrement déraillé.

— Pourquoi ? me suis-je étonnée. Il est possible qu'il ne s'en souvienne pas ?

— S'il s'est fait attaquer par surprise, il peut mettre un certain temps avant de se rappeler ce qui s'est passé. Mais ça reviendra, tôt ou tard. En attendant, il va s'en mettre plein la panse.

Elle s'est esclaffée en voyant mon regard interrogateur.

— Vous savez quoi ? Les humains s'inscrivent pour jouir du privilège de le nourrir, a-t-elle raillé. Quels crétins ! Franchement, où est le plaisir, passé l'excitation de la morsure et la satisfaction du désir ? Non, le véritable plaisir a toujours été dans la traque.

La nouvelle politique des vampires – qui voulait qu'ils ne se nourrissent que de sang de synthèse ou seulement aux dépens d'humains volontaires – n'était pas du tout du goût de Mélanie. L'ancien régime lui manquait (dans tous les sens du terme).

Je m'efforçais de manifester un intérêt poli.

— Si c'est la proie qui fait le premier pas, ce n'est quand même pas pareil ! a-t-elle ronchonné. Ah ! Les gens, de nos jours !

Elle secouait la tête avec un mélange de lassitude et d'exaspération. Du coup, son casque, trop grand pour elle, se balançait en cadence. Je me suis mordu la lèvre pour réprimer un fou rire.

Rasul m'avait escortée jusqu'à l'entrée principale de la propriété royale, un immeuble de deux étages qui datait probablement des années cinquante et occupait tout un pâté de maisons. Comme tout le monde le sait, où qu'ils se trouvent, les vampires se terrent pendant le jour (dans les caves, les sous-sols, les cryptes, etc.). Partout, sauf à La Nouvelle-Orléans. Et pour cause : la ville est construite en dessous du niveau de la mer. Par conséquent, toutes les fenêtres avaient subi un traitement spécial : de grands panneaux de bois les masquaient, des panneaux décorés sur le thème de Mardi gras. Le très sobre bâtiment de brique était donc égayé de motifs roses, violets et verts sur des fonds blancs et noirs. Il y avait même de petites touches scintillantes sur les volets, comme des paillettes de carnaval. Cela produisait un effet assez déconcertant.

— Comment fait la reine, quand elle veut organiser une soirée ?

En dépit de ses volets pailletés, ce gros cube rébarbatif et fonctionnel n'avait franchement rien de festif.

— Oh ! Pour ça, elle possède un vieux monastère, m'a appris Mélanie. Vous pourrez vous procurer une brochure sur le sujet en sortant, si vous voulez. Toutes les réceptions officielles ont lieu là-bas. Certains, parmi les plus vieux d'entre nous, ne peuvent pas pénétrer dans l'ancienne chapelle, mais en dehors de ça... Le décor est absolument superbe. La reine y a des appartements, d'ailleurs. Mais il est beaucoup trop difficile d'assurer sa sécurité là-bas pour qu'elle y vive à l'année.

Je ne voyais pas ce que j'aurais pu lui répondre. De toute façon, je doutais de jamais voir la résidence secondaire de Sa Majesté. Mais Mélanie semblait s'ennuyer et avait manifestement envie de bavarder.

— Hadley était votre cousine, à ce qu'on raconte ?

— Oui.

— Bizarre, quand on y pense, d'avoir des parents encore vivants...

Pendant un instant, elle a eu l'air absente, presque mélancolique – autant qu'un vampire peut l'être, du moins. Puis elle a

paru se ressaisir.

— Hadley n'était pas trop mal, pour une si jeune vampire. Mais elle semblait tenir sa longévité pour acquise...

Mélanie a secoué la tête.

— Jamais elle n'aurait dû se mettre à dos un vieux renard comme Waldo.

— Ah, ça, c'est clair !

Mélanie s'est alors détournée pour appeler un de ses confrères :

— Chester !

Chester était le prochain garde sur les rangs. Il était flanqué d'un collègue dont la silhouette, même sous (ce que je commençais à considérer comme) l'uniforme du GIGN, ne me paraissait pas inconnue.

— Bubba ! me suis-je exclamée.

Au même moment, le vampire s'est écrié :

— Mam'zelle Sookie !

On est tombés dans les bras l'un de l'autre, au grand amusement des autres vampires. Déjà, les vampires ne se serrent pas la main. Ça ne fait pas partie de leur culture. Alors, s'enlacer !

Ça m'a rassurée de constater que Bubba n'était pas armé. On l'avait juste déguisé en garde. Ce petit côté militaire lui allait d'ailleurs plutôt bien, et je ne me suis pas gênée pour le lui dire.

— Tu as fière allure en uniforme. Ce noir va très bien avec tes cheveux.

J'ai alors eu droit à ce sourire qui avait fait craquer des millions de femmes à travers le monde.

— Super sympa d'vot'part, m'a-t-il répondu, ravi. Merci beaucoup.

Du temps où il vivait encore le jour, le visage et le sourire de Bubba avaient été célèbres d'un bout à l'autre de la planète. Quand on l'avait amené à la morgue de Memphis, un des assistants qui travaillaient là-bas avait cru détecter en lui une dernière étincelle de vie. Comme il était totalement fan du King et que, de plus, il se trouvait être un vampire, il avait pris sur lui de le ramener à la vie. Et c'est ainsi que naissent les légendes... Malheureusement, le corps du défunt était tellement imbibé de substances en tout genre que la transformation ne s'était pas tout à fait passée comme prévu : le pauvre Bubba ne s'était pas très bien réveillé. Depuis, les vampires se le refilaient comme une patate chaude. Avec ses frasques, toutes plus imprévisibles les unes que les autres, il était devenu le cauchemar de la communauté.

— Ça fait longtemps que tu es ici, Bubba ? lui ai-je demandé.

— Oh ! Une quinzaine de jours. Mais ça m'plaît vachement. C'est cool, y a plein d'chats d'gouttière.

— Bien sûr, ai-je approuvé, en essayant de ne pas me représenter trop concrètement ce qu'il entendait par là.

J'aimais beaucoup les chats. Bubba aussi, crus et bien saignants...

— Si un humain l'aperçoit, il le prend pour un sosie ou un imitateur, a discrètement commenté Chester.

Mélanie était retournée à son poste, et Chester – qui, lui, n'était visiblement qu'un blondinet de la cambrousse aux dents pourries quand il s'était fait vampiriser – avait pris le relais.

— Le plus souvent, ça se passe bien, a-t-il enchaîné. Mais il arrive parfois que quelqu'un l'appelle par son vrai nom ou lui demande une chanson...

Bubba ne chantait plus que très rarement, maintenant. La plupart du temps, il se prétendait incapable de sortir une note et, à la simple mention du nom d'Elvis, devenait brusquement très agité. Cependant, quand on parvenait à l'amadouer suffisamment pour qu'il accepte de pousser la chansonnette, c'était vraiment un événement exceptionnel et, pour les privilégiés qui y assistaient, un moment inoubliable.

Chester m'a entraînée à l'intérieur du bâtiment, et Bubba nous a suivis comme un petit chien. On a bifurqué, monté un étage et rencontré, chemin faisant, de plus en plus de vampires (et quelques humains) qui semblaient tous se diriger vers un objectif précis avec un air très affairé. Il régnait ici la même agitation que dans n'importe quel immeuble de bureaux, un jour de semaine. Tout en marchant, j'ai remarqué que certains vampires semblaient plus à l'aise que d'autres. J'ai aussi remarqué que ces derniers portaient tous le même insigne agrafé au col : un pin's de l'Arkansas. Ces vampires devaient donc faire partie de la suite de l'époux royal, Peter Threadgill. Comme je passais devant eux, un vampire de Louisiane a heurté un vampire de l'Arkansas. Le second s'est alors mis à grogner avec une telle agressivité que, pendant un quart de seconde, j'ai bien cru qu'une bagarre allait éclater.

Hou ! la la ! Je serai drôlement contente quand je serai sortie d'ici, moi ! C'est exactement ce que j'ai pensé, tant l'atmosphère était tendue.

Chester s'est brusquement arrêté devant une porte, qui ne semblait différer en rien des autres, en dehors des deux colosses qui la gardaient. De leur temps, ces deux-là, avec leurs deux mètres et des brouettes, avaient dû passer pour des géants. On aurait pu les prendre pour des frères : ils avaient tous deux les cheveux châains et une mine assez patibulaire. Carrure de déménageur, barbe, queue-de-cheval qui leur balayait le dos : du premier choix pour le circuit professionnel des combats de catch. L'un avait une énorme cicatrice

qui lui barrait le visage, l'autre avait dû souffrir d'une grave maladie de peau dans sa première vie. Et ces charmants jeunes gens n'étaient pas simplement là pour le décorum : en les voyant, on avait tout bonnement l'impression de regarder la mort en face.

Ces deux vampires-là semblaient spécialisés dans l'arme blanche. Ils en étaient littéralement bardés, et de toutes sortes, dont une hache qu'ils portaient à la ceinture (ils avaient dû comprendre que si un intrus malintentionné réussissait à parvenir jusqu'ici, ce n'était pas un malheureux flingue qui ferait la différence). Mais leur propre corps était encore leur meilleure arme.

— Bert, Bert, a dit Chester avec un petit hochement de tête pour chacun. Voici l'humaine Stackhouse. La reine l'attend.

Il a pivoté sur lui-même et s'est éloigné, Bubba sur ses talons, me laissant seule avec les deux barbares qui faisaient office de gardes du corps de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine des vampires de Louisiane.

Hurler ne me semblant pas une très bonne idée, j'ai opté pour :

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez le même nom. Chester a sûrement dû se tromper.

Deux paires d'yeux marron ont rivé sur moi leur regard un rien figé.

— Moi, Sigebert, m'a répondu le balafré, avec un accent à couper au couteau que j'étais incapable d'identifier.

Il avait prononcé « Zigueuberte ». De toute évidence, Chester avait utilisé une version très américanisée de son véritable nom, sans doute extrêmement ancien.

— Lui, mon frère, Wybert.

J'ai entendu « Vaïberte ».

— Enchantée, ai-je dit, en essayant de garder une mine impassible. Je suis Sookie Stackhouse.

Ça n'a pas eu l'air de les impressionner beaucoup. C'est alors qu'on a poussé la porte qu'ils gardaient. Une vampire à pin's s'est faufilée entre eux, les toisant au passage avec un mépris à peine voilé. L'atmosphère est soudain devenue irrespirable. Sigebert et Wybert ont suivi des yeux la grande brune au tailleur de parfaite femme d'affaires jusqu'à ce qu'elle ait disparu à l'angle du couloir. Puis ils ont reporté leur attention sur moi.

— La reine... occubée, m'a annoncé Wybert. Quand elle feut fous tetans, la lumièreu, elle brille.

Il me montrait un petit voyant rond encastré dans le mur à droite de la porte. J'étais donc coincée là jusqu'à ce que «la lumièreu, elle brille ». Alors, autant leur faire la conversation...

— Est-ce que vos noms veulent dire quelque chose ? J'imagine que c'est... euh... du vieil anglais ?

Déjà, ma voix déraillait dans les aigus.

— Nous Saxons, m'a expliqué Wybert. Notre bèreu venu de Guermanie – Alleumagneu, auchourd'hui – en Angleterreu. Nom moi feux direu « pelleu pataille ».

— Et nom moi, « pelleu fictoire », a ajouté Sigebert.

Je me suis alors souvenue d'une émission sur History Channel. Les Saxons étaient devenus les Anglo-Saxons et avaient ensuite été écrasés par les Normands.

— On vous a donc élevés pour devenir des guerriers, ai-je repris.

Échange de regards entre mes interlocuteurs.

— Si pas guerriers, rien, m'a expliqué Sigebert.

Le bas de sa cicatrice remuait quand il parlait, et je faisais de mon mieux pour ne pas la regarder.

— Nous, fils te chef te guerre.

J'aurais eu des centaines de questions à leur poser sur leur vie d'avant, à l'époque lointaine où ils étaient encore humains, mais, curieusement, tels qu'on était là, plantés au beau milieu du couloir, dans un immeuble de bureaux, en pleine nuit, les circonstances ne me paraissaient pas idéales.

— Comment se fait-il que vous soyez devenus des vampires ? leur ai-je donc demandé, faute de mieux. À moins que ce ne soit une question indiscreète... Je ne voudrais pas mettre les pieds dans le plat.

Sigebert s'est empressé de regarder par terre, manifestement à la recherche dudit plat. J'en ai déduit que l'anglais familier n'était peut-être pas son fort.

— Zette femmeu... drès pelleu... elle fient foir nous la nuit afant pataille, m'a raconté Wybert, avec ce débit haché et ce terrible accent heurté qui rendaient son discours pratiquement incompréhensible. Elle dit... nous plus forts si elle... à nous.

Ils m'ont tous les deux jeté un coup d'œil interrogateur. J'ai hoché la tête pour leur signifier que j'avais compris : la belle vampire leur avait laissé entendre qu'elle les voulait dans son lit. Elle ne manquait assurément pas d'audace, ni de tempérament, pour faire preuve d'un tel appétit, la belle de nuit. Car il en fallait pour prétendre se charger de ces deux gaillards-là en même temps...

— Elle pas dire nous compattre touchours la nuit après, a précisé Sigebert, en haussant les épaules comme pour dire qu'un petit détail leur avait échappé. Nous pas poser queztions. Nous trop prezzés !

Et il a souri. Argh ! Difficile de faire plus effrayant qu'un vampire auquel il ne reste plus que deux dents. Et pas n'importe lesquelles : les bonnes ! Certes, Sigebert en avait peut-être d'autres au fond (j'étais trop petite pour voir), mais même les chicots de Chester

étaient superbes, en comparaison.

— Ça doit faire une paye que ça s'est passé, ai-je commenté, incapable de trouver plus inspiré. Depuis combien de temps travaillez-vous pour la reine ?

Sigebert et Wybert se sont de nouveau regardés.

— Depuis zette nuit-là, m'a répondu Wybert, apparemment ahuri que je n'aie pas compris. Nous à elle touchours.

Mon estime pour la reine – et peut-être la crainte qu'elle m'inspirait – est encore montée d'un cran. Sophie-Anne n'avait manqué ni de bravoure ni d'habileté, au cours de sa longue carrière de vampire. Elle avait vampirisé les deux Saxons et les avait retenus auprès d'elle par ce lien parrain-filleul qui, comme me l'avait expliqué celui-dont-je-ne-voulais-plus-prononcer-le-nom-même-en-pensée, était plus fort que n'importe quel attachement de quelque nature que ce soit, pour un vampire.

A mon grand soulagement, le voyant du couloir est passé au vert.

— Vous aller, m'a ordonné Sigebert en poussant la lourde porte capitonnée.

Les deux gorilles m'ont alors saluée d'un même hochement de tête solennel, et j'ai franchi le seuil. La pièce dans laquelle je suis entrée ressemblait à n'importe quel bureau de cadre supérieur du privé.

Sophie-Anne Leclerq, reine de Louisiane, était assise avec un autre vampire à une grande table ronde envahie de papiers. J'avais déjà eu l'occasion de rencontrer la reine, quand elle était venue chez moi m'annoncer le décès de ma cousine. Je n'avais pas remarqué, alors, à quel point elle était jeune lorsque la mort l'avait frappée : quinze ans, peut-être. Elle n'en était pas moins, à présent, une femme élégante. Elle faisait une dizaine de centimètres de moins que moi et était pomponnée jusqu'au bout des cils : maquillage, toilette, coiffure, chaussures, bijoux... la totale.

Le vampire qui se tenait à ses côtés portait un costume qui aurait pu payer ma facture du câble pendant un an, et il était tellement coiffé, rasé, manucuré et parfumé qu'on en venait à se demander s'il s'agissait encore d'un mec. À Bon Temps, je n'avais pas souvent l'occasion de voir de tels dandys.

Il y avait deux autres personnes dans la pièce. Un petit blond aux cheveux très courts et aux yeux bleus très clairs se tenait bien campé sur ses deux jambes, les bras croisés, à environ un mètre derrière le fauteuil de la reine. Son visage avait quelque chose d'enfantin, mais il avait une carrure d'adulte. Il ressemblait à un môme qui aurait grandi trop vite. Il portait un costume, lui aussi, et était armé d'un sabre et d'un pistolet.

Derrière le roi se tenait une vampire tout de rouge vêtue (pantalon, tee-shirt, tennis). Cette préférence marquée se révélait, d'ailleurs, plutôt malheureuse, vu que cette couleur ne lui allait pas du tout. C'était une Asiatique, peut-être d'origine vietnamienne (quoique cette région ne se soit sans doute pas appelée comme ça à l'époque de sa mort). Elle avait des ongles très courts, dénués de vernis, et une terrifiante épée sanglée dans le dos. Ses cheveux semblaient avoir été coupés au niveau du menton avec une paire de ciseaux particulièrement rouillés. Son visage, sans artifices, était celui que Dieu lui avait donné.

Comme j'ignorais les subtilités du protocole, je me suis contentée de courber la tête devant Sa Majesté.

— Ravie de vous revoir, madame, lui ai-je dit, avant de tourner vers le roi un regard que j'espérais aimable et de répéter les mêmes salamales.

Les deux plantons – sans doute des sortes d'aides de camp – ont, quant à eux, eu droit à de simples hochements de tête. Je me suis sentie un peu bête en les saluant, mais je ne voulais pas non plus les ignorer complètement. Eux, en revanche, après m'avoir détaillée des pieds à la tête d'un regard assez menaçant pour me servir d'avertissement, ne se sont pas embarrassés de ce genre de politesse.

— Vous avez eu quelques petites mésaventures dans notre belle cité, m'a lancé la reine en guise de préambule.

Elle ne souriait pas. Elle ne devait pas être très souriante, comme fille, de toute façon.

— Oui, madame.

— Ah ! Sookie, voici mon mari : Peter Threadgill, roi de l'Arkansas.

Pas la moindre trace d'affection, ni dans la voix ni dans l'expression du visage. Elle aurait tout aussi bien pu me présenter son perroquet.

— Enchantée, ai-je bredouillé en réitérant mes courbettes.

J'ai, néanmoins, ajouté un « monsieur » de dernière minute – un peu précipité, peut-être. J'en avais déjà plein le dos de ces simagrées.

— Mademoiselle Stackhouse, a fait le roi en guise de salut, tout en continuant à consulter les feuilles posées devant lui.

La table avait beau être grande, elle n'en croulait pas moins sous les courriers, les dossiers, les listings informatiques et tout un tas d'autres documents (des factures ? Des relevés de banque ?).

Tandis que son mari gardait le nez plongé dans ses papiers, la reine a commencé à me questionner sur la nuit agitée que je venais de passer. Je la lui ai relatée aussi précisément que possible. Quand je lui ai parlé du sort de stase magique d'Amélia et de l'effet qu'il avait eu sur le cadavre du placard, j'ai eu l'impression qu'elle redoublait

d'attention.

— Vous ne croyez pas que la sorcière aurait pu être au courant de la présence du corps lorsqu'elle a jeté ce sort ? a demandé Sa Majesté.

Quoique le regard du roi n'ait pas quitté les documents posés devant lui, j'avais remarqué qu'il n'en avait pas touché un seul depuis le début de l'entretien. Mais peut-être lisait-il très lentement...

— Non, madame. Je sais qu'Amélia n'était pas au courant.

— Grâce à vos pouvoirs télépathiques ?

— Oui, madame.

C'est alors que Peter Threadgill m'a regardée. Il avait des yeux étranges, d'un gris acier qui vous glaçait, et un visage très anguleux : nez en lame de couteau, lèvres fines et hautes pommettes saillantes.

Le roi et la reine étaient tous les deux séduisants, mais leur genre de beauté me laissait froide. Apparemment, la réciproque était vraie. Dieu soit loué !

— Vous êtes donc la télépathe que ma chère Sophie veut convier au sommet, a déclaré Peter Threadgill d'une voix monocorde.

Comme il ne m'annonçait là rien de nouveau, je ne me suis pas sentie obligée de lui répondre. Et puis, sa façon de me parler m'agaçait. Mais mes bonnes manières l'ont emporté.

— Oui, c'est moi.

— Stan en a un, a dit la reine à son mari, comme si les vampires collectionnaient les télépathes à la manière dont les amateurs de chiens de race collectionnent les épagneuls anglais.

Le seul Stan que je connaissais était un vampire haut placé de Dallas et, comme par hasard, le seul autre télépathe que je connaissais vivait à... Dallas. Ces quelques mots de la reine me laissaient à penser que la vie de Barry le groom avait beaucoup changé depuis que je l'avais rencontré. Apparemment, il travaillait désormais pour Stan Davis. J'ignorais si Stan était shérif ou même roi du Texas, pour la bonne raison qu'à l'époque, je n'étais pas encore au courant de l'organisation hiérarchique des vampires.

— Ainsi, vous prenez exemple sur Stan pour choisir votre entourage ? a répliqué Peter Threadgill d'un ton qui m'a paru légèrement ironique.

D'après les nombreux indices qu'on m'avait aimablement fournis, j'avais parfaitement compris qu'il ne s'agissait pas d'un mariage d'amour. Et, si vous voulez mon avis, le sexe n'avait pas grand-chose à voir là-dedans non plus. Je savais que le désir avait joué un grand rôle dans la relation que la reine avait entretenue avec ma cousine Hadley, et les deux gorilles jumeaux m'avaient laissé entendre qu'elle les avait fait grimper aux rideaux. Cependant, Peter Threadgill ne ressemblait ni aux Saxons ni à Hadley. Cela dit, peut-être la reine

avait-elle des goûts très variés et son choix de Threadgill comme époux ne faisait-il que prouver son omnisexualité... *Ça se dit, «omnisexuel» ? Il faudra que je vérifie dans le dico en rentrant. Si je rentre un jour...*

J'en étais à ce point de mes réflexions quand la reine a enfin répondu à la pique que venait de lui envoyer son cher et tendre époux.

— Si Stan emploie ce genre de personne, c'est, je présume, qu'il y trouve quelque avantage. Et si Stan y trouve un avantage, ce devrait être aussi le cas pour moi. Et puis, je ne vais pas me priver d'essayer, alors qu'il est si facile de se procurer un télépathe.

Ben voyons ! Puisqu'elle m'avait en stock.

Le roi a haussé les épaules. J'étais déçue : j'avais imaginé le roi d'un État comme l'Arkansas (certes pauvre, mais si beau avec ses impressionnants paysages) moins snob, plus près des gens et doté d'un minimum d'humour.

— Donc, que pensez-vous qu'il se soit passé exactement dans l'appartement de Hadley ? m'a demandé la reine.

J'ai brusquement réalisé qu'on en revenait à nos moutons.

— Tout ce que je sais, c'est que, avant la disparition de Hadley, le corps exsangue de Jake a atterri dans son placard. Quant à savoir comment il est arrivé là, je n'en ai pas la moindre idée, lui ai-je avoué. C'est bien pour ça qu'Amélia entreprend cet ecto-truc ce soir.

J'ai vu la reine changer de visage : tous ses traits exprimaient subitement le plus vif intérêt.

— Elle va entreprendre une reconstitution ectoplasmique ? J'en ai entendu parler, mais je n'en ai jamais vu.

Quant au roi, il avait l'air plus qu'intéressé. En fait, pendant une fraction de seconde, j'ai bien cru qu'il allait exploser : il semblait fou de rage. Je me suis efforcée de concentrer toute mon attention sur la reine.

— Amélia se demandait d'ailleurs si vous accepteriez de... euh... financer l'opération.

Je me suis demandé si je n'aurais pas dû ajouter un «Votre Majesté», mais je ne parvenais tout simplement pas à m'y résoudre.

— Lorsque l'on songe aux graves ennuis que notre nouveau frère aurait pu nous causer, si jamais il avait été lâché parmi la populace, c'est la moindre des choses. Je serais heureuse de prendre en charge les frais de cette reconstitution.

Je prenais une profonde inspiration pour pousser un soupir de soulagement quand la reine a cru bon d'ajouter :

— Et d'y assister.

Oh, non ! En présence de la reine, Amélia risquait de perdre tous ses moyens. Cependant, je me voyais mal dire à Sophie-Anne qu'elle ne serait pas la bienvenue.

Quant à Peter Threadgill, à ces mots, il a brusque ment tourné la tête pour darder sur elle un regard aussi tranchant que l'acier de ses prunelles.

— Je ne pense pas que ce soit très raisonnable, lui a-t-il fait remarquer – sa voix était douce, mais son ton autoritaire. Il serait par trop malaisé pour les jumeaux et pour André de vous protéger en ville, surtout dans un tel quartier.

Je me demandais comment le roi de l'Arkansas pouvait avoir la moindre idée de ce à quoi ressemblait le quartier où avait vécu Hadley. En fait, c'était un quartier résidentiel assez bourgeois et plutôt calme, surtout quand on le comparait au QG des vampires : un vrai zoo, avec ses flots de touristes, ses gardes et ses fanatiques armés d'appareils photo.

Mais, déjà, Sophie-Anne se préparait à sortir, vérifiait dans le miroir que son apparence sans défaut était toujours aussi parfaite et enfilait ses chaussures à talons vertigineux restées sous la table. Ainsi, Sa Très Gracieuse Majesté présidait à ses royales affaires pieds nus... Ce petit détail a suffi à me la rendre soudain plus proche. Il y avait donc une véritable personne sous cette perfection de papier glacé.

— Vous aimeriez que Bill nous accompagne, je suppose, a-t-elle déclaré.

— Non !

D'accord. Il y avait bel et bien une personne sous le vernis, et cette personne était désagréable et cruelle.

Mais la reine avait l'air réellement stupéfaite. Quant à son mari, il était visiblement outré par ma conduite. Il avait relevé la tête avec la vivacité du cobra et avait fixé sur moi ses étranges yeux gris, des yeux étincelants de colère. Sophie-Anne semblait juste un peu prise de court par la violence de ma réaction.

— Je pensais que vous étiez ensemble, s'est-elle étonnée d'une voix égale.

J'ai ravalé la repartie que j'avais sur le bout de la langue. Il ne fallait tout de même pas que j'oublie à qui je parlais.

— Non, plus maintenant. Pardon d'avoir été aussi brusque. Je vous prie de m'en excuser.

La reine m'a dévisagée quelques secondes sans mot dire. J'ai soutenu son regard. Impossible de deviner ce qu'elle pensait, ce qu'elle ressentait ou ce qu'elle avait l'intention de faire. C'était comme regarder un beau plateau d'argent ancien chez un antiquaire : une surface brillante et lisse, une forme et des motifs élaborés, et un contact dur et glacé. Comment Hadley avait-elle pu pousser la témérité jusqu'à coucher avec cette femme ? Ça me dépassait.

Le verdict est finalement tombé.

— Vous êtes pardonnée.

— Vous êtes trop clément, lui a alors reproché son époux.

La façade du monarque commençait à se lézarder : sa bouche s'était crispée en une grimace qui ressemblait à celle d'un molosse près de mordre, et je me suis vite rendu compte que je n'avais aucune envie de demeurer une seconde de plus le point de mire de ces yeux étincelants. Je n'aimais pas non plus la façon dont l'Asiatique me reluquait. Et chaque fois que je voyais sa coupe de cheveux, ça me filait les jetons. Seigneur ! Quel massacre ! Même la vieille dame qui venait faire les permanentes de Granny autrefois s'en serait mieux tirée.

— Je serai de retour dans une heure ou deux, Peter, a lancé Sophie-Anne d'un ton à fendre un diamant.

Toujours aussi impassible, le petit blond au visage d'enfant avait déjà bondi à ses côtés pour lui offrir son bras. Ce devait être André.

L'ambiance était glaciale. J'aurais donné n'importe quoi pour être ailleurs.

— Je serais plus rassuré si Fleur de Jade vous accompagnait, a suggéré le roi en désignant d'un geste la femme en rouge.

— Mais vous vous retrouveriez seul, lui a alors fait observer la reine.

— Seul ? Allons ! Ces murs grouillent de gardes et de fidèles vampires, a rétorqué Peter Threadgill.

D'accord. Même moi, j'avais compris. Les gardes, qui étaient au service de la reine, ne faisaient pas partie des « fidèles vampires » – ceux que Peter avait amenés avec lui, probablement.

— Dans ce cas, je serai fière d'avoir à mes côtés une fine lame comme Fleur de Jade.

Je ne savais pas si la reine était sérieuse, si elle essayait de calmer son époux en acceptant son offre ou si elle raillait intérieurement sa pitoyable tactique pour s'assurer que son espionne attirée assisterait à la reconstitution.

— Doublez la garde de Purifoy, a-t-elle alors ordonné dans l'Interphone. Et prévenez-moi dès qu'il se souvient de quelque chose.

Une voix obséquieuse s'est empressée d'assurer à Sa Majesté qu'elle en serait la première informée.

Je me suis demandé pourquoi Jake avait besoin d'une surveillance renforcée. Cependant, contrairement à la reine, j'avoue que j'avais du mal à me sentir sincèrement concernée par le sort d'un vampire qui avait quand même failli m'arracher le bras.

On est donc partis, la reine, Fleur de Jade, André, Sigebert, Wybert et moi. Je m'étais sans doute déjà trouvée en plus étrange compagnie, mais j'aurais été bien incapable de vous dire quand. Après un dédale de couloirs parcourus au pas de charge, on est arrivés dans

un garage placé sous bonne garde, et tout ce petit monde s'est engouffré dans une limousine à rallonge. D'un geste impérieux, André a ordonné à l'un des gardes de prendre le volant. J'en venais à me demander si le vampire à tête d'enfant avait une langue : je n'avais pas encore entendu le son de sa voix. À mon grand soulagement, le conducteur désigné n'était autre que Rasul. Une vieille connaissance, en quelque sorte – à côté des autres, du moins.

Sigebert et Wybert ne semblaient pas très à l'aise en voiture. Jamais je n'avais rencontré de vampires aussi coincés. Je me demandais même si leur étroite association avec la reine n'avait pas causé leur perte : ils n'avaient pas eu besoin de s'adapter. Or, pour un vampire, évoluer avec son temps a toujours été une question de survie. Les deux vampires auraient été parfaitement à l'aise et beaucoup plus heureux, sans doute, avec des peaux de bêtes sur le dos et de frustes bottes de daim aux pieds. Il ne leur aurait plus manqué qu'un bouclier au bras et une masse dans la main pour être tout à fait dans leur élément.

— Votre shérif, Éric, est venu s'entretenir avec moi, la nuit dernière, a soudain déclaré la reine.

Vu les circonstances, je n'ai pas jugé nécessaire de faire remarquer à Sa Majesté qu'Éric n'était pas « mon » shérif.

— Il m'a rendu visite à l'hôpital, lui ai-je répondu, en m'efforçant d'imiter son ton dégagé.

— Vous comprenez bien que notre nouveau vampire, l'ex-lycanthrope... Il n'avait pas le choix, vous savez. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

— C'est un argument auquel j'ai souvent eu droit, avec les vampires.

Je repensais à toutes ces fois où Bill s'était justifié en invoquant cette même excuse : il n'avait pas pu s'en empêcher. Je l'avais cru, à l'époque. Aujourd'hui, j'y aurais réfléchi à deux fois avant de lui accorder ma confiance. À cause de lui, j'étais si affreusement malheureuse que je n'avais plus le cœur à rien, encore moins à vider l'appartement de Hadley. Trier, ranger, régler ses affaires... Tout ça me paraissait insurmontable. Cependant, je savais que si je rentrais maintenant à Bon Temps, en laissant un truc en plan derrière moi, j'allais m'accabler de reproches et me morfondre toute seule dans mon coin. Si c'était pour rester assise, les yeux dans le vide, à broyer du noir, autant rester ici.

Je ne me suis jamais fait beaucoup d'illusions. Quand on lit dans les pensées, on sait que même les meilleurs sont capables du pire. Mais celle-là, j'avoue que je ne l'avais pas vue venir !

À ma grande honte, j'ai senti mes joues se mouiller de larmes. J'ai précipitamment ouvert ma pochette pour sortir un Kleenex. Tous

les vampires me regardaient, y compris Fleur de Jade avec son visage figé de poupée de porcelaine aux yeux bridés. Jamais il ne m'avait paru aussi expressif, pourtant. Expression on ne peut plus facile à déchiffrer, d'ailleurs : dans ses prunelles noires se lisait le plus profond mépris.

— Vous souffrez ? a demandé la reine en désignant mon bras.

Elle s'en moquait éperdument, à mon avis. Mais elle avait dû si bien étudier le comportement humain et si longtemps s'entraîner à simuler la réaction voulue que c'était devenu un réflexe.

— Peine de cœur, me suis-je entendue avouer.

Je me serais giflée.

— Oh ! Bill ?

— Oui, ai-je soufflé, un sanglot dans la voix.

Je luttais pourtant pour refouler mes larmes. Je ne suis pas de celles qui aiment se donner en spectacle.

— J'ai pleuré Hadley.

Confession pour le moins inattendue.

— C'est bien qu'elle ait eu quelqu'un pour penser à elle.

Et, après une petite minute de réflexion, j'ai ajouté :

— J'aurais bien aimé savoir plus tôt qu'elle était morte...

C'est vrai, elle avait quand même mis des semaines avant de me prévenir du décès de ma cousine.

— Si j'ai attendu pour dépêcher maître Cataliades auprès de vous, c'est que j'avais de bonnes raisons pour cela, a répliqué Sophie-Anne.

Elle présentait toujours ce même visage lisse, ces mêmes yeux limpides d'une clarté cristalline, aussi impénétrables qu'un mur de glace. J'ai pourtant eu la très nette impression qu'elle aurait préféré éviter le sujet. J'ai hasardé un regard interrogateur. Elle a alors jeté un imperceptible coup d'œil vers sa voisine de droite. Comment Fleur de Jade faisait-elle pour demeurer assise dans cette pose nonchalante avec une longue épée sanglée dans le dos, ça, je l'ignorais. En revanche, j'avais la certitude que, derrière son masque impavide, l'Asiatique ne perdait pas une miette de notre conversation.

Deux précautions valant mieux qu'une, j'ai décidé de ne plus rien dire du tout. Le reste du trajet s'est donc déroulé dans le silence le plus complet.

Rasul se refusait manifestement à entrer avec la limousine dans la cour intérieure – je me suis d'ailleurs souvenue que Diantha s'était garée dans la rue, elle aussi. Il est sorti pour tenir la portière à la reine, mais c'est André qui est descendu le premier. Le petit blond a scruté les environs un long moment, avant de faire signe à Sa Majesté qu'elle pouvait s'aventurer au-dehors en toute sécurité. Arme au poing, Rasul montait la garde, balayant les alentours d'un coup d'œil

circulaire. André se montrait tout aussi vigilant.

Fleur de Jade s'est glissée comme un serpent hors du véhicule et est venue ajouter son regard acéré à ceux qui surveillaient déjà les lieux. Tous trois se sont, d'un même pas, faufileés dans la cour, entourant la reine pour lui faire un rempart de leur corps. Ça a ensuite été au tour de Sigebert de s'extraire de la limo. Il m'a attendue, sa hache à la main. Wybert nous a rejoints sur le trottoir, et c'est flanquée des deux barbares que j'ai franchi le porche. Quoique non dépourvue d'un certain panache, mon escorte n'avait pas la solennité de celle de Sa Majesté.

Je n'avais vu la reine que dans ma propre maison, sans autre garde du corps que Cataliades, et dans son bureau, avec une seule personne pour la défendre : je crois que je ne m'étais encore jamais rendu compte, jusqu'alors, des menaces qui pesaient sur elle. Sophie-Anne était certes reine, mais son pouvoir devait être bien fragile pour qu'elle s'entoure d'un tel luxe de précautions. De qui tous ces gardes la protégeaient-ils ? Qui en voulait à la vie de la reine de Louisiane ? Mais peut-être tous les monarques – tous les dirigeants, même – de la communauté des vampires étaient-ils ainsi constamment menacés... Vu sous cet angle, le prochain sommet des vampires m'a soudain paru une affaire bien plus dangereuse que je ne l'avais envisagé.

La cour était bien éclairée, et Amélia se tenait devant l'immeuble, entourée de ses trois acolytes. Pour votre information, aucun des trois ne ressemblait à une vieille femme racornie montée sur un manche à balai. Le seul homme du trio était un petit jeune qui avait tout du missionnaire mormon : pantalon noir, chemise blanche, chaussures noires bien cirées. On aurait dit un gamin. A croire qu'il n'avait pas encore achevé sa croissance. La grande femme qui se trouvait à côté de lui devait avoir la soixantaine bien sonnée, mais n'en avait pas moins conservé un corps d'athlète – elle portait d'ailleurs un tee-shirt et un pantalon de jersey moulants visiblement destinés à le mettre en valeur. Des sandales et une paire d'énormes créoles parachevaient le tableau. La troisième sorcière avait à peu près mon âge – la vingtaine bien tassée – et était de type hispanique. Avec ses joues pleines, ses lèvres pulpeuses rouge vif, sa cascade de cheveux noirs et ses courbes généreuses, plus sinueuses qu'un slalom géant, elle avait manifestement tapé dans l'œil de Sigebert (vu les regards lubriques qu'il lui lançait, ce n'était pas difficile à deviner). Mais elle l'ignorait souverainement, comme tous les autres vampires, d'ailleurs.

Si Amélia avait été un peu dépassée par ce brusque débarquement de vampires, elle n'en laissait rien paraître.

— Votre Majesté, a-t-elle dit, voici mes collègues.

Elle a désigné les intéressés d'un ample geste de la main, tel un représentant du Salon de l'auto vantant son dernier modèle au public

massé devant son stand.

— Bob Jessup, Patsy Sellers et Terencia Rodriguez – mais on l'appelle Terry.

Les trois sorciers se sont consultés du regard avant de saluer la reine d'un petit hochement de tête protocolaire. Avec son visage de statue, impossible de dire comment Sa Majesté prenait ce flagrant manque de déférence. Elle a cependant coupé court au suspense en répondant à leur salut. L'atmosphère est redevenue respirable.

— Nous nous préparions justement pour la reconstitution, a annoncé Amélia.

Elle avait l'air parfaitement sûre d'elle, mais j'ai remarqué que ses mains tremblaient. Et ses pensées étaient loin d'être aussi assurées que sa voix. Dans sa tête, elle était en train de passer en revue tous les préparatifs qu'ils avaient effectués, inventoriant fébrilement le matériel magique qu'elle avait réuni, jugeant de nouveau avec anxiété ses compagnons pour s'assurer qu'ils étaient bien à la hauteur de la tâche, etc. Amélia, comme je le constatais avec un peu de retard, était une perfectionniste.

Je me suis demandé où était passée Claudine. Peut-être était-elle rentrée chez elle. À moins qu'en voyant les vampires arriver, elle ne se soit prudemment réfugiée dans quelque coin sombre. Tandis que je la cherchais des yeux, une douleur indicible a fondu sur moi sans crier gare et m'a déchiré le cœur. Elle me guettait, embusquée, tel un fauve affamé. J'avais déjà connu ça quand j'avais perdu ma grand-mère : j'étais en train de faire quelque chose de banal – me brosser les dents, par exemple –, et tout à coup, le désespoir me tombait dessus, un gouffre s'ouvrait sous mes pieds, et je plongeais dans les ténèbres.

Ça allait être comme ça pendant quelque temps. Il ne me restait plus qu'à serrer les dents en attendant que ça passe.

Je me suis forcée à reprendre contact avec la réalité en examinant ceux qui m'entouraient. Les sorcières et leur jeune confrère avaient pris position. Ce dernier s'était installé sur une chaise de jardin, dans la cour. Comme il prélevait un peu de poudre dans des petits sacs et sortait une boîte d'allumettes de la poche de poitrine de sa chemise, j'ai senti qu'une infime étincelle d'intérêt s'allumait dans mes prunelles (je tenais le bon bout). Amélia a alors gravi les marches quatre à quatre pour gagner l'appartement de ma cousine. Terry s'est postée au milieu de l'escalier, tandis que la plus âgée des sorcières, Patsy, nous surveillait du balcon, où elle avait déjà pris place.

— Si vous voulez tout voir, le mieux serait sans doute que vous vous installiez ici, nous a lancé Amélia du haut des marches.

Suivant son conseil, la reine et moi sommes aussitôt montées au premier. Les gardes se sont regroupés près du porche, aussi loin que possible du périmètre d'action de la magie. Même Fleur de Jade,

bien qu'elle dût mépriser les sorciers, semblait respecter le pouvoir qu'ils s'apprêtaient à invoquer.

Comme on aurait pu s'en douter, André a emboîté le pas à Sa Majesté. Il m'a cependant semblé deviner, à ses épaules voûtées, qu'il le faisait avec un certain manque d'enthousiasme...

Ma technique antistress – me concentrer sur ce qui se passait autour de moi au lieu de ruminer mes malheurs – réussissant assez bien, c'est avec la plus grande attention que j'ai écouté Amélia nous donner des informations sur le sort qu'elle s'apprêtait à jeter.

— Nous avons réglé le début deux heures avant l'arrivée de Jake. Il se peut donc que vous assistiez à tout un tas de trucs ennuyeux qui n'auront rien à voir avec ce que nous cherchons. Si je le peux, j'essaierai d'accélérer le mouvement.

J'ai soudain eu une idée lumineuse. J'en étais aveuglée tant elle était brillante : j'allais demander à Amélia de venir à Bon Temps et de renouveler l'opération là-bas. Comme ça, je pourrais découvrir qui avait assassiné cette pauvre Magnolia. A cette perspective, je me suis tout de suite sentie mieux. Raison de plus pour persévérer. *Concentre-toi sur l'instant présent, Sookie. Sur ce qui se passe ici et maintenant.*

— Commençons ! s'est alors écriée Amélia, avant de réciter une formule en latin (enfin, j'imagine que c'était du latin).

J'ai entendu un faible écho lui répondre, tandis que les autres sorciers unissaient leurs voix à la sienne.

Au bout d'un moment, ce chant lancinant a commencé à devenir barbant. Comment la reine réagirait-elle si elle finissait par se lasser vraiment ? Mon ennui cédait la place à l'inquiétude quand ma cousine est entrée dans le salon.

Ça m'a fait un tel choc, que, sur le coup, j'ai bien failli lui parler. Il ne m'a pourtant pas fallu plus d'une seconde pour me rendre compte que ce n'était pas vraiment elle. C'étaient bien sa silhouette et sa façon de bouger, mais ce que je voyais n'était qu'une illusion sans véritable consistance. Ce n'était qu'un double décoloré. On aurait dit un lavis animé. Et puis, on pouvait voir la surface miroiter. J'ai pourtant examiné le fantôme de ma cousine avec avidité : ça faisait si longtemps qu'on ne s'était pas vues, Hadley et moi ! Elle avait l'air plus vieille, évidemment. Elle semblait plus dure aussi, avec ce petit pli sardonique au coin de la bouche et cette lueur sceptique dans les yeux.

Indifférente à la présence de ceux qui l'observaient, l'image de Hadley est allée s'asseoir sur la causeuse, a pris la télécommande et s'est tournée vers le poste de télé. Je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un coup d'œil pour voir si quelque chose apparaissait à l'écran. Mais, bien sûr, il n'y avait rien.

Comme je sentais un mouvement à côté de moi, j'ai regardé

discrètement vers la reine. Si j'avais reçu un choc, Sophie-Anne, elle, était littéralement électrisée. Je n'avais jamais vraiment cru à une histoire d'amour entre la reine et ma cousine. Là, pourtant, j'avais sous les yeux la preuve flagrante de cet attachement. Sophie-Anne avait réellement aimé Hadley.

On a regardé Hadley jeter de temps en temps un coup d'œil à la télé, tout en se faisant les ongles des pieds, en buvant un fantomatique verre de sang, en passant un coup de fil... On ne pouvait rien entendre. On pouvait seulement voir, et encore, dans une zone bien délimitée. L'objet qu'elle prenait ne se matérialisait qu'à l'instant où elle le touchait. On ne pouvait donc savoir ce qu'elle tenait que lorsqu'elle l'utilisait. Quand elle s'est penchée pour reposer le verre sur la table, on a pu voir simultanément le verre, la table avec tout ce qu'il y avait dessus et Hadley, le tout nimbé d'une même patine irisée. Et, pour encore accentuer l'étrangeté du phénomène, la table fantôme était superposée à la vraie, qui était presque à l'endroit où elle s'était trouvée ce soir-là.

Lorsque je me suis tournée vers André, j'ai découvert un même médusé, aux yeux écarquillés. Moi qui n'avais vu de lui, jusqu'alors, qu'un visage poupin dénué de toute expression, cette fois, j'étais servie. Si la reine souffrait, si j'étais à la fois triste et captivée, André, lui, hallucinait complètement.

On a continué quelques minutes dans la même veine jusqu'à ce que Hadley tende brusquement l'oreille. On venait manifestement de frapper à sa porte (elle s'était tournée dans cette direction avec une réaction de surprise). Elle s'est levée - la causeuse fantôme, qui se trouvait peut-être à cinq centimètres de la vraie, s'est volatilisée - et a traversé pieds nus le couloir, passant à travers mes tennis bien rangées près du canapé.

Waouh ! Pour être bizarre, c'était bizarre. Bizarre, mais carrément fascinant.

Ceux qui étaient restés dans la cour avaient sans doute vu le visiteur se diriger vers l'escalier parce que j'avais entendu un des deux Bert pousser un juron sonore (Wybert, je crois). Hadley a ouvert la porte fantôme, et sur le seuil, j'ai vu Waldo (enfin, son double fantôme), un vampire qui était resté auprès de la reine durant des années. Albinos, d'une minceur telle qu'elle confinait à la maigreur, il avait, au cours des années qui avaient précédé sa mort, subi un terrible châtiment qui lui avait laissé la peau toute fripée. J'avais moi-même gardé, de la seule fois où je l'avais rencontré, avant son exécution, un souvenir absolument épouvantable. Cette apparence de spectre délavé l'avantageait plutôt, en fait.

Hadley a semblé étonnée de le voir. Puis, sur son visage, le dégoût a succédé à la surprise. Elle s'est néanmoins effacée pour le

laisser entrer.

Quand elle est revenue vers la table pour reprendre son verre, Waldo a jeté un regard circulaire, comme pour s'assurer qu'elle était seule. La tentation de prévenir Hadley était si irrésistible qu'elle en devenait insoutenable.

Après avoir échangé quelques mots avec Waldo – qu'on était condamnés à deviner –, Hadley a haussé les épaules et a paru donner son accord à quelque mystérieux projet. Sans doute s'agissait-il de ce dont Waldo lui-même m'avait parlé, la nuit où il avait avoué son crime. Il m'avait dit que c'était Hadley qui avait eu l'idée d'aller au cimetière pour invoquer l'esprit de la reine vaudoue Marie Laveau. Mais, d'après la scène qui se déroulait sous nos yeux, il était clair que c'était Waldo qui avait suggéré cette excursion.

— Qu'est-ce qu'il a dans les mains ? a soudain demandé Amélia dans un murmure à peine audible.

Patsy a quitté le balcon pour aller vérifier.

— Une brochure sur Marie Laveau, a-t-elle lancé à Amélia.

Hadley a regardé sa montre avant de dire quelque chose à Waldo. Ça ne devait pas être très aimable, à en croire son expression et le petit coup de menton impérieux avec lequel elle lui montrait la porte. Si on n'avait pas le son, on avait l'image et, aussi clairement que son corps pouvait l'exprimer, il était évident qu'elle disait «non ».

Et pourtant, la nuit suivante, elle l'avait suivi. Qu'est-ce qui avait bien pu la faire changer d'avis ?

Hadley s'est rendue dans sa chambre. On lui a emboîté le pas. En jetant un regard en arrière, on a pu voir Waldo quitter l'appartement. Il a laissé sa brochure sur la petite table près de la porte en partant.

On faisait quand même un peu voyeurs, Amélia, la reine, André et moi, à regarder Hadley ôter son peignoir pour enfiler sa robe (très habillée, la robe).

— C'est la tenue qu'elle portait à la réception que nous avons donnée, la veille du mariage, a commenté la reine.

C'était une robe rouge brodée de paillettes d'un rouge plus sombre, très moulante et très décolletée, avec un dos nu qui arrivait à ras... à ras. Hadley la portait avec de superbes escarpins en croco. Elle avait visiblement décidé de montrer à la reine ce qu'elle perdait et de le lui faire amèrement regretter.

On l'a regardée se pomponner devant la glace, essayer deux coiffures différentes et longuement hésiter entre plusieurs rouges à lèvres. Le premier effet de nouveauté passé, j'aurais volontiers appuyé sur le bouton « avance rapide », mais la reine semblait ne pas se lasser de revoir sa bien-aimée.

Hadley tournait et se retournait devant son miroir en pied. Elle

a enfin paru satisfaite de l'image qu'il lui renvoyait. Et puis, tout à coup, elle a fondu en larmes.

— Oh, ma chérie... a murmuré la reine. Je suis tellement navrée.

Je savais très exactement ce que Hadley éprouvait et, pour la première fois depuis des années, je me suis sentie proche de ma cousine. Dans cette reconstitution, l'action se déroulait la veille du mariage de la reine, et Hadley devait se rendre à une soirée où la reine et son fiancé allaient parader et jouer les petits couples devant toute la cour. Et la nuit suivante, elle allait devoir assister à la cérémonie nuptiale. C'était ce qu'elle croyait, du moins. Elle ne pouvait pas savoir qu'elle ne serait déjà plus de ce monde, ni même de l'autre : elle serait morte, définitivement morte.

— Quelqu'un vient ! nous a soudain lancé Bob.

Sa voix nous était parvenue par la porte-fenêtre ouverte, comme un effluve porté par le vent. Dans le monde fantomatique qui était le sien, la sonnerie de la porte a dû retentir, car Hadley s'est brusquement raidie. Elle a jeté un dernier coup d'œil à son image dans la glace (à travers nous, puisqu'on se trouvait juste devant) et a manifestement pris son courage à deux mains. Quand elle a remonté le couloir pour se diriger vers l'entrée, elle avait recouvré cette démarche au déhanchement suggestif qui lui était si familier, et son visage miroitant affichait un demi-sourire sans joie.

Elle a ouvert la porte et salué Jake Purifoy. Celui-ci portait un smoking et, comme Amélia me l'avait dit, il avait fière allure. Quand l'ectoplasme du loup-garou a franchi le seuil, j'ai jeté un coup d'œil en coin à la sorcière. Que de regrets dans la façon dont elle le regardait !

Jake n'était pas franchement ravi qu'on l'ait envoyé chercher la favorite de la reine, ça se voyait. Mais il était trop intelligent et trop courtois pour rejeter la faute sur Hadley. Il l'a patiemment attendue pendant qu'elle allait chercher son réticule et se donnait un dernier coup de peigne. Ils ont ensuite tous les deux franchi la porte.

— Ils descendent, nous a signalé Bob.

On est tous allés sur le balcon, Amélia, la reine, André et moi, pour regarder par-dessus la rambarde. Les deux spectres sont montés dans une voiture, laquelle a bientôt contourné le rond-point pour sortir de la cour. En passant sous le porche – limite au-delà de laquelle la magie cessait de faire effet –, elle a purement et simplement disparu, au nez et à la barbe des vampires regroupés à l'entrée. Visiblement impressionnés, Sigebert et Wybert ouvraient des yeux comme des soucoupes mais restaient stoïques. Fleur de Jade semblait boudier, et Rasul paraissait vaguement amusé, comme s'il pensait déjà aux bonnes histoires qu'il allait pouvoir raconter à son retour à ses copains gardes.

— Il est temps d'accélérer le mouvement, nous a alors annoncé Amélia.

Elle avait l'air fatiguée, à présent, et je me suis demandé si l'énergie qu'exigeait l'invocation d'un aussi puissant rituel ne dépassait pas ses capacités d'endurance. La tension n'était-elle pas trop forte pour une si jeune sorcière ?

Patsy, Terry, Bob et Amélia ont recommencé à psalmodier à l'unisson. S'il devait y avoir un maillon faible dans l'équipe, c'était assurément Terry. La petite sorcière latino transpirait abondamment et tremblait de tous ses membres, tant il lui fallait se concentrer pour soutenir sa partie de l'édifice magique. En la voyant à ce point défigurée par la violence de l'effort qu'elle s'imposait, j'ai commencé à m'inquiéter.

— Doucement ! Doucement ! a conseillé Amélia au même moment.

Sans doute avait-elle décelé les mêmes signes que moi : elle exhortait son équipe à lever le pied. Ils se sont alors tous remis à chanter. Terry semblait mieux réguler son effort. Elle n'avait plus cet air paniqué qui m'avait alarmée.

— On... ralentit... maintenant, a repris Amélia.

Leur chant s'est aussitôt affaibli.

La limousine a réapparu sous le porche, roulant cette fois à travers Sigebert, qui s'était avancé – pour mieux voir Terry, j'imagine. Le véhicule s'est arrêté brusquement, juste sous l'arche, moitié dans la cour, moitié dans la rue.

Hadley s'est ruée hors de la voiture. Elle pleurait à chaudes larmes, et, à en croire ses yeux rougis, ça faisait un bon moment que ça durait. Jake Purifoy est descendu à son tour et a posé les mains sur le bord de sa portière, pour s'adresser à Hadley par-dessus le toit de la limousine.

C'est alors que, pour la première fois, André, le garde du corps personnel de Sa Majesté, a pris la parole.

— Maintenant, ça suffit, Hadley ! Il faut que tu arrêtes de pleurnicher. Ça va finir par se voir. Le nouveau roi ne le tolérera pas. Il est du genre jaloux, tu sais. Il se moque bien de...

À ce moment-là, André a semblé perdre le fil de ce que disait Purifoy. Il a secoué la tête avec un petit « tss ! » d'agacement, puis a enchaîné :

— Il veut, avant tout, préserver les apparences.

Tous les regards s'étaient braqués sur André. Était-il médium ?

Mais le garde du corps de la reine se tournait déjà vers l'ectoplasme de Hadley.

— Mais, Jake, je ne peux pas le supporter ! a protesté cette dernière avec la voix d'André. Je sais qu'elle est obligée de le faire

pour des raisons politiques, mais elle me renvoie ! Elle me met dehors ! Je ne peux pas supporter une chose pareille !

Alors, comme ça, André pouvait lire sur les lèvres ! Et ça marchait même avec un ectoplasme. Stupéfiant.

Il s'est retourné vers Jake.

— Monte te coucher, Hadley. Tu te sentiras mieux après t'être reposée. Si c'est pour faire une scène, tu n'assisteras pas au mariage. Tu sais à quel point ça embarrasserait la reine. Et puis, ça gâcherait la cérémonie. Mon boss me tuerait. C'est le plus important événement qu'on ait jamais organisé, tu sais.

Mais... il parlait de Quinn ! Purifoy était bel et bien l'employé disparu dont Quinn avait perdu la trace à La Nouvelle-Orléans.

— Je ne peux pas le supporter ! a répété Hadley.

Elle hurlait, ça crevait les yeux. Heureusement, André n'avait pas jugé utile de mettre le ton. C'était déjà assez effrayant comme ça de voir les mots de ma cousine sortir de sa bouche.

— J'ai fait quelque chose de terrible ! s'est alors écriée Hadley, avant de se précipiter dans l'escalier.

Un aveu aussi mélodramatique énoncé d'une voix aussi monocorde, ça faisait vraiment un drôle d'effet.

Réflexe conditionné, Terry s'est automatiquement écartée pour laisser passer ma cousine éplorée. Hadley a déverrouillé la porte (la vraie était déjà ouverte) et est entrée dans l'appartement comme une furie. On a tous reporté notre attention sur Jake. Le loup-garou a soupiré, s'est redressé et s'est éloigné de la voiture, qui a immédiatement disparu à nos yeux. D'un coup de pouce, il a ouvert son portable et pianoté un numéro de téléphone. Il a parlé moins d'une minute, sans attendre de réponse. On pouvait donc en déduire qu'il était tombé sur un répondeur.

De nouveau, André lui a prêté sa voix.

— Patron, il faut que je vous prévienne qu'il risque d'y avoir des problèmes. La petite amie ne sera pas capable de se contrôler le jour J.

Ô mon Dieu ! Dites-moi que ce n'est pas Quinn qui a fait tuer Hadley ! Ça me rendait malade rien que d'y penser. Mais l'idée n'avait pas germé dans mon esprit que, déjà, Jake se déplaçait vers l'arrière de la voiture. Comme il suivait, d'un geste caressant, la ligne du coffre, la limousine est brusquement réapparue sous ses doigts. Il se rapprochait du porche quand, soudain, une main s'est refermée sur son cou et l'a tiré en arrière. Hormis cette main, le reste du corps de l'agresseur était invisible, puisque en dehors du périmètre d'action du sort. Cette main sans corps, qui avait surgi de nulle part pour agripper le malheureux lycanthrope qui ne se doutait de rien, c'était à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Digne des pires films d'épouvante.

Ça me rappelait ces rêves où vous voyez le danger approcher sans pouvoir avertir l'intéressé. De toute façon, aucun avertissement n'aurait pu empêcher ce qui s'était déjà passé. Mais on était tous sous le choc. Les frères Bert avaient crié, et Fleur de Jade avait dégainé son épée, sans que j'aie même eu le temps de la voir bouger. La reine, quant à elle, restait bouche bée.

À voir la façon dont ses pieds s'agitaient, il était clair que Jake se débattait. Puis, soudain, il s'est immobilisé.

Pétrifiés d'horreur, on s'est tous regardés en silence, y compris les sorciers, complètement déconcentrés... si déconcentrés que leur sort s'effiloçait, laissant place à une sorte de brouillard qui commençait à envahir la cour.

— Allons ! s'est écriée Amélia. Remettez-vous au travail !

En un clin d'œil, la brume s'est levée. Mais les pieds de Jake demeuraient immobiles. Peu à peu, leurs contours devenaient flous. Jake était en train de se volatiliser, comme l'avaient fait avant lui tous les objets inanimés. Quelques secondes plus tard, ma cousine est sortie sur le balcon. Elle semblait à la fois alarmée et sur ses gardes. Elle avait probablement entendu quelque chose. Puis son expression a changé : elle avait vu le corps. Elle s'est aussitôt précipitée dans l'escalier, portée par la vitesse surhumaine des vampires. Elle a franchi le porche d'un bond, disparaissant à notre vue, avant de réapparaître aussitôt, tirant par les pieds le cadavre du lycanthrope. Comme cela s'était produit précédemment pour sa table ou son verre, le corps inerte s'était matérialisé à son contact. Une fois son fardeau ramené dans la cour, elle s'est penchée vers lui pour l'examiner. C'est comme ça qu'on a tous pu voir la plaie béante qu'il avait au cou. Beurk ! Un truc à vous soulever le cœur. Enfin, pour moi, parce que les vampires, eux, n'avaient pas l'air écœurés du tout, bien au contraire : ils paraissaient fascinés.

Hadley s'est redressée et a regardé autour d'elle comme si elle cherchait de l'aide, une aide qui ne viendrait jamais. Elle semblait en proie à un terrible dilemme. Ses doigts n'avaient pas quitté la gorge de Jake : elle cherchait un pouls.

Finalement, elle s'est de nouveau inclinée vers lui, comme pour lui murmurer quelque chose.

— C'est la seule solution, a dit André, lisant sur ses lèvres. Tu vas me détester, je sais, mais c'est le seul moyen.

Hadley s'est alors ouvert les veines sous nos yeux avec ses propres crocs, avant d'appuyer son poignet ensanglanté contre la bouche de Jake. On a tous vu le sang couler entre les lèvres blêmes, puis Jake a repris vie, assez du moins pour agripper Hadley par les bras et l'attirer à lui. Quand Hadley l'a obligé à la lâcher, elle avait l'air épuisée. Quant à Jake, il semblait en proie à de terribles

convulsions.

— Loup-garou pas faire pon fampire, a commenté Sigebert. Chamais fu loup-garou fampire.

En tout cas, le malheureux Jake Purifoy ne semblait pas à la fête. En le voyant souffrir à ce point, j'en venais à lui pardonner les horreurs qu'il nous avait fait subir la veille, à Amélia et à moi. Ma cousine l'a soulevé et emmené chez elle. Là, je lui ai encore une fois emboîté le pas, Sophie-Anne derrière moi. On a regardé Hadley déshabiller Jake, plaquer successivement plusieurs serviettes contre son cou pour arrêter le sang, puis le cacher dans le placard, en prenant bien soin de le protéger d'un drap et de fermer la porte pour que la lumière du jour ne brûle pas le nouveau vampire qui devait rester ainsi, trois jours durant, allongé dans le noir, avant de revenir à la vie. Hadley a fourré les serviettes ensanglantées dans le panier à linge sale, puis en a coincé une autre sous la porte du placard pour s'assurer que Jake serait bien à l'abri.

Elle s'est ensuite assise dans le couloir pour réfléchir. Au bout d'un long moment, elle a pris son portable et a composé un numéro.

— Elle appelle Waldo, nous a annoncé André.

Quand les lèvres de Hadley ont recommencé à bouger, il a ajouté :

— Elle prend rendez-vous pour le lendemain soir. Elle dit qu'elle doit parler au spectre de Marie Laveau, s'il se manifeste. Elle dit qu'elle a besoin de conseils.

Après avoir échangé encore quelques mots avec son correspondant, Hadley a refermé son portable et s'est levée. Elle a rassemblé les vêtements déchirés et tachés de sang du lycanthrope et les a enfermés dans un sac en plastique.

— Tu devrais y mettre aussi les serviettes, n'ai-je pu m'empêcher de lui recommander dans un murmure.

Mais ma cousine a laissé les fameuses serviettes dans le panier à linge, où j'allais les trouver en arrivant chez elle. Elle a pris les clés de Jake, qu'elle avait récupérées dans la poche de son pantalon, a redescendu l'escalier, est montée dans la voiture et a démarré avec le sac-poubelle posé sur le siège passager.

— Nous devons arrêter, Votre Majesté.

Pour toute réponse, la reine s'est contentée d'un geste vif de la main qui pouvait passer pour un assentiment.

Terry était complètement exténuée, à tel point que si elle ne s'était pas tenue à la rampe d'escalier, elle se serait effondrée. Sur le balcon, Patsy paraissait presque aussi hagarde. Avec sa tête de premier de la classe, le petit Bob semblait en pleine forme, en revanche. Il faut dire qu'il avait eu la bonne idée de s'asseoir avant de commencer. Sur un signe d'Amélia, tous ont entrepris de rompre le sort qu'ils venaient de jeter et, peu à peu, cette étrange impression de mystère qui flottait dans l'air s'est dissipée.

Amélia s'est ensuite dirigée vers l'espèce d'abri de jardin qui occupait un coin de la cour pour aller chercher des chaises pliantes. Sigebert et Wybert étant incapables d'en comprendre le mécanisme, Amélia et Bob se sont chargés de les installer. Une fois la reine, Amélia et les deux autres sorcières assises, il ne restait qu'une chaise de libre. Après un échange de regards avec les quatre vampires, c'est moi qui en ai hérité.

— Et on sait tous ce qui s'est passé le lendemain, ai-je soupiré.

Je me sentais un peu ridicule, avec ma robe habillée et mes hauts talons. Il me tardait de retrouver une tenue plus décontractée.

— Euh... excusez-moi, a protesté Bob. Vous, peut-être, mais pas nous. Et on voudrait bien le savoir.

Il avait dû oublier qu'il était censé trembler comme une feuille devant la reine. Mais il y avait quelque chose de touchant, chez ce jeune sorcier aux allures de bon élève appliqué. Et puis, ils s'étaient tous donné tant de mal, ce soir. S'ils avaient envie de connaître la fin de l'histoire, pourquoi les en priver ? D'autant que Sophie-Anne n'émettait aucune objection... Même Fleur de Jade, son épouse rengainée, semblait vaguement intéressée.

J'ai donc commencé mon récit.

— La nuit suivante, Waldo a attiré Hadley au cimetière avec

cette légende sur Marie Laveau et cette tradition qui veut que les vampires puissent faire revenir les esprits des morts – celui de la prêtresse vaudoue, en l’occurrence. Hadley espérait qu’elle répondrait à ses questions, comme Waldo lui avait assuré qu’elle le ferait, si le rituel était correctement exécuté. Quand je l’ai rencontré, Waldo m’a bien fourni une raison pour laquelle Hadley aurait accepté de se plier à ce rituel. Mais je sais maintenant qu’il mentait. Il n’empêche que Hadley avait une bonne raison de le suivre.

La reine a hoché la tête en silence.

— Je crois qu’elle voulait savoir à quoi Jake allait ressembler quand il se réveillerait, ai-je enchaîné, et ce qu’elle devrait faire de lui. Elle n’avait pas pu se résoudre à le laisser mourir, comme vous l’avez vu, mais elle ne voulait avouer à personne qu’elle avait créé un nouveau vampire – et encore moins qu’elle avait vampirisé un loup-garou...

Quel public, mes amis ! Accroupis de part et d’autre de la reine, Sigebert et Wybert semblaient absolument captivés par mon histoire. Amélia et ses collègues étaient fort logiquement impatients de connaître la trame sur laquelle s’étaient tissés les événements auxquels ils venaient d’assister. Et Fleur de Jade ne me quittait pas des yeux. Seul André semblait dénué de curiosité. De toute façon, il était bien trop occupé à jouer son rôle de garde du corps attitré de Sa Majesté, scrutant constamment la cour et le ciel pour parer à toute attaque éventuelle.

— Il n’est pas impossible non plus que Hadley ait attendu du spectre de la célèbre prêtresse des conseils sur la façon de regagner le cœur de la reine... Sans vouloir vous offenser, madame, ai-je précipitamment ajouté, après m’être souvenue, un peu tard, que l’intéressée était assise à deux pas de moi, sur une chaise de jardin avec le prix encore accroché au dossier.

La reine a balayé mes scrupules d’une chiquenaude. Elle paraissait plongée dans ses pensées, si profondément même que je n’étais pas sûre qu’elle ait fait très attention à ce que je disais.

Je l’ai alors entendue déclarer, à ma grande stupéfaction :

— Ce n’est pas Waldo qui a saigné Jake Purifoy. Il ne pouvait pas prévoir que cette habile sorcière prendrait l’ordre de garder l’appartement de Hadley intact au pied de la lettre et qu’elle jetterait ce sort de stase magique. Non, Waldo avait fomenté son plan bien avant. Mais celui qui a tué Jake Purifoy en avait un autre. Peut-être voulait-il faire accuser Hadley de la mort de Jake et de sa vampirisation. Cela l’aurait conduite tout droit en prison, dans une de ces inviolables cellules pour vampires. Ou peut-être le meurtrier espérait-il que Jake tuerait Hadley à son réveil, trois jours plus tard. Ce qui se serait sans doute effectivement produit...

Amélia s'efforçait d'afficher une mine humble, mais elle avait du mal. Elle aurait pourtant dû rester modeste. Si elle avait jeté ce sort, c'était pour que l'appartement n'empeste pas quand il serait finalement rouvert. C'était la seule et unique raison. Elle le savait et je le savais. Mais il fallait reconnaître qu'en tant que sorcière, elle avait vraiment fait du bon boulot, et je m'en serais voulu de crever sa petite bulle d'autosatisfaction.

Elle n'a pas eu besoin de moi pour ça.

— Ou peut-être que quelqu'un a payé Waldo pour faire disparaître Hadley de la circulation, d'une manière ou d'une autre, a-t-elle lancé gaïement.

J'ai dû dresser mes barrières mentales en catastrophe : pris de panique, Terry, Patsy et Bob émettaient tous de tels signaux de détresse que j'avais l'impression d'avoir été changée en standard du SAMU. Ils savaient qu'avec sa spontanéité habituelle, Amélia venait de mettre les pieds dans le plat et, probablement, de mécontenter la reine. Or, quand la reine de Louisiane était contrariée, son entourage avait une furieuse tendance à s'agiter.

Ça n'a pas loupé. La reine s'est levée d'un bond. Du coup, tout le monde s'est empressé d'en faire autant, avec plus ou moins d'agilité et d'élégance. Amélia, qui venait justement de replier les jambes sous sa chaise, s'est montrée la plus empotée du lot. Bien fait ! Elle ne l'avait pas volé. Fleur de Jade s'est brusquement écartée des autres vampires. Bizarre... Mais peut-être avait-elle simplement besoin de place pour pouvoir manier son épée plus à son aise. Apparemment, à part moi, seul André avait remarqué son mouvement. Il avait les yeux rivés sur l'Asiatique.

J'ignore ce qui se serait passé si Quinn n'était pas arrivé à ce moment-là.

Il est descendu de sa grosse voiture noire et, ignorant superbement la scène dramatique qui se jouait sous ses yeux, s'est dirigé vers moi. Avec un naturel assez déconcertant, il a passé un bras autour de mes épaules et s'est penché pour me donner un baiser... léger ? Je ne sais pas trop comment comparer les baisers. Je ne suis pas experte en la matière. Tous les hommes embrassent différemment, non ? Et ça révèle un peu de leur personnalité, je crois. Quinn m'a embrassée... comme si on était en train de poursuivre une conversation, voilà.

— Dis-moi, bébé, c'est une idée ou je tombe à pic ? m'a-t-il demandé. Mais qu'est-ce que tu as au bras ?

La tension est un peu retombée. Je l'ai présenté à tout le monde. Il connaissait les vampires, mais pas les humains. Il m'a lâchée pour se plier aux salutations d'usage. Patsy et Amélia le connaissaient manifestement de réputation et faisaient de leur mieux pour ne pas

avoir l'air trop impressionnées de le rencontrer.

— J'ai été mordue, Quinn, lui ai-je dit, répondant à sa deuxième question.

Il a attendu la suite, en me regardant avec la plus grande attention.

— J'ai été mordue par un... C'est-à-dire que... J'ai bien peur qu'on n'ait retrouvé ton employé, lui ai-je annoncé sans ménagement. Il s'appelait Jake Purifoy, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

Dans la lumière tamisée de la cour, je l'ai vu changer de visage. Il était sur la défensive, à présent. Il sentait le coup venir et s'attendait au pire. Pas étonnant, quand on voyait en quelle charmante compagnie je me trouvais.

— On l'a saigné et laissé pour mort dans cette cour. Pour lui sauver la vie, Hadley l'a vampirisé.

Il lui a fallu un petit moment pour tout enregistrer. Quand il a finalement saisi l'énormité de ce qui s'était passé, j'ai cru qu'il avait été changé en statue de sel.

— La vampirisation s'est faite sans le consentement de l'intéressé, naturellement, lui a expliqué la reine. Jamais un lycanthrope n'aurait accepté de devenir l'un d'entre nous, cela va de soi.

Si Sa Majesté pouvait sembler grinçante, il n'y avait rien là de très surprenant. Les lycanthropes et les vampires se méprisent cordialement, et seule la nécessité de s'allier contre le monde extérieur, le monde « normal », empêche ce dégoût à peine voilé de tourner à la guerre ouverte.

— Je suis allée chez toi, m'a alors subitement annoncé Quinn. Je voulais savoir si tu étais rentrée de La Nouvelle-Orléans avant de venir ici pour chercher Jake. Qui a brûlé un démon sur ton gravier ?

— Magnolia, l'émissaire de la reine, a été assassinée en venant me délivrer son message, lui ai-je expliqué.

Il y a eu un mouvement de surprise parmi les vampires. La reine avait été immédiatement mise au courant, bien sûr. Maître Cataliades y avait veillé. Mais personne d'autre n'avait eu vent du décès de Magnolia.

— On meurt beaucoup dans ta cour, bébé, a commenté Quinn d'une voix absente.

Je ne voyais pas vraiment l'utilité de me faire ce genre de réflexion en public, mais je ne pouvais pas lui en vouloir non plus : il est des constatations, comme ça, qui vous trottent dans la tête et vous échappent malgré vous.

— Il n'y a eu que deux cas, ai-je protesté, après avoir effectué un rapide calcul. On peut difficilement appeler ça « beaucoup ».

Évidemment, si on comptait les morts à l'intérieur de la maison... J'ai préféré ne pas poursuivre dans cette voie.

— Vous savez quoi ? s'est alors écriée Amélia, d'une voix un peu trop haut perchée pour être honnête. Je pense que moi, Bob et les autres, on va aller faire un petit tour à la pizzeria du coin de la rue. Si vous avez besoin de nous, vous savez où nous trouver. D'accord ?

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Amélia, Bob, Patsy et Terry avaient traversé la cour, droit vers la sortie. Leur souveraine n'intervenant pas, les vampires se sont écartés pour les laisser passer.

Si seulement j'avais pu les suivre ! Hé ! Mais, après tout, qu'est-ce qui m'en empêchait ? Je n'avais pas plus tôt lorgné vers le porche que Fleur de Jade bondissait pour me barrer la route. Ses yeux rivés sur moi semblaient deux puits noirs dans son visage lunaire. En voilà une qui ne pouvait pas me sentir ! André, Sigebert et Wybert n'avaient rien contre moi – à mon avis, je leur étais parfaitement indifférente –, et Rasul se disait peut-être que je ne serais pas une mauvaise affaire pour s'amuser une petite heure, mais Fleur de Jade aurait adoré me décapiter d'un coup d'épée, c'était clair comme de l'eau de roche. Si je ne pouvais pas lire dans les pensées des vampires (à l'exception de quelques flashes, de temps à autre. Mais vous gardez ça pour vous, hein ?), je le voyais à son attitude et à l'expression de son regard : le corps, lui, ne ment pas.

J'ignorais la raison de cette animosité à mon égard et, sur le moment, je n'ai pas pensé que ça avait grande importance.

Pendant ce temps, la reine avait réfléchi.

— Rasul, nous allons bientôt rentrer, a-t-elle annoncé à son chauffeur, qui s'est incliné devant elle, avant de se diriger prestement vers la limousine. Mademoiselle Stackhouse... a-t-elle enchaîné en se tournant vers moi.

Elle m'a pris la main pour m'emmener au premier, entraînant André dans son sillage, comme s'il était attaché à elle par quelque invisible lien. Je devais constamment réprimer l'envie quasi irrésistible de retirer ma main. Celle de la reine était rêche et glacée, bien sûr, et ses doigts enfermaient les miens dans une poigne de fer, bien qu'elle fasse manifestement attention à ne pas trop serrer. J'étais si près d'elle, de cette vampire sans âge, que, telle une corde de violon sous l'archet, je vibraï. Comment diable Hadley avait-elle fait pour supporter ça ?

Sophie-Anne m'a conduite dans l'appartement et a refermé la porte derrière nous. Même avec leur ouïe hors du commun, il était peu probable que les autres vampires puissent nous entendre. Et c'était bel et bien le but recherché : les premiers mots de la reine me l'ont confirmé.

— Ce que je m'apprête à vous dire ne devra pas sortir d'ici.

J'ai hoché la tête, muette d'appréhension.

— Mon existence en ce monde a commencé dans le Nord de la France, il y a... mille... onze cents ans.

J'ai soudain eu du mal à avaler ma salive.

— C'était en Lotharingie, royaume disparu dont une partie correspond à la Lorraine d'aujourd'hui, je crois, a-t-elle enchaîné. Au siècle dernier, j'ai cherché l'endroit exact où se sont déroulées mes douze premières années, mais je ne l'ai pas retrouvé.

« Ma mère avait épousé l'homme le plus riche du bourg – ce qui revient à dire qu'il avait deux cochons de plus que tout le monde. Je m'appelais alors Judith.

Je m'efforçais de ne manifester qu'un intérêt poli (ce n'était pas gagné). Je n'aurais pas voulu avoir l'air trop gourde. Mais j'étais complètement fascinée.

« Je devais avoir dix ou douze ans quand un colporteur est arrivé au bourg. Cela faisait six mois que nous n'avions vu d'étranger. Nous étions très excités par l'arrivée de ce nouveau visage.

Elle ne souriait pas, ne manifestait rien de ce qu'elle disait avoir ressenti. C'était juste un fait. Elle a haussé les épaules.

« Il était porteur d'une maladie qui nous était alors inconnue. Je pense, aujourd'hui, que c'était une forme de grippe. En quinze jours, tout le village était mort. Il ne restait plus que moi et un garçon un peu plus âgé.

Il y a eu un moment de silence, le temps pour nous d'essayer d'imaginer une chose pareille. Enfin, pour moi, en tout cas. Pour ce qui était d'André, il aurait tout aussi bien pu penser au prix des bananes au Guatemala.

— Clovis ne m'aimait guère, a repris Sophie-Anne. Je ne sais plus pourquoi. Nos pères... Non, je ne m'en souviens pas. Sans doute en eût-il été tout autrement s'il avait éprouvé un tant soit peu d'affection pour moi. Mais, les choses étant ce qu'elles étaient, il m'a violée, puis m'a emmenée avec lui dans le bourg voisin, où il a commencé à me vendre au plus offrant. Pour de l'argent, bien entendu, ou même pour de la nourriture. Bien que cette grippe mortelle ait ravagé toute la région, ni Clovis ni moi n'avons jamais été malades.

Je m'efforçais de ne pas la regarder, mais je ne savais plus où poser les yeux.

Ça a dû l'agacer, parce qu'elle m'a lancé d'un ton brusque :

— Pourquoi craignez-vous donc de me regarder dans les yeux ?

Sa façon de parler s'était peu à peu modifiée. À son accent, on aurait pu penser qu'elle venait juste d'apprendre notre langue.

— Ça me fait si mal pour vous...

— Pfff ! Ne vous donnez pas cette peine. D'autant que, par la suite, alors que nous campions dans les bois, un vampire s'est chargé de lui.

Elle a semblé jubiler, cette fois, comme si elle retrouvait la jouissance qu'elle avait éprouvée alors.

« Affamé, ledit vampire s'est attaqué à Clovis en premier. Une fois rassasié, il a cependant pris le temps de réfléchir. Il m'a regardée une minute et s'est dit qu'il ne serait peut-être pas désagréable de m'avoir pour compagne de voyage. Il avait pour nom Alain. Pendant trois ans – ou peut-être davantage –, j'ai voyagé avec Alain. L'existence des vampires était tenue secrète, à l'époque, naturellement. Ils n'apparaissaient que dans les histoires de grands-mères contées à la veillée. Et Alain savait se faire discret. Il avait été prêtre, autrefois, et adorait surprendre les curés dans leur lit.

Ça l'a fait sourire. J'ai senti ma compassion fondre comme neige au soleil. Mais, déjà, elle continuait :

— Alain me promettait sans cesse de me vampiriser, car, bien évidemment, je désirais devenir comme lui. Je voulais m'approprier sa puissance.

Elle a jeté un coup d'œil vers moi. J'ai hoché la tête avec conviction. Je pouvais comprendre ça.

— Mais lui, en réalité, préférait que je reste humaine. Lorsqu'il avait besoin d'argent, de vêtements ou de nourriture pour moi, il faisait exactement ce que Clovis avait fait avant lui : il n'hésitait pas à monnayer mes charmes. Il savait que les hommes s'en rendraient compte, si j'étais comme lui : le simple contact de ma peau froide suffirait. Et il savait que je les mordrais, s'il me vampirisait. Mais j'ai fini par me lasser de ses vaines promesses.

J'ai de nouveau hoché la tête pour lui montrer que je l'écoutais. Et je suivais, effectivement, mais je me demandais où ce monologue pouvait bien nous mener et pourquoi elle me racontait cette histoire, certes captivante mais épouvantable. Pourquoi à moi ?

— Une nuit, nous sommes arrivés dans un village dont le chef savait qui était réellement Alain. Ce benêt d'Alain avait oublié qu'il était déjà passé par là et qu'il avait saigné la femme du chef de village ! Les villageois se sont donc empressés de l'attacher avec une chaîne d'argent, puis ils l'ont jeté dans une hutte, en attendant le retour de leur abbé. Ils avaient l'intention de l'exposer au soleil au cours d'une cérémonie religieuse quelconque. Pour s'assurer qu'il se tiendrait tranquille, ils ont entassé sur Alain tout ce que le village comptait d'argent et d'ail.

Elle a ricané doucement.

— Comme j'étais une humaine et qu'ils savaient à quel traitement Alain m'avait soumise, ils ne m'ont pas attachée.

Puisqu'elle avait perdu une femme à cause du vampire, la famille du chef de village parlait de me prendre à son service comme esclave. Je ne savais que trop ce que cela signifiait...

L'expression qui se peignait sur son visage était à la fois bouleversante et effrayante. Quant à moi, je me tenais parfaitement immobile, tout ouïe.

— Cette nuit-là, j'ai arraché quelques planches vermoulues à l'arrière de la hutte et me suis faufilée à l'intérieur. J'ai alors dit à Alain que, s'il me vampirisait, je le délivrerais. Au terme de longues négociations, il a accepté. J'ai creusé dans le sol un trou assez grand pour m'y loger. Nous avons convenu qu'Alain me saignerait et m'enterrerait sous sa paille. Malgré ses entraves, il avait encore suffisamment de liberté de mouvement pour y parvenir. La troisième nuit, je me réveillerais. Je briserais alors ses chaînes et jetterais ail et bijoux d'argent au loin, dussé-je pour cela me brûler les mains. Nous pourrions ensuite nous enfuir à la faveur de la nuit.

Elle a carrément éclaté de rire.

— Mais le prêtre est rentré avant que les trois jours ne fussent écoulés. Lorsque j'ai enfin réussi à m'extraire de ma cachette, Alain n'était plus que cendres dispersées au vent depuis longtemps. La hutte dans laquelle les villageois avaient enfermé Alain était celle de l'abbé. C'est le vieil homme lui-même qui m'a relaté ce qui s'était passé.

J'avais comme l'impression que je connaissais déjà la fin, et je n'ai pas pu m'empêcher d'intervenir.

— D'accord, ai-je dit avec un sourire jusqu'aux oreilles (effet de ma nervosité). J'imagine que l'abbé a été votre premier dîner.

— Oh, non ! s'est écriée Sophie-Anne. Je lui ai dit que j'étais l'ange de la mort et que je l'épargnais pour le récompenser de la vie vertueuse qu'il avait toujours menée.

Étant donné l'état dans lequel j'avais vu Jake Purifoy quand il s'était réveillé d'entre les morts, je pouvais mesurer l'effort monstrueux qu'avait dû fournir la jeune vampire pour ne pas saigner l'abbé.

— Qu'est-ce que vous avez fait après ça ?

— Au bout de quelques années, j'ai trouvé un orphelin, comme moi, qui errait dans les bois...

La reine s'est alors tournée vers son garde du corps.

— Nous ne nous sommes plus quittés.

Enfin, je voyais une expression apparaître sur le visage lisse d'André : une gratitude qui tenait de la dévotion.

— On le contraignait au même avilissement que j'avais connu. J'ai fait le nécessaire, a-t-elle conclu.

Un frisson m'a parcouru le dos. Qu'est-ce que vous vouliez dire après ça ? On m'aurait payée que je n'aurais pas été capable d'ouvrir

la bouche.

— Si je vous ai ennuyée avec cette longue histoire – mon histoire, a repris la reine, c'est que je tenais à vous expliquer pourquoi j'avais pris Hadley sous mon aile. Elle aussi avait été violentée. Par son grand-oncle. A-t-il également abusé de vous ?

J'ai hoché la tête en silence. J'ignorais que l'oncle Bartlett s'en était pris à Hadley. En ce qui me concernait, il n'était pas allé jusqu'au bout parce que, après la mort de mes parents, j'étais allée vivre chez ma grand-mère. Mes parents ne m'avaient pas crue, mais, à l'époque où il aurait pu estimer que j'étais assez mûre pour passer à l'acte, j'avais déjà réussi à convaincre ma grand-mère que je disais la vérité. Évidemment, Hadley était plus âgée que moi... On avait plus de choses en commun que je ne l'aurais imaginé, ma cousine et moi même » ;

— Je suis désolée. Je ne savais pas. Merci de me l'avoir dit.

— Hadley parlait souvent de vous...

Oh ! Merci, Hadley ! Merci de m'avoir jetée en pâture pour te faire mousser. Alors, c'est grâce à toi que j'ai touché le fond ? Trop aimable, vraiment !

— C'est ce que j'ai cru comprendre, ai-je rétorqué d'une voix cassante, aussi dure et froide que du verre.

— Vous m'en voulez d'avoir envoyé Bill enquêter sur vous pour savoir si vous pourriez m'être de quelque utilité.

J'ai respiré un bon coup et je me suis forcée à desserrer les dents.

— Non, je ne vous en veux pas. Ce n'est pas votre faute si vous êtes comme ça. Et puis, vous ne me connaissiez même pas.

J'ai respiré encore une fois, bien profondément, fermement décidée à remettre les pendules à l'heure.

— Mais j'en veux terriblement à Bill : il me connaissait, lui, ce qui ne l'a pas empêché, en parfait calculateur, de mener sa mission à bien, et ce avec la plus grande minutie et la plus abjecte perfidie.

Il fallait que je refoule cette maudite douleur, bon sang !

— Et puis, qu'est-ce que ça peut bien vous faire, à vous ? lui ai-je finalement lancé, d'un ton qui frisait dangereusement l'insolence.

— Cela m'importe pour la bonne et simple raison que Hadley vous chérissait.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Eh bien, je ne l'aurais pas deviné, vu la façon dont elle me traitait quand elle était ado !

J'avais apparemment choisi la voie de la franchise pure et dure – qu'on ne risquait pas de confondre avec celle de la sagesse, en l'occurrence.

— Elle l'a regretté par la suite. Surtout quand, devenue vampire, elle a découvert ce que c'était que d'appartenir à une

minorité. Même ici, à La Nouvelle-Orléans, les préjugés ont la vie dure. Nous parlions fréquemment de son existence passée, dans l'intimité.

Je ne savais pas ce qui me dérangeait le plus : l'idée que la reine ait couché avec ma cousine ou qu'elles aient parlé de moi sur l'oreiller après.

Je me moque royalement de ce que font deux adultes consentants au lit, pour peu que les deux parties se soient entendues au préalable. Mais je ne tiens pas particulièrement à entrer dans les détails non plus.

Apparemment, on était parties pour une longue conversation, et j'avais hâte que la reine en vienne au fait.

— Quoi qu'il en soit, a justement conclu Sophie-Anne au même moment, je vous suis reconnaissante de m'avoir permis, par l'intermédiaire des sorciers, de me faire une meilleure idée de la façon dont Hadley nous a quittés. Et vous m'avez également permis de découvrir que j'étais la cible d'un complot bien plus vaste que de simples manigances nées de la jalousie de Waldo.

Ah, oui ?

— J'ai donc une dette envers vous. Dites-moi ce que je pourrais faire pour m'en acquitter.

— Ah ! Euh... me faire livrer tout un tas de cartons pour que je puisse emballer les affaires de Hadley et retourner à Bon Temps ? Trouver quelqu'un pour emporter ce que je ne veux pas et le donner à une œuvre de charité ?

La reine a baissé les yeux. J'aurais juré qu'elle essayait de réprimer un sourire amusé.

— Oui, je pense que je peux faire cela. Demain, je vous enverrai un humain qui se chargera des démarches nécessaires.

— Et si quelqu'un pouvait embarquer les trucs que je veux garder dans un camion et les déposer à Bon Temps, ce serait encore mieux. Peut-être même que je pourrais profiter du voyage pour rentrer chez moi...

— Aucun problème.

Et, maintenant, la grosse faveur...

— Est-ce qu'il faut vraiment que je vienne avec vous à cette conférence ?

— Oui.

D'accord. Fin de non-recevoir.

— Mais je vous paierai. Vous serez même très largement dédommée.

Ça m'a ragaillardie. Il me restait un peu d'argent sur ce que j'avais gagné pour mes derniers services rendus aux vampires. Et ça m'avait fait de sacrées vacances, économiquement parlant, quand

Nikkie m'avait « vendu » sa voiture pour un dollar symbolique. Mais j'étais tellement habituée à tirer le diable par la queue qu'une petite rallonge était toujours la bienvenue. J'avais constamment peur qu'une catastrophe quelconque me tombe sur la tête – que je me casse une jambe, que le fichu toit en tôle que ma grand-mère avait tellement tenu à garder s'envole avec un bon coup de vent, ou un truc de ce style.

— Vous ne voulez pas garder quelque chose de Hadley ? lui ai-je demandé, mes pensées ayant subitement dévié pour laisser derrière elles le sujet « indemnités ». Vous savez, un souvenir ?

Il y a alors eu comme un éclair dans ses yeux qui m'a alertée.

— Vous lisez dans mes pensées ! s'est-elle exclamée avec un soupçon d'accent français absolument craquant.

Oh oh ! Ce soudain passage au registre « charme » ne me disait rien qui vaille.

— J'avais justement prié Hadley de cacher quelque chose pour moi, a-t-elle roucoulé. Si jamais vous le découvrez en triant ses affaires, j'aimerais beaucoup le récupérer.

— À quoi ça ressemble ?

— C'est un bijou, un cadeau de fiançailles de mon cher époux. Il se trouve que je l'ai laissé ici avant mon mariage.

— Mais vous pouvez regarder dans la boîte à bijoux de Hadley, si vous voulez. Si ce bijou vous appartient, il est tout à fait normal que vous le repreniez.

— C'est très aimable à vous, m'a-t-elle dit, son visage recouvrant aussitôt son habituelle impassibilité. Il s'agit d'un diamant, un gros diamant serti dans un bracelet de platine.

Je ne me rappelais pas avoir vu quoi que ce soit de ce genre dans les affaires de ma cousine, mais je n'avais pas regardé très attentivement. J'avais prévu d'emporter la boîte à bijoux de Hadley sans l'ouvrir pour pouvoir choisir à loisir ce qui me plairait, une fois rentrée à Bon Temps.

— Je vous en prie, allez-y, lui ai-je proposé. Je sais que ça vous mettrait dans une situation délicate par rapport à votre mari s'il apprenait que vous avez perdu un de ses cadeaux.

— Oh ! a-t-elle fait avec un soupir théâtral. Vous ne croyez pas si bien dire !

Et elle a fermé les yeux, comme si son anxiété dépassait tout ce qu'elle aurait pu exprimer.

— André, a-t-elle finalement ordonné.

L'intéressé a immédiatement filé dans la chambre de Hadley. Après son départ, la reine m'a semblé étrangement incomplète. Je me suis alors demandé pourquoi André ne l'avait pas accompagnée à Bon Temps et, sur un coup de tête, je lui ai posé la question.

Elle m'a dévisagée. Il n'y avait aucune expression dans ses yeux cristallins.

— Je n'étais pas censée quitter la région, m'a-t-elle expliqué. Je savais que si André se montrait à La Nouvelle-Orléans en mon absence, tout le monde présumerait que j'y étais également.

L'inverse était-il vrai ? Si la reine restait ici, tout le monde supposerait-il qu'André était forcément en ville ? Ça m'a fait penser à un truc, mais l'idée s'est envolée avant que j'aie eu le temps de l'attraper.

André est revenu à ce moment-là. Il n'a eu qu'à secouer la tête – un signe à peine perceptible – pour informer Sa Majesté qu'il n'avait pas trouvé ce qu'elle cherchait. Pendant un instant, Sophie-Anne a semblé extrêmement contrariée.

— Hadley a fait cela dans un mouvement d'humeur...

Elle chuchotait presque. Sur le coup, j'ai même cru qu'elle monologuait.

— Mais, même de là où elle est, elle peut encore me nuire : cet enfantillage risque de me faire tomber de mon trône...

— Je garderai cette histoire de bracelet à l'esprit, lui ai-je assuré.

Je me doutais bien que la valeur du bijou n'était pas uniquement marchande.

— Ce bracelet aurait-il été laissé ici la nuit qui a précédé votre mariage ? ai-je demandé.

Je soupçonnais ma cousine d'avoir volé le bracelet pour se venger, parce qu'elle était vexée que la reine se marie. Ça lui ressemblait assez. Dommage que je n'aie pas été au courant de cette histoire avant : j'aurais demandé aux sorciers de remonter encore plus loin dans le temps, pendant leur reconstitution ectoplasmique. On aurait pu voir Hadley cacher l'objet du délit.

— Je dois le récupérer, a affirmé Sa Majesté avec un petit coup de menton décidé. Ce n'est pas tant sa valeur qui me préoccupe, vous comprenez ? Chez les vampires, l'union de deux souverains n'a rien d'un mariage d'amour, mais pour nous, perdre un présent nuptial est une grave offense. Et notre bal pour la Fête du printemps doit avoir lieu dans deux nuits. Le roi entend bien me voir porter les bijoux qu'il m'a offerts à cette occasion. Sinon...

Elle a laissé sa phrase en suspens. André lui-même en aurait presque paru inquiet.

— Je vois ce que vous voulez dire.

J'avais déjà remarqué la tension qui régnait dans les couloirs du QG de Sa Majesté. Si jamais le bracelet était perdu, il faudrait laver l'injure. On le lui ferait payer. Et au prix fort.

— S'il est ici, vous le récupérerez, lui ai-je promis. D'accord ?

— D'accord. André, je ne peux pas m'attarder davantage. Fleur de Jade ne va pas manquer de rapporter que je suis restée ici avec Sookie. Sookie, nous devrons prétendre avoir fait l'amour.

— Désolée, mais, sans vouloir vous offenser, n'importe quelle personne qui me connaît un minimum vous dira que je ne mange pas de ce pain-là. J'ignore à qui Fleur de Jade fera son rapport (bien sûr que je le savais ! Et c'était au roi. Mais je ne pensais pas qu'il aurait été très diplomate de ma part de balancer un « Je vois le problème » pour le moment), mais si les gens que vous craignez ont bien fait leur boulot, ils le lui confirmeront. Tout le monde le sait. Je suis comme ça et pas autrement.

— Peut-être pourrions-nous dire que vous avez eu ce genre de relation avec André, dans ce cas, a suggéré Sa Majesté d'une voix posée. Et que vous m'avez autorisée à regarder.

« C'est votre façon de procéder habituelle ? » C'est la première question qui m'est venue à l'esprit, suivie de près par : « C'est une faute impardonnable de perdre un bracelet, mais c'est normal d'assister à une partie de jambes en l'air ? » J'ai préféré me taire. Quelles que soient mes préférences en matière de sexe, si on m'avait posé un pistolet sur la tempe, j'aurais encore préféré coucher avec la reine, pour la bonne et simple raison qu'André me filait la chair de poule. Mais s'il s'agissait seulement de faire semblant...

Avec une rigueur toute professionnelle, André a d'abord ôté sa cravate, l'a pliée et l'a mise dans sa poche, puis a déboutonné sa chemise. De l'index, il m'a ensuite fait signe d'approcher. Je me suis exécutée à contrecœur. Je restais sur mes gardes. Il m'a prise dans ses bras et m'a serrée contre lui. Puis, sans crier gare, il s'est penché sur mon cou. Pendant une fraction de seconde, j'ai bien cru qu'il allait me mordre. Panique à bord ! Mais il s'est contenté d'inhaler (acte qui n'a rien d'automatique, chez un vampire, puisque les vampires ne respirent pas, au cas où vous l'auriez oublié).

— Posez vos lèvres ici, m'a-t-il ordonné en désignant sa gorge, après m'avoir humée de plus belle (mais qu'est-ce qu'il avait à me renifler comme ça ?). J'aurai ainsi la marque de votre rouge à lèvres dans le cou.

J'ai obéi. Autant embrasser un pain de glace.

— Mmm... ce subtil parfum de fée... J'adore. Crois-tu qu'elle le sache ? Qu'elle a du sang de fée, j'entends ? a-t-il demandé à Sophie-Anne, pendant que je laissais l'empreinte de mes lèvres dans son cou.

Je me suis brusquement redressée et je l'ai regardé dans les yeux. Il m'a rendu mon regard sans ciller. Et, soudain, j'ai compris pourquoi il m'enlaçait si étroitement : il voulait s'imprégner de mon odeur et m'imprégner de la sienne, comme si on avait réellement fait l'amour. Il n'avait vraiment pas d'autre idée en tête. Ouf !

— Quoi ?

J'avais dû mal comprendre.

— Que j'ai quoi ? ai-je néanmoins insisté.

— Ah ! Pour cela, il a un flair infailible, mon André ! s'est exclamée la reine, une pointe de fierté dans la voix.

— J'ai passé une partie de la journée avec mon amie Claudine, leur ai-je alors expliqué. Or, Claudine est une fée. L'odeur qu'André a sentie est la sienne.

Je devais vraiment avoir besoin d'une douche, moi.

— Vous permettez ?

Sans attendre ma réponse, André a planté son ongle dans mon bras, juste au-dessus de mon bandage.

— Aïe !

Un peu tard pour protester.

Il a laissé quelques gouttes de sang couler de son doigt dans sa bouche, les a goûtées avec des mines d'œnologue averti, avant de décréter :

— Non, cela n'a rien à voir avec vos fréquentations. C'est dans votre sang.

Tout en énonçant son verdict, il me toisait avec autorité, d'un air qui semblait signifier qu'en la matière, on pouvait prendre tout ce qu'il disait pour argent comptant.

— Vous avez du sang de fée dans les veines, a-t-il insisté. Peut-être votre grand-mère ou votre grand-père étaient-ils de nature féérique.

— Je n'en ai pas la moindre idée, ai-je avoué.

Je savais que je devais passer pour une demeurée, mais comment répondre autrement ?

— Si l'un de mes grands-parents n'était pas humain à cent pour cent, personne dans la famille n'a cru bon de m'en informer.

— Cela ne m'étonne nullement, a commenté la reine, comme s'il s'agissait d'une banalité affligeante. La plupart des humains d'extraction féérique cachent leurs origines parce qu'ils n'y croient pas vraiment. Ils préfèrent invoquer la folie pour expliquer les bizarreries de leurs parents. En tout cas, cela explique pourquoi vous avez plus de prétendants de notre monde que d'admirateurs humains.

— Si je n'ai pas d'admirateurs humains, comme vous dites, c'est parce que je n'en veux pas, ai-je rétorqué, piquée au vif. Je peux lire dans leurs pensées, et ça me suffit pour les déclarer hors course – quand ils ne sont pas déjà dégoûtés par ma réputation de cinglée, me suis-je crue obligée d'ajouter.

— Triste constat sur la nature humaine, en vérité, qu'aucun humain ne trouve grâce aux yeux de qui peut lire dans ses pensées, en a conclu la reine.

On est redescendus peu après, André en premier, la reine derrière lui, et moi qui fermais la marche. André avait tenu à ce que j'enlève mes chaussures et mes boucles d'oreilles. Il s'agissait de faire croire que je m'étais déshabillée et que j'avais juste pris le temps de remettre ma robe.

Les autres vampires attendaient toujours patiemment dans la cour. En nous voyant apparaître dans l'escalier, tous se sont mis au garde-à-vous. Fleur de Jade n'a rien laissé paraître de ce qu'elle ressentait tandis qu'elle relevait, un à un, tous les indices indiquant ce que nous étions censés avoir fait, au cours de notre demi-heure d'absence. Du moins ne semblait-elle pas sceptique. Les Bert ont pris un air entendu, mais indifférent, comme si le fait que leur reine bien-aimée assiste aux ébats de son garde du corps attitré avec une inconnue était monnaie courante.

Posté sous le porche, devant la limousine dont il s'apprêtait à prendre le volant, Rasul n'a guère eu que la légère moue dépitée de celui qui n'a pas été invité à la fête. En revanche, Quinn pinçait tellement les lèvres qu'on n'aurait même pas pu y glisser une feuille de papier à cigarette. J'allais avoir du boulot pour recoller les morceaux.

Pourtant, la reine m'avait bien dit, au moment où on sortait de chez Hadley, de ne rien répéter à personne – et elle avait bien insisté : personne. Il ne me restait plus qu'à trouver le moyen de faire comprendre à Quinn de quoi il retournait... sans lui dire explicitement ce qui s'était passé. Pas gagné.

Sans discuter et sans bavardage inutile, les vampires sont montés dans la limousine. Il y avait tant d'idées, d'hypothèses, de conjectures qui se bouscuaient dans ma tête que j'en étais comme sonnée. J'avais hâte de dire à mon frère qu'en définitive, il n'était pas si irrésistible que ça, que c'était juste l'effet du sang de fée qui coulait dans ses veines... Ah, mais non ! Je faisais fausse route. André avait laissé entendre que les humains n'étaient pas affectés par la présence des fées comme l'étaient les vampires. Autrement dit, que les humains ne voulaient pas les saigner, ce qui ne les empêchait pas de leur trouver un certain *sex-appeal* (il suffisait de voir l'émeute que provoquait Claudine à chacune de ses apparitions *Chez Merlotte*). Et André avait ajouté que les Cess étaient également attirées par les fées, à ceci près que, contrairement aux vampires, elles n'avaient pas l'intention d'en faire leur dîner. Ce cher Éric, comme il allait être soulagé ! Il serait si content d'apprendre qu'il n'avait pas de réelle affection pour moi : ce n'était que l'effet du sang de fée, depuis le début !

J'ai suivi des yeux la limousine royale qui s'éloignait. Tandis que je luttais désespérément contre le déferlement d'au moins six émotions différentes, Quinn, lui, n'en combattait qu'une.

Il s'est planté juste devant moi, les traits défigurés par la colère.

— Comment est-elle parvenue à te persuader de faire une chose pareille, Sookie ? a-t-il grondé. Si tu avais crié, j'aurais accouru. À moins que ce ne soit toi qui aies voulu ? J'aurais pourtant juré que ce n'était pas ton genre.

— Je n'ai couché avec personne ce soir, ai-je répliqué en le regardant droit dans les yeux.

Après tout, ce n'était pas comme si je dévoilais quelque chose que la reine m'avait dit. Je ne faisais que... dissiper un malentendu.

— Si les autres pensent le contraire, c'est parfait, ai-je prudemment ajouté. Tous les autres, sauf toi.

Il m'a dévisagée un long moment en silence, son regard scrutant le mien comme s'il cherchait à lire quelque chose d'écrit sur ma rétine.

— Et... voudrais-tu coucher avec quelqu'un ce soir ? m'a-t-il finalement demandé.

Puis il m'a embrassée. Très, très longtemps. Les sorciers ne revenaient pas, les vampires étaient partis pour de bon, et nous restions collés l'un à l'autre dans la nuit. Cette étreinte-là était aussi différente de celle d'André qu'on puisse imaginer. Quinn était chaud, et je sentais ses muscles sous sa peau. Je l'entendais respirer, je percevais les battements de son cœur contre ma poitrine. Je pouvais aussi percevoir le bouillonnement de ses pensées (qui étaient, pour l'heure, essentiellement focalisées sur le lit qui devait bien se trouver quelque part, là-haut, dans l'appartement de ma cousine). Il aimait mon odeur, ma peau, mes lèvres sur les siennes... Et une grande partie de son être était là pour en témoigner. Une partie qui en témoignait d'ailleurs de façon très palpable entre nous.

Je n'avais eu que deux amants dans ma vie et, chaque fois, ça avait mal tourné. Je n'avais pas pris le temps de bien les connaître avant. J'avais suivi mon instinct, cédé à une impulsion. Il faut toujours tirer les leçons de ses erreurs. Mais, à cet instant précis, je ne me sentais pas vraiment d'humeur à les analyser...

Heureusement pour moi, et pour ma volonté qui battait de l'aile, le portable de Quinn a choisi ce moment-là pour sonner. Dieu bénisse ce téléphone ! J'avais été à deux doigts de jeter mes bonnes résolutions aux orties. Et tout ça parce que j'avais eu peur, que je m'étais sentie terriblement seule toute la soirée et que la présence de Quinn me rassurait. Elle m'était presque devenue familière, maintenant. Et puis, il me désirait tellement !

Cependant, Quinn n'était manifestement pas parvenu aux mêmes conclusions que moi, et il a maudit l'engin en question quand il a sonné pour la deuxième fois.

— Pardon, a-t-il dit, avec, dans la voix, une rage mal contenue,

avant de décrocher « ce foutu téléphone ». OK, a-t-il répondu, après avoir écouté en silence son interlocuteur. OK, j'y serai.

Et il a refermé son portable d'un claquement sec.

— Jake me demande.

Je nageais tellement entre désir torride et intense soulagement que j'ai mis un petit moment avant de faire le rapprochement. Jake Purifoy, l'employé de Quinn, en était à sa deuxième nuit en tant que vampire. Après avoir étanché sa soif aux dépens de quelque humain volontaire, il avait désormais suffisamment recouvré ses esprits pour avoir envie de parler à son boss. Il était resté suspendu entre la mort et la vie (d'outre-tombe) dans un placard pendant des semaines : il avait beaucoup de retard à rattraper.

— Alors, il faut que tu y ailles, ai-je répondu, fière de mon ton ferme et résolu. Peut-être qu'il se rappellera qui l'a attaqué. Demain, je te raconterai ce que j'ai vu ici, ce soir.

— Aurais-tu dit oui ? m'a-t-il alors demandé. Si on n'avait pas été dérangés, aurais-tu dit oui ?

J'ai réfléchi trente secondes.

— Si j'avais fait ça, je l'aurais regretté. Ne crois pas que je n'aie pas envie de toi. Bien au contraire. Mais on m'a ouvert les yeux, au cours de ces deux derniers jours. Je sais maintenant à quel point on peut m'embobiner, et je ne veux plus me faire avoir.

J'avais essayé de dire ça d'un ton dégagé, comme si de rien n'était. Personne n'aime les pleurnicheuses.

— Ça ne m'intéresse pas de commencer un truc avec quelqu'un juste parce qu'il est chaud comme la braise, sur le moment. Je ne suis pas faite pour les aventures d'un soir. Je veux être sûre, si je fais l'amour avec toi, que c'est parce que tu tiens assez à moi pour rester auprès de moi un petit bout de temps et parce que tu m'apprécies pour ce que je suis, en tant que personne, et non pour le plaisir que je peux te procurer.

Des millions de femmes à travers le monde avaient déjà dû tenir à peu près le même discours, et j'étais aussi sincère que chacune d'entre elles.

— Qui ne voudrait avoir, avec toi, qu'une aventure d'un soir ? m'a lancé Quinn, avant de s'en aller.

Quel homme !

J'ai dormi comme un loir. Au milieu de la nuit, il m'a semblé entendre les sorciers rentrer et faire la fête dans la cour. Ils se congratulaient toujours avec un enthousiasme décuplé par l'alcool. J'avais déniché de bons vieux draps en coton dans la pile de linge de maison et j'avais balancé ceux en satin noir dans la machine à laver. Je n'ai donc eu aucun mal à me rendormir après ça.

Quand je me suis levée, il était plus de 10 heures et on frappait à ma porte. J'ai titubé dans le couloir, après avoir enfilé en vitesse un collant de gym en Lycra et un débardeur rose vif (legs de ma défunte cousine). J'ai aperçu des cartons par le judas et j'ai ouvert la porte, le sourire aux lèvres.

— Mademoiselle Stackhouse ? m'a demandé le jeune Noir qui se tenait sur le seuil, un paquet de cartons aplatis dans les bras.

J'ai opiné du bonnet.

— J'ai reçu l'ordre de vous fournir autant de cartons que vous le désiriez, m'a-t-il annoncé. Trente, ça suffira pour commencer ?

— Oh, oui ! Oui, ce sera parfait.

— J'ai aussi pour instruction de vous apporter tout ce dont vous pourriez avoir besoin pour votre déménagement. J'ai déjà des rouleaux d'adhésif, des marqueurs pour écrire sur les cartons, des ciseaux, des étiquettes...

Ma parole ! La reine m'avait fourni un déménageur diplômé !

— Vous auriez peut-être voulu des gommettes de couleur ? s'est-il alarmé. Certaines personnes aiment bien répartir les cartons par pièce : une pastille orange pour ceux qui contiennent les objets allant dans le salon, par exemple, une pastille verte pour ceux qui contiennent les objets allant dans la chambre, etc.

Je n'avais jamais déménagé de ma vie, hormis quand j'avais emporté un ou deux sacs de vêtements et deux ou trois serviettes de toilette dans le meublé de Sam. Je n'avais donc aucune idée de la meilleure façon de procéder. J'ai eu une soudaine vision enivrante de piles de cartons bien alignés, avec des pastilles de couleur sur chaque

face pour qu'on ne puisse pas les confondre, quel que soit le côté qu'on regardait. Puis je suis revenue à la réalité. Je n'allais pas emporter tant de trucs que ça à Bon Temps. Je savais déjà qu'il n'y avait pas beaucoup de meubles que je voulais garder.

— Je ne crois pas que j'aurai besoin des gommettes, merci. Je vais commencer avec ces cartons et, s'il m'en faut plus, je vous appellerai, d'accord ?

— Je vais vous les assembler.

Il avait les cheveux ras et les cils les plus recourbés que j'aie jamais vus. Il portait un polo et un pantalon en coton fermement maintenu par une ceinture, avec des tennis à semelles épaisses.

— Je suis désolée, je n'ai pas retenu votre nom, ai-je repris, tandis qu'il sortait un gros rouleau d'adhésif d'un énorme sac en plastique arborant le logo d'un magasin de bricolage et se mettait à l'ouvrage.

— Oh ! Excusez-moi, s'est-il écrié. Je m'appelle Everett O'Dell Smith.

— Enchantée de vous connaître.

Il a interrompu son travail pour me serrer la main.

— C'est votre profession, déménageur ? lui ai-je demandé.

— Oh, non ! Je suis étudiant à la Tulane Business School, et un de mes profs a reçu un coup de fil de maître Cataliades qui est, comme qui dirait, le plus célèbre juriste spécialisé dans les vampires. Mon prof est un expert en droit des vampires. Maître Cataliades cherchait quelqu'un pour faire quelques trucs pour lui, une sorte de coursier.

Il avait déjà monté trois cartons.

— Et en échange ?

— En échange, je pourrai assister à ses cinq prochains procès, sans parler de la petite somme que je vais gagner et dont j'ai sacrément besoin.

— Est-ce que vous auriez le temps de m'emmener à la banque de ma cousine, cet après-midi ?

— C'est comme si c'était fait.

— Vous ne séchez pas les cours, au moins ?

— Oh, non ! J'ai encore deux heures avant le deuxième cours de la journée.

Incroyable ! Il avait déjà assisté à un cours et avait réussi à accumuler tous ces trucs avant même que je ne sois levée. Mais il n'avait pas passé la moitié de la nuit à regarder sa défunte cousine se balader sous son nez, non plus.

— Vous pourrez aussi emporter tous ces sacs-poubelle chez Emmaüs ou à l'Armée du salut.

Ça dégagerait le balcon et ça me donnerait l'impression d'avoir été productive, par la même occasion. J'avais examiné chaque

vêtement soigneusement pour être sûre que Hadley n'avait rien caché à l'intérieur et je me demandais ce que l'Armée du salut pourrait bien en tirer. Hadley faisait plutôt dans le très moultant, question fringues.

— Bien, m'dame, a-t-il aussitôt acquiescé.

Il a sorti un bloc-notes de sa poche et s'est empressé de griffonner dessus. Il a attendu une seconde, au garde-à-vous, puis il a demandé :

— Autre chose ?

— Oui. Il n'y a rien à manger dans cette maison. Quand vous reviendrez, cet après-midi, vous ne pourriez pas m'apporter quelque chose ?

Je pouvais certes boire au robinet, mais je ne pouvais pas faire sortir un rôti de mon chapeau.

C'est alors qu'on m'a appelée depuis la cour. Je suis allée me pencher par-dessus la rambarde du balcon. Quinn se tenait en bas, un sac en papier constellé de taches de graisse à la main. J'en ai eu l'eau à la bouche.

— On dirait que le problème de la nourriture est momentanément résolu, ai-je lancé à Everett, en faisant signe à Quinn de monter.

— Que puis-je faire pour toi ? s'est immédiatement enquis mon tigre préféré en arrivant dans l'appartement. Je me suis dit que ta cousine n'avait sans doute pas de café ni de quoi manger. Alors, je t'ai apporté des beignets et du café bien fort.

— Super. Apporte donc tout ça. J'ai déjà du café, en fait, mais Everett, ici présent, est arrivé avant que j'aie le temps de m'en faire une tasse.

J'ai fait les présentations et, après m'avoir donné le sachet de beignets, Quinn a décidé d'aider Everett à assembler les cartons. Je suis allée m'installer devant la table basse du salon. Là, j'ai dévoré les beignets sans en laisser une miette et bu le café jusqu'à la dernière goutte. J'avais du sucre glace partout, mais je m'en moquais éperdument. Quinn s'est tourné vers moi et a vainement tenté de réprimer un sourire amusé.

— Poudrée de la tête aux pieds, bébé, a-t-il raillé.

Je me suis examinée d'un œil critique et je suis allée me brosser les cheveux et les dents, puis j'ai épousseté les vêtements de Hadley que j'avais enfilés à la va-vite en me levant. Le collant de gym tenait plus du bermuda que du caleçon. Hadley ne l'avait probablement jamais porté parce qu'il devait être trop large pour elle à son goût. Moi, je le trouvais parfait, confortable et juste assez près du corps. Le débardeur rose laissait voir mes bretelles de soutien-gorge rose pâle, sans parler de quelques centimètres de ventre dénudé. Mais, grâce au loueur de vidéos de Bon Temps, qui avait eu la brillante idée de faire

installer une cabine UV dans son magasin, j'avais un joli petit ventre cuivré. Hadley se serait empressée de mettre un anneau ou un brillant dans ce ravissant nombril. Je me suis regardée dans la glace, en essayant de m'imaginer avec un piercing. Mmm... non. J'ai enfilé des sandales ornées de perles de verre colorées et je me suis trouvée superbe pendant au moins trente secondes.

J'ai commencé à parler à Quinn de ce que j'avais projeté de faire dans la journée et, pour éviter de hurler, j'ai préféré revenir dans l'entrée avec ma brosse et mon élastique. Je me suis penchée en avant pour me brosser les cheveux à l'envers et les rassembler en une queue-de-cheval haut perchée – je me faisais cette coiffure depuis des années, et ma queue-de-cheval m'arrivait aux omoplates, maintenant. J'ai mis l'élastique, lissé mes cheveux et me suis redressée, ma queue-de-cheval sautillant dans le mouvement. Quinn et Everett avaient arrêté de travailler pour assister à la scène. Quand j'ai relevé les yeux vers eux, ils se sont tous les deux remis précipitamment à bosser.

D'accord. Je ne voyais pas ce que j'avais bien pu faire d'intéressant, mais, apparemment, eux si. J'ai haussé les épaules avant de retourner dans la salle de bains pour me maquiller. Après une dernière vérification dans le miroir en pied, je me suis dit que tout ce que je faisais dans cette tenue pouvait peut-être présenter un certain intérêt pour tout homme normalement constitué.

Lorsque je suis revenue dans le salon, Everett était parti. Quinn m'a tendu un bout de papier avec le numéro de portable de mon déménageur, tout en me transmettant le message qu'il lui avait confié.

— Il a dit que tu n'aurais qu'à l'appeler si tu voulais d'autres cartons. Et il a emporté tous les sacs-poubelle. On dirait que tu n'as pas du tout besoin de moi, finalement.

— Rien à voir. Everett ne m'a pas gavée de graisse et de caféine, ce matin, lui.

Quinn a souri.

— Alors, quel est le programme ? Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Bon. Le programme...

Je n'en avais pas de précis, à part « on trie tout ça et on fait des tas ». C'est ce que je lui ai dit.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Tu vides les placards de la cuisine et tu poses tout, de façon que je puisse bien voir. Puis tu emballes ce que je veux garder et tu mets sur le balcon ce que je veux jeter, en espérant que la pluie ne se mette pas de la partie.

Le ciel bien bleu du début de matinée commençait à se couvrir.

— Et, tout en triant, je te raconterai ce qui s'est passé hier soir, lui ai-je promis pour l'encourager.

On a réussi à bosser toute la matinée, à commander une pizza

pour le déjeuner et à reprendre le boulot en début d'après-midi, sans avoir vu une goutte de pluie. Les trucs dont je ne voulais pas allaient directement dans des sacs-poubelle, et Quinn avait décidé de peaufiner sa musculature en les descendant dans la cour pour les ranger dans la petite cabane qui avait abrité les chaises de jardin, restées sur la pelouse du terre-plein central. Je m'efforçais de n'admirer ses muscles que lorsqu'il ne regardait pas et je crois m'en être assez bien tirée. Quinn s'est montré très intéressé par la reconstitution ectoplasmique, et on a pas mal discuté de tout ce que ça pouvait bien vouloir dire, sans parvenir à aucune conclusion définitive. À sa connaissance, Jake n'avait pas d'ennemis parmi les vampires, et il pensait qu'on l'avait tué pour les ennuis que ça causerait à Hadley et non pour le punir de quelque chose qu'il aurait pu faire lui-même.

Je n'avais toujours pas vu trace d'Amélia et je me demandais si elle n'avait pas fini la nuit chez Bob le Mormon. A moins que ce ne soit lui qui soit resté ici, avec elle, et qu'ils ne soient en train de s'éclater comme des fous à l'étage en dessous. J'ai jeté un coup d'œil dans la cour. Oh oh... Le beau vélo de Bob était toujours appuyé contre le mur. Comme le ciel s'assombrissait de minute en minute, j'ai préféré aller le mettre à l'abri dans la cabane aussi.

A force de passer du temps avec Quinn, je commençais à sentir la température monter. Il n'était plus maintenant qu'en débardeur et en jean, et je me prenais à me demander à quoi il ressemblerait sans. Et je n'étais pas la seule à imaginer de quoi une certaine personne aurait l'air dans le plus simple appareil. Je pouvais intercepter quelques pensées dans son esprit, de temps à autre, pendant qu'il trimballait un sac dans l'escalier ou qu'il emballait les ustensiles de cuisine dans un carton, et ces flashes ne concernaient pas le courrier qu'il avait ouvert le matin, ni le linge qu'il devait mettre à laver, vous pouvez me croire.

J'ai eu assez de présence d'esprit pour allumer une lampe quand j'ai cru entendre le premier grondement de tonnerre au loin. La Nouvelle-Orléans allait se faire tremper.

Puis je suis retournée flirter avec Quinn en silence : veiller à ce qu'il ait une belle vue, côté face, quand je me mettais sur la pointe des pieds pour attraper un verre dans le placard de la cuisine, et un beau panorama, côté pile, quand je me penchais pour emballer ledit verre dans du papier journal. Peut-être qu'au fond, une petite partie de moi était tout de même un peu gênée de jouer ce petit jeu pas si innocent que ça. Disons un quart. Mais les trois quarts restants s'amusent follement.

À un moment, j'ai senti l'esprit d'Amélia s'éveiller, en bas. Enfin, façon de parler. Ma chère voisine du dessous avait une gueule

de bois carabinée. J'ai rigolé intérieurement quand elle a pensé à Bob, qui dormait encore à côté d'elle. En dehors du classique « Mais comment j'ai pu ? », la seule pensée un tant soit peu cohérente d'Amélia se limitait à une impérieuse envie de café. Et pour en avoir besoin, elle en avait besoin ! Elle ne pouvait même pas allumer la moindre lampe dans l'appartement, qui devenait de plus en plus sombre à l'approche de l'orage. La lumière lui aurait fait trop mal aux yeux.

Je me tournais vers Quinn, le sourire aux lèvres, pour lui annoncer qu'on n'allait sans doute pas tarder à avoir des nouvelles de ma voisine, quand je me suis aperçu qu'il se tenait juste derrière moi. Et à voir la lueur dans ses yeux, il était branché sur une tout autre fréquence que moi.

— Dis-moi que tu ne veux pas que je t'embrasse et je recule tout de suite, m'a-t-il murmuré d'une voix rauque, avant de se pencher vers moi.

Je n'ai pas soufflé mot. Alors, il m'a embrassée. Vraiment embrassée.

Et quand la différence de taille entre nous est devenue un problème, il m'a juste soulevée pour me poser sur le bord du plan de travail. Un coup de tonnerre a retenti juste au moment où j'écartais les jambes pour lui permettre de s'approcher encore plus près. J'ai noué mes jambes autour de ses reins. Il a ôté mon élastique (une opération qui ne s'est pas tout à fait passée sans douleur) et a glissé ses doigts dans mes cheveux. Il a soudain empoigné toute ma chevelure d'un coup et a plongé le nez dedans pour la respirer à pleins poumons, comme s'il cherchait à extraire le parfum d'une fleur.

— Je peux ? m'a-t-il demandé, le souffle court, tandis que sa main passait sous l'ourlet de mon débardeur pour remonter dans mon dos.

Il a brièvement étudié la fermeture de mon soutien-gorge à tâtons et a découvert comment il s'ouvrait en un temps record.

— Tu peux ? ai-je répété, à moitié hébétée.

Je ne savais pas trop ce que j'entendais par là – « Si tu peux ? Bien sûr que tu peux ! Mais, bon sang, dépêche-toi ! » ou : « Comment ça, tu peux ? Qu'est-ce que tu peux exactement ? » Mais Quinn a semblé faire l'impasse sur le point d'interrogation et a, tout naturellement, compris ce qui l'arrangeait, à savoir que je lui donnais le feu vert. Déjà, ses mains se refermaient sur mes seins, ses pouces caressaient les pointes durcies qui se tendaient vers lui. J'ai cru que j'allais exploser. Seule la certitude d'un plaisir à venir plus intense encore m'a empêchée de me laisser aller sans plus attendre. Je me suis avancée plus près du bord pour bien placer la braguette proéminente de son jean contre la couture de mes collants. Il s'est serré contre moi,

a légèrement reculé pour revenir se plaquer encore plus étroitement, le bourrelet de tissu tendu à l'extrême venant juste toucher le point sensible de mon intimité, si facile à atteindre à travers le fin tissu de mon collant. Un va-et-vient de plus et j'ai crié, me cramponnant à lui pendant cet instant fulgurant où j'aurais pu jurer que je venais d'être catapultée aux confins du cosmos. Je sanglotais plus que je ne respirais et je m'étais lovée autour de lui comme s'il était mon héros. Et, sur le moment, il l'était indubitablement.

Le souffle court, il s'est une nouvelle fois collé à moi, cherchant sa propre jouissance, maintenant que j'avais si discrètement atteint la mienne. J'ai pressé mes lèvres dans son cou pendant que ma main se fauflait entre nous pour le caresser à travers son jean. Il a soudain laissé échapper un cri d'une voix aussi éraillée que la mienne. Ses bras se sont convulsivement refermés sur moi.

— Ô mon Dieu ! Ô mon Dieu !

Il a serré ses paupières closes, m'a embrassé le cou, la joue, la bouche, encore et encore. Quand sa respiration s'est faite un peu plus régulière (et la mienne aussi), il a murmuré :

— Bébé, je n'avais pas connu ça depuis mes dix-sept ans, sur la banquette arrière de la voiture de mon père, avec Ellie Hopper.

— C'était bien, alors ? ai-je murmuré.

— Tu parles !

On est restés comme ça, soudés l'un à l'autre, un long moment. J'ai quand même fini par m'apercevoir qu'il pleuvait – une pluie battante qui cinglait portes et fenêtres – et que le tonnerre grondait. Le truc ramolli qui me tenait lieu de cerveau ne pensait qu'à faire un petit somme, et mon radar perso, tout aussi indolent, percevait vaguement l'esprit de Quinn, guère plus réveillé, tandis qu'il refermait sans enthousiasme mon soutien-gorge dans mon dos. En bas, dans sa cuisine toujours plongée dans la pénombre, Amélia faisait du café, et Bob l'Apprenti Sorcier, tiré d'un sommeil de plomb par cette merveilleuse odeur, se demandait où était passé son caleçon. Et dans la cour, prenant d'assaut l'escalier, l'ennemi approchait en silence.

— Quinn ! me suis-je écriée, juste au moment où il dressait l'oreille, alerté par un bruit de pas feutrés.

Il est aussitôt passé en mode « combat ». N'étant pas chez moi, je n'avais pas regardé mon calendrier et j'avais oublié que c'était presque la pleine lune. Quinn n'a pas tardé à avoir des griffes de près de huit centimètres au bout des mains. Ses yeux bridés ont pris une lueur dorée, et ses pupilles noires se sont dilatées. La transformation des os de la face l'a complètement métamorphosé. À peine dix minutes plus tôt, j'avais fait l'amour (ou c'était tout comme) avec cet homme et, maintenant, je ne l'aurais même pas reconnu si je l'avais croisé dans la rue.

Mais j'avais autre chose à penser, pour l'instant. J'étais le maillon faible de l'équipe et je ne pouvais guère compter que sur l'effet de surprise. Je suis descendue de mon perchoir, j'ai contourné Quinn pour me précipiter vers la porte et je me suis emparée de la lourde lampe posée sur son piédestal, dans l'entrée. Quand le premier loup-garou a surgi, je lui ai fracassé le crâne. Il a chancelé, battant des bras pour garder l'équilibre, et celui qui le suivait lui est rentré dedans. Quinn était plus que prêt à accueillir le troisième.

Malheureusement, il y en avait encore six derrière...

Ils ont quand même dû s'y mettre à deux pour me maîtriser. Je me suis débattue comme une furie, criant, mordant, griffant, frappant des pieds et des poings. Et pour Quinn, il en a quand même fallu quatre. Et encore ! Ils n'y sont parvenus que parce qu'ils avaient un pistolet paralysant. Sinon, je suis sûre qu'il aurait pu en mettre sept ou huit hors circuit, au lieu des trois qu'il avait envoyés au tapis, avant que ces quatre-là ne réussissent à l'immobiliser.

J'allais vite être dépassée par les événements, je le savais, et je savais aussi qu'en me laissant faire, j'aurais une petite chance de limiter la casse – de m'épargner quelques belles contusions, et peut-être même une ou deux fractures. Plus prosaïquement, je voulais être sûre qu'Amélia entendrait ce qui se passait au-dessus de sa tête. Elle ferait forcément quelque chose. Je ne voyais pas vraiment quoi, mais de toute façon, elle ne resterait pas sans réagir.

Les deux types, deux gros costauds que je n'avais jamais vus de ma vie, m'ont fait dévaler l'escalier. Mes pieds touchaient à peine terre. Avant de descendre, ils m'avaient ligoté les poignets avec du ruban adhésif. J'avais essayé de laisser un peu de jeu, mais je craignais fort qu'ils n'aient fait ça bien.

— Mmm ! Ça sent le sexe, a dit le plus petit des deux en me pinçant les fesses.

J'ai ostensiblement ignoré son regard salace pour admirer, avec une satisfaction manifeste, le gros bleu qu'il avait à la joue. Je lui avais fracassé la pommette en lui mettant mon poing dans la figure (mon poing qui me faisait un mal de chien, d'ailleurs).

Ils ont été obligés de porter Quinn, et ils n'ont pas pris de gants. Ils l'ont cogné contre les marches et, à un moment, ils l'ont même lâché. Il faut dire que c'était un sacré gabarit. Un sacré gabarit en sang, maintenant, puisqu'il avait l'arcade sourcilière ouverte. Il avait eu droit au même traitement que moi et, avec sa fourrure, je me demandais comment il allait réagir quand on lui enlèverait l'adhésif. Aïe !

Pendant un court instant, on s'est retrouvés côte à côte dans la cour. Quinn me regardait comme s'il voulait désespérément me dire quelque chose. Le sang de sa blessure coulait sur sa joue, et il avait l'air encore assommé par la décharge du pistolet. Déjà, ses mains recouvraient leur forme normale. J'ai voulu m'élancer vers lui, mais nos agresseurs nous ont séparés.

Deux véhicules utilitaires avec le logo « New Orléans electric » sur le côté ont alors franchi le porche. Le logo était tout couvert de boue. Louche, non ? Les deux conducteurs ont sauté hors de leur cabine, et l'un d'eux est allé ouvrir les portes à l'arrière du premier van.

Pendant que nos ravisseurs nous jetaient dedans, le reste de la bande a évacué l'immeuble. Les types que Quinn avait réussi à amocher étaient drôlement plus esquinés que lui, je suis ravie de le dire. Des griffes pareilles, ça peut faire de sacrés dégâts, surtout quand on a la force d'un tigre pour s'en servir. Le type que j'avais assommé avec la lampe était toujours dans le cirage, et celui qui avait attaqué Quinn le premier était probablement mort. En tout cas, il était couvert de sang, et il y avait des trucs qui sortaient de son ventre, des trucs qui auraient dû rester bien rangés et bien à l'abri à l'intérieur.

Je n'ai pas caché mon petit sourire satisfait quand les types qui me tenaient m'ont poussée dans le fourgon. Beurk ! C'était une vraie benne à ordures, là-dedans ! Et ça débordait de partout. Un large grillage séparait les deux sièges avant de la partie utilitaire. Les étagères de l'arrière avaient été vidées – pour notre plus grand confort, je présume.

Je me suis retrouvée coincée dans l'étroit passage entre les deux rayonnages, où Quinn est venu me rejoindre peu après, jeté par ses porteurs comme un paquet de linge sale. Il était encore complètement sonné. Pendant que nos deux charmants accompagnateurs claquaient les portes du premier fourgon, les blessés étaient transportés dans le second. Ils avaient sans doute laissé les deux véhicules garés brièvement dans la rue, avant de débarquer dans l'appartement pour nous agresser, pour ne pas nous alerter en entrant dans la cour.

J'espérais que les lycanthropes ne penseraient pas aux voisins du dessous et je priais pour qu'Amélia réfléchisse à deux fois avant d'essayer de jouer à Superwoman et que, renonçant à son impulsivité habituelle, elle ait assez de présence d'esprit pour se planquer. OK, je sais, c'est plutôt contradictoire. Prier pour un truc (demander à Dieu une faveur) tout en espérant bien, en même temps, voir ses ennemis se faire trucider. Tout ce que je peux dire, c'est que tous les chrétiens doivent faire ça depuis la nuit des temps (enfin, les mauvais chrétiens comme moi, du moins).

À peine installé sur le siège passager, le petit mec au regard salace s'est mis à brailler :

— Démarre, démarre, démarre !

Le gars au volant a obtempéré, avec un crissement de pneus tout à fait superflu, et on est sortis de la cour en trombe, comme si le président venait de se faire descendre et qu'on devait le conduire d'urgence à l'hôpital.

Quinn est enfin revenu à lui alors qu'on quittait Chloe Street. Il avait les mains ligotées dans le dos – pas très confortable, comme position – et il saignait toujours. Je m'attendais qu'il se réveille encore un peu groggy, en état de choc. Mais il m'a lancé d'emblée :

— Ils ne t'ont pas ratée, bébé.

Je devais avoir une sale tête.

— Ah, oui ? Eh bien, on est deux.

Je savais que le conducteur et son petit camarade pouvaient nous entendre, mais je m'en fichais.

Avec un sourire amer qui ressemblait plutôt à une grimace, il a ironisé :

— Sacré champion que tu as là !

Estimant probablement que je n'étais pas dangereuse, nos agresseurs m'avaient attaché les mains devant. Je n'ai pas manqué d'en profiter. Me tortillant tant bien que mal, j'ai réussi à appliquer mes doigts sur la plaie que Quinn avait au front pour arrêter le sang. Ça a dû lui faire encore plus mal, mais il n'a rien dit.

Mouvements brusques du fourgon, contusions, roulis constant et odeur de décharge... le tout combiné faisait de cette balade nocturne un véritable cauchemar. Je n'en revenais pas que, dans une ville aussi réputée pour ses bons restaurants, on puisse trouver, dans un habitacle aussi exigu, une telle concentration de paquets de chips vides et d'emballages en carton estampillés *McDo* ou *Burger King*. Je me disais aussi qu'en fouillant bien, j'aurais peut-être la chance de trouver quelque chose d'utile. Un truc tranchant, par exemple...

— Dès qu'on est ensemble, on se fait attaquer par des loups-garous, a soudain constaté Quinn.

— C'est ma faute. Je m'en veux tellement de t'avoir entraîné là-dedans !

On était allongés sur le flanc, face à face, et Quinn m'a donné de petits coups de genou comme s'il essayait de me dire quelque chose. Malheureusement, je ne voyais pas où il voulait en venir.

Les deux types à l'avant étaient en train de parler d'une jolie fille qui traversait la rue. Rien que de les écouter, c'était à vous dégoûter des hommes à vie. Enfin, pendant ce temps-là, ils ne faisaient pas attention à nous. C'était déjà ça.

— Tu te rappelles, quand on discutait de mes maux de tête, la

dernière fois ? lui ai-je dit en le couvant d'un regard entendu. Tu te souviens de ce que je t'ai dit, qu'en me concentrant, j'arrivais à soulager la douleur ? Eh bien, tu devrais essayer aussi.

Ça lui a pris une bonne minute – on n'est pas très opérationnel quand on a mal partout –, mais il a fini par saisir l'allusion. J'ai vu tous ses traits se crispier, comme s'il s'apprêtait à casser une pile de planches en deux, façon karatéka, et tout à coup, sa pensée est entrée dans mon esprit comme un boulet de canon. «Téléphone dans ma poche », me disait-il. Le problème, c'était que son portable se trouvait dans sa poche droite et qu'il était justement couché dessus. Vu l'espace dont on disposait, il n'y avait pratiquement pas de place pour se tourner.

L'opération allait demander pas mal de manœuvres. Or, je ne voulais pas que nos ravisseurs nous surprennent. Je vous passe les contorsions, mais, au bout du compte, j'ai réussi à glisser deux doigts dans la poche de Quinn. Non sans mal. Je me suis d'ailleurs promis de lui faire remarquer que, étant donné les circonstances, son jean était beaucoup trop serré (les circonstances en question mises à part, je n'avais rien à redire à la façon dont il le moulait). Il restait encore à extraire ce satané portable et, avec les cahots, les virages et les deux lous-garous qui nous relouaient toutes les deux minutes, ce n'était pas une mince affaire.

«QG reine en mémoire », m'a annoncé Quinn en sentant le téléphone quitter sa cachette. Peine perdue : je ne savais pas comment activer les numéros préenregistrés. Ça m'a pris un bon moment pour le lui faire comprendre – et je ne sais toujours pas très bien comment j'y suis arrivée –, mais il a quand même fini par me communiquer le numéro par transmission de pensée. Je l'ai composé tant bien que mal et j'ai appuyé sur le petit téléphone vert.

Peut-être qu'on n'avait pas assez réfléchi à la question avant, parce que, quand, tout naturellement, une voix a répondu : «Allô ? », les deux lycanthropes se sont retournés comme un seul homme.

— Tu l'as pas fouillé ? s'est écrié le conducteur d'un ton incrédule.

— Ben non ! J'ai déjà eu assez d'mal comme ça à l'faire entrer à l'arrière sous c'te fichue pluie ! lui a rétorqué le type qui m'avait pincé les fesses. Gare-toi, bon Dieu !

« Est-ce que quelqu'un a bu ton sang ? » m'a alors mentalement demandé Quinn. J'ai immédiatement compris.

— Éric, lui ai-je aussitôt répondu à haute voix.

De toute façon, à ce moment-là, les deux lous-garous étaient descendus de la cabine et couraient déjà vers l'arrière du fourgon.

— Quinn et Sookie ont été enlevés par des lycanthropes ! a braillé Quinn dans le téléphone que je tenais devant sa bouche.

Prévenez Éric Nordman, il peut retrouver la trace de Sookie !

J'espérais qu'Éric était toujours à La Nouvelle-Orléans et, plus encore, que la personne qui était à l'autre bout du fil saurait se montrer à la hauteur de la situation. C'est alors que les deux loups-garous ont ouvert les portes à la volée et nous sont tombés dessus. Ils nous ont tirés par les pieds. Le type au regard salace m'a balancé une droite pendant que l'autre frappait Quinn à l'estomac. Ils m'ont arraché le portable des mains et l'ont jeté dans les buissons, sur le bas-côté. On s'était arrêtés au bord d'un terrain vague, mais, tout le long de la route, de part et d'autre de la chaussée, se dressaient des maisons sur pilotis qui semblaient flotter sur une mer d'herbes hautes. Le temps était trop couvert pour que je puisse déterminer notre position, mais j'étais maintenant sûre qu'on avait roulé vers le sud, en direction des marais. J'ai tout de même réussi à voir l'heure à la montre de notre chauffeur. Déjà plus de 15 heures !

— Faut vraiment qu'tu sois con, Clete ! a beuglé une voix depuis le deuxième fourgon qui s'était rangé derrière nous. Qui il appelait ?

Nos deux ravisseurs se sont regardés, l'air aussi consterné l'un que l'autre. Si je n'avais pas autant souffert, je crois bien que j'aurais rigolé.

Cette fois, Quinn a eu droit à une fouille en règle. Et moi aussi, bien que je n'aie eu ni poche, ni aucun autre endroit où j'aurais pu planquer quoi que ce soit. À moins qu'ils n'aient l'intention de pratiquer une fouille à corps... J'ai bien cru que Clete allait s'en charger quand j'ai senti ses doigts s'enfoncer dans le tissu Stretch entre mes cuisses. Quinn aussi, apparemment. J'ai laissé échapper un drôle de bruit, entre le croassement apeuré et le hoquet de stupeur, mais celui qu'a émis Quinn était franchement menaçant. C'était plus qu'un grondement. Ça venait de loin, du fond de la gorge, une sorte de feulement proprement terrifiant.

— Laisse la fille tranquille, Clete, a ordonné le conducteur de notre fourgon. On reprend la route.

Il avait cette voix excédée qui semblait signifier : « J'en ai ma claque de toi. »

— Je sais pas qui est c'type, a-t-il ajouté. Mais il se change pas en ragondin, à mon avis.

Je me suis un instant demandé si Quinn allait leur révéler son identité. La plupart des lycanthropes semblaient le connaître, sinon personnellement, du moins de réputation. Mais comme il ne voulait manifestement pas se présenter, j'ai tenu ma langue.

Tout en me poussant dans le fourgon sans ménagement, Clete marmonnait des trucs du style : « Pour qui tu t'prends pour me donner des ordres comme ça ? Dieu l'Père ? T'es pas mon boss, non plus ! » Le

plus grand des deux était pourtant manifestement le chef de l'autre. Ça tombait bien. J'avais justement besoin de quelqu'un qui ait un minimum de neurones et de décence pour s'interposer entre moi et Monsieur Mains Baladeuses.

Ils ont eu un mal de chien à faire remonter leur deuxième captif dans le fourgon : Quinn résistait, à tel point que deux types de l'autre véhicule ont été obligés de venir leur prêter main-forte. Et ça ne les enchantait pas, vu la mauvaise volonté qu'ils y mettaient. Ils lui ont attaché les jambes avec un de ces machins en plastique dont on fait passer un des bouts – façon pointe de harpon – dans la bague de l'autre bout, avant de tourner pour bloquer le système. On en avait utilisé un du même genre pour fermer le sac dans lequel on avait fait cuire la dinde de Noël. La différence, c'était que celui de Quinn était plus gros, noir et qu'il se fermait par ce qui ressemblait à une clé de menottes.

J'étais touchée que Quinn ait si violemment réagi en voyant la façon dont ils me traitaient, que, dans son accès de colère, il se soit même débattu pour chercher à se libérer. Mais, résultat des courses, je pouvais toujours me servir de mes jambes. Pas lui.

Le fait est que, dans l'esprit de nos ravisseurs, je ne présentais toujours pas de danger. Ils n'avaient sans doute pas tort. J'avais beau me creuser la cervelle, je ne voyais pas comment j'aurais pu les empêcher de nous emmener où ils voulaient. Je n'étais pas armée et, bien qu'obnubilée par ce maudit adhésif qui me liait les mains, je n'avais aucun moyen de l'enlever. Mes dents n'auraient même pas suffi à l'entailler. De guerre lasse, j'ai fermé les yeux pour me reposer deux minutes. Le dernier coup de poing que j'avais reçu m'avait entaillé la joue, et je saignais. C'est alors que j'ai senti une grosse langue râpeuse me lécher le visage.

— Ne pleure pas, m'a dit une étrange voix gutturale.

J'ai dû ouvrir les yeux pour vérifier que c'était bien Quinn. Il était si puissant qu'il était capable d'interrompre sa transformation à volonté. Je le soupçonnais même de pouvoir la déclencher à la demande. Je l'avais vu sortir ses griffes pendant le combat dans l'appartement de Hadley et, grâce à elles, la balance avait bien failli pencher de notre côté. Comme il avait piqué un coup de sang contre Clete, durant l'épisode de la fouille, la métamorphose avait commencé avec, pour conséquences, un nez épaté de félin et, comme j'ai pu le constater en regardant sa bouche de plus près, des dents qui ressemblaient à de petites dagues acérées.

— Pourquoi ne t'es-tu pas changé en tigre ? ai-je chuchoté.

Parce qu'il n'y aurait plus eu assez de place pour toi, bébé. Sous ma forme animale, je mesure plus de deux mètres et je pèse près de deux cent trente kilos.

Glups ! Encore une chance qu'il y ait pensé avant !

Je ne te fais pas trop peur ?

Et, pendant ce temps-là, Clete et son chef s'accablaient de reproches à propos de l'incident du portable.

— C'est-à-dire que... Grand-père, que vous avez de grandes dents ! lui ai-je répondu dans un souffle.

Ses canines étaient si longues et si pointues que ça en devenait effrayant. Oui, pointues... très pointues... J'ai alors approché mes mains de sa bouche en lui lançant un regard suppliant. Pourvu qu'il comprenne ! Mais, pour autant que je pus lire ses sentiments sur son visage aux traits étrangement félines, Quinn était inquiet. «Je vais te faire saigner », m'a-t-il prévenue, au prix d'un effort manifeste : il était en partie animal, maintenant, et les mécanismes de pensée des animaux n'empruntent pas nécessairement les mêmes chemins que ceux des humains.

Quand les dents de Quinn se sont refermées sur le ruban adhésif, j'ai dû me mordre la lèvre pour ne pas crier. Il était obligé d'exercer une énorme pression pour percer le ruban avec ses longues canines, si bien que, en dépit de toutes les précautions qu'il prenait, ses autres dents, plus courtes mais tout aussi tranchantes, m'entaillaient la peau sur les côtés. Déjà, les larmes ruisselaient sur mes joues. Je l'ai senti hésiter et j'ai agité les mains pour l'inciter à continuer. Il s'est remis à la tâche de mauvaise grâce.

— Hé, George ! Il est en train d'la mordre, a commenté Clete sur le siège avant. J'te jure : j'vois ses mâchoires bouger !

On était si près l'un de l'autre et la luminosité était si faible qu'il ne pouvait pas voir ce que Quinn rongeait. Tant mieux. J'essayais désespérément de trouver quelque chose de positif à quoi me raccrocher parce que, telles que les choses se présentaient, sur le moment, le tableau n'avait vraiment rien de réjouissant : Quinn et moi, ligotés et couchés dans un fourgon qui filait sous la pluie, sur une route inconnue, quelque part au sud de La Nouvelle-Orléans. Pas vraiment de quoi être optimiste, hein ?

Je bouillais de rage, je saignais, j'avais mal et, en plus, j'étais couchée sur mon bras blessé. Ce dont je rêvais, c'était de me retrouver propre et pansée dans un grand lit douillet avec de beaux draps blancs. Bon, d'accord, propre, pansée et vêtue d'une chemise de nuit bien repassée. Et puis, Quinn serait avec moi dans le lit, sous sa forme humaine, propre et pansé aussi. Et il aurait eu le temps de reprendre des forces, et il ne porterait rien du tout... Hélas, la douleur lancinante de ma plaie à la joue et de mes poignets en sang se faisait un peu trop sentir pour que je puisse l'ignorer plus longtemps. Je ne parvenais plus à me concentrer assez pour me cramponner à mon beau rêve éveillé. Comme j'étais à deux doigts de me mettre à gémir – ou peut-être

même de hurler à pleins poumons –, j'ai senti la tension sur mes mains se relâcher.

Pendant quelques secondes, je suis simplement restée figée, pantelante, à essayer de contrôler ma douleur. Malheureusement, Quinn ne pouvait pas ronger ses propres liens, puisqu'il était ligoté dans le dos. Il a quand même réussi à se retourner pour me présenter ses mains liées.

— Qu'est-ce qu'ils font ? a demandé George.

Clete nous a jeté un morne coup d'œil. Mais j'avais rapproché mes mains, et comme il faisait sombre à cause de l'orage, il ne pouvait pas y voir très clair.

— Rien, a-t-il répondu. Il a arrêté de la mordre.

Il avait l'air déçu.

Quinn a réussi à accrocher une de ses griffes dans le ruban adhésif argenté qui ligotait ses mains. Ses griffes n'étaient malheureusement pas tranchantes comme des cimeterres. Seule leur pointe acérée les rendait dangereuses, surtout quand on avait la colossale puissance d'un tigre pour les manier. Mais, vu sa position, Quinn ne pouvait pas exercer cette force. L'opération allait donc prendre du temps. Et j'avais bien peur que le ruban ne fasse beaucoup de bruit en se déchirant – si Quinn parvenait à l'entailler.

Or, du temps, il ne nous en restait pas beaucoup. Même un crétin fini comme Clete finirait bien par se rendre compte qu'il se passait quelque chose de louche. Et ça pouvait arriver d'une minute à l'autre.

J'ai entamé la difficile manœuvre qui consistait à descendre mes mains au niveau des pieds de Quinn, tout en m'efforçant de cacher qu'elles n'étaient plus attachées. Dès qu'il a perçu mon mouvement, Clete a regardé par-dessus son épaule. Je me suis aussitôt laissée retomber contre l'étagère, en serrant bien mes mains l'une contre l'autre comme si j'étais toujours ligotée. J'ai fait semblant d'être désespérée – ce qui n'était pas très difficile. Au bout d'une seconde ou deux, Clete s'est détourné pour allumer une cigarette. C'était l'occasion ou jamais d'examiner le truc en plastique qui entravait les chevilles de Quinn. Le système de fermeture m'avait fait penser au sac de cuisson de la dinde de Noël, mais la comparaison s'arrêtait là. Ce lien-ci était épais, très solide, et je n'avais ni couteau pour le couper, ni clé pour l'ouvrir. J'étais pourtant sûre que Clete avait commis une erreur en le mettant, et dès que je l'ai repérée, je me suis empressée de l'exploiter. Quinn avait toujours ses chaussures, naturellement. Je les ai donc délacées pour les lui enlever. Ensuite, j'ai pris son pied droit, que j'ai cambré comme celui d'une danseuse qui se mettrait sur pointes, et je l'ai poussé vers le haut en le faisant glisser à l'intérieur de la boucle de plastique. Comme je m'en étais doutée, avec

leurs larges semelles à rebord, ses derbys avaient maintenu ses pieds écartés. Maintenant que je les lui avais ôtés, ça lui laissait un peu de mou.

Malgré mes poignets et mes mains en sang (j'en mettais partout sur les chaussettes de Quinn, que je lui avais laissées pour que le lien de plastique ne l'écorche pas au passage), je me débrouillais plutôt bien. Quant à Quinn, il demeurait stoïque, en dépit des torsions que j'imprimais à sa cheville et des brutales manipulations que je faisais subir à son pied. Au moment où j'entendais ses os se rebeller contre ce supplice, il a réussi à dégager son pied. Ouf !

J'avais l'impression que ça m'avait pris des heures, mais j'avais mis plus longtemps à y penser qu'à le faire.

J'ai retiré le lien de plastique noir, que j'ai jeté au milieu des ordures, puis j'ai levé les yeux vers Quinn et j'ai hoché la tête. Avec sa griffe, il a perforé le ruban adhésif et tiré pour agrandir le trou. Il n'avait fait aucun bruit, et je m'étais allongée tout contre lui pour dissimuler ses activités subversives.

J'ai enfoncé mes pouces dans le trou et j'ai tiré à mon tour. Sans grand résultat. Si ce maudit adhésif argenté a tant de succès, c'est qu'il y a une raison : il est hyper résistant.

Il fallait absolument qu'on sorte du van avant qu'il n'atteigne sa destination et qu'on file avant que l'autre fourgon n'ait eu le temps de se garer derrière nous. J'ai fouillé à tâtons dans le monceau d'emballages et de cartons de frites graisseux qui jonchaient l'arrière du véhicule. Dans l'étroit interstice entre le plancher et la tôle, j'ai fini par trouver un outil oublié, un tournevis très long et très fin.

Je l'ai regardé deux secondes et j'ai pris une profonde inspiration. Je savais ce qu'il me restait à faire. Quinn avait les mains attachées : personne ne pourrait s'en charger à ma place. J'ai senti de nouvelles larmes couler sur mes joues. Voilà que je virais pleureuse, maintenant ! Mais c'était plus fort que moi. J'ai tourné les yeux vers Quinn. Son visage dur exprimait une inébranlable détermination : il savait aussi bien que moi qu'il n'y avait pas d'autre solution.

Au même moment, le fourgon a ralenti et a quitté ce qui devait être une route de campagne pour s'engager dans ce qui ressemblait à un chemin gravillonné. L'allée d'une maison, à n'en pas douter : on approchait de notre destination. C'était l'occasion rêvée, peut-être notre dernière chance.

— Tends tes poignets, ai-je murmuré, avant de plonger le tournevis dans l'orifice qu'avait fait Quinn dans le ruban adhésif.

Le trou s'est agrandi. J'ai recommencé. Les deux loups-garous avaient dû se rendre compte que je m'agitais à l'arrière, parce qu'ils se sont retournés juste après que j'ai donné le dernier coup de tournevis. Pendant que Quinn mobilisait toutes ses forces pour déchirer le ruban,

j'ai agrippé le grillage de la main gauche pour me redresser. Je me suis mise à genoux et j'ai crié :

— Clete !

Le loup-garou s'est retourné et s'est penché entre les deux sièges avant pour mieux voir. J'ai respiré un grand coup et j'ai plongé le tournevis à travers le grillage. Clete l'a reçu en pleine figure. Il a hurlé en portant la main à sa joue en sang. George a pilé aussitôt. C'est alors que, dans un ultime effort qui lui a arraché un rugissement terrifiant, Quinn a brisé ses liens. Vif comme l'éclair, il s'est jeté sur les portes et, à la seconde où le van s'arrêtait dans un crissement de freins, on a sauté tous les deux par l'arrière et on s'est rués entre les arbres. Dieu merci, le chemin s'enfonçait au beau milieu de la forêt !

Je voudrais quand même vous dire un truc : les sandales perlées, ce n'est vraiment pas l'idéal pour courir à travers bois. Et Quinn était en chaussettes. Mais on a cavaleé et, avant que le chauffeur du deuxième van se soit rangé sur le bas-côté et que ses passagers se soient lancés à notre poursuite, on avait déjà disparu. On a pourtant continué à courir, parce que nos poursuivants étaient des loups-garous : des traqueurs-nés. J'avais gardé le tournevis et je me rappelle m'être dit que c'était dangereux de courir avec un objet pointu à la main. J'ai repensé aussi aux doigts boudinés de Clete s'insinuant entre mes cuisses, et je me suis sentie un peu moins coupable. Trois secondes plus tard, je perdais l'outil en question en sautant pardessus un tronc d'arbre couché. Il m'a glissé des mains, et je n'avais vraiment pas le temps de le chercher.

Au bout d'un moment, on est arrivés dans les marais. Les marécages et les bayous abondent en Louisiane, bien sûr. Leur richesse tient essentiellement à leur faune et à leur flore sauvages, et ça peut être très beau à voir et même à explorer lors de circuits découverte en canoë et tout ça. Mais s'enfoncer là-dedans à pied et sous une pluie torrentielle, c'est glauque.

Bon, peut-être que ce n'était pas plus mal, en un sens : dans l'eau, on ne risquait pas de laisser d'empreintes. Mais pour moi, ces marécages, c'était l'enfer sur terre. C'était sale, ça empestait l'eau stagnante et ça grouillait de serpents, d'alligators et de Dieu seul sait quoi encore.

J'ai dû prendre mon courage à deux mains pour suivre Quinn, qui pataugeait devant moi. L'eau était noire et froide. Par un temps aussi couvert, une fois sous le feuillage des arbres qui nous surplombaient, on serait pratiquement invisibles pour nos poursuivants : parfait. Mais à mêmes causes, mêmes effets : ça signifiait aussi qu'on ne verrait les bestioles tapies dans l'ombre que quand on marcherait dessus, voire lorsqu'elles nous mordraient.

En voyant le sourire réjoui qu'arborait Quinn, je me suis

soudain rappelé que les marécages faisaient partie de l'habitat naturel de certains tigres. Eh bien, ça faisait au moins un heureux sur deux !

L'eau devenait de plus en plus profonde, à tel point qu'on a bientôt été obligés de nager. Là encore, Quinn évoluait avec une grâce féline assez décourageante. Quant à moi, je me contentais d'avancer aussi discrètement que possible. J'essayais, du moins. Et je me donnais un mal de chien. Pendant un instant, j'ai eu si froid, si peur que je me suis prise à souhaiter que... Non, non, ça n'aurait pas été mieux d'être encore dans le fourgon... Mais, pendant une fraction de seconde, je reconnais que je n'ai pas été loin de le penser.

J'étais tellement fatiguée ! Après la décharge d'adrénaline provoquée par notre évasion, je tremblais de partout. Et puis, il avait fallu plonger tête baissée dans la forêt. Avant ça, il y avait eu la bagarre dans l'appartement, et encore avant... Ô Seigneur ! J'avais couché avec Quinn ! Enfin, presque. Quoique, pas vraiment... Si, d'une certaine façon, c'était un rapport sexuel. Oui, c'était sexuel, on ne pouvait pas dire le contraire. Une relation sexuelle. Plus ou moins.

On n'avait pas échangé une parole depuis qu'on s'était rués hors du van, et je me suis subitement souvenue que j'avais vu son bras saigner. Je l'avais blessé avec le tournevis, au moins une fois, pendant que j'essayais de le délivrer.

Et moi qui me lamentais sur mon sort !

— Quinn ! Quinn, laisse-moi t'aider.

— M'aider ?

Je n'avais rien pu déceler dans sa voix parce qu'il était trop loin, et je ne risquais pas de me fier à son expression, puisqu'il fendait les eaux noires devant moi. Mais dans son esprit... Oh oh ! C'était un tel enchevêtrement de dépit, de colère et de confusion qu'il ne savait même plus où donner de la tête.

— Est-ce que je t'ai aidée, moi ? s'est-il écrié. Est-ce que je t'ai protégée contre ces foutus lycanthropes ? Non, j'ai laissé cette ordure te tripoter et j'ai regardé. Et je ne pouvais rien faire !

— Tu m'as détaché les mains, lui ai-je fait remarquer. Et tu peux encore m'aider maintenant.

— Comment ?

Il s'est tourné vers moi. Il avait l'air mortifié. Je me suis alors rendu compte que c'était un type qui prenait ses prérogatives de mâle protecteur très au sérieux. C'est une des mystérieuses injustices de la création que les hommes soient plus forts que les femmes. Ma grand-mère me disait que c'était comme ça que Dieu avait équilibré la balance, puisque les femmes étaient plus « dures au mal » et plus résistantes. Je ne suis pas sûre que ce soit vrai. Mais je savais que, peut-être parce qu'il était grand et fort, et peut-être aussi parce que c'était un tigre-garou qui pouvait se changer en une créature d'une

fabuleuse beauté et d'une puissance meurtrière, Quinn était blessé et vexé de ne pas avoir tué nos agresseurs et de ne pas m'avoir préservée de leurs attouchements dégradants.

J'aurais moi-même largement préféré ce scénario, à plus forte raison quand on considérait la fâcheuse situation dans laquelle on se trouvait maintenant. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme ça.

— Quinn, ai-je repris d'une voix lasse, ils devaient bien se diriger vers un but précis dans les environs. Quelque part dans ces marais.

— C'est pour ça qu'ils ont tourné dans ce chemin, a-t-il acquiescé.

C'est alors que j'ai vu un serpent enroulé autour d'une branche au-dessus de l'eau, juste derrière lui. Ma réaction a dû être aussi violente que le choc que j'ai ressenti, parce que mon cerveau n'avait pas eu le temps d'enregistrer l'information que, pivotant d'un bloc, Quinn avait déjà le serpent à la main et le frappait une fois, deux fois. Une seconde plus tard, le cadavre du reptile dérivait lentement, porté par les flots paresseux. Quinn a semblé se sentir beaucoup mieux après ça.

Il a repris notre conversation comme si de rien n'était.

— On ne sait pas où on va, mais, au moins, on sait qu'on les laisse derrière nous, hein ?

— Il n'y a pas d'autres cerveaux en activité que je puisse capter, ai-je confirmé après avoir pris le temps de m'en assurer. Mais je n'ai jamais cherché à définir mon rayon d'action... Et si on essayait de sortir de cette maudite flotte une minute pour réfléchir à la question ?

Je tremblais comme une feuille.

Luttant contre les eaux qui semblaient nous aspirer à chaque pas, Quinn a franchi la distance qui nous séparait et m'a prise dans ses bras.

— Mets tes mains autour mon cou, m'a-t-il ordonné.

Inutile de vous dire qu'il n'a pas eu besoin d'insister. Je me suis exécutée, et il s'est remis en route.

— Ça ne serait pas mieux si tu te changeais en tigre ? lui ai-je demandé.

— Je préfère garder ça pour plus tard. Je pourrais en avoir besoin. Je me suis déjà partiellement transformé deux fois aujourd'hui, il vaut mieux que je garde des forces.

— De quelle espèce es-tu ?

— Bengale.

Juste au moment où il se taisait, on a entendu les appels. On s'est arrêtés net, au beau milieu des eaux noires, la tête tournée en

direction des voix. Pendant qu'on restait plantés là, raides comme des piquets, j'ai perçu une sorte de frottement, comme si quelque chose de lourd venait de se glisser dans le marais sur notre droite. J'ai aussitôt baissé les yeux de ce côté, terrifiée à l'idée de ce que j'allais découvrir, mais je n'ai vu que quelques rides à la surface de l'eau, comme si quelque chose venait juste de passer... Je savais qu'on organisait des circuits dans les bayous, au sud de La Nouvelle-Orléans. Les gens du coin se faisaient de l'argent en emmenant les touristes sur les eaux noires pour leur montrer les alligators. Certains arrivaient même à en vivre, disait-on. L'avantage, c'était que ces gens gagnaient de l'argent honnêtement et que les visiteurs avaient l'occasion de voir quelque chose qu'ils n'auraient jamais pu voir autrement. L'inconvénient, c'était que, quelquefois, les guides lançaient de petites gâteries dans l'eau pour appâter les alligators. Du coup, les reptiles associaient humains et nourriture, j'imagine. De là à les confondre...

J'ai posé la tête sur l'épaule de Quinn et j'ai fermé les yeux. Mais les voix ne se sont pas rapprochées, aucun hurlement de loup ne s'est élevé, et aucune mâchoire ne s'est refermée sur ma jambe pour m'entraîner dans les profondeurs abyssales.

— Tu sais ce que font les alligators, Quinn ? ai-je dit. Ils t'attirent sous l'eau, ils te noient et ils te stockent quelque part pour pouvoir se faire un bon petit casse-croûte.

— Ce n'est pas aujourd'hui que les alligators nous mangeront, bébé, a affirmé Quinn en riant.

J'étais si contente d'entendre ce grondement sourd dans sa poitrine ! Ça me faisait un bien fou. On s'est bientôt remis en route. Arbres et langues de terre se rapprochaient. Les bras d'eau rétrécissaient, et on a fini par atteindre un petit bout de terrain sur lequel se dressait une cabane.

Je chancelais tellement, en sortant de l'eau, que Quinn devait pratiquement me porter.

Comme refuge, on aurait difficilement pu faire pire que la cabane en question. Peut-être avait-elle été un abri de chasse, en son temps. En tout cas, maintenant, ce n'était plus qu'une ruine. Le bois avait pourri, et le toit en tôle, rouillé par endroits, s'était affaissé. Je suis pourtant allée fouiller consciencieusement ce tas de décombres, espérant trouver quelque chose qui aurait pu nous servir d'arme. En vain.

Quinn était, quant à lui, occupé à arracher les bouts de ruban adhésif restés collés à ses poignets. Il n'a même pas sourcillé quand un bout de peau est parti avec. J'ai essayé d'enlever le mien avec plus de délicatesse, puis j'ai renoncé.

Je me suis lamentablement écroulée par terre et me suis adossée contre le tronc rugueux d'un vieux chêne. J'ai alors songé à

tous ces microbes qui grouillaient dans l'eau, des microbes qui avaient utilisé mes coupures aux poignets comme porte d'entrée et devaient, à l'instant même, se propager à la vitesse de l'éclair dans tout mon organisme. Et je ne parle même pas de ma morsure au bras qui, sous son bandage souillé, devait avoir reçu son lot de bactéries voraces. Je sentais mon visage enfler à vue d'œil – conséquence de tous les coups de poing que j'avais reçus. Je me rappelais m'être regardée dans la glace, la veille encore, et avoir remarqué avec satisfaction que les marques laissées par les jeunes hommes-loups de Shreveport commençaient enfin à s'atténuer. Ça me faisait une belle jambe, maintenant !

— Amélia a dû faire quelque chose, depuis le temps...

Il s'agissait de se montrer optimiste.

— Elle a dû appeler le QG des vampires, ai-je poursuivi. Alors, même si notre coup de fil n'a abouti à rien, peut-être qu'on nous recherche.

— En admettant que ce soit le cas, les vampires ont été obligés d'envoyer des humains. C'est vrai qu'avec ce temps couvert, on pourrait se croire en pleine nuit, mais il fait encore jour.

— Oui, mais au moins, il ne pleut plus.

Je n'avais pas ouvert la bouche qu'il se remettait à tomber des trombes d'eau. J'ai bien pensé à piquer une crise, mais, franchement, ça n'en valait pas la peine. Et puis, ça me fatiguait d'avance. Qu'est-ce que ça aurait changé, de toute façon ? Je pouvais toujours piquer toutes les colères que je voulais, ce n'était pas ça qui allait arrêter la pluie.

— Je suis désolée que tu te sois retrouvé mêlé à tout ça, ai-je soupiré, en songeant que j'avais bien des choses à me faire pardonner.

— Sookie, je doute que ce soit à toi de dire que tu es désolée, a rétorqué Quinn. Je te rappelle qu'on était ensemble quand tout ça nous est arrivé.

Il n'avait pas tort sur ce point, et j'ai essayé de me dire que tout n'était pas ma faute. Mais j'étais persuadée du contraire.

C'est alors qu'il m'a posé une question qui est tombée comme un cheveu sur la soupe.

— Quelle est ta relation avec Léonard Herveaux, exactement ? Je sais qu'il était avec une autre fille, quand on l'a vu la semaine dernière, mais le flic de Shreveport a dit que vous aviez été fiancés.

— C'étaient des bobards.

J'étais là, affalée dans la boue, au fin fond d'un marécage du sud de la Louisiane, avec des trombes de flotte qui me dégringolaient dessus, et il fallait que...

Hé, une minute ! J'ai regardé Quinn, vu ses lèvres remuer, compris qu'il me parlait, mais je me suis concentrée sur l'idée qui

venait de me traverser l'esprit avant qu'elle ne tombe dans les oubliettes. Si j'avais eu une ampoule au-dessus de la tête, elle se serait allumée.

— Jésus Marie Joseph ! me suis-je écriée. Je sais qui a fait ça !

Quinn s'est rapproché de moi.

— Qui a fait quoi ?

— Je sais qui a mordu et drogué les deux malheureux ados qui nous ont attaqués à Shreveport, et je sais qui nous a kidnappés.

Accroupis face à face comme un couple d'hommes des cavernes, Quinn et moi nous sommes alors lancés dans de grands conciliabules – enfin, j'ai parlé et Quinn m'a écoutée.

Ensuite, on a discuté des différentes hypothèses et des différentes possibilités.

Et puis... on a arrêté un plan d'action.

Son plan de bataille arrêté, Quinn était sans pitié : une fois son objectif fixé, plus rien ne pouvait l'en détourner. Il a entrepris d'explorer le secteur à quatre pattes, à la recherche du moindre indice susceptible de le mettre sur une piste. Je me suis contentée de le suivre, en tâchant simplement de ne pas être dans ses jambes. Puis il a fini par en avoir marre de ramper.

— Je vais changer de forme, m'a-t-il annoncé.

Il s'est rapidement dévêtu, a roulé ses vêtements en un ballot bien serré (et tout dégoulinant) et me l'a confié. Je suis donc en mesure de vous dire, et avec un plaisir non dissimulé, que toutes les hypothèses que j'avais pu émettre au sujet de son apparence physique étaient absolument fondées. Il n'avait pas eu une seule seconde d'hésitation au moment de se déshabiller devant moi, mais dès qu'il s'était rendu compte que je le regardais, il s'était immobilisé pour me laisser admirer le spectacle. Même dans la pénombre et sous cette pluie battante, ça valait le coup d'œil. Son corps était une véritable œuvre d'art – une œuvre d'art balafrée, mais une œuvre d'art tout de même.

— Ça te plaît ? m'a-t-il demandé.

— Si ça me plaît ? J'ai l'impression d'être une gamine qui vient d'ouvrir ses cadeaux de Noël !

Il m'a adressé un large sourire ravi. Puis il s'est remis à quatre pattes. Je savais ce qui allait se passer. L'air s'est mis à miroiter, à vibrer autour de lui, et derrière cet écran chatoyant, Quinn a commencé à se métamorphoser. Les muscles ondulaient sous la peau, glissaient, se contorsionnaient ; les os se déformaient ; la fourrure se déroulait comme si elle se dévidait de l'intérieur – je savais que c'était tout bonnement impossible, mais c'était l'impression que j'avais. La scène était proprement hallucinante. Quant à la bande-son, je ne vous en parle même pas : une sorte de gargouillement visqueux, tout poisseux, mais auquel s'ajoutaient des notes râpeuses, comme si quelqu'un remuait un pot de glu bien épaisse rempli de cailloux.

Au bout du compte, je me suis retrouvée avec un tigre face à moi.

Si, sous sa forme humaine, Quinn était un superbe athlète, en tigre, il était absolument splendide. Son pelage, d'un bel orange foncé, était strié de rayures noires, avec de grosses taches d'un blanc immaculé sur le ventre et sous la gorge. Ses yeux bridés n'étaient plus que de petits lacs d'or. Il mesurait près de deux mètres trente de long et faisait, au bas mot, un mètre au garrot. Sur le sol, ses pattes occupaient la place d'une assiette à dessert. Quant à ses oreilles arrondies, elles étaient carrément craquantes. Il s'est avancé vers moi avec une grâce pour le moins inattendue chez un animal aussi massif. Il a frotté son énorme tête contre moi – il a même failli me faire tomber – et s'est mis à ronronner comme un gros chat satisfait avec un compteur Geiger dans le gosier. Son épaisse fourrure laissait une sensation de gras sur les doigts, comme si on l'avait huilée. J'en ai déduit qu'elle devait être imperméable (le veinard !).

Il a alors poussé un feulement sonore et, tout à coup, les marais se sont tus. On aurait pu penser que les animaux sauvages de Louisiane ne reconnaîtraient pas le cri du tigre. Eh bien, si ! Non seulement ils le reconnaissaient, mais il suffisait à leur clouer le bec et à les faire décamper illico pour aller se planquer.

Je me suis agenouillée près du tigre – qui avait été Quinn et qui, d'une certaine manière un peu magique, l'était encore –, j'ai passé les bras autour de son cou et je me suis serrée contre lui. L'odeur était bien un peu envahissante, mais je me suis forcée à l'ignorer, à oublier l'apparence pour ne plus considérer que celui qui se cachait à l'intérieur. Mes embrassades terminées, on s'est remis en route à travers les marais.

Ça m'a un peu déstabilisée de voir ce beau tigre à la grâce si féline marquer son territoire – on ne s'attend pas vraiment que son petit ami se livre à ce genre d'activité, vous comprenez ? –, mais je me suis dit que je serais ridicule de m'en formaliser. Et puis, j'avais vraiment autre chose à penser. Pour commencer, il fallait que je me remue un peu si je ne voulais pas me faire distancer. Quinn cherchait une piste, ce qui nécessitait de couvrir un large périmètre. Or, ma fatigue se faisait de plus en plus sentir. Le premier moment d'émerveillement passé, j'avais vite recouvré mon humeur maussade. J'avais froid, j'avais faim, j'étais mouillée, j'étais crevée : je n'en pouvais plus. Si le plus puissant « émetteur » du comté s'était mis à réfléchir juste sous mes pieds, je crois bien que je ne m'en serais même pas rendu compte.

Tout à coup, le tigre s'est figé. Il s'est mis à humer l'air autour de lui en tournant lentement la tête, ses oreilles suivant le mouvement comme de petits radars en quête de la bonne direction. Puis ses yeux

se sont fixés sur moi. Quoique les tigres ne puissent pas arborer ce petit sourire satisfait propre aux humains parvenus à leurs fins, j'ai compris, au sentiment de triomphe qui émanait de lui, qu'il avait trouvé. Le tigre a regardé de nouveau vers l'est, puis vers moi, puis encore vers l'est. Ça, c'était un « Suis-moi » aussi évident que s'il avait été écrit noir sur blanc.

— D'accord.

J'ai posé la main sur son dos pour me laisser guider, et nous nous sommes remis en route. Le trajet à travers les marécages a duré une éternité – bien que, plus tard, j'aie pu estimer que cette « éternité » n'avait, en fait, pas excédé une demi-heure. Peu à peu, le sol sous mes pieds devenait plus stable, plus ferme : l'eau cédait la place à la terre. Enfin, on a laissé les marais derrière nous pour pénétrer dans la forêt.

Quand notre fourgon avait tourné pour emprunter un chemin gravillonné, je m'étais dit qu'on devait approcher de notre destination finale. Je ne m'étais pas trompée. En arrivant à la lisière du bois, on a découvert une clairière dans laquelle se nichait une maisonnette. On était sur le côté ouest du bâtiment, lequel était orienté au nord, et on pouvait voir à la fois la cour, derrière, et le jardin, devant. Le van de nos ravisseurs était garé côté cour. Un autre véhicule était garé côté jardin – une berline quelconque.

La maison elle-même ressemblait à des millions d'autres baraques telles qu'on en voit à travers toute l'Amérique rurale : une sorte de cabane améliorée peinte en marron, avec des volets verts aux fenêtres et des poteaux verts pour soutenir le toit d'une minuscule véranda. Les deux types du fourgon, Clete et George, y avaient pourtant trouvé refuge parce que, si médiocre qu'il soit, c'était le seul abri à des lieues à la ronde.

Son pendant, côté cour, se limitait à une simple terrasse qui s'avancait devant la porte de service. Elle était à peine assez large pour contenir un barbecue à gaz et un balai, et elle était ouverte à tous les vents – vents qui, d'ailleurs, se déchaînaient et s'ajoutaient à la pluie pour former une véritable tempête.

J'ai posé les vêtements et les chaussures de Quinn au pied d'un mimosa du jardin. Quand il a senti l'odeur de Clete, le tigre a retroussé les babines. Il avait des crocs aussi impressionnants que des dents de requin.

La pluie persistante avait fait chuter la température. George et Clete grelotaient dans l'humidité du soir. Ils avaient tous les deux la clope au bec. Deux loups-garous sous leur forme humaine et en train de fumer, de surcroît, n'auraient pas un odorat plus développé que celui d'un humain ordinaire. Rien dans leur comportement ne laissait d'ailleurs supposer qu'ils avaient senti la présence de Quinn. Ils

auraient réagi plutôt violemment, j'imagine, s'ils avaient perçu l'odeur d'un tigre. Ce n'est pas le genre d'animal qui court les rues, en Louisiane.

Je me suis frayé un chemin à travers les arbres, contournant la clairière pour me rapprocher au maximum du van. Puis je me suis faufilée jusqu'à la cabine, côté passager. Le véhicule n'était pas fermé. J'ai tout de suite repéré le pistolet paralysant. Ça tombait bien : c'était justement ce que je cherchais. J'ai respiré un bon coup et j'ai ouvert la portière, en espérant que la lumière intérieure n'allait pas attirer l'attention d'une quelconque vigie qui aurait pu faire le guet à une des fenêtres de derrière. Je me suis emparée du pistolet hypodermique dans le fatras entassé entre les deux sièges. J'ai refermé discrètement la portière – pour autant qu'on peut fermer « discrètement » la portière d'une camionnette. Heureusement, le bruit a semblé étouffé par le fracas du vent et de la pluie. J'ai quand même attendu un moment, en retenant mon souffle, mais rien ne s'est produit. J'ai poussé un fébrile soupir de soulagement. Puis, me pliant pratiquement en deux, je suis retournée à l'orée du bois pour m'agenouiller auprès de Quinn.

Il m'a léché la joue. J'ai apprécié cette touchante attention – à défaut d'apprécier l'haleine de fauve – et je lui ai gratté la tête pour le remercier. Après cet échange de gentilleses, j'ai pointé l'index vers l'une des fenêtres orientées à l'ouest – celle de gauche. Elle devait donner sur le salon. Évidemment, Quinn n'a ni hoché la tête ni topé dans ma main d'une patte enthousiaste, mais je crois que je m'attendais quand même qu'il me donne le feu vert, d'une façon ou d'une autre. Il s'est contenté de me regarder sans broncher.

Je me suis relevée avec précaution, avant de m'aventurer en terrain découvert, entre la forêt et la maison, et je me suis dirigée à pas prudents vers la fenêtre éclairée.

Comme je ne voulais pas apparaître au carreau, tel un diable surgissant de sa boîte, j'ai longé la maison et je me suis approchée de profil, de façon à pouvoir jeter un coup d'œil juste dans l'angle de la vitre. Les parents Pelt, Barbara et Gordon, étaient assis sur une causeuse et, à en croire leur attitude, ils ne nageaient pas dans le bonheur. Leur fille, Sandra, faisait les cent pas devant eux – bien qu'il n'y ait pas vraiment de place pour se livrer à ce genre de performance, vu la taille du salon. Les Pelt senior paraissaient prêts à partir en safari-photo, tandis que Sandra, avec son pantalon moulant et son petit pull rayé de couleur vive à manches courtes, semblait plus habillée pour racoler le beau gosse en ville que pour torturer des gens. C'était pourtant bien ce qu'elle avait en tête : les Pelt avaient réussi à faire entrer un imposant fauteuil à dos droit dans la pièce et l'avaient pourvu de sangles et de menottes attachées aux accoudoirs.

Petit détail qui me rappelait quelque chose : il y avait un rouleau d'adhésif argenté posé à côté, prêt à l'emploi.

J'ignorais si les tigres savaient compter, mais j'ai levé la main en repliant deux doigts, au cas où. Avec une prudente lenteur, je me suis alors avancée vers le sud, à moitié accroupie, jusqu'à ce que j'atteigne la deuxième fenêtre. Sur le coup, je me suis sentie plutôt fière de mes dons cachés d'agent secret : signe infaillible de catastrophe imminente qui aurait dû m'alerter. Qui trop triomphe prépare sa chute.

La fenêtre était noire. Pourtant, quand je me suis redressée, je me suis retrouvée nez à nez avec un petit barbu à grosse moustache, assis à une table collée à la fenêtre. On s'est regardés droit dans les yeux. Il en a lâché la tasse de café qu'il tenait à la main, s'aspergeant de liquide bouillant.

Il a hurlé. Quant à vous dire quoi... Je ne suis même pas sûre qu'il ait employé un langage articulé. En tout cas, la réaction ne s'est pas fait attendre : on s'est aussitôt agité côté porte d'entrée et côté salon.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'avais tourné le coin de la baraque et monté les marches de la petite terrasse. J'ai ouvert la porte grillagée à la volée, poussé la porte en bois et me suis ruée dans la cuisine, pistolet au poing. Le barbu au café était encore en train de s'éponger le visage avec une serviette quand je l'ai touché. Il est tombé comme une masse. Waouh !

Mais le pistolet paralysant devait être rechargé, comme j'ai pu le constater quand Sandra Pelt – qui avait, sur ses parents, l'avantage d'être déjà debout – a débarqué dans la cuisine, les babines retroussées. Le pistolet ne lui a fait ni chaud ni froid, et elle m'a sauté dessus comme... eh bien, comme un loup enragé (et pour cause). Cependant, elle était toujours sous sa forme humaine, et moi, j'étais animée par l'énergie du désespoir.

J'avais déjà assisté à un nombre incalculable de bagarres, au bar, du coup de poing poli, assené sans grande conviction, au corps-à-corps échevelé, quand les types s'étripent allègrement en se roulant par terre : en clair, je savais me battre. Et, au point où j'en étais, j'étais prête à tout. Sandra était teigneuse, mais elle était plus légère et moins expérimentée que moi. Après quelques belles claques administrées sans ménagement, sans oublier les tirages de cheveux en règle, je me suis retrouvée sur elle. Je l'ai clouée au sol. Elle a grogné, claqué des mâchoires pour essayer de me mordre, mais elle ne pouvait pas atteindre ma gorge. De toute façon, j'étais prête à recourir au coup de tête s'il le fallait.

C'est alors que j'ai entendu une voix crier quelque part :

— Fais-moi entrer !

J'ai supposé que c'était Quinn, bloqué derrière une porte quelconque.

— Viens vite ! ai-je braillé à mon tour. J'ai besoin d'aide !

Sandra se tortillait sous moi et je n'osais pas la lâcher, pas même le temps de changer de prise.

— Écoute, Sandra... ai-je dit d'une voix haletante. Mais, bon sang ! Tu vas te tenir tranquille deux secondes, oui !

— Va te faire voir ! a-t-elle rétorqué, avant de redoubler d'efforts pour se libérer.

— Plutôt excitant comme spectacle, a commenté une voix familière.

J'ai levé la tête. Éric nous regardait, les pupilles dilatées dans ses grands yeux bleus. Il était impeccable, dans son jean et sa belle chemise amidonnée à rayures blanches et bleues. Ses longs cheveux blonds brillaient comme s'il venait de les laver, mais (et c'était ça le plus insupportable) ils étaient parfaitement secs. En voyant ça, je l'ai copieusement haï.

— Je ne refuserais pas un petit coup de main, là, lui ai-je lancé, acerbe.

— Oh, mais bien sûr, Sookie ! Quoique j'aime assez ces frétilllements... Lâche la fille et relève-toi.

— Seulement si tu es prêt à intervenir, ai-je répliqué, le souffle court.

J'avais un mal de chien à maintenir Sandra au sol.

— Mais je suis toujours prêt, Sookie, a-t-il déclaré, un éclatant sourire aux lèvres. Sandra, regarde-moi.

Mais Sandra était bien trop maligne pour tomber dans le panneau. Elle s'est même empressée de fermer les yeux, sans pour autant cesser de se débattre, bien au contraire. En moins d'une seconde, elle a réussi à libérer un de ses bras et l'a lancé en arrière pour prendre de l'élan. Mais Éric est tombé à genoux et a arrêté le poing de ma rivale avant qu'il ne m'arrive en pleine figure.

— Ça suffit ! a-t-il tout à coup ordonné, d'une voix complètement différente.

Surprise, Sandra a ouvert les yeux. Bien qu'il ne soit toujours pas parvenu à l'hypnotiser, j'imaginais qu'il l'avait bien en main, maintenant. J'ai roulé sur le côté pour m'allonger sur le dos, monopolisant le peu d'espace encore libre dans la minuscule cuisine. Le barbu (ou le grand brûlé ou le pauvre paralysé, si vous préférez) – le propriétaire de la maison, probablement – était ratatiné au pied de la table. Éric, qui semblait avoir presque autant de mal que moi avec Sandra, a fini par adopter une méthode des plus simples : il lui a littéralement broyé la main. Elle a hurlé, puis elle s'est tue et a cessé de se débattre.

— Ce n'est vraiment pas juste, ai-je maugréé, en proie à un nouvel accès de fatigue et de douleur.

— Tout est juste, a-t-il calmement répliqué.

Cet excès d'optimisme ne me disait rien qui vaille.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Il s'est contenté de secouer la tête.

— Où est Quinn ? ai-je demandé.

— Le tigre s'est occupé de vos deux ravisseurs, m'a répondu Éric, avec un sourire que j'ai trouvé assez déplaisant. Tu veux aller voir ce que ça donne ?

— Pas particulièrement, ai-je soupiré en fermant les yeux. Ils sont morts, je suppose ?

— Je suis sûr qu'ils préféreraient l'être, en tout cas. Qu'est-ce que tu as fait au barbu qui gît à tes pieds ?

— Tu ne me croirais pas si je te le disais.

— Essaie quand même.

— Il a eu tellement peur en me voyant qu'il s'est ébouillanté avec son café. Après ça, je l'ai touché avec le pistolet paralysant que j'ai trouvé dans le van.

— Oh !

J'ai perçu une sorte de souffle rauque et, quand j'ai ouvert les yeux, Éric riait en silence.

— Les Pelt ? lui ai-je demandé.

— Rasul les tient en joue. Tu as un nouveau fan, on dirait.

— Oh ! C'est à cause du sang de fée, ai-je grommelé. Tu sais, c'est vraiment nul. Je ne plais pas aux humains – je pourrais te citer au moins deux cents types qui ne voudraient pas de moi, même si j'étais livrée avec leur pick-up, façon cadeau Bonux. Mais parce que les Cess et les vampires sont attirés par l'odeur des fées, on me traite de tombeuse. Tu ne vois pas un truc qui cloche là-dedans ?

— Tu as du sang de fée dans les veines ? s'est exclamé Éric. Tout s'explique.

Aïe ! Il venait de frapper là où ça faisait mal.

— Mais bien sûr ! Tu ne peux pas me trouver à ton goût, tout simplement ! me suis-je écriée, trop épuisée pour conserver un semblant de cohérence. Oh, non, il te faut une bonne raison. Et ça ne peut pas être ma brillante personnalité, hein ? Il faut que ce soit mon sang, parce qu'il est spécial, lui. Mais pas moi, non. Moi, je ne suis pas spéciale...

Et j'aurais sans doute continué comme ça un bon bout de temps si Quinn n'était pas intervenu :

— Je n'en ai rien à faire, moi, des fées.

Le peu d'espace encore disponible dans la cuisine venait de se volatiliser.

Je me suis relevée en quatrième vitesse.

— Ça va ? me suis-je inquiétée d'une voix tremblante.

— Oui.

Quinn était redevenu humain, et il était complètement... nu. J'aurais bien voulu le serrer dans mes bras, mais j'aurais été un peu gênée de l'embrasser devant Éric, surtout dans ces conditions.

— J'ai laissé tes vêtements dehors, sous les arbres, lui ai-je annoncé. Je vais aller les chercher.

— Je peux le faire.

— Non. Je sais où ils sont. Et puis, je ne peux pas être plus mouillée que je ne le suis déjà, de toute façon.

Sans compter que je ne me sentais pas tout à fait à l'aise en compagnie d'un type à poil, d'un autre inconscient, d'une garce pur jus et d'un autre mec qui se trouvait être mon ex-amant.

— Va te faire voir, sale chienne ! m'a lancé la garce en question, comme je tournais les talons, avant de pousser un nouveau cri – Éric lui ayant fait clairement comprendre qu'il n'aimait ni les insultes ni la vulgarité.

— Toi-même, ai-je marmonné en ressortant à pas lourds.

Dehors, comme j'aurais pu m'en douter, il pleuvait encore. Je ruminais toujours cette histoire de sang de fée en récupérant le ballot de vêtements trempés. Franchement, imaginez que la seule raison pour laquelle on vous aime soit parce que vous avez du sang de fée dans les veines ! Avouez qu'il y a de quoi plonger en pleine zone dépressionnaire. Ma météo perso en prenait, doucement mais sûrement, le chemin. Oh ! Et il ne fallait pas oublier le vampire de service qui avait reçu l'ordre de me séduire. Je ne doutais pas que le sang de fée ait juste été un bonus, dans ce cas...

Mais, après tout, si je considérais la chose d'un point de vue strictement logique, le sang en question faisait autant partie de moi que la couleur de mes yeux ou l'épaisseur de mes cheveux. En tout cas, ça n'avait pas beaucoup aidé Granny – à supposer que le gène m'ait été transmis par elle et non par mes autres grands-parents. Elle avait épousé un homme qui ne l'aurait pas traitée autrement si elle avait eu dans les veines un bon petit cru cent pour cent humain. Et elle avait été assassinée par une ordure qui n'avait connu de son sang que la couleur. En partant du même principe, le sang de fée n'avait pas changé grand-chose pour mon pauvre père non plus. Il n'avait jamais rencontré de vampire qui aurait pu s'intéresser à lui à cause de ça – du moins, il ne s'en était pas vanté. Et le sang de fée ne l'avait pas protégé de la crue brutale qui avait emporté sa voiture, la faisant tomber du pont sur lequel elle se trouvait pour la précipiter dans la rivière en furie. Et si c'était ma mère qui m'avait légué ce sang, eh bien, elle était morte avec mon père. Et, quel qu'ait été son patrimoine

génétique, ça n'avait pas empêché Linda, la sœur de ma mère, de mourir à la quarantaine d'un cancer.

Je ne trouvais pas que ce miraculeux sang de fée ait fait beaucoup pour moi non plus. D'accord, ça avait peut-être poussé quelques vampires à s'intéresser à moi de plus près et à se montrer plus amicaux avec moi qu'ils ne l'auraient sans doute été avec une humaine ordinaire. Mais je voyais mal en quoi ça avait été un avantage.

À vrai dire, beaucoup de gens auraient probablement estimé que cette attention toute particulière m'avait fait plus de mal que de bien. Il n'était pas impossible que je fasse partie de ces gens-là, d'ailleurs. Surtout telle que j'étais là, plantée sous une pluie battante, avec un ballot de fringues qui ne m'appartenaient pas.

En retournant vers la maison, j'ai entendu tout un tas de gémissements. Ils semblaient provenir du jardin – George et Clete, vraisemblablement. J'aurais dû aller vérifier, mais je n'en ai pas eu le courage.

Dans la cuisine, le petit brun barbu commençait à se réveiller : il clignait des paupières et grimaçait. Quelqu'un lui avait attaché les mains derrière le dos. Sandra avait, elle aussi, été ligotée avec du ruban adhésif, ce qui m'a remonté le moral. Juste retour des choses, non ? Elle en avait même un beau rectangle bien net scotché sur la bouche. L'œuvre d'Éric, à n'en pas douter. Quinn avait trouvé une serviette qu'il avait drapée autour de ses reins. Ça lui donnait un petit air après match, sortie de vestiaire.

— Merci, bébé.

Il a pris les vêtements que je lui tendais et les a essorés dans l'évier. Quant à moi, je dégoulinais sur le carrelage.

— Je me demande s'il y a un sèche-linge, a-t-il murmuré.

J'ai ouvert la troisième porte de la cuisine. Elle donnait sur une petite pièce qui faisait à la fois office de buanderie et de garde-manger. Il y avait des étagères sur un mur et un chauffe-eau au-dessus d'une machine à laver avec fonction sèche-linge.

— Passe-moi tes vêtements, lui ai-je crié.

— Tu devrais mettre les tiens avec, bébé, m'a-t-il conseillé, en me tendant les siens.

Il semblait aussi lessivé que moi. Il est vrai que se changer en tigre plusieurs fois dans la même journée, en dehors de la pleine lune et en si peu de temps, ça n'avait pas dû se faire tout seul.

— Tu pourrais peut-être me trouver une serviette, alors ?

Et j'ai commencé à ôter mon collant mouillé, non sans mal. Sans l'ombre d'un sourire suggestif, sans même avoir à se censurer pour m'épargner les blagues de potache sur le sujet, il est parti voir ce qu'il pouvait me dégoter. Il est rapidement revenu, avec des vêtements

probablement dénichés dans la chambre du petit barbu : un tee-shirt, un short et des chaussettes.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver, a-t-il dit d'un air navré.

— C'est mieux que je n'aurais osé espérer.

Pouvoir m'essuyer avec la serviette qu'il m'avait apportée et enfiler des vêtements propres et secs m'a fait un bien fou – j'en aurais presque pleuré. Je me suis contentée d'une brève étreinte pour exprimer ma gratitude à Quinn et je suis allée voir ce que devenaient nos otages.

Les Pelt étaient assis par terre dans le salon. Ils avaient été menottés et placés sous la surveillance de Rasul. Barbara et Gordon m'avaient semblé plutôt inoffensifs, en parents éplorés, quand ils étaient venus me voir *Chez Merlotte*. Ils n'avaient plus rien d'inoffensif, à présent. La rage et la haine qui les défiguraient détonnaient étrangement avec leur allure de petits-bourgeois.

Éric m'avait suivie avec Sandra que, d'une violente poussée, il a envoyée rejoindre ses parents. Il est ensuite allé se caler dans l'embrasure d'une porte. Quinn occupait déjà l'autre. Avec de tels renforts, Rasul a pu relâcher un peu sa vigilance – sans abaisser son arme pour autant.

— Où est passé le petit barbu ? s'est-il enquis. Sookie, je suis heureux de voir que vous vous portez si bien, quoique votre tenue soit très en deçà de votre standing habituel.

Mon short était dans le style commando : ample, kaki et plein de poches ; le tee-shirt était trop grand pour moi. Quant aux chaussettes blanches, c'était le bouquet !

— Vous savez vraiment parler aux femmes, Rasul, lui ai-je répondu, en rassemblant ce qui me restait d'énergie pour lui offrir un piètre sourire.

Je suis allée m'asseoir dans le fauteuil et je me suis tournée vers Barbara Pelt.

— Qu'est-ce que vous comptiez faire de moi au juste ? lui ai-je alors demandé.

— Vous cuisiner jusqu'à ce que vous nous avouiez la vérité et que Sandra soit satisfaite. Nous ne pourrions pas retrouver la paix dans notre famille tant que nous ne connaissons pas la vérité. Et c'est vous qui la détenez, je le sais, je le sens.

Ça m'a troublée, et je n'ai plus su quoi lui dire, sur le moment. Mon regard est passé d'Éric à Rasul.

— Vous n'êtes que tous les deux ?

— Le jour où deux vampires ne suffiront plus à maîtriser une poignée de lycanthropes, je redeviendrai humain, a répliqué Rasul, avec une expression si hautaine que j'ai presque été tentée d'en rire.

Il avait parfaitement raison, bien sûr – quoiqu'ils aient quand

même pu compter sur le soutien d'un tigre, en l'occurrence. Ledit tigre me faisait actuellement face, en appui contre le chambranle, sous sa forme humaine et singulièrement dénudé. Mais sur le moment, ce généreux étalage de peau lisse et de chair musclée m'a laissée totalement indifférente.

— Éric, qu'est-ce que je devrais faire, d'après toi ?

Je ne croyais pas avoir jamais demandé conseil à Éric auparavant. Il a d'ailleurs paru surpris. Mais le secret que j'avais jusqu'alors si bien gardé n'était pas seulement le mien...

Au bout d'un moment, il a hoché la tête en silence.

— Je vais vous dire ce qui est arrivé à Debbie, ai-je alors annoncé aux Pelt.

Je n'ai pas prié Rasul, ni Quinn de quitter la pièce. J'allais enfin me décharger de tout ça, là, maintenant, à la fois de cette culpabilité qui ne m'avait pas lâchée et de l'emprise qu'Éric avait sur moi.

J'avais pensé à cette scène si souvent que les mots me sont venus naturellement. Je n'ai pas pleuré : je n'avais plus de larmes pour ça. Je les avais déjà versées des mois auparavant, en privé.

Au terme de mon récit, les Pelt sont restés assis, à me dévisager. Je n'ai pas baissé les yeux.

— Ça ressemble bien à notre Debbie, a finalement admis Barbara Pelt. Cette histoire sonne juste.

— Elle avait effectivement un pistolet, a renchéri Gordon Pelt. Je lui en avais offert un pour Noël, il y a deux ans.

Les deux lycanthropes se sont regardés.

— Debbie était... une femme d'action, a ajouté Barbara au bout d'un moment, avant de se tourner vers Sandra. Tu te rappelles, quand on a été obligés d'aller au tribunal ? Elle était au lycée, à l'époque, et elle avait mis de la colle extraforte sur la brosse à cheveux de cette fille qui sortait avec son ex. C'était Debbie tout craché, hein ?

Sandra a hoché la tête – son bâillon l'empêchait de parler. Elle avait les joues ruisselantes de larmes.

— Vous ne vous souvenez toujours pas de l'endroit où vous l'avez enterrée ? a demandé Gordon à Éric.

— Si je le savais, je vous le dirais, a rétorqué ce dernier, avec un petit « Comme si j'en avais quelque chose à faire ! » dans le ton.

— C'est vous qui avez engagé les deux mômes qui nous ont attaqués à Shreveport ? a demandé Quinn aux Pelt.

— C'est Sandra, a reconnu Gordon. Nous l'ignorions, et quand nous l'avons appris, elle les avait déjà mordus. Elle leur avait promis...

Il a secoué la tête, avant de poursuivre :

— Après avoir accompli leur mission à Shreveport, ils devaient rentrer pour venir chercher leur récompense. Notre meute – la meute

de Jackson – les aurait tués. Les hommes-loups ne sont pas admis dans le Mississippi. Les garçons auraient forcément accusé Sandra de les avoir mordus, et la meute l'aurait exclue. Barbara donne un peu dans la sorcellerie, mais pas à un niveau suffisant pour obliger ces garçons à tenir leur langue. Quand nous avons appris ça, nous avons engagé un des nôtres, un mercenaire, pour les traquer. Il n'a pas pu les arrêter à temps, ni empêcher leur interpellation. Alors, il s'est fait écrouer à son tour pour gérer le problème de l'intérieur.

Il a levé les yeux vers moi en secouant de nouveau la tête, la mine sévère.

— Il a soudoyé Cal Myers pour se faire enfermer dans la même cellule que vos agresseurs. Nous avons puni Sandra pour ça, bien entendu, s'est-il empressé d'ajouter.

— Oh ! L'avez-vous privée de téléphone portable pendant une semaine ?

Et s'ils trouvaient mon ton un peu trop sarcastique, tant pis pour eux ! J'avais bien le droit de l'être, non ?

— On a été blessés, tous les deux ! ai-je poursuivi en désignant Quinn du menton. Et ces deux garçons sont morts, maintenant. Et tout ça à cause de Sandra !

— C'est notre fille, a protesté Barbara. Elle croyait venger le meurtre de sa sœur.

— Et, après ça, vous avez engagé tous les loups-garous qui nous sont tombés dessus à La Nouvelle-Orléans. Deux d'entre eux sont en ce moment dans le jardin, devant la maison, dans un triste état. Vont-ils mourir, Quinn ?

— Si on ne les emmène pas rapidement chez le médecin, c'est fort possible. Un médecin lycanthrope, j'entends : il est clair qu'ils ne peuvent pas aller dans un hôpital classique.

Des griffes de tigre, ça laisse des traces. Des traces un peu suspectes...

— Est-ce que vous allez seulement le faire ? ai-je demandé aux Pelt, sceptique. Allez-vous emmener Clete et George chez un de vos toubibs ?

Les Pelt se sont consultés du regard, avant de hausser les épaules en chœur.

— C'est-à-dire que... nous pensions que vous alliez nous tuer, s'est étonné Gordon. Vous allez vraiment nous laisser partir ? Mais... que demandez-vous en échange ?

Je n'avais encore jamais rencontré de gens comme les Pelt et j'avais de moins en moins de mal à comprendre de qui Debbie tenait son charmant caractère – qu'elle ait été adoptée ne changeait rien à l'affaire.

— Juste une chose : que je n'entende plus jamais parler de tout

ça. Et Éric non plus, ai-je répondu. Ni Éric ni moi.

Jusqu'alors, Quinn et Rasul s'étaient contentés d'écouter en silence. Mais, à ce moment-là, Quinn est intervenu :

— Sookie est une alliée de la meute de Shreveport, leur a-t-il rappelé. Et les loups-garous de Shreveport ont été furieux qu'elle se fasse agresser par des hommes-loups dans leur propre ville. Or, maintenant, nous savons qui est responsable de cette agression...

— Le chef de meute de Shreveport ne la porte pas dans son cœur, d'après ce qu'on dit...

Il y avait une très perceptible pointe de mépris dans la voix de Barbara. N'ayant plus à craindre pour sa vie, elle recouvrait sa vraie personnalité. Je la préférais terrorisée.

— Il se pourrait qu'il ne reste pas chef de meute très longtemps, a répliqué Quinn d'un ton qui, pour être parfaitement calme, n'en était pas moins menaçant. Et même s'il reste à son poste, il ne peut pas revenir sur la promesse de son prédécesseur. L'honneur de la meute serait en jeu.

— Ils obtiendront réparation, a affirmé Gordon d'un ton las.

— C'est vous qui avez envoyé Tanya à Bon Temps ? leur ai-je alors demandé.

Barbara s'est subitement rengorgée.

— Oui, c'était mon idée. Vous savez que nous avons adopté Debbie, n'est-ce pas ? C'était une renarde-garou.

J'ai opiné du bonnet. Éric semblait perplexe : il n'avait jamais rencontré Tanya.

— Tanya appartient à la famille biologique de Debbie, et elle voulait faire quelque chose, nous apporter son aide d'une manière ou d'une autre. Elle a pensé qu'en allant à Bon Temps, elle pourrait peut-être vous tirer les vers du nez. Mais elle nous a dit que vous étiez trop soupçonneuse pour accepter l'amitié qu'elle vous offrait. Je pense qu'elle va rester à Bon Temps, cependant. J'ai cru comprendre que le propriétaire du bar n'était pas dénué d'un certain charme : un bonus inattendu, en fait, et bienvenu...

C'était gratifiant, en un sens, de découvrir que Tanya était aussi peu digne de confiance que je l'avais suspecté. Je me suis demandé si j'avais le droit de raconter à Sam toute l'histoire... La question méritait réflexion. Mais je verrais ça plus tard.

— Et le type à qui appartient cette baraque ? me suis-je inquiétée, en entendant le barbu gémir et grogner dans la cuisine.

— C'est un ancien camarade de lycée de Debbie, m'a répondu Gordon. Nous lui avons emprunté sa maison pour l'après-midi. Nous l'avons payé, bien sûr. Il ne parlera pas.

— Et Magnolia ?

Je revoyais encore les deux moitiés de corps brûler sur mon

gravier, et je me souvenais de la douleur de Diantha.

Les trois Pelt m'ont dévisagée sans comprendre.

— Magnolia ? La fleur ? s'est étonnée Barbara, manifestement perplexe.

Fausse piste.

— Êtes-vous d'accord pour estimer qu'après ça, nous serons quittes ? ai-je demandé, tentant le tout pour le tout. Je vous ai fait du mal, vous m'avez rendu la pareille : match nul, non ?

Sandra secouait vigoureusement la tête, mais ses parents l'ont ignorée. Dieu bénisse l'inventeur de l'adhésif extrafort ! Gordon et Barbara se sont adressé un petit signe de tête.

— Vous avez tué Debbie, mais nous pensons que c'était vraiment un acte de légitime défense, a admis Gordon. Et notre fille cadette a employé des méthodes quelque peu... drastiques et tout à fait illégales pour se venger de vous... Ça m'écorche la bouche de le dire, mais je crois qu'à partir d'aujourd'hui, nous devons accepter de vous laisser tranquille.

Sandra se battait avec son bâillon, émettant tout un tas de sons inarticulés.

— À la condition expresse, a repris Gordon, avec, dans les yeux, un regard dur comme un roc, que vous ne poursuiviez pas Sandra et que vous ne mettiez plus les pieds dans le Mississippi.

J'ai immédiatement accepté.

— Marché conclu. Mais saurez-vous obliger votre fille à honorer sa part du contrat ?

Quoique frisant l'impolitesse, ça n'en était pas moins une très bonne question. Sandra avait plus de cran qu'une section commando à elle toute seule, et je doutais que les Pelt aient jamais eu beaucoup d'emprise sur leurs deux filles.

Gordon s'est alors tourné vers sa cadette. Dans son visage réduit au silence, les prunelles de la jeune fille brûlaient comme des braises prêtes à s'enflammer.

— C'est la loi, Sandra, lui a-t-il expliqué. Nous avons donné notre parole à cette femme, et tu es liée par notre serment. Si tu défies mon autorité, je te provoquerai en combat singulier à la prochaine pleine lune. Je t'écraserai devant toute la meute, Sandra.

Mère et fille semblaient aussi choquées l'une que l'autre, Sandra plus encore que sa mère. Elle a plissé les yeux, puis, après mûre réflexion, a hoché la tête.

J'espérais que Gordon vivrait très longtemps et qu'il jouirait d'une bonne santé jusqu'à la fin de ses jours. Si jamais il tombait malade ou s'il mourait, Sandra s'estimerait déliée de son serment, j'en étais persuadée.

Mais, en sortant de la petite maison dans les marais, je me suis

dit que j'avais de bonnes chances de ne jamais revoir les Pelt, et j'en étais absolument ravie.

Amélia fouillait dans son dressing. C'était le lendemain de l'épisode marécageux, et la nuit venait de tomber. Tout à coup, les cintres ont cessé de glisser sur la tringle, au fin fond du placard.

— J'ai trouvé !

Au ton de sa voix, on aurait pu penser qu'elle avait fait la découverte du siècle.

Assise sur le bord de son lit, j'ai sagement attendu qu'elle émerge de sa caverne d'Ali Baba. J'avais eu dix bonnes heures de sommeil, pris une douche – avec mille précautions –, bénéficié de soins d'urgence et je me sentais cent fois mieux. Amélia rayonnait de bonheur et de fierté. Non seulement Bob, le sorcier mormon, s'était révélé une vraie bombe au lit, mais ils s'étaient levés à temps pour assister à mon enlèvement et avaient eu la brillante idée d'appeler la résidence officielle des vampires au lieu de la police. Je ne lui avais pas encore dit que Quinn et moi avions téléphoné là-bas aussi – d'abord parce que j'ignorais lequel des deux coups de fil avait été le plus efficace, et ensuite parce que ça lui allait bien d'être heureuse.

Au départ, je n'avais pas l'intention de me rendre à la petite sauterie de la reine. Puis, après ma visite à la banque avec maître Cataliades, j'étais rentrée à l'appartement pour continuer à trier les affaires de ma cousine et, en rangeant le café, j'avais entendu un bruit bizarre dans la boîte. Je savais désormais que si je voulais éviter une catastrophe, j'étais obligée d'aller à la Fête du printemps de la reine. J'avais essayé de joindre André au QG des vampires, mais une voix inconnue m'avait dit qu'on ne pouvait pas le déranger. Qui répondait au téléphone, ce jour-là, à votre avis ? Peter Threadgill devait aussi avoir des fidèles au standard...

— C'est exactement ce qu'il vous faut ! s'est exclamée Amélia. Euh... elle est un peu osée. Mais elle a une classe folle. C'était pour un mariage très huppé. J'étais demoiselle d'honneur.

Elle est sortie du dressing, échevelée mais triomphante, et a fait tourner le cintre devant moi, visiblement sûre de produire son petit

effet. Il y avait si peu de tissu à suspendre qu'elle avait dû épingler la robe au cintre pour la faire tenir.

— Glups !

La robe en mousseline de soie bleu canard était profondément décolletée, un V plongeant qui descendait pratiquement jusqu'à la taille, et seule une fine bretelle passait derrière le cou.

— C'était le mariage d'une star de cinéma, a ajouté la sorcière, un brin nostalgique (elle semblait avoir gardé de vifs souvenirs de la cérémonie).

La robe étant également dos nu, je me demandais comment les divas hollywoodiennes faisaient pour cacher leurs seins. Avec du Scotch double face ?

— Ce qu'il y a de bien avec cette robe, c'est qu'on n'est pas obligée de porter un soutien-gorge spécial en dessous, a précisé Amélia.

La vérité toute nue : on ne pouvait pas en porter du tout !

— Et j'ai même les chaussures qui vont avec, a déclaré ma voisine avec un sourire ravi. Si vous pouvez rentrer dans un 38, du moins.

— Formidable ! me suis-je écriée, en m'efforçant de mettre autant d'enthousiasme et de reconnaissance que possible dans ma voix. Vous n'auriez pas de talents particuliers pour la coiffure, par hasard ?

Elle a ébouriffé ses cheveux courts.

— Non. Un shampoing, un coup de brosse, et voilà ! Mais je peux appeler Bob, a-t-elle proposé, le regard pétillant. Il est coiffeur.

J'ai essayé de ne pas avoir l'air trop ahurie. *Coiffeur ? Dans un funérarium ?* J'ai jugé préférable de garder ça pour moi. C'était juste que je n'avais jamais rencontré de coiffeur qui ressemblât, de près ou de loin, à quelqu'un comme Bob.

Deux heures plus tard, j'étais – très peu – habillée, coiffée et maquillée version grand soir.

Bob avait fait du très bon boulot – quoiqu'il m'ait plusieurs fois répété de ne pas bouger d'une façon qui m'avait rendue un peu nerveuse...

Et Quinn était arrivé à l'heure pour m'accompagner. Quand Eric et Rasul m'avaient ramenée chez moi, à près de 2 heures du matin, Quinn s'était contenté de monter dans sa voiture pour rentrer... eh bien, là où il résidait. Il avait quand même pris le temps de déposer un petit baiser sur mon front, au pied des marches, avant que je ne monte l'escalier. Amélia était sortie de son appartement, toute contente de me voir revenir en un seul morceau, et j'avais dû rappeler maître Cataliades, qui se demandait si j'allais bien et voulait aller avec moi à la banque pour régler les affaires de Hadley. Comme j'avais

laissé passer l'occasion de m'y faire accompagner par Everett, j'avais accepté, ravie de l'aubaine.

Mais en rentrant de la banque, j'avais trouvé un message de la reine sur le répondeur. Elle m'attendait à la réception qu'elle donnait dans son vieux monastère, le soir même.

— Elle ne veut pas que vous partiez sans que vous vous soyez revues, m'avait rapporté la secrétaire humaine de la reine, avant de m'informer que c'était une soirée habillée.

Quand j'avais compris que j'allais devoir assister à cette réception, prise de panique, j'avais dévalé l'escalier pour aller frapper à la porte d'Amélia.

Mais une panique avait chassé l'autre : ma providentielle robe hollywoodienne m'affolait un peu. Quoique légèrement plus petite qu'Amélia, j'étais plus gâtée qu'elle, question attributs féminins, et cette tenue m'obligeait à me tenir vraiment très droite.

Mon bronzage faisait ressortir mes bandages comme autant d'étranges bracelets. À vrai dire, l'un d'entre eux me gênait particulièrement, et j'avais hâte de l'enlever. Mais ce poignet devrait rester couvert encore un moment, contrairement à ma morsure au bras gauche, que je pouvais maintenant laisser à l'air libre. J'espérais que mon décolleté plongeant distrairait suffisamment l'attention des invités pour qu'ils ne remarquent pas mon visage tuméfié et tout violet d'un côté.

Quant à Quinn, beau comme un astre dans son smoking, il se portait comme un charme. À croire qu'il ne s'était rien passé. Non seulement il bénéficiait de capacités d'auto-guérison accélérée, comme la plupart des changelings, mais un costume masculin permet de cacher bien des choses.

— Ce suspense me tue, a-t-il marmonné en louchant sur mes seins.

— C'est ça ! Mets-moi encore plus mal à l'aise que je ne le suis déjà ! ai-je grommelé. Pour un peu, je retournerais au lit et je dormirais pendant une semaine.

— Une semaine au lit ? Ça me va parfaitement, mais je réduirais considérablement ton temps de sommeil, j'en ai peur, a plaisanté Quinn (mais je suis sûre qu'il le pensait). Au fait, le suspense concernait ta visite à la banque et non ta robe. Pour ça, quant à moi, je suis heureux dans tous les cas de figure : tu restes dedans, parfait ; sinon, c'est encore mieux.

J'ai préféré détourner la tête pour cacher le sourire que je sentais fleurir sur mes lèvres.

— Ma visite à la banque ?

Ce sujet-là me semblait plus sûr que ma robe et mon évidente absence de soutien-gorge.

— Eh bien, il n'y avait pas grand-chose sur le compte de Hadley. Je m'y attendais un peu, d'ailleurs. Hadley et l'argent, ça faisait deux. Hadley et le bon sens en général, ça faisait deux. Mais dans la salle des coffres...

Le coffre de Hadley contenait son acte de naissance, un certificat de publication de bans et un jugement de divorce qui datait de plus de trois ans – ces deux derniers documents portant le nom du même homme, je suis ravie de le dire –, ainsi qu'une copie toute chiffonnée de la notice nécrologique de ma tante. Hadley avait donc appris que sa mère était morte, et ça l'avait touchée au point qu'elle avait conservé la coupure de presse. Elle avait également gardé des photos : ma mère et sa sœur ; ma mère, Jason, Hadley et moi, ma grand-mère avec son mari...

J'avais également trouvé dans le coffre un très joli collier de saphirs et de diamants (un cadeau de la reine, d'après maître Cataliades) et une paire de boucles d'oreilles assorties. Mais le bracelet de la reine n'était pas là. C'était la raison pour laquelle maître Cataliades avait tenu à m'accompagner, je présume : il espérait à moitié récupérer le bracelet. Il avait d'ailleurs donné de manifestes signes d'anxiété lorsque je lui avais tendu la boîte sécurisée pour qu'il en examine le contenu.

— Quand Cataliades m'a ramenée chez Hadley, j'ai fini d'emballer les affaires de la cuisine...

Après lui avoir annoncé ça d'un ton désinvolte, j'ai attendu la réaction de Quinn. Jusqu'alors, je n'avais même pas imaginé qu'un homme puisse sortir avec moi par intérêt. Mais je m'étais juré que dorénavant, en la matière, je ne tiendrais plus jamais rien pour acquis. Cependant, le calme olympien avec lequel Quinn a pris cette information m'a convaincue qu'il ne m'avait pas aidée à faire les cartons la veille parce qu'il cherchait quelque chose de précis.

— Bravo ! a-t-il répondu. Et désolé de ne pas avoir pu venir te donner un coup de main aujourd'hui. Je me suis occupé de liquider le contrat qui liait Jake à Spécial Events. J'ai été obligé d'appeler mes associés pour les mettre au courant. J'ai dû passer un coup de fil à la petite amie de Jake, aussi. Leur relation n'était pas assez sérieuse pour qu'il revienne lui tourner autour, mais sait-on jamais – à supposer qu'elle veuille encore le voir. Elle ne raffole pas vraiment des vampires, et c'est un euphémisme.

Eh bien, on était deux, en ce moment. Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle la reine tenait tellement à ce que j'assiste à sa fameuse réception, mais j'en avais trouvé une bonne pour vouloir y aller. Quinn me souriait. Je lui ai rendu son sourire, en espérant que cette soirée connaîtrait un heureux dénouement.

Pendant le trajet, j'ai bien entamé la conversation avec Quinn

trois fois, décidée à tout lui raconter, mais, chaque fois, au moment fatidique, je n'ai pas pu. J'ai préféré tenir ma langue.

— On approche, m'a-t-il annoncé, alors qu'on atteignait l'un des plus vieux quartiers de La Nouvelle-Orléans, le Garden District.

Les élégantes demeures qui défilaient derrière la vitre, nichées au fond de superbes parcs, devaient valoir des dizaines de fois plus que la somme déjà astronomique à laquelle se montait probablement la propriété des Bellefleur. Et c'est au beau milieu de ces somptueuses baraques qu'on a vu se dresser un haut mur qui faisait le tour d'un pâté de maisons tout entier : l'enceinte de l'ancien monastère rénové qui servait de cadre aux réceptions de Sa Majesté.

Il y avait peut-être d'autres accès, à l'arrière du domaine, mais ce soir-là, tous les véhicules convergeaient vers le portail principal, lequel avait été placé sous très haute surveillance. Sophie-Anne Leclercq était-elle paranoïaque ? Ou était-ce seulement le fait d'une femme avisée ? À moins qu'elle ne se sente tout simplement mal-aimée (et donc en danger) dans sa ville d'adoption... Je ne doutais pas que la reine ait également pris toutes les mesures de protection habituelles : caméras vidéo, détecteurs de mouvement à infrarouge, barbelés, et peut-être même chiens de garde. Si l'élite des vampires daignait, à l'occasion, frayer, le temps d'une réception, avec l'élite des humains, cette nuit-là, la soirée était strictement réservée aux Cess et aux morts vivants. C'était la première grande réception que donnaient les jeunes mariés depuis qu'ils avaient convolé.

Trois des vampires de la reine gardaient l'entrée, en compagnie de trois de leurs homologues de l'Arkansas. Ces derniers portaient tous un uniforme. Homme ou femme, les fidèles vampires de Peter Threadgill arboraient un complet blanc sur une chemise bleue et un gilet rouge. J'ignorais si le roi était très chauvin ou s'il avait choisi ces couleurs parce qu'elles étaient communes au drapeau de l'Arkansas et au drapeau américain, mais ce costume battait tous les records de ringardise, de vulgarité et de laideur. Le comble du mauvais goût. Et Threadgill que j'avais trouvé si soigné dans sa façon de s'habiller ! Cet uniforme était-il une façon de respecter une tradition quelconque dont je n'avais jamais entendu parler ? Seigneur ! Même moi, je m'y connaissais assez, en matière de mode, pour ne pas commettre une erreur pareille.

Quinn a montré aux gardes notre carton d'invitation. Ils n'en ont pas moins appelé... les autorités compétentes, je suppose. Quinn n'avait pas l'air très à son aise. Je l'espérais aussi préoccupé que moi par ces mesures de sécurité un peu extrêmes et par le fait que Peter Threadgill se soit donné tant de mal pour différencier ses fidèles de ceux de la reine. Je repensais au besoin qu'avait ressenti la reine de se justifier, auprès de la vampire envoyée par le roi, après qu'elle était

montée s'enfermer dans l'appartement de Hadley avec moi. Je me rappelais son anxiété, quand elle m'avait demandé si j'avais trouvé le fameux bracelet. Je réfléchissais à la présence de vampires des deux camps à l'entrée. Aucun des deux monarques n'estimait son conjoint à même de le protéger. Aucun des deux ne faisait un tant soit peu confiance à l'autre.

On a enfin reçu l'autorisation de franchir le portail, après ce qui m'a paru durer une éternité.

Le parc semblait magnifiquement dessiné et entretenu. En tout cas, il était assurément bien éclairé.

J'ai fini par m'ouvrir de mon inquiétude auprès de mon chauffeur.

— Quinn, il y a quelque chose qui cloche. Qu'est-ce qui se passe ici ? Crois-tu qu'ils nous laisseront repartir ?

Malheureusement, tous mes soupçons semblaient devoir se confirmer. Quinn ne paraissait pas plus optimiste que moi.

— Je n'en sais rien. Mais on est obligés de continuer, maintenant.

J'ai serré ma petite pochette contre moi, en regrettant qu'elle ne contienne rien de plus dangereux qu'un poudrier, un tube de rouge à lèvres et un tampon. Quinn conduisait prudemment dans l'allée sinieuse qui menait à l'entrée du monastère.

Il a tenté de détendre l'atmosphère.

— Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui, à part te pomponner pour la soirée ?

— J'ai passé tout un tas de coups de fil. Et l'un d'eux s'est révélé payant.

— Des coups de fil ? À qui ?

— À des stations-service. Toutes celles qui se trouvent sur le trajet de La Nouvelle-Orléans à Bon Temps.

Il s'est tourné vers moi pour me dévisager. J'ai pointé le doigt devant moi juste à temps pour qu'il écrase le frein.

Un lion traversait nonchalamment l'allée.

— OK. Qu'est-ce que c'est que ça ? ai-je murmuré. Animal ou changeling ?

Je sentais ma tension monter à vue d'œil.

— Animal.

Oubliez l'idée des chiens montant la garde au pied du mur d'enceinte. J'espérais seulement que ce dernier était assez haut pour empêcher le lion de le franchir en sautant.

On s'est garés devant l'ancien monastère, un énorme bâtiment d'un étage qui n'avait visiblement pas été édifié pour l'apparat mais pour être fonctionnel. C'était donc un édifice dépourvu de tout caractère. Il y avait juste une porte au milieu et de petites fenêtres

disposées de part et d'autre, à intervalles réguliers. Pas trop difficile à surveiller : encore une garantie de sécurité.

Devant la porte se trouvaient, de nouveau, six vampires : trois en tenue de soirée – les suceurs de sang de Louisiane, probablement – et trois de l'Arkansas, dans leur uniforme si raffiné.

— C'est purement et simplement hideux, ai-je chuchoté à l'intention de mon voisin.

— Mais facile à repérer, même dans le noir, m'a répondu Quinn d'une voix songeuse, comme s'il était plongé dans de profondes réflexions.

— Oh oh !

J'ai médité là-dessus un instant.

— Oui, oui, oui... Personne ne porterait jamais quelque chose d'aussi voyant, ni volontairement ni accidentellement. Dans aucune circonstance et sous aucun prétexte. À moins qu'il ne soit absolument essentiel de se faire facilement et instantanément identifier.

— Serait-il possible que Peter Threadgill ne soit pas entièrement dévoué à sa chère et tendre épouse ? a persiflé Quinn.

Je n'ai pas pu m'empêcher de glousser, au moment même où deux des trois vampires de Louisiane ouvraient nos portières – avec un si bel ensemble que ça tenait du ballet : ils avaient dû répéter. Mélanie, la vampire que j'avais rencontrée au QG de la reine, m'a tendu la main pour m'aider à descendre et m'a souri. Elle était beaucoup mieux, dans sa jolie robe jaune avec ses sandales à petits talons, que dans son uniforme de garde avec son encombrant équipement du GIGN. Sans son casque, ses cheveux châtain clair tout frisés, coupés très court, accentuaient encore son côté petite femme fragile – priez pour ceux qui s'y laissent prendre.

Comme je passais devant elle, elle a respiré profondément, en prenant un air inspiré.

— Oh ! Cette divine odeur de fée ! s'est-elle exclamée avec une expression de pure extase. Ça me fait battre le cœur !

Je lui ai tapoté l'épaule en riant. Pour quelqu'un comme Mélanie, qui n'avait plus de cœur depuis belle lurette, c'était quand même faire preuve d'un certain sens de l'humour. Or, en général, les vampires ne sont vraiment pas réputés pour ça. C'est le moins qu'on puisse dire.

— Jolie robe, m'a dit Rasul. Un petit peu osée, peut-être, non ?

— Pas pour moi, est intervenu Chester. Vous êtes vraiment très appétissante dans cette tenue.

Les trois vampires en faction à la porte, ce soir-là, étaient précisément ceux que j'avais rencontrés au QG de la reine. Coïncidence ? Je ne le croyais pas, mais je ne voyais pas non plus ce que ça pouvait bien signifier. Les trois vampires de l'Arkansas

assistaient à la scène en silence, suivant cet échange de leur regard froid. Ils n'étaient manifestement pas aussi détendus que leurs homologues de Louisiane.

Il y avait vraiment un truc qui clochait. Mais avec tous ces vampires à l'ouïe super fine partout, impossible de faire le moindre commentaire.

Quinn m'a pris le bras pour franchir le seuil. On s'est alors retrouvés dans un couloir qui semblait faire pratiquement toute la longueur du bâtiment. Une des fidèles vampires de Threadgill se tenait à la porte d'une pièce qui devait faire office de hall de réception.

— Voudriez-vous laisser votre sac ? m'a-t-elle demandé d'un ton sec – manifestement, elle était vexée d'avoir été reléguée au vestiaire.

— Non, merci.

— Puis-je le fouiller ? a-t-elle insisté. Les armes sont interdites dans nos murs.

— Bien sûr que non ! Je n'ai pas d'arme.

— Sookie, est alors intervenu Quinn d'une voix un peu trop douce, du genre de celle que l'on prend quand on est anxieux, tu dois la laisser faire. C'est la procédure habituelle.

Je lui ai lancé un regard noir.

— Tu n'aurais pas pu me le dire ? ai-je rétorqué, cassante.

La vampire s'est emparée de ma pochette d'un air triomphant et l'a retournée sur un plateau. Les quelques objets que j'avais emportés ont cliqueté sur le métal : un poudrier, un rouge à lèvres, un petit tube de colle extraforte, un mouchoir, un billet de dix dollars et un tampon avec applicateur en plastique rigide dans une enveloppe en plastique souple.

Quinn a détourné discrètement les yeux. La vampire, qui avait quitté le monde des vivants bien avant que les femmes ne trimballent ce genre de truc dans leur sac, m'a demandé à quoi ça servait. Elle a simplement hoché la tête quand j'ai achevé mon explication. Elle a tout bien remis en place et m'a rendu ma pochette, avant de nous inviter d'un geste à poursuivre notre chemin. Elle s'était déjà tournée vers les invités qui nous suivaient – un couple de lycanthropes dans la soixantaine – avant même qu'on ait quitté la pièce.

Comme on remontait le couloir, j'ai demandé à Quinn d'une voix étouffée :

— Est-ce qu'on va être encore contrôlés ?

— Je ne crois pas. Je ne vois pas d'autre poste de contrôle.

— Excuse-moi une seconde, je dois me rendre aux toilettes les plus proches.

J'ai essayé de lui faire comprendre, du regard et d'une légère pression de la main que, dans quelques minutes, tout serait rentré

dans l'ordre. Quinn n'était manifestement pas content de moi. Il m'a toutefois sagement attendue devant la porte des toilettes pour dames pendant que je me précipitais dans un des box pour procéder à quelques ajustements. Quand je suis ressortie, j'avais jeté l'enveloppe du tampon dans la petite poubelle des toilettes, et le bandage de l'un de mes poignets avait été refait. Ma pochette pesait un peu plus lourd.

La porte située au bout du couloir s'ouvrait sur une immense salle qui correspondait à l'ancien réfectoire des moines. Bien sûr, les murs de pierre et les piliers de soutènement n'avaient pas bougé, mais le reste du décor avait été quelque peu modifié. Le sol avait été doté d'un parquet digne d'une salle de bal, et une estrade surmontée d'un dais avait été dressée près du buffet, pour les musiciens, tandis que sur une autre étaient disposés les trônes de Leurs Majestés.

Où était la reine ? J'ai balayé la salle du regard et j'ai fini par la repérer. Elle se tenait debout, à côté du roi.

Vêtue d'une robe en soie orange à manches longues, elle était absolument fabuleuse. Peter Threadgill était en smoking et, tout autant que son épouse, impressionnait par sa prestance. Fleur de Jade se tenait derrière lui, son épée sanglée dans le dos, bien qu'elle soit en robe du soir – une robe rouge entièrement brodée de paillettes dans laquelle elle était d'ailleurs absolument affreuse. Armé jusqu'aux dents lui aussi, André était à son poste, derrière la reine. Sigebert et Wybert étaient là également, en faction de part et d'autre d'une porte, qui, je suppose, donnait sur les appartements royaux. Les deux barbares avaient l'air aussi mal à l'aise l'un que l'autre dans leur smoking. On aurait dit des ours en escarpins.

Bill était là aussi. Je l'ai aperçu à l'autre bout de la pièce. A sa vue, j'ai été submergée par une telle bouffée de haine que j'en ai frémi.

— Tu as trop de secrets, s'est plaint Quinn, qui avait suivi mon regard.

— Je serai ravie d'en partager quelques-uns avec toi sous peu, lui ai-je promis, tandis qu'on rejoignait la queue de la file d'invités. Au moment de saluer le couple royal, passe devant moi. Tu détourneras l'attention du roi pendant que je parlerai à la reine, d'accord ? Après ça, je te dirai tout.

On est d'abord arrivés devant maître Cataliades. Il devait tenir le rôle de Premier ministre ou de grand chambellan auprès de Sa Majesté, j'imagine.

— Heureuse de vous revoir, maître Cataliades, ai-je dit d'un ton mondain. J'ai une surprise pour vous.

— Vous allez devoir la garder pour plus tard, a-t-il rétorqué avec une cordialité un peu sèche. La reine est sur le point d'ouvrir le bal avec son époux. Et nous sommes tous impatients de voir le présent

que le roi lui a fait.

J'ai cherché Diantha du regard. En vain.

— Comment va votre nièce ?

— La seule nièce qu'il me reste est auprès de sa mère, m'a-t-il répondu d'un air sombre.

— C'est bien dommage qu'elle ne soit pas là, ce soir...

Il a scruté mon regard. Une lueur d'intérêt s'est tout à coup allumée dans ses prunelles.

— Vraiment ?

— J'ai entendu dire qu'une personne, qui se trouve dans cette pièce en ce moment, s'est arrêtée pour prendre de l'essence sur la route de Bon Temps, mercredi dernier. Une personne qui portait une longue épée dans le dos. Tenez, laissez-moi mettre ça dans votre poche. Je n'en ai plus besoin.

Quand je me suis écartée de lui pour me tourner vers la reine, j'avais une main sur mon poignet blessé. Le bandage avait disparu.

J'ai tendu ma main droite en direction de la reine, qui s'est sentie obligée de la prendre. J'avais misé sur sa bonne éducation, si je la forçais à respecter la coutume propre aux humains de se serrer la main, et j'étais drôlement soulagée qu'elle s'y soit pliée. Quinn était passé de la reine au roi, et je l'ai entendu dire :

— Je suis persuadé que vous vous souvenez de moi, Votre Majesté. Je dirige l'agence qui s'est chargée de l'organisation de votre mariage. Les fleurs étaient-elles à votre goût ?

Quelque peu stupéfait, Peter Threadgill a tourné ses étranges yeux gris vers Quinn. Fleur de Jade, qui suivait les moindres faits et gestes de son bien-aimé souverain, l'a imité.

M'exhortant au calme (il s'agissait d'agir vite, mais avec des gestes fluides et sans à-coups), j'ai fait glisser ce que contenait ma main gauche sur le poignet de Sa Majesté. Elle n'a pas retiré son bras, mais je crois bien qu'elle y a pensé. Elle a jeté un rapide coup d'œil à son bras pour voir ce que je venais de faire et a fermé les yeux avec un discret soupir de soulagement.

— Oui, ma chère, ce fut une visite des plus agréables, a-t-elle alors babillé au hasard. André l'a beaucoup appréciée, tout comme moi, d'ailleurs.

Elle a jeté un regard par-dessus son épaule. André a saisi le message et a incliné la tête vers moi, en hommage à mes présumés talents au lit. J'étais tellement contente de m'en être si bien sortie que je lui ai adressé un sourire radieux. Il a semblé s'en amuser. La reine a alors légèrement levé le bras pour lui faire signe d'approcher. Sa manche a glissé, et le visage poupin d'André s'est illuminé d'un sourire aussi rayonnant que le mien.

Son attention attirée par le mouvement d'André, Fleur de Jade

a suivi son regard. Elle a écarquillé les yeux. Elle était loin de sourire, quant à elle. Bien au contraire : elle semblait folle de rage. Impassible, maître Cataliades gardait les yeux rivés sur l'épée de l'Asiatique.

Quinn a ensuite été congédié par le souverain. Mon tour était venu de présenter mes hommages à Peter Threadgill, roi de l'Arkansas.

— J'ai entendu dire que vous aviez eu des mésaventures dans les marais, hier, m'a-t-il dit d'un ton glacial, mais parfaitement poli.

— Oui, monsieur. Mais tout s'est bien terminé.

— C'est aimable à vous d'être venue. Maintenant que vous avez réglé les affaires de votre cousine, j'imagine que vous retournerez rapidement chez vous.

— Oh, oui ! Aussi vite que possible.

C'était la stricte vérité. J'allais effectivement rentrer au plus vite à Bon Temps... si toutefois je sortais vivante de cette soirée. Or, sur le moment, les chances de m'en tirer ne me paraissaient pas très bonnes. J'avais fait le compte : il y avait dans la salle au moins une vingtaine de vampires affublés du très voyant uniforme tricolore, et à peu près autant de vampires au service de la reine.

Après avoir salué le roi, je me suis éloignée, laissant la place au couple de loups-garous qui était entré après nous. Il me semblait qu'il s'agissait du lieutenant-gouverneur de Louisiane et de sa femme. J'espérais pour eux qu'ils avaient une bonne assurance-vie.

— Alors ? s'est enquis Quinn.

Je l'ai attiré à l'écart, vers l'un des côtés de la pièce, et je l'ai doucement amené à s'adosser au mur pour que je puisse tourner le dos à l'assistance et me protéger des petits curieux assez malins pour lire sur les lèvres.

— Savais-tu que le bracelet de la reine avait disparu ? lui ai-je demandé.

Il a secoué la tête.

— L'un des bracelets que le roi lui avait offerts en cadeau de mariage ? a-t-il demandé, en se baissant pour tromper les éventuels observateurs.

— Oui. Il avait disparu depuis la mort de Hadley.

— Si le roi avait appris que le bracelet avait disparu et s'il avait pu forcer la reine à reconnaître qu'elle l'avait donné à sa maîtresse, il aurait eu de sérieux motifs de divorce.

— Qu'est-ce qu'il y aurait gagné ?

— Qu'est-ce qu'il n'y aurait pas gagné, tu veux dire ! Il s'agit d'une union hiérarchique entre vampires : il n'y a pas plus contraignant. Le contrat de mariage doit faire plus de trente pages.

Je comprenais mieux, maintenant.

Très élégante dans sa robe gris-vert brodée de fleurs argentées,

une vampire a alors levé le bras pour attirer l'attention de l'assistance. Peu à peu, les invités se sont tus.

— Sophie-Anne et Peter sont heureux de vous accueillir à la Fête du printemps, a-t-elle déclaré, d'une voix si chantante et si mélodieuse qu'on aurait voulu l'écouter pendant des heures. Ils vous invitent tous à danser, à boire et à vous restaurer, en espérant que vous passerez une excellente soirée. Pour ouvrir le bal, nos hôtes vont exécuter une valse.

Le roi s'est approché de son épouse, prêt à la prendre dans ses bras et, de sa vibrante voix de vampire, a déclaré :

— Chérie, montrez-leur donc les bracelets.

En réponse, Sophie-Anne a souri à la ronde et levé les mains pour faire glisser ses manches le long de ses bras. Une paire de bracelets identiques a scintillé à ses poignets, les deux énormes diamants brillant de mille feux dans la lumière qui tombait des lustres.

Pendant quelques instants, Peter Threadgill est resté figé. Puis il s'est avancé et a pris la main droite de sa femme dans les siennes. Il a examiné un des bracelets, avant de saisir la main gauche de la reine pour examiner l'autre qui, comme le précédent, a passé ce test silencieux sans encombre.

— Merveilleux, a-t-il conclu – et si ses crocs étaient longs comme le pouce, c'était parce que l'excitation qu'il ressentait à proximité de sa magnifique épouse avait provoqué une réaction bien naturelle chez un vampire, cela va de soi. Vous avez mis les deux.

— Bien sûr, lui a répondu Sophie-Anne. Mon chéri, a-t-elle ajouté avec un sourire à peu près aussi sincère que celui de son suspicieux époux.

Et ils se sont envolés gracieusement sur la piste, quoique la fluidité du mouvement ait été légèrement entravée par la façon un peu brusque, m'a-t-il semblé, dont le roi faisait tourner sa cavalière. La colère aurait-elle pris le dessus ? Il avait manigancé tout ce formidable complot, et voilà que je venais tout gâcher... Enfin, heureusement, il ignorait le rôle que j'avais joué dans cette histoire. Il savait seulement que Sophie-Anne s'était débrouillée pour récupérer son bracelet et sauver la face et qu'il n'avait donc plus aucune raison de mettre à exécution le plan qu'il avait échafaudé. Il allait devoir faire machine arrière... ce qui n'allait probablement pas l'empêcher de trouver, sous peu, un autre moyen de renverser la reine.

Quinn et moi nous sommes repliés vers le buffet dressé près de l'un des piliers sud. Derrière la longue table, les serveurs s'activaient, de longs couteaux à découper à la main pour débiter jambons et rôtis. Toasts et petits-fours attendaient les gourmets. Tout ça était très alléchant, mais j'étais bien trop nerveuse pour seulement songer à manger. Quinn est allé me chercher une bière au bar, et je suis restée

à regarder le couple royal danser, en attendant que le ciel nous tombe sur la tête.

— Ne forment-ils pas un couple charmant ? m'a demandé une femme très distinguée aux cheveux argentés.

J'ai reconnu la lycanthrope qui se trouvait derrière moi dans la queue, à l'entrée.

— Si, si, un couple parfait, ai-je renchéri.

— Je suis Geneviève Trash, m'a-t-elle dit en me tendant la main. Et voici mon mari, David.

— Enchantée de vous connaître. Je m'appelle Sookie Stackhouse, et voici mon ami John Quinn.

Quinn a semblé surpris. Avais-je deviné son prénom ?

Les deux hommes (le tigre et le loup) se sont serré la main pendant que Geneviève et moi admirions toujours les danseurs.

— Votre robe est vraiment ravissante, a repris Geneviève, avec un accent de vérité dans la voix qui ne permettait pas de douter de sa sincérité. Il faut avoir un corps jeune pour mettre en valeur une si jolie toilette.

— J'apprécie le compliment. À vrai dire, la toilette en question met en valeur un peu trop dudit corps pour que je sois tout à fait à l'aise dedans. Alors, merci de vos encouragements. Je me sens déjà mieux.

— En tout cas, je sais qu'elle plaît beaucoup à votre ami. Tout autant qu'à ce jeune homme, là-bas...

J'ai regardé dans la direction qu'elle m'indiquait d'un discret signe de tête. Bill. Il avait fière allure dans son beau smoking. Mais le seul fait d'être dans la même pièce que lui suffisait à réveiller la douleur tapie en moi.

J'ai préféré changer de sujet.

— Votre mari est le lieutenant-gouverneur de Louisiane, je crois ?

— Absolument.

— Et qu'est-ce que ça fait d'être la femme du lieutenant-gouverneur ?

Elle m'a alors raconté tout un tas d'anecdotes à propos de gens qu'elle avait rencontrés au cours de l'ascension de son mari dans la vie politique.

— Et que fait votre ami ? m'a-t-elle alors demandé, avec ce vif intérêt qui avait dû être bien utile à son époux pour gravir les échelons.

— Il est organisateur d'événements, lui ai-je répondu, après une seconde d'hésitation.

— Oh ! C'est passionnant ! Et vous-même ? Vous travaillez ?

— Oui, madame. Je suis serveuse.

Un peu déstabilisant pour la femme d'un homme politique, peut-être. Mais elle m'a adressé un large sourire.

— Vous êtes la première que je rencontre, m'a-t-elle avoué gaïement.

— Et vous êtes la première femme de lieutenant-gouverneur que je rencontre.

Ça nous a fait rire. Maintenant que j'avais discuté avec elle, elle m'était devenue sympathique, et je me sentais une responsabilité envers elle. Pendant ce temps, Quinn et David bavardaient gentiment de leur côté. Ils parlaient pêche, je crois.

Je me suis jetée à l'eau.

— Madame Trash, je sais que vous êtes une lycanthrope et donc une dure à cuire, mais laissez-moi vous donner un petit conseil.

Elle m'a regardée avec perplexité.

— Ce conseil vaut de l'or, madame, ai-je insisté.

Elle a haussé les sourcils.

— D'accord, a-t-elle acquiescé avec circonspection. Je vous écoute.

— Il va se passer quelque chose de pas très joli, d'ici peu de temps. Quelque chose de si moche que beaucoup de gens présents ce soir pourraient y laisser la vie. Cela dit, vous pouvez rester et vous amuser jusqu'à ce que ça se produise. Et vous vous demanderez alors pourquoi vous ne m'avez pas écoutée. Vous pouvez aussi partir maintenant, en prétendant que vous vous sentez mal et, par la même occasion, vous épargner bien des malheurs.

Elle me dévisageait intensément. Je pouvais l'entendre se demander intérieurement si elle devait me prendre au sérieux. Je n'avais pas l'air d'une excentrique, ni d'une folle. Je ressemblais plutôt à une jolie jeune femme on ne peut plus normale, flanquée d'un sacré beau cavalier.

— Tenteriez-vous de me faire peur ? s'est-elle alarmée.

— Non, madame. J'essaie seulement de sauver votre peau.

— Nous allons d'abord danser un peu, a-t-elle finalement décrété, sa décision prise. David, mon cœur, allons faire un petit tour de piste, puis nous nous excuserons, veux-tu ? Je sens arriver la plus épouvantable migraine qui se puisse imaginer.

David a obligeamment interrompu sa conversation avec Quinn pour entraîner sa femme sur le parquet ciré, où tous deux se sont mis à valser aux côtés du couple royal.

J'ai commencé à souffler un peu et... à me relâcher. Mais un seul regard de Quinn a suffi pour que je me redresse.

— J'adore cette robe, m'a-t-il dit avec emphase. Tu dances ?

— Tu sais valser ?

— Oui, m'dame.

Il ne m'a pas retourné la question. En fait, ça faisait déjà un moment que j'étudiais attentivement les pas de la reine. J'aime danser – je ne sais pas chanter, mais je raffole de la danse. Je me suis dit que je devrais bien arriver à valser, même si je n'avais jamais essayé.

C'était génial d'être dans les bras de Quinn, de tourner avec lui sur la piste avec une telle aisance, une telle grâce. Pendant un moment, j'en ai tout oublié. Je me suis juste contentée de le regarder, avec, au fond de moi, cette émotion que ressentent toutes les filles qui dansent avec l'élue – celui avec lequel elles espèrent bien, tôt ou tard, faire l'amour. Le simple contact des doigts de Quinn dans mon dos dénudé me mettait au supplice. Je brûlais d'impatience.

Apparemment, on était sur la même longueur d'onde.

— Tôt ou tard, m'a-t-il dit à ce moment-là, on va se retrouver tous les deux dans une chambre, sans téléphone, avec un lit et une porte qui ferme à clé.

Je lui ai souri, tout en repérant du coin de l'œil les Trash qui se faufilaient vers la sortie. J'espérais qu'on leur avait avancé leur voiture. Telle a été ma dernière pensée cohérente, parce que, après ça, je n'ai plus eu le temps de réfléchir du tout.

J'ai vu une tête passer derrière l'épaule de Quinn. Elle volait trop vite pour que j'aie le temps de mettre un nom dessus, mais le visage m'a paru familier. Une giclée de sang faisait une sorte de voie lactée rouge dans son sillage.

J'ai émis un drôle de bruit. Ce n'était ni un cri ni un hoquet de stupeur, plutôt un truc comme « Hiiirk ! ».

Les musiciens continuaient à jouer, mais Quinn s'est arrêté net. Il a balayé les alentours du regard pour essayer d'analyser la situation et voir quelle stratégie adopter pour nous sortir de là. J'avais cru ne pas prendre de risques en m'accordant une petite danse, mais je regrettais maintenant qu'on ne soit pas partis avec le couple de lycanthropes. Quinn a commencé à m'attirer vers le côté de la salle.

— Dos au mur, m'a-t-il ordonné.

J'ai hoché la tête : de cette façon, on pourrait voir d'où venait le danger. Mais quelqu'un nous a heurtés de plein fouet, et on a été séparés.

Ça criait de partout, ça bougeait dans tous les sens. Les cris provenaient des lycanthropes et autres Cess qui avaient été invités à la soirée, et le remue-ménage était essentiellement le fait des vampires qui cherchaient leurs alliés dans la panique générale. C'est à ce moment-là que l'horrible uniforme des partisans du roi a révélé son utilité : identifier immédiatement ceux qui étaient du côté de Peter Threadgill devenait d'une simplicité enfantine. Évidemment, pour qui n'aimait ni le roi ni ses sbires, ça faisait aussi d'eux des cibles rêvées.

Un long vampire noir tout mince avec des dreadlocks brandissait un cimeterre dont la lame incurvée était couverte de sang : c'était sans nul doute le coupeur de tête. Il portait l'affreux costume tricolore. C'était donc quelqu'un que je préférais éviter. Si j'avais quelques alliés dans la place, ce n'étaient certainement pas les vampires qui étaient au service de Peter Threadgill. Je m'étais planquée derrière un des piliers, à l'extrémité ouest de l'ancien réfectoire, et j'essayais de trouver le plus sûr chemin vers la sortie quand mon pied a buté sur quelque chose qui a remué. J'ai baissé les yeux et découvert... la tête de Wybert. Pendant un quart de seconde, j'ai cru qu'il allait parler ou bouger les yeux. Mais, quelle que soit l'espèce à laquelle on appartient, c'est assez radical, comme méthode, la décapitation.

J'ai laissé échapper un petit gémissement plaintif. Puis je me suis dit que je ferais mieux de me ressaisir vite fait si je n'avais pas envie de finir comme Wybert.

La bagarre avait éclaté dans tous les coins de la salle. Je n'avais pas vu l'incident déclencheur, mais, probablement sous quelque fumeux prétexte, le vampire noir avait attaqué Wybert et lui avait tranché la tête. Dans la mesure où Wybert était un des gardes du corps de la reine de Louisiane et où Dreadlocks était au service du roi de l'Arkansas, cette décapitation constituait une sorte de déclaration de guerre.

André et Sophie-Anne se tenaient dos à dos, au milieu de la piste de danse. André tenait un pistolet dans une main et une dague dans l'autre. La reine s'était emparée d'un des couteaux à découper du buffet. Ils étaient cernés de costumes blancs formant un cercle infrangible : quand l'un d'eux tombait, un autre prenait sa place. Sigebert, quant à lui, avait grimpé sur l'estrade des musiciens et était lui aussi assiégé. L'orchestre, composé pour partie de changelings et pour partie de vampires, s'était divisé en deux clans, suivant la race de chacun. Certains se lançaient dans la bataille, tandis que les autres prenaient leurs jambes à leur cou. Ceux qui essayaient de ficher le camp de cet enfer bloquaient la porte qui donnait sur le long couloir, provoquant un infranchissable embouteillage.

Le roi subissait les attaques de mes trois amis : Rasul, Chester et Mélanie. J'ai regardé derrière lui, persuadée de trouver Fleur de Jade à son poste. Mais la fine lame asiatique avait déjà ses propres problèmes à régler. J'ai été ravie de constater que maître Cataliades faisait de son mieux pour... eh bien, il semblait faire tout son possible pour essayer de l'atteindre. Mais elle paraît toutes ses tentatives avec sa longue épée – l'épée qui avait sectionné Magnolia en deux –, et aucun des deux combattants ne paraissait prêt à renoncer avant longtemps.

Soudain, j'ai été projetée au sol, si violemment que j'en ai eu le souffle coupé. Je me suis débattue avec, pour tout résultat, de me retrouver les deux mains immobilisées. J'étais littéralement écrasée sous un grand corps lourd.

— Je te tiens ! m'a dit Eric.

— Bon sang ! Mais qu'est-ce que tu crois être en train de faire, là ?

— Je te protège.

Exalté par l'excitation du combat, il souriait de toutes ses dents, et ses beaux yeux bleus étincelaient comme des saphirs. Éric adorait se battre.

— Je ne vois personne en train de m'attaquer, lui ai-je fait remarquer. Et j'ai l'impression que la reine a autrement besoin de toi que moi. Mais j'apprécie le geste.

Emporté par son élan, Éric m'a embrassée – un long et profond baiser –, puis il a ramassé la tête de Wybert.

— Je roule pour les vampires de Louisiane ! s'est-il exclamé joyeusement, avant de balancer ce truc répugnant avec une telle précision et une telle force qu'il a littéralement arraché à Dreadlocks son épée des mains.

D'un gigantesque bond, Éric s'est jeté sur le vampire noir et a abattu l'épée sur son propriétaire avec une violence fatale. Poussant alors un cri de guerre qui n'avait pas dû résonner sur cette terre depuis plus de mille ans, Éric a attaqué le cercle blanc qui emprisonnait la reine et André.

Un changeling qui tentait de trouver une autre issue que la sortie principale m'a bousculée si violemment qu'il a réussi à me déloger de ma position relativement sûre. Et puis, il y a soudain eu trop de gens entre le pilier et moi pour que je puisse y retourner. Impossible de faire demi-tour. Enfer et damnation ! J'ai aperçu alors la porte que les frères Bert avaient gardée. Elle se trouvait de l'autre côté de la salle, mais c'était la seule voie encore libre. Tout chemin qui permettait de sortir de là étant le bon chemin, j'ai commencé à raser les murs pour l'atteindre.

Brusquement, un des uniformes blancs a surgi devant moi.

— Stop ! a-t-il braillé.

C'était un jeune vampire, ça se voyait. Tous les indices y étaient. Ce vampire-là avait connu les agréments de la vie moderne : ses dents parfaitement droites avaient été redressées par un appareil dentaire, et il était grand et doté d'une robuste constitution, résultat des apports d'une alimentation équilibrée.

— Regarde ! lui ai-je lancé, en repoussant un côté de mon décolleté.

Dieu merci, il a obéi, et j'en ai profité pour lui flanquer un coup

dans les valseuses, si fort que j'ai bien cru qu'elles allaient lui ressortir par la bouche. C'est le genre de truc qui vous met un homme par terre, ça, surnaturel ou pas. Ce type-là n'a pas fait exception à la règle. Je l'ai contourné en vitesse pour rejoindre le mur est, là où se trouvait la fameuse porte.

Il ne me restait plus qu'environ un mètre à parcourir quand une main s'est refermée sur ma cheville, me faisant perdre l'équilibre. J'ai glissé sur un truc visqueux et je me suis retrouvée à genoux dans une mare de sang. Du sang de vampire, ça se voyait à la couleur.

— Chienne ! a craché Fleur de Jade. Traînée !

Elle a commencé à me tirer à elle comme on tire sur une corde : une main après l'autre. Elle ne pouvait pas se lever pour me couper en deux comme elle l'avait fait avec Magnolia parce qu'elle n'avait plus qu'une jambe. J'ai failli vomir quand j'ai vu ça, mais je me suis rapidement sentie plus préoccupée par la façon dont je pourrais bien lui échapper que par sa condition d'unijambiste. J'ai essayé de freiner ma progression vers ses longs crocs acérés, tentant de trouver un point d'appui pour faire levier avec mes genoux, mais en vain.

Finalement, j'ai projeté la main en avant et j'ai réussi à me cramponner au chambranle de la porte. J'ai tiré en sens inverse, encore et encore. J'y ai mis toutes mes forces. Mais j'avais beau lutter, impossible de me libérer. Je sentais même l'emprise de la maudite Asiatique se resserrer, ses doigts s'enfonçant dans ma chair pour me broyer. Si ça continuait, elle allait me briser les os et je ne pourrais plus marcher.

De mon pied libre, je lui ai alors balancé des coups en pleine tête, encore et encore. Elle saignait du nez, elle avait les lèvres éclatées, mais elle ne lâchait pas prise. Je ne pense pas qu'elle ait même senti quoi que ce soit.

C'est alors que Bill s'est littéralement jeté sur elle, avec une telle force qu'il aurait pu lui briser la colonne vertébrale. La main qui me broyait la cheville s'est un peu desserrée. Je me suis libérée d'un dernier coup de pied et me suis relevée tant bien que mal, pendant que Bill brandissait au-dessus de Fleur de Jade un couteau très semblable à celui que j'avais vu dans la main de la reine. Il l'a abattu sur le cou de sa rivale, une fois, deux fois, trois fois. Puis la tête a roulé, et il m'a regardée.

Il ne m'a rien dit. Il m'a juste adressé un long regard noir, avant de se redresser et de s'éloigner. Bon sang ! J'avais intérêt à fichir le camp d'ici, moi ! Et tout de suite !

Les appartements de la reine étaient plongés dans l'obscurité. Oh oh ! Mauvais signe, ça. Qui pouvait savoir ce qui se cachait, tapi dans le noir ?

Il devait forcément y avoir une sortie quelque part. La reine ne

se serait pas laissé coincer comme ça. Elle avait forcément prévu une issue. Et si je me souvenais bien de l'orientation du bâtiment, il me fallait simplement marcher droit devant moi pour l'atteindre.

J'ai pris mon courage à deux mains et je me suis mise en route. J'ai traversé une première pièce – un salon, apparemment – avant de me retrouver dans ce qui devait être la chambre de la reine. L'ombre d'un mouvement furtif a immédiatement réactivé mon signal d'alarme. Une bouffée de terreur s'est emparée de moi, et j'ai cherché l'interrupteur à tâtons. Quand je l'ai actionné, j'ai découvert que j'étais dans la même pièce que Peter Threadgill, lequel se trouvait face à André. Un lit les séparait, et sur ce lit était couchée la reine. Elle était grièvement blessée. André n'avait pas sa dague, mais, après tout, Peter Threadgill non plus. Cependant, André avait un pistolet, et quand j'ai allumé la lumière, il a tiré sur le roi. Deux fois.

Il y avait une porte de l'autre côté du corps de Peter Threadgill. Elle devait donner sur le parc, j'en étais sûre. J'ai commencé à me faufiler à travers la pièce, le dos au mur. Personne ne semblait faire attention à moi.

— André, si tu le tues, je vais devoir payer une amende colossale, lui a calmement fait observer la reine.

Elle se tenait le flanc, et sa belle robe orange était toute mouillée. Une large tache de sang la maculait.

— Cela n'en vaudrait-il pas la peine ?

La reine a observé un long silence songeur. Pendant ce temps, j'ai bien dû ouvrir au moins six verrous.

— Tout bien considéré, si, a-t-elle finalement répondu. Après tout, il n'y a pas que l'argent dans la vie.

— Oh ! Parfait, s'est joyeusement exclamé André en levant son pistolet.

Il avait également un pieu dans l'autre main. Je ne me suis pas attardée pour assister à l'exécution.

J'ai entrepris de traverser la pelouse avec mes hauts talons. Si stupéfiant que ça puisse paraître, mes sandales de bal étaient intactes. En fait, elles étaient même en bien meilleur état que ma cheville, que Fleur de Jade avait salement esquinquée. Je n'avais pas fait dix pas que je boitais déjà.

— Attention au lion ! m'a crié la reine.

Je me suis retournée. André sortait du bâtiment, la reine blessée dans ses bras. Je me suis demandé de quel côté se trouvait le fauve.

Pas la peine de chercher : il était juste devant moi ! Il n'y avait pas une seconde, la voie était libre, et voilà maintenant qu'un lion me barrait la route ! Les lumières extérieures avaient été éteintes et, à la lueur du clair de lune, la bête était si belle et si terrifiante que j'en ai

eu le souffle coupé.

Elle a rugi faiblement. Un son grave, sourd et guttural.

— Va-t'en !

Je n'avais absolument rien pour combattre un lion et j'étais à bout de forces.

— Va-t'en, ai-je lamentablement répété, un soupçon d'hystérie dans la voix. Fiche le camp d'ici !

Le fauve est allé se cacher dans les buissons.

Euh... c'était une réaction typique, chez un lion, ça ? Ça m'aurait étonnée. Mais peut-être avait-il senti le tigre arriver : une ou deux secondes plus tard, Quinn est apparu, tel quelque animal fabuleux surgi d'un rêve. Il est venu frotter sa grosse tête contre ma hanche, et c'est côte à côte que nous nous sommes dirigés vers le mur d'enceinte. André a délicatement déposé Sa Majesté à terre, puis, d'un bond prodigieux, s'est juché au sommet du mur avec une déconcertante facilité. Pour sa vénérée souveraine, il a écarté les barbelés, les mains à peine protégées par sa veste déchirée. Puis il est redescendu et, avec mille précautions, a soulevé la blessée. C'est ainsi chargé qu'il a pris son élan pour sauter par-dessus le mur.

— Je ne peux pas faire ça, moi, ai-je grommelé (même moi, je me suis trouvée grincheuse). Est-ce que je peux monter sur ton dos ? J'enlèverai mes talons.

Quinn s'est approché du mur, pendant que j'enfilais mes chaussures par la bride, comme des bracelets, pour les porter à mon bras. Je craignais certes de faire mal au tigre en lui imposant un tel fardeau, mais je voulais aussi sortir de là à tout prix. Alors, je me suis perchée sur le dos du fauve et j'ai finalement réussi à me hisser au sommet du mur. Quand j'ai regardé de l'autre côté, le trottoir m'a semblé un peu loin. Très loin, même.

Mais après tout ce que j'avais dû affronter au cours de la soirée, je n'allais quand même pas me laisser abattre par quelques malheureux mètres à sauter. Je me suis pourtant assise sur le mur et, pendant un bon moment, je suis restée là, paralysée, absolument incapable de bouger, sans cesser de me répéter que j'étais la dernière des idiots. Puis je me suis retournée d'un coup de reins pour me retrouver sur le ventre et je me suis laissée glisser aussi loin que possible à bout de bras.

Enfin, j'ai crié : « Un, deux, trois ! » et j'ai tout lâché.

Pendant quelques minutes, je suis demeurée allongée, immobile, à moitié sonnée, les seins à l'air, les cheveux dans les yeux, mes chaussures au bras, avec un superbe tigre du Bengale en train de me lécher la joue (Quinn avait franchi le mur d'enceinte sans aucune difficulté, bien sûr).

— Vu qu'on va rentrer à pied, je me demande s'il vaut mieux

que tu gardes ta forme de tigre ou que tu redeviennes humain, sachant que tu seras à poil, ai-je dit au tigre. Dans un cas comme dans l'autre, tu vas attirer l'attention. Si tu veux mon avis, tu risques de te faire plus facilement tirer dessus en restant un tigre.

— La question ne se pose pas, a décrété une voix.

André se tenait au-dessus de moi.

— J'ai pu récupérer la limousine royale, a-t-il enchaîné, et nous pouvons vous emmener où vous le souhaitez.

— C'est drôlement sympa de votre part, ai-je répondu, pendant que Quinn reprenait forme humaine.

— Sa Majesté se sent redevable, m'a expliqué André.

— Je ne vois pas de quoi. Après tout, même si je n'avais pas retrouvé le bracelet, le roi aurait...

— Déclenché les hostilités, a reconnu André en me tendant la main pour m'aider à me relever.

Il s'est alors penché et, d'un geste distrait, a recouvert mes seins des étroites bandes de mousseline bleu-vert qui me tenaient lieu de bustier.

— Mais il aurait accusé la reine de ne pas avoir respecté la clause du contrat qui stipule que tous les présents offerts à l'autre, étant des gages du mariage, doivent être précieusement conservés et révéérés comme tels. Il aurait attaqué la reine en justice, et elle aurait pratiquement tout perdu. Elle aurait été déshonorée. Il était prêt à agir d'une façon ou d'une autre, mais quand la reine a montré qu'elle portait le second bracelet, il a été obligé d'opter pour la violence. Ra Shawn a mis le feu aux poudres en décapitant Wybert parce qu'il l'avait bousculé.

Dreadlocks devait s'appeler Ra Shawn, en fin de compte.

Franchement, je n'avais pas tout compris. Mais j'étais sûre que Quinn pourrait tout m'expliquer lorsque j'aurais un peu plus de neurones disponibles à consacrer à ce genre d'information.

— Il a été tellement déçu quand il a vu qu'elle avait le bracelet ! s'est exclamé André, aux anges. Et il a eu beau vérifier, c'était bien le bon !

Il m'a aidée à monter dans la limousine.

— Où était-il, finalement ? m'a demandé la reine d'une voix faible.

Elle était allongée sur une des banquettes. Elle ne saignait plus, et seule la façon dont elle pinçait les lèvres laissait deviner à quel point elle souffrait.

— Dans la boîte de café qui paraissait n'avoir jamais été entamée. Hadley était vraiment adroite de ses mains. Elle l'avait ouverte très soigneusement, avait glissé le bracelet dedans et avait refermé le couvercle avec de la colle.

Il y aurait eu encore plein d'autres trucs à lui raconter – sur maître Cataliades, Magnolia et Fleur de Jade, notamment –, mais j'étais tout bonnement trop épuisée pour jouer les services de renseignements.

— Comment avez-vous réussi à tromper le service de contrôle ? s'est-elle étonnée. Je suis persuadée que cette mesure de fouille systématique avait été expressément imposée pour trouver le bracelet.

— Je le portais sous mon bandage. Comme le diamant dépassait, j'avais été obligée de le faire sauter et je l'avais introduit dans l'applicateur de mon tampon. La vampire qui pratiquait la fouille n'a pas pensé à ôter l'emballage. Et puis, de toute façon, elle ne savait pas exactement à quoi un tampon était censé ressembler. Normal, quand ça fait des siècles qu'on n'a pas eu ses règles.

— Mais quand vous me l'avez donné, le bracelet était intact...

— Oh ! Une fois ma pochette fouillée, je suis allée m'enfermer dans les toilettes. J'avais un petit tube de colle extraforte dans mon sac.

Pendant un instant, la reine a semblé ne plus savoir quoi dire.

— Merci, a-t-elle finalement soufflé.

En tenue d'Adam, Quinn était monté à l'arrière avec nous, et je me suis blottie contre lui. André s'est installé au volant, et la limousine s'est éloignée.

Quand André nous a déposés dans la cour de l'immeuble, Amélia était assise sur une de ses chaises de jardin, un verre de vin à la main. En nous voyant descendre de voiture, Quinn et moi, elle a posé son verre par terre avec précaution et nous a examinés des pieds à la tête.

— Bon. D'accord. Euh... on réagit comment, dans ces cas-là ? a-t-elle finalement lâché.

Le luxueux véhicule est ressorti sans bruit – André emmenait la reine vers quelque mystérieux refuge où elle serait en sécurité. Je ne lui avais pas demandé où. Je ne voulais pas le savoir.

— Je vous raconterai tout demain, ai-je promis à Amélia. Le camion de déménagement arrivera dans l'après-midi, et la reine m'a assuré qu'une équipe serait là pour s'occuper du chargement et du transport. Il faut que je rentre à Bon Temps.

— Il y a tant de trucs que ça qui vous attendent, là-bas ? s'est étonnée Amélia, alors que Quinn et moi gravissions péniblement les marches.

— Eh bien, je dois aller à tout un tas de mariages. Et puis, il faut bien que je retourne travailler.

— Vous n'auriez pas une chambre d'amis qui ne sert à rien, par hasard ?

Je me suis arrêtée au milieu de l'escalier.

— Ça se pourrait. Pourquoi ? Vous en auriez besoin ?

C'était difficile à dire, dans la pénombre, mais Amélia m'a paru un peu mal à l'aise, tout à coup.

— Eh bien, j'ai voulu tenter quelque chose de nouveau sur Bob, et... ça ne s'est pas tout à fait passé comme prévu.

— Où est-il ? À l'hôpital ?

— Non, non. Il est juste là.

Elle me montrait du doigt un nain de jardin.

— C'est une blague, j'espère ?

— Oui, c'est une blague. Voici Bob.

Elle s'est penchée pour prendre dans ses bras un gros chat noir à poitrail blanc qui s'était niché dans une jardinière vide. Je ne l'avais même pas vu.

— Est-ce qu'il n'est pas mignon ? a-t-elle ronronné.

— Un amour. Eh bien, emmenez-le. Ça tombe bien, j'ai toujours adoré les chats.

— Heureux de te l'entendre dire, bébé, est alors intervenu Quinn. J'étais justement trop fatigué pour reprendre complètement forme humaine.

Pour la première fois, je l'ai vraiment regardé.

Il avait une queue.

— Alors là, tu dors sur le tapis ! me suis-je exclamée.

— Oh ! Bébé !

— Je suis sérieuse. Demain, tu seras redevenu un homme normal, non ?

— Bien sûr. Mais je me suis transformé trop souvent, ces derniers temps. J'ai juste besoin d'un peu de repos.

— On se voit demain, Sookie, a alors lancé Amélia, avant de rentrer chez elle. J'ai hâte de connaître Bon Temps !

— C'est fou ce qu'on va s'amuser, ai-je soupiré en montant à pas lourds le reste de l'escalier, bien contente d'avoir pensé à garder la clé de l'appartement sur moi, cachée dans mes sous-vêtements.

Quinn était trop épuisé pour s'intéresser aux manœuvres de récupération de ladite clé. J'ai laissé retomber ma robe et j'ai déverrouillé la porte d'entrée.

— Ouais, ça va être génial, ai-je marmonné en sentant la fatigue me tomber dessus comme une chape de plomb.

J'avais déjà pris ma douche et Quinn prenait la sienne quand j'ai entendu des coups hésitants frappés à la porte. Je suis allée ouvrir à contrecœur.

Toute pâleur cadavérique mise à part, Bill avait plutôt bonne mine pour quelqu'un qui venait quand même de participer à une bataille quelque peu sanglante. Il ne remettrait jamais ce smoking, mais il ne saignait pas, et quelles qu'elles aient été, ses blessures – s'il

en avait reçu – s'étaient déjà refermées.

— Il faut que je te parle.

Sa voix était si calme, si faible qu'au lieu de le flanquer à la porte, je suis sortie dans le couloir pour aller m'asseoir sur le balcon. Il est venu s'installer à côté de moi.

— Il faut que tu me laisses te le dire au moins une fois : je t'aimais. Je t'aime toujours.

Je levais déjà la main.

— Non, a-t-il protesté, laisse-moi finir. C'est la reine qui m'a envoyé à Bon Temps, c'est vrai. Mais quand je t'ai rencontrée... quand j'ai appris à te connaître... je t'ai vraiment... vraiment aimée.

Combien de temps après qu'il m'avait mise dans son lit ce prétendu amour avait-il subitement jailli ? Et comment pouvais-je le croire, alors qu'il m'avait toujours si habilement menti ?

— J'ai risqué ma vie pour toi, lui ai-je rappelé, mes mots sortant de ma bouche avec un débit de mitraillette. Pour toi, j'ai donné à Eric un empire éternel sur moi, quand j'ai pris son sang. J'ai tué pour toi... Et pour moi, c'est quelque chose de grave, même si c'est monnaie courante, pour un vampire. Je ne sais pas si je pourrai jamais te pardonner.

Je me suis levée, lentement, péniblement et, à mon grand soulagement, Bill n'a pas fait l'erreur d'essayer de m'aider.

— Tu m'as sans doute sauvé la vie, ce soir, ai-je reconnu en baissant les yeux vers lui. Et je t'en remercie. Mais ne reviens plus jamais *Chez Merlotte*, ne rôde plus autour de chez moi et ne fais plus rien pour moi. Je ne veux plus te revoir.

— Mais je t'aime, a-t-il répété avec l'obstination d'un gamin de cinq ans, comme si c'était une vérité si indéniable, si stupéfiante que je ne pouvais que le croire.

Certes, je l'avais cru. Et regardez où ça m'avait menée !

— Ces mots n'ont rien d'une formule magique, Bill. Ils ne vont pas t'ouvrir mon cœur.

Bill avait plus de cent trente ans, mais à ce moment-là, je me sentais aussi vieille que lui et largement de taille à rivaliser avec lui. Je me suis traînée à l'intérieur, j'ai fermé la porte derrière moi, j'ai mis le verrou et je me suis dirigée vers la chambre.

Quinn était en train de se sécher. Il s'est retourné pour me présenter ses fesses musclées.

— Plus de fourrure, m'a-t-il fait remarquer. J'ai le droit de partager le lit ?

— Oui, ai-je murmuré en rampant sous les couvertures.

Il s'est couché de l'autre côté. En moins de trente secondes, il dormait. Au bout de deux ou trois minutes, je me suis rapprochée de lui pour poser la tête sur sa poitrine.

Et j'ai écouté les battements de son cœur.

— Alors, c'était quoi, cette histoire avec Fleur de Jade ? m'a demandé Amélia, le lendemain.

Everett conduisait le camion de déménagement, et Amélia et moi le suivions dans la petite voiture de la sorcière. Quand je m'étais réveillée, Quinn était déjà parti. Il m'avait laissé un mot me disant qu'il m'appellerait dès qu'il aurait trouvé quelqu'un pour remplacer Jake Purifoy et qu'il aurait bouclé son prochain projet – un rite d'ascension qui devait se dérouler à Huntsville, dans l'Alabama, précisait-il, quoique je n'aie absolument aucune idée de ce que ça pouvait bien être. Il terminait son message par un commentaire très personnel au sujet de ma robe de soirée, que je préfère ne pas répéter ici.

Je n'avais pas fini de m'habiller qu'Amélia avait déjà fait son sac. Everett avait pris la tête de l'équipe de déménageurs, deux gros costauds qui avaient chargé dans le camion les cartons que je voulais emporter à Bon Temps. De retour à La Nouvelle-Orléans, Everett donnerait tout le mobilier que j'avais laissé à Emmaüs. Je lui avais bien proposé de le prendre, mais il avait examiné en silence ces superbes meubles anciens pur toc et m'avait poliment répondu que ce n'était pas son style. J'avais balancé mon sac de voyage dans la voiture d'Amélia, et vogue la galère ! À l'arrière, Bob le chat dormait sagement dans sa cage confortablement bordée de serviettes de toilette et dûment pourvue d'une gamelle remplie de nourriture, d'un côté, et d'une écuelle d'eau claire, de l'autre. Sa litière était posée par terre, entre les deux banquettes.

— Ma conseillère a découvert ce que j'ai fait, m'a annoncé Amélia, accablée. Elle n'est pas du tout, du tout contente de moi.

Le contraire m'aurait étonnée, mais ça n'aurait pas été très sympa de ma part de le lui dire, surtout après tout ce qu'elle avait fait pour moi.

— Bob est quand même en train de gâcher un peu sa vie, non ? lui ai-je néanmoins fait remarquer, avec autant de diplomatie que

possible.

— Eh bien, oui, c'est vrai. Mais imagine l'expérience qu'il est en train de vivre ! a-t-elle argué du ton de qui est bien résolu à prendre les choses du bon côté. Je lui revaudrai ça. Un jour. D'une façon ou d'une autre.

On était passées spontanément au tutoiement. Voir un mec à poil, en pleine ville, la nuit, avec une queue de tigre, ça crée des liens.

— Je suis prête à parier que tu sauras lui redonner forme humaine très bientôt, ai-je affirmé en m'efforçant d'avoir l'air confiante. Il y a quelques sorcières très sympas à Shreveport qui pourraient peut-être t'aider.

Encore faudrait-il qu'Amélia réussisse à dépasser ses préjugés contre les Wiccans.

— Génial ! s'est-elle exclamée, manifestement rassérénée. En attendant, raconte-moi donc en détail ce qui s'est passé hier soir.

Comme ça devait déjà avoir fait le tour des vampires et des Cess, je pouvais bien lui répondre, non ? Je ne me suis pas fait prier.

— Mais comment Cataliades a-t-il su que c'était Fleur de Jade qui avait tué Magnolia ? a demandé Amélia.

— Euh... c'est moi qui le lui ai dit, lui ai-je avoué.

— Comment tu savais ça ?

— Quand les Pelt m'ont assuré qu'ils n'avaient engagé personne pour surveiller ma maison, je me suis dit que l'assassin ne pouvait être qu'un sbire de Peter Threadgill envoyé pour m'empêcher de recevoir le message de Cataliades dans les temps. Threadgill savait, depuis le début, que la reine avait perdu le bracelet et que c'était Hadley qui l'avait. Peut-être qu'il avait des agents à sa solde infiltrés dans l'entourage de la reine, ou peut-être que l'une des personnes qui en font partie a laissé échapper l'info sans le vouloir. Quelqu'un comme Wybert, par exemple. Ça ne devait pas être bien sorcier de faire espionner les deux sœurs mi-humaines, mi-démons qui servaient de messagères à la reine. Quand l'une d'elles est venue m'apporter le message de la reine, Fleur de Jade l'a suivie et l'a tuée. La méthode a été plutôt radicale, et le coup porté, d'une rare violence. Mais quand j'ai vu l'épée de Fleur de Jade et la façon dont elle la maniait – avec une telle rapidité qu'elle fouettait l'air sans qu'on la voie bouger –, je me suis dit que ça faisait d'elle une candidate idéale pour le rôle d'assassin. En plus, la reine avait dit que si André restait à La Nouvelle-Orléans, tout le monde croirait qu'elle y était aussi... L'inverse devait être vrai, non ? Si Threadgill était à La Nouvelle-Orléans, tout le monde devait supposer que Fleur de Jade y était aussi. Mais en réalité, elle rôdait dans les bois, autour de chez moi...

Cette seule idée m'a donné des frissons.

— Quand j'ai passé ces coups de fil aux stations-service, ai-je

poursuivi, j'en ai eu la certitude. J'ai parlé à un type qui se rappelait parfaitement avoir vu Fleur de Jade ce mercredi-là.

— Mais pourquoi Hadley a-t-elle piqué le bracelet ?

— Par jalousie, je suppose. Et pour mettre la reine en fâcheuse posture. Je ne crois pas qu'elle ait bien mesuré la portée de son geste, et quand elle s'en est rendu compte, il était trop tard. Le roi avait déjà tout manigancé. Fleur de Jade a été envoyée pour espionner Hadley pendant quelque temps et, lorsque l'occasion s'est présentée, elle a tué Jake Purifoy en espérant que ma cousine serait accusée à sa place. Tout ce qui pourrait compromettre Hadley jetterait forcément le discrédit sur la reine. Ils ne pouvaient pas prévoir que Hadley allait vampiriser Jake.

— Et lui, qu'est-ce qu'il va devenir, maintenant ? Je l'aimais bien, moi, ce type. Il était sympa.

— Il le restera peut-être. C'est juste devenu un mec sympa aux dents longues avec un goût prononcé pour l'hémoglobine...

— Je ne suis pas persuadée que ça existe.

— Certains jours, moi non plus.

On a roulé un long moment en silence.

— Allez, parle-moi de Bon Temps, m'a soudain lancé Amélia.

J'ai commencé à lui décrire la ville et le bar où je travaillais, puis j'ai évoqué l'enterrement de vie de jeune fille auquel j'avais été invitée et le double mariage qui se profilait à l'horizon.

— Bien, bien... Je sais que je t'ai un peu forcé la main pour venir chez toi, a-t-elle dit à brûle-pourpoint. Mais... ça ne te gêne pas ? Enfin, je veux dire, vraiment pas ?

— Non, lui ai-je répondu, avec une spontanéité qui m'a étonnée moi-même. Ça sera chouette d'avoir un peu de compagnie... pour un temps, ai-je quand même ajouté, par précaution. Qui va s'occuper de ton immeuble à La Nouvelle-Orléans, pendant que tu seras partie ?

— Everett a dit que ça ne lui déplairait pas de s'installer dans l'appartement du haut, parce qu'il commence à avoir un peu de mal à supporter sa mère. Avec le super job qu'il a décroché auprès de Cataliades, il peut se le permettre. Il soignera mes plantes et jettera un œil sur le reste jusqu'à ce que je revienne. Il pourra toujours m'appeler en cas de problème.

Il y a eu un blanc, puis elle a repris d'une voix incertaine :

— Et comment ça va, toi, maintenant ? Je veux dire, avec ton histoire d'ex et tout ça.

J'ai pris le temps de la réflexion.

— J'ai l'impression d'avoir un gros trou à la place du cœur. Mais la plaie finira par se refermer.

— Ne laisse pas la cicatrice emprisonner la douleur à l'intérieur, OK ?

— Excellent conseil. Je vais essayer.

Ça faisait quelques jours que j'étais partie de Bon Temps, et je n'avais pas vraiment eu le temps de m'ennuyer. Mais comme on approchait de Bon Temps, certaines questions ont commencé à refaire surface : Tanya avait-elle réussi à séduire Sam ? Sam avait-il fini par lui demander de sortir avec lui ? Est-ce que je devais lui dire que Tanya avait été envoyée pour m'espionner ? Maintenant que notre terrible secret était éventé, les choses étaient claires entre Eric et moi. Il n'aurait plus aucune emprise sur moi... Vraiment ? Et les Pelt tiendraient-ils parole ? Et Bill ? Peut-être allait-il partir, à présent, entreprendre un long voyage. Peut-être qu'un pieu s'enfoncerait malencontreusement dans sa poitrine pendant qu'il serait au loin...

Je n'avais pas eu de nouvelles de Jason durant mon séjour à La Nouvelle-Orléans. Envisageait-il réellement de se marier ? J'espérais que Crystal s'était rétablie. Côté humains, le double mariage des Bellefleur s'annonçait comme un grand événement. En tout cas, ça promettait d'être intéressant, même pour moi, qui serais du mauvais côté du buffet.

J'ai respiré un bon coup. Ma vie n'était pas si dramatique que ça, tout compte fait. Enfin, c'était ce que je me disais pour me reconforter. Mais je commençais à le croire. J'avais un nouveau petit copain (peut-être), une nouvelle amie (assurément) et assez de projets pour regarder vers l'avenir. Ce n'était déjà pas si mal.

Alors, qu'est-ce que ça pouvait bien faire si j'étais obligée d'assister à une conférence au sommet qui réunirait les plus éminents vampires de la communauté du Sud, en tant que membre de la suite de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine de Louisiane ? Si tout ce qu'on m'avait dit sur ce genre de raout était vrai, on allait être logés dans de fastueux hôtels, devoir parader en tenue de soirée, assister à d'interminables colloques barbants au possible... Ce serait donc si terrible que ça ?

Seigneur ! Mieux valait ne pas y penser.

J'en frémissais d'avance...